Construire le sens. Entre le mot, le texte et le discours Acta Universitatis Wratislaviensis No 4123



Construire le sens. Entre le mot, le texte et le discours

sous la rédaction de Witold Ucherek, Agata Sadkowska-Fidala et Maja Pawłowska

Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego

Rédactrice en chef Elżbieta Skibińska

Comité de rédaction

Elżbieta Biardzka (Uniwersytet Wrocławski), Ewa Kulak (Uniwersytet Wrocławski), Justyna Łukaszewicz (Uniwersytet Wrocławski), Natalia Paprocka (Uniwersytet Wrocławski), Maja Pawłowska (Uniwersytet Wrocławski), Elżbieta Skibińska (Uniwersytet Wrocławski), Witold Ucherek (Uniwersytet Wrocławski)

Conseil scientifique

Maciej Abramowicz (Uniwersytet Warszawski)

Katarína Bednárová (Univerzita Komenského v Bratislave)

Krzysztof Bogacki (prof. émérite, Uniwersytet Warszawski)

Philippe Bourdin (Université Clermont Auvergne)

Jacques Bres (Uniwersytet Montpellier 3)

Anna Dutka-Mańkowska (Uniwersytet Warszawski)

Vincent Ferré (Université Paris Est Créteil)

Greta Komur-Thilloy (Université de Haute Alsace)

Christine Lombez (Université de Nantes)

Fabrice Marsac (Université de Strasbourg)

Maria Papadima (Εθνικόν και Καποδιστριακόν Πανεπιστήμιον Αθηνών)

Marie-Anne Paveau (Université Paris 13)

Alain Rabatel (Université de Lyon 1)

Jean-Michel Wittmann (Université de Lorraine)

Comité de lecture

Silvia Adler (Université Bar-Ilan), Anna Bochnakowa (prof. émérite, Université Jagellonne de Cracovie), Gawin Bowd (University of St Andrews), Tomasz Chachulski (Institut de Recherches Littéraires de l'Académie Polonaise des Sciences), Tania Collani (Université de Haute-Alsace), Jolanta Dygul (Université de Varsovie), Anna Dutka-Mańkowska (Université de Varsovie), Patricia Gauthier (Université de Poitiers), Denis Hue (Université de Rennes 2), Antoine Jurga (Université Polytechnique Hauts-de-France), Ewa Kalinowska (Université de Varsovie), Greta Komur-Thilloy (Université de Haute Alsace), Katarzyna Kwapisz-Osadnik (Université de Silésie), Juan-Manuel Lopez-Muñoz (Université de Cadix), Ewa Miczka (Université de Silésie), Aleksandra Nowakowska (Université Paul-Valéry Montpellier 3), Małgorzata Nowakowska (Université Pédagogique de Cracovie), Marie-Anne Paveau (Université Paris 13), Andrzej Rabsztyn (Université de Silésie), Catherine Schnedecker (Université de Strasbourg), Gilles Siouffi (Sorbonne Université), Anita Staroń (Université de Łódź), Tomasz Swoboda (Université de Gdańsk), Kristiina Taivalkoski-Shilov (Université de Turku), Freiderikos Valetopoulos (Université de Poitiers), Carl Vetters (Université du Littoral Côte d'Opale), Grazyna Vetulani (Université Adam Mickiewicz de Poznań), Bruno Viard (Université d'Aix-Marseille), Daciana Vlad (Université d'Oradea), Halina Widła (Université de Silésie), Magdalena Wandzioch (Université de Silésie), Weronika Wilczyńska (prof. émérite, Université Adam Mickiewicz de Poznań), Judyta Zbierska-Mościcka (Université de Varsovie).

> Secrétaire de la rédaction Natalia Paprocka

Responsable de l'édition Ewa Kulak

Rédacteur linguistique Xavier Chantry

© Copyright by Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego sp. z o.o. Wrocław 2022

ISSN 0239-6661 (AUWr) ISSN 0557-2665 (RW)

Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego sp. z o.o. 50-137 Wrocław, pl. Uniwersytecki 15 tel. + 48 71 3752474, e-mail: sekretariat@wuwr.com.pl

Romanica Wratislaviensia 69, 2022 © for this edition by CNS

TABLE DES MATIÈRES

Présentation (Witold Ucherek, Maja Pawłowska, Agata Sadkowska-Fidala)	7
LINGUISTIQUE	
Elżbieta Biardzka, De quoi le discours rapporté est-il le nom ? Sur l'exemple du discours direct dans le discours journalistique	13
culturelles sur Wikipédia	25
étrangère en Pologne	39 53
Mykhailo Popovych, Les paradoxes dans l'étude du nom propre	65
tres formes de discours représentés et de la distinction entre discours représentés narra- tivisés exprimant des pensées et narration des états intérieurs	77
Agata RĘBKOWSKA, <i>La Russie n'est pas un adversaire</i> . Négation et construction du sens social dans la presse d'information	93
coopérant	105
LITTÉRATURE	
Joanna Kotowska-Miziniak, Claude Simon et l'esprit géométrique de l'écriture Hanna Kost, Natalia Kuzyk, Le lexique somatique dans le roman d'Alain Robbe-Grillet	121
Dans le labyrinthe (interprétation linguistique et phénoménologique) Justyna Łukaszewicz, L'image de la Sardaigne dans les premières traductions du ro-	131
man Canne al vento de Grazia Deledda en français et polonais	143
Monika Malinowska, Marie de Gournay et son interprétation d' <i>imago Dei</i> – à la recherche du nouveau sens de la notion biblique	155
Anna Maziarczyk, Les enjeux du décentrement narratif dans <i>Mémoires de porc-épic</i> d'Alain Mabanckou	165
Maja Pawłowska, Peut-on reconstruire le sens d'une œuvre littéraire ? Edward Porebowicz, Jan Andrzej Morsztyn et la poésie française	173
Bernadeta Wojciechowska, Littérature francophone de migration et d'exil – quelle approche de lecture pour développer les compétences interculturelles en FLE ?	183

VARIA

Louis Bousquet, D'un Michel l'autre : immoralisme, tourisme sexuel et irresponsabilité	197
Magdalena Dańko, Fabrice Marsac, Witold Ucherek, Grammaire et méthodes de FLE : enquête sur les constructions infinitives de perception	207
Monika Grabowska, L'enseignement/apprentissage des langues étrangères sous l'éclairage de la théorie des systèmes complexes et dynamiques. Exemple de philologie française	
à l'Université de Wrocław	223
Edyta Kociubińska, Vision apocalyptique dans Le Microbe du professeur Bakermann de	
Charles Épheyre et <i>Une Invasion de Macrobes</i> d'André Couvreur	237
Katarzyna Kotowska, Rituels mortuaires version 2.0 – les visions de Sophie Calle, Christian	251
Boltanski et Marie Darrieussecq	251
COMPTES-RENDUS	207
Elżbieta BIARDZKA, Pour une approche différentielle de la représentation du discours autre (<i>La Représentation du Discours Autre. Principes pour une description</i> , par Jacqueline	
Authier-Revuz, Walter de Gruyter, Berlin/Boston 2020)	265
Monika Grabowska, L'apprentissage informel des langues étrangères : vers la délimitation d'un nouveau champ de recherches didactiques (<i>The Handbook of Informal Language</i>	
Learning, par Mark Dressman et Randall William Sadler, Wiley-Blackwell, Hoboken	
2020)	269
Lidia Lebas-Fraczak, Expression du sens résultatif en français et en polonais (Rezultatywność	
w języku francuskim i polskim, par Małgorzata Nowakowska, Wydawnictwo Naukowe	
Uniwersytetu Pedagogicznego, Kraków 2020)	273
Emiliano Ranocchi, Al confine tra traduttologia e comparatistica (Włosko-polskie pograni-	
cze literackie za panowania Stanisława Augusta, par Justyna Łukaszewicz, Universitas,	
Kraków 2021)	277
Regina Solová, Trois portraits de traductrices polonaises (<i>Trzy tłumaczki</i> , par Krzysztof Limiński, Wydawnictwo Marginesy, Warszawa 2022)	201
LIBBOSKI WYGAWNICIWO WIATGINESY WATSZAWA /UZ / I	/ X I

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX

Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.1

PRÉSENTATION

De tout temps, les discours linguistique et littéraire ont été un foyer herméneutique situé au carrefour de multiples disciplines et domaines du savoir, une interrogation perpétuelle et une recherche du sens par l'homme. Le cadre thématique des réflexions du présent volume ne se limite ni à une époque donnée ni à une approche de recherche particulière, restant ouvert à tout aspect et toute concrétisation du centre d'intérêt principal qui est celui du sens. Les articles réunis dans ce volume se rapportent tous à la construction du sens, de l'étude du discours en linguistique jusqu'aux modifications formelles en littérature, en passant par les approches du sens dans l'acquisition, l'apprentissage et l'enseignement des langues étrangères.

En linguistique, l'analyse du discours s'attache avant tout à proposer une réflexion sur l'impact du réel sur les usages linguistiques, ou encore, sur la façon dont l'individu, à travers la logosphère, agit sur le réel. Une grande part de cette réflexion est consacrée aussi à la construction du sens du nom propre. En ce qui concerne la didactique, étant donné que l'enseignement, l'apprentissage et l'acquisition des langues et des cultures ont depuis toujours été liés au sens, les pistes d'exploitation qu'elle ouvre sont nombreuses.

Ainsi, dans la partie linguistique, quatre contributions ont trait à l'étude du discours. Alain Rabatel revient sur l'analyse du discours narrativisé, du point de vue du cadre théorique des discours représentés, dans une optique pragma-énonciative sensible aux effets produits par l'actualisation énonciative dans des textes/ discours. Il distingue notamment les discours narrativisés locutoires et les discours narrativisés exprimant la pensée intérieure, met en relief la sous-évaluation des pensées dans les études des discours 'rapportés' et plaide pour une ré-analyse de l'ensemble des discours représentés. Elżbieta Biardzka, quant à elle, se concentre sur le discours direct pour montrer, sur la base de données empiriques issues du genre journalistique, qu'il est nécessaire de le considérer dans sa dimension textuelle et pas seulement phrastique, voire syntaxique. En effet, selon l'auteure, le discours rapporté se fonde sur les catégories textuelles telles que les relations anaphoriques et cataphoriques, et aussi sur les catégories cognitives, de type ontologique, qui définissent les rapports entre l'univers textuel et la réalité et aboutissent à la construction d'une représentation mentale de la réalité. L'article d'Agata Rebkowska est consacré à l'étude du fonctionnement de la struc8 Présentation

ture *la Russie n'est pas X* dans la construction du sens social de la Russie dans le discours de la presse écrite généraliste française. Il ressort de l'analyse que la négation *ne pas* porte avant tout sur trois types de prédicats : prédicats relationnels, prédicats assumés par les noms propres, et prédicats scalaires à noyaux liés au domaine économique. Nayelli Castro-Ramirez et Aleksander Wiater portent leur attention sur le discours gastronomique tel qu'on le trouve traduit et reconstruit dans quatre articles de Wikipédia (en français, espagnol, anglais et polonais) consacrés au bœuf bourguignon. La réflexion des auteurs porte de manière plus générale sur la construction collective des identités culturelles et des savoirs ainsi que sur la reconstruction des culturèmes à travers la traduction.

Deux articles proposent une réflexion sur les noms propres, dans laquelle la question de leur charge sémantique est très présente. Mykhailo Popovych souligne le statut linguistique particulier de cette classe de mots et discute trois paradoxes liés à son examen : paradoxe du désintérêt des linguistes pour l'étude du nom propre, paradoxe définitoire et paradoxe sémiotique. Franck Lebas s'intéresse plus particulièrement aux noms de parenté tels que *papa* ou *maman* qui, d'après lui, se situent à la limite entre noms communs et noms propres. S'inspirant notamment des propositions théoriques de Benoît de Cornulier et d'Alan Gardiner, l'auteur décrit les propriétés observées dans une grande diversité d'emplois nominaux, qu'il s'agisse de noms propres canoniques ou de noms dont l'appartenance à cette classe est controversée.

Trois contributions relèvent du domaine de la didactique des langues étrangères. Radosław Kucharczyk et Krystyna Szymankiewicz se fixent pour objectif de vérifier dans quelle mesure les différentes activités et stratégies de médiation linguistique – notion qui englobe, entre autres, le savoir-faire de reconstruire le sens – sont couvertes par l'enseignement des langues étrangères en Pologne. Pareillement, Jolanta Sujecka-Zajac se concentre sur un aspect particulier de la médiation, la médiation de concepts, dont la notion clé est la construction coopérative du sens. L'auteure estime que la mise en place de la médiation de concepts pourrait apporter une solution intéressante face aux défis posés à la formation universitaire. L'article de Bernadeta Wojciechowska reprend la distinction entre les approches expérientielle, littéraire et discursive de la lecture et examine les effets de l'utilisation de chacune d'entre elles sur le traitement des phénomènes culturels par des étudiants polonais de FLE. Elle montre que chez les étudiants interrogés sur un livre de l'auteure sénégalaise Fatou Diome, la posture de lecture la plus représentée relevait de la modalité expérientielle, qui entraîne le risque de passer à côté des sens prévus par l'écrivain.

La littérature aussi a toujours été un terrain d'interrogation et de quête du sens. Ainsi, les articles de la section littéraire du présent ouvrage aborderont la construction du sens du point de vue de la création et recréation des images et de la relecture et transposition des textes existants, mais aussi des modifications et recherches relatives à la forme, porteuse de sens elle aussi.

Présentation 9

La première étude de la partie littéraire nous emporte au début du XVII^e siècle et traite d'un ouvrage aux caractéristiques à la fois parénétiques, patristiques et exégétiques, *L'Égalité des hommes et des femmes* de Marie de Gournay. Monika Malinowska dévoile comment le thème de l'homme créé à l'image de Dieu, qui occupait une place centrale dans l'anthropologie des Pères de l'Église, avait perdu sa force argumentative dans les textes de la querelle des femmes.

Le texte de Maja Pawłowska renvoie à la critique littéraire du XIX^e siècle et au travail précurseur d'Edward Porębowicz sur Morsztyn. Le romaniste polonais a réinterprété le sens d'une œuvre poétique du poète baroque en proposant une approche opposée aux pratiques courantes de son temps, où les textes des époques passées étaient en général abordés intuitivement. Il a réussi, en s'appuyant sur des connaissances socio-culturelles, littéraires et, surtout, une méthode comparative élaborée, à corriger les interprétations erronées de ses prédécesseurs.

La réflexion sur les mutations des sens et les innovations formelles, apparues dans les romans du XX^e siècle et perpétuées dans ceux d'aujourd'hui, est au centre du plus abondant volet de la section littéraire.

Justyna Łukaszewicz montre, à l'exemple des deux premières traductions — une française (1919) et une polonaise (1934) — du roman *Canne al vento* de Grazia Deledda, le rôle primordial de la transmission des références culturelles dans le processus de la reproduction fidèle du sens du texte original. Des lacunes linguistiques et stylistiques sont patentes dans ces traductions. L'image de la Sardaigne présentée aux lecteurs étrangers se voit amputée de nombreux culturèmes et est ainsi sensiblement appauvrie.

Dans le texte de Hanna Kost et Natalia Kuzyk, le sens est approché à travers une analyse linguo-stylistique. En prenant comme corpus les ouvrages de Kebuladze, Franck et Meretoja, représentant de différents domaines des connaissances humaines – philosophie, littérature, langue –, les deux chercheuses proposent un aperçu général de l'influence des théories phénoménologiques sur le roman *Dans le labyrinthe* d'Alain Robbe-Grillet.

L'œuvre romanesque de Claude Simon est analysée par Joanna Kotowska-Miziniak dans la perspective des modes d'expression et de représentation indirectes. Elle examine les démarches de Simon visant à réinventer le sens du roman, avec son langage figuratif et figuré, à travers une réinterprétation de la forme. Ayant recours au géométrisme, l'écrivain plonge ses ouvrages dans une dimension euclidienne de la littérature.

La réflexion d'Anna Maziarczyk porte sur la construction de sens à travers les enjeux du décentrement narratif. Le texte examiné est l'autobiographie d'un animal-esclave devenu conteur, sujet des *Mémoires de porc-épic* d'Alain Mabanckou. Initiation à l'Afrique Noire à l'usage de l'homme blanc, ce livre écrit par un autochtone dans une langue authentique et à la fois compréhensible pour les lecteurs étrangers leur fait découvrir une culture native ancestrale et leur rappelle l'histoire tragique de la colonisation.

10 Présentation

Les nombreuses approches, recherches et explorations que proposent les textes du présent volume ouvrent des perspectives inexploitées et invitent à de nouvelles études et analyses dans le domaine de la construction du sens.

Witold Ucherek Maja Pawłowska Agata Sadkowska-Fidala

LINGUISTIQUE

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.2

ELŻBIETA BIARDZKA
ORCID: 0000-0002-5221-0830
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
elżbieta.biardzka@uwr.edu.pl

DE QUOI LE DISCOURS RAPPORTÉ EST-IL LE NOM ? SUR L'EXEMPLE DU DISCOURS DIRECT DANS LE DISCOURS JOURNALISTIQUE

INTRODUCTION

Les modèles syntaxiques du Discours Rapporté¹ (désormais DR), embrassant surtout les formes dites univoques et explicites du DR, comme le Discours Direct et Indirect, ont fait l'objet de plusieurs études. Énumérons surtout celles de Jacqueline Authier² et d'Ann Banfield³, qui s'inspirent de la grammaire transformationnelle et générative et visent à montrer que le Discours Indirect n'est pas un dérivé du Discours Direct. Beaucoup plus tard, Dan Van Raemdonck⁴ a proposé de distinguer plusieurs modèles d'intégration syntaxique du DR en se

¹ Les majuscules indiquent l'appellation générique.

² J. Authier, « Les formes du discours rapporté. Remarques syntaxiques et sémantiques à partir des traitements proposés », *DRLAV* 17, 1978, pp. 1–87, et J. Authier, « Problèmes posés par le traitement du discours rapporté dans une grammaire de phrase », *Linguisticae investigationes* III-2, 1979, pp. 211–228.

³ A. Banfield, « Le style narratif et la grammaire des discours direct et indirect », *Change* 16–17, 1973, pp. 190–226.

⁴ D. Van Raemdonck, « Discours rapporté et intégration syntaxique : un exemple d'analyse », [dans :] J. M. Lopez Munoz, S. Marnette, L. Rosier (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états : question de frontières*, L'Harmattan, Paris 2004, pp. 531–537; D. Van Raemdonck, « Discours rapporté et frontières de phrase : l'épreuve de l'intégration syntaxique », *Faits de Langues* 19, 2002, pp. 171–178.

fondant sur un modèle fonctionnel défini à partir du critère d'incidence guillaumienne. Même si l'analyse syntaxique du DR n'a pas retenu l'attention de tous les chercheurs⁵, les modèles classiques du DR comme le DD et le DI mettent fort en avant une approche phrastique : en fait, le DR est une phrase. Cette approche est en plus renforcée par des exemples qui soulignent les parallélismes réunissant différentes formes du DR, montrant qu'un même énoncé rapporté (ici, « Marie arrivera demain ») peut être représenté facilement et régulièrement par différentes formes syntaxiques de DR. Par exemple :

- (1) le discours direct = Il a dit : « Marie arrivera demain » ;
- (2) le discours indirect = une subordonnée complétive : Il a dit que Marie arriverait le lendemain ;
- (3) la modalisation en discours second = Selon lui, Marie arrivera demain ;
- (4) le condensé de paroles = Il annonce l'arrivée de Marie (discours narrativisé);
- (5) les formes « bivocales » (DIL) = Il s'est fâché. Marie arriverait le lendemain.

Dans sa dernière synthèse, Jacqueline Authier-Revuz⁶, tout en prenant une position théorique très ferme, met l'accent sur une perspective différentielle dans la description du DR au sens très large⁷. Son analyse a pour but d'expliquer (et non de décrire simplement) les phénomènes observés et d'en prévoir ainsi d'autres. Authier-Revuz essaye de « tenir le monde empirique à distance », de « se décoïncider » de l'observation directe, de « faire un pas de côté » par rapport aux pratiques observables pour « comprendre les lois qui les gouvernent »⁸. Ainsi, au fil de la lecture, on peut observer une distance très marquée par rapport aux approches dites « textuelles » qui mettent souvent en avant un *continuum* des formes du DR plutôt que la distinction des formes en langue.

En effet, le DR peut se décrire en langue, comme le fait Authier-Revuz dans son ouvrage récent en parlant de cinq « modes » distincts du discours autre⁹,

⁵ T. Brajerski, « Przytoczenie nie jest kategorią składniową » [Le discours rapporté n'est pas une catégorie syntaxique], *Roczniki Humanistyczne Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego* 4 (19), 1966, pp. 85–86. L. Rosier, «Vers une extension de la notion de subordination. L'exemple du discours indirect », *Travaux de linguistique* 27, 1993, pp. 81–96; L. Rosier, « La parataxe : heurs et malheurs d'une notion linguistique et littéraire », *Travaux de linguistique* 30, 1995, pp. 51–64.

⁶ J. Authier-Revuz, *La Représentation du Discours Autre. Principes pour une description*, Walter de Gruyter GmbH, Berlin/Boston 2020.

⁷ Cette prise de position s'exprime, entre autres, dans le choix de l'appellation générique pour nommer les faits métalangagiers. Aussi l'auteure opte-t-elle pour la dénomination Représentation du Discours Autre au lieu de parler de Discours rapporté. Nous gardons dans notre travail l'ancienne terminologie tout en la prenant au sens le plus large possible comme le font dans leur travail Francis Grossman et Laurence Rosier : « La notion de discours [est] l'ensemble des procédés permettant de signaler, d'introduire un discours, écrit ou oral ou polysémiotique, émis par un énonciateur différent de l'énonciateur principal ». F. Grossman, L. Rosier, « Quelques aspects de l'évidentialité hypertextuelle : relations entre discours rapporté et discours d'arrière-plan », [dans :] J. Simon (éd.), *Le discours hypertextualisé. Espaces énonciatifs mosaïques*, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Annales littéraires série Linguistique, sémiotique et communication », Besançon 2018, pp. 41–64.

⁸ J. Authier-Revuz, *La Représentation du Discours Autre. Principes pour une description, op. cit.*, p. 17.

⁹ *Ibidem*, pp. 327–360.

c'est-à-dire en tant que modèle linguistique, et en discours, comme l'ont fait Mikhaïl Bakhtine¹⁰ et Charles Bally¹¹ ou Laurence Rosier dans ses nombreux travaux¹². L'étude des formes de DR en langue (patterns) diffère, certes, des travaux qui optent pour l'examen des occurrences du DR en discours car elle demande des prises de position méthodologiquement appropriées. En effet, l'approche textuelle du DR (dédiée à l'analyse des discours) doit être forcément basée sur des données empiriques et appliquer une définition proche de la conception de Bakhtine et surtout de Bally, dont l'examen de données empiriques a conduit à délimiter une nouvelle forme du DR, celle du DIL. L'analyse des pratiques discursives, comme le remarquent dans leur dictionnaire Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau¹³, ou encore Michel Arrivé, Françoise Gadet et Michel Galmiche¹⁴ dans leur grammaire, n'exclut pas la prise en compte de schémas inscrits dans le système de la langue. Tout au contraire, elle contribue à une meilleure description des patterns linguistiques. En fait, les deux stratégies ne sont pas incompatibles, à condition de ne pas les confondre ou les amalgamer (car là est le danger), ce qui se produit quand on part des données de langue vers les données empiriques (ce qui constitue une démarche déductive qui vérifie les hypothèses) ou des données empiriques vers les données du système (ce qui constitue une démarche inductive qui aboutit à des généralisations).

Le problème de la représentation phrastique se pose déjà pour le Discours Indirect Libre, comme on peut le voir dans l'exemple (5). Comme le souligne Carl Vetters¹⁵, il est pratiquement impossible de donner sa description adéquate au niveau phrastique. C'est un point de vue qui est d'ailleurs partagé par Authier-Revuz¹⁶, pour qui « la notion de phrase du discours indirect libre ne répond à rien ». À notre sens, surtout sur le plan de l'analyse du fonctionnement du DR dans des genres du discours, point n'est besoin d'insister sur l'utilité des descriptions grammaticales, phrastiques des formes du DR, c'est-à-dire de tout ce qui,

¹⁰ M. Bakhtine, Le marxisme et la philosophie du langage, traduit du russe par M. Yaguello, Minuit, Paris 1977. Première édition russe publiée sous la signature V.N. Volochinov, Marksizm i filozofija jazyka, Leningrad 1929.

¹¹ Ch. Bally, « Le style indirect libre en français moderne », *Germanisch-Romanische Monatsschrift* 4, 1912, pp. 549–556 et 597–606; Ch. Bally, « Figures de pensée et formes linguistiques », *Germanisch-Romanische Monatsschrift* 6, 1914, pp. 405–422 et 456–470.

¹² Citons à titre d'exemple L. Rosier, « Entre binarité et continuum, une nouvelle approche théorique du discours rapporté ? », *Modèles linguistiques* XVIII, fascicule 1, 1997, pp. 7–16, ou L. Rosier, *Le discours rapporté. Histoire, théorie, pratiques*, Duculot, Paris, Bruxelles 1999.

¹³ P. Charaudeau, D. Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris 2002, pp.187–190.

¹⁴ M. Arrivé, F. Gadet, M. Galmiche, *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Flammarion, Paris 1986, pp. 234–235.

¹⁵ C. Vetters, « Le Style Indirect Libre », [dans :] *Temps et discours*, Universiteit Antwerpen (= *Antwerp Papers in Linguistics* 59), Anvers 1989, pp. 30–70.

¹⁶ J. Authier-Revuz, « La représentation du discours autre », [dans :] R. Tomassone (éd.), Encyclopédie Grands Repères Culturels du XXI^e Siècle, volume Le Langage, Quatrième partie, ch. 3, Hachette, Paris 2001, pp. 192–201.

dans les pratiques diverses (littéraires, journalistiques, scientifiques) du DR, en est venu à se figer, à se grammaticaliser. Nous aimerions montrer dans ce travail, sur la base de données empiriques issues du genre journalistique, qu'il y a une nécessité de considérer le DR dans sa dimension textuelle non seulement pour réussir les analyses portant par exemple sur des genres de discours, mais aussi pour réviser et compléter les modèles abstraits du DR.

Faute de place, nous nous concentrerons dans cette étude uniquement sur le modèle du Discours Direct (désormais DD). Nous aimerions montrer que le DD se fonde sur des relations diaphoriques (anaphoriques et cataphoriques) et sur les catégories cognitives qui définissent les rapports entre l'univers textuel et la réalité.

Nous croyons donc que la description opérationnelle dans l'analyse des fonctions du DR dans des genres de discours, devrait prendre en considération des catégories textuelles : liages sémantiques assurant la cohérence et la continuité des suites phrastiques comme les diaphores¹⁷ ainsi que des catégories cognitives, de type ontologique¹⁸. Le texte active pendant la lecture des processus cognitifs qui aboutissent à la construction d'une représentation mentale de la réalité.

2. UNE DÉFINITION TEXTUELLE¹⁹ DU DR

Les théorisations des formes du DR (ses modèles idéalisés) nous aident à concevoir des concepts autant que possible clairs et nets, ce qui, à la lecture et à l'analyse des textes, nous permet certainement de repérer et de classer les divers types de DR (DD, DI, DIL). Avec pourtant cet inconvénient que, armés de tout cet appareil conceptuel, nous risquons de ne découvrir dans notre corpus que du déjà découvert et du déjà décrit. C'est pourquoi nous nous proposons dans cette étude de défendre l'utilité d'une définition du DR qu'on pourrait appeler empirique : il s'agit d'une séquence de texte qui raconte, décrit ou évoque des paroles. Ainsi, nous proposons une approche textuelle du DR pour montrer qu'elle est très opérationnelle dans l'analyse discursive et peut influencer la description des modèles du DR en langue²⁰.

¹⁷ J.-M. Adam, *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Armand Colin, Paris 2005, pp. 85–103.

¹⁸ E. Miczka, « Structures textuelles en tant qu'expressions des catégories conceptuelles – organisateurs d'expérience », *Neophilologica* 14, 2000, pp. 36–52.

¹⁹ Pour expliquer la relation entre *texte* et *discours* (de même que *textuel* et *discursif*) actualisée dans notre travail nous dirons que le texte (lié à l'ensemble des phrases et conçu comme lieu de signifiance) constitue la composante langagière du discours, lieu de la signification, sa matérialité discursive. Les formes linguistiques représentées par le texte produisent le sens et se concrétisent, s'actualisent sur le plan du discours.

²⁰ Dans cette étude, nous développons les conclusions contenues dans notre travail précédent :
E. Biardzka, Les échos du Monde. Pratiques du discours rapporté dans un journal de la presse écrite, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2009.

Cette approche correspond *mutatis mutandi* à celle qu'a proposée Bally²¹ en parlant des trois « styles » du rapport de paroles (direct, indirect, indirect libre) : « Dans les trois cas on est en présence d'un énoncé [E] de paroles [...] ou de pensées [...] attribuées à un sujet [S], par une personne qui rapporte ces paroles ou ces pensées [R] ». On peut constater que pour Bally, les paroles rapportées correspondent à une séquence textuelle et/ou un acte énonciatif reproduisant une autre séquence textuelle et/ou un autre acte énonciatif : c'est « un énoncé (E) », par R, « de paroles » de S. Et précisons-le tout de suite : uniquement de paroles. Car comme il l'ajoute plus loin, cet « énoncé (E) » peut être précédé, suivi, mêlé, pénétré « de paroles prononcées ou écrites par R » et, pour lui, ces paroles (de type « Pierre déclara ») ne font plus partie du E, mais du texte « forcément narratif ». Il les représente par le symbole N²². Ainsi, la séquence de DR, comprise comme un objet textuel, empirique et concret, s'analyse, pour nous inspirer des termes de Bally, comme à peu près N + E. N est un morceau de texte narratif (qui raconte sans rapporter de paroles quelconques) et E, un énoncé des paroles de S par R (qui rapporte les paroles au lieu de raconter).

Pour passer de la nomenclature de Bally à la nôtre, nous considérons que le DR est une structure textuelle binaire, comportant deux segments : le segment (textuel) accompagnant (désormais SA) qui verbalise, en les sélectionnant, les données de l'énonciation réelle d'origine et le segment (textuel) citationnel (SC), où la citation est prise au sens générique, qui représente les paroles dans leur matérialité (*en mention*) ou les reformule. Le SA et le SC intègrent plusieurs formes grammaticales et textuelles. Le DR se représentera donc par l'équation suivante : DR = SA + SC.

Le DR est donc une séquence de texte qui a pour référent l'acte de parole (ou - selon le point de vue adopté - l'acte de langage ou de discours, ou acte linguistique), différent de sa représentation textuelle car offrant seulement une image de cet acte, toujours sélective et subjective. Les séquences textuelles du DR contribuent ainsi à la construction d'une image (représentation) mentale du référent extratextuel véhiculée par le texte. C'est cette représentation qui constitue la (micro) diégèse d'une séquence de discours rapporté au sens concret (DR), celui d'objet empirique, de morceau du texte, de DR *token*, occurrence particulière. Dans un article de journal, un DR tel que :

(6) Participant à plusieurs émissions politiques, dimanche 9 février, sur les chaînes de télévision américaines, Colin Powell a assuré : « *Il est encore possible d'éviter la guerre* ». (*LM*, mardi, 11 février 03/2)²³

²¹ Ch. Bally, « Figures de pensée et formes linguistiques », op. cit., p. 406.

²² *Ibidem*, p. 407.

²³ La localisation dans le journal est donnée entre parenthèses à la fin de chaque exemple. Elle contient l'abréviation du nom du journal, la date de parution du numéro dépouillé ainsi que la page, suivant le modèle : (*LM*, mercredi, 5 mars 03/8).

donne une représentation textuelle sélective et forcément subjective de la prise de parole (de son référent réel, c'est-à-dire du propos de Colin Powell prononcé le 9 février 2003, etc.). Ainsi, l'approche textuelle du discours rapporté envisage des phénomènes décrits dans leur dimension diégétique et non seulement grammaticale, énonciative et sémiotique. En effet, les séquences de DR assurent l'accès cognitif aux événements énonciatifs réels, puisque grâce à la textualisation, le lecteur peut se représenter les prises de parole réelles et les interpréter. Du point de vue narratif, les séquences de DR deviennent une partie du récit, et en tant que telles, elles contribuent à tisser la diégèse du texte entier. Aussi les séquences de DR à analyser ne sont-elles pas pour nous uniquement des configurations d'éléments formels (phrastiques) variés. Le DR possède deux faces, cognitive et narrative (diégétique), qui doivent être prises en compte, par exemple, dans l'analyse de ses fonctions (diégétique, compositionnelle).

Notre étude se base sur un corpus journalistique dont le choix n'est pas anodin. La diffusion et la circulation des dires a, dans ce genre, un rôle crucial. Les modes de représentation du DR y sont particulièrement fréquents et très diversifiés. Les exemples soumis à l'analyse proviennent du *Monde* (désormais *LM*), du *Figaro* (LF) et de *Libération* (L). Les éditions analysées comprennent des publications « papier » ou numériques accessibles sur la base de données *Europresse*. Le corpus d'exemples analysés comprend près de 1 300 séquences²⁴.

3. LES RELATIONS ENTRE LE SA ET LE SC

La séquence (6) actualise ce qu'on appelle en grammaire le Discours Direct : sa forme syntaxique est très spécifique, caractérisée par une rupture syntaxique (le SA est syntaxiquement libre par rapport au SC), énonciative (le SA et le SC fonctionnent sur deux plans énonciatifs distincts) et sémiotique (le SA est *en usage* et le SC *en mention*). En plus, le segment SC doit fonctionner comme complément direct du verbe de parole « assurer ». Il est ce dont on parle, il est donc l'objet d'une prédication. Grâce à toutes ces propriétés, le DD est considéré comme une forme univoque du DR, à l'opposé des formes interprétatives ou demi-interprétatives qui ne se cantonnent pas dans ce modèle. Cependant, le DD

²⁴ Le corpus d'exemples a été constitué en fonction des paramètres énonciatifs et pas seulement grammaticaux du DR ce qui a montré que plus de 70% d'occurrences ne sont pas classifiables comme formes du DR univoques. Nous avons admis notamment que les fragments de texte où quelqu'un reproduit, raconte ou évoque le dire de l'autre contiennent forcément trois types d'éléments pertinents : la présence dans le discours d'un verbe de dire (*verbum dicendi*) ou de son équivalent, l'indication de l'énonciateur cité, et enfin la représentation des fragments du discours d'autrui. Ces trois éléments « révélateurs » du DR se manifestent dans le discours journalistique sous des formes très variées, non figées. Surtout les verbes du dire constituent une classe extrêmement hétérogène et sont souvent remplacés dans le discours par d'autres formes équivalentes. La description de la constitution et de l'analyse du corpus plus détaillée se trouve dans E. Biardzka, *op. cit.*, pp. 35–49.

ne se présente pas toujours comme la phrase actualisée en (6). Sur les pages des journaux quotidiens, apparaissent des SC présentés comme fidèles (les segments qui représentent les paroles sont *en mention*) tout en étant tout-à-fait « isolés » car du point de vue syntaxique, ils sont entièrement dépourvus de SA (segment introducteur), par exemple :

(7) Face à la douleur des patients, face à la mort qui rôde continuellement dans ce service où sont accueillis des pathologies très lourdes, elle affirme avoir souffert de sa solitude. « Il y a eu des tensions dans le service parce que je ne voulais pas prendre ma pause-café. Mais il y avait une telle charge de travail, je ne voyais pas l'intérêt de perdre une demi-heure, ça m'agaçait. Je me suis peu à peu détachée de l'équipe. On m'a considérée comme marginale, moi je faisais de mon mieux. Peut-être ai-je pris mon rôle trop à cœur ». (LM, jeudi, 23 janvier 03/10)

Dans l'exemple (7), sans le segment souligné, l'identification du référent des pronoms « je » et « me » en SC ne serait pas possible : le lecteur du journal ne saurait jamais qui a prononcé les paroles citées. Comme le souligne Aleksander Labuda²⁵, le « commentaire du narrateur » (pour nous, le rapporteur-journaliste) est nécessaire et préserve le texte de la désintégration sémantique. En (7), la découverte de l'énonciateur cité se déduit facilement par le recours à l'environnement textuel antérieur au SC, il ne fait pas de doute non plus que le segment souligné est un SA par rapport au SC examiné. L'expression « affirme avoir souffert de sa solitude » (en emploi indexical) anticipe sur le SC (le contexte linguistique subséquent) qui permet d'identifier le référent de cette expression. La relation de ce type, qui s'établit entre l'expression en emploi indexical et le contexte subséquent, s'appelle cataphore au sens large, elle est de type métalinguistique et a un caractère résomptif ²⁶. Aussi, la reprise de l'information grâce aux procédés diaphoriques²⁷, garantit-elle une homogénéité sémantique du texte et permet de former une séquence de DR complète, dans le sens qu'elle permet de reconstruire d'une manière univoque le déroulement de la prise de parole réelle.

En DD, le SA (ou segment introducteur) apparaît rarement dans le discours journalistique sous la forme d'une phrase incomplète contenant un verbe de dire complété par le SC fonctionnant comme complément d'objet. Entre les deux segments du DD – le SA et le SC –, il n'y a pas de rupture syntaxique spécifique prévue dans le modèle mais les deux segments sont reliés par des liens textuels assurant la cohésion de type cataphorique décrit *supra*.En (8), on voit un lien référentiel univoque²⁸ entre le verbe « accuser » (qu'on peut appeler un condensé verbal de parole) et le SC (« Il ne désarme pas ») qui représente en fait l'acte

²⁵ A. W. Labuda, « Citation, commentaire et autocommentaire du narrateur. Remarques sur la poétique du texte écrit », *Zagadnienia Rodzajów Literackich* XV, 2 (29), 1972, p. 42.

²⁶ M. Kęsik, *La cataphore*, PUF, Paris 1989, pp. 36–48.

²⁷ M. Maillard, « Essai de typologie des substituts diaphoriques », *Langue française* 21, 1974, pp. 55–71.

²⁸ Cet effet d'univocité est renforcé par l'emploi de la typographie propre au DD : le SC, guillemeté et en italique, est introduit par les deux-points comme dans une séquence du DD typique.

d'accusation. Symétriquement, en (9), un lien identique se tisse entre le groupe nominal (qui est un condensé nominal de parole) « *une déclaration commune sans ambiguïté* » qui catégorise l'acte de parole représenté dans le SC :

- (8) Le président accuse Saddam Hussein : « Il ne désarme pas ». (LM, jeudi, 23 janvier 03/1)
- (9) S'appuyant sur les succès remportés, selon eux, par les inspections, Dominique de Villepin, Igor Ivanov et Joschka Fischer ont publié une déclaration commune sans ambiguïté : « Dans ce contexte, nous ne laisserons pas passer un projet de résolution qui autoriserait le recours à la force ». (LM, vendredi, 7 mars 03/2)

Une approche textuelle devrait décrire, sur la base du corpus, les types de relations diaphoriques qui réunissent les deux segments du DR, qu'ils soient rassemblés dans une seule phrase au DD ou non. Ainsi, en exemple (10), il s'agit de cataphore au sens strict. Elle s'établit entre une expression indexicale²⁹ (« la déclaration suivante ») et le contexte linguistique subséquent qui permet d'identifier le réfèrent de cette expression³⁰:

(10) Dans une réaction, le porte-parole du Quai d'Orsay a fait ce mercredi <u>la déclaration suivante</u> : « Alors que des journalistes ont été mis en danger par des explosions intervenues cette nuit, la France rappelle son attachement à la liberté de la presse et à la protection des journalistes ». (LF, en ligne, octobre, 2012)³¹

L'exemple (11) montre par contre un lien anaphorique résomptif entre le SC (« Cette guerre n'est pas la nôtre ») et le vocable « formule » (faisant partie du SA) qui le représente et catégorise le dire contenu dans le SC³²:

(11) « *Cette guerre n'est pas la nôtre* » <u>: la formule</u>, à valeur officielle, a été utilisée à plusieurs reprises par le premier ministre israélien, Ariel Sharon. (*LM*, vendredi, 21 février 03/2)

Comme l'indique Marek Kęsik³³, les deux relations (cataphore et anaphore) ne sont pas du tout symétriques, c'est-à-dire que la cataphore n'est pas une « anaphore inversée ». La problématique nous paraît donc ample et prometteuse, dépasse certainement le cadre de cet article et devrait faire l'objet d'un travail à part. L'approche textuelle permettrait d'intégrer dans le système des DR toutes les séquences de ce type.

²⁹ L'expression « la déclaration suivante » est une expression indexicale (et non seulement *en emploi* indexical) parce que sans contexte subséquent elle est ininterprétable.

³⁰ M. Kesik, *op. cit.*, pp. 47–48.

^{31 &}lt;a href="https://www.lefigaro.fr/blogs/malbrunot/2012/11/la-france-reagit-timidement-au.html">https://www.lefigaro.fr/blogs/malbrunot/2012/11/la-france-reagit-timidement-au.html.

³² M. Descombes Dénervaud, J. Jespersen, « L'anaphore conceptuelle dans l'argumentation écrite », *Pratiques* 73, 1992, pp. 79–95.

³³ M. Kęsik, op. cit.

4. LE DR ET « LE SENS COMPLET » DE LA PHRASE AU DD

Dès son entrée en grammaire, la phrase a été définie comme « porteuse d'un "sens complet" ». Comme le souligne Georges Kleiber³⁴ et comme nous le voyons dans l'exemple (7), les rapports entre la ponctuation et la syntaxe montrent très souvent une absence de congruence. Les deux phrases qui composent le DR en (7) respectent, certes, le critère de maximalité syntaxique, elles entretiennent néanmoins entre elles un lien sémantique spécifique, s'éloignant d'une simple succession (ou progression thématique). Elles reposent plutôt sur une intégration du premier segment au second.

Pris ensemble, les SA et SC constituent, sur le plan textuel, les séquences du DR qui « débouchent sur un sens complet » et ouvrent l'accès cognitif au plan diégétique, c'est-à-dire qui permettent au lecteur de (se) former des représentations des événements énonciatifs réels. Cependant, la phrase au DD (comprise comme structure grammaticalisée) est souvent ininterprétable si elle est décontextualisée, extraite du contexte du point de vue diégétique. Par exemple :

(12) <u>Il n'y a pas de plaque indiquant le siège de Dignitas à Scheuren, dans la campagne zurichoise</u>. « *Je ne veux surtout pas que les gens arrivent chez moi sans rendez-vous* », explique le maître des lieux, Ludwig Minelli. (*LM*, samedi, 8 février 03/5)

Comme nous le voyons en (12), le DD modèle (en l'occurrence en incise) n'intègre pas toujours toutes les informations qui ont trait à l'événement énonciatif d'origine : l'explication de Ludwig Minelli présentée sous forme de SC en mention serait moins claire et insuffisante sans le segment souligné qui verbalise les données situationnelles sélectionnées de la prise de parole d'origine.

De même, le propos cité d'Eve Ensler en (13), actualisé par un DD en incise, serait peu compréhensible sans le segment souligné qui la présente en tant qu'énonciateur cité et qui fait allusion aux destins des peuples juif et cherokee, indispensable à l'interprétation du pronom « cela » :

(13) EVE ENSLER est née à Manhattan, d'un père juif new-yorkais et d'une mère cherokee. « Cela fait deux holocaustes dans ma famille », souffle-t-elle en passant. (LM, vendredi, 10 janvier 03/30)

De même, la situation de l'arrestation décrite par le segment souligné en (14) permet d'interpréter les paroles citées (« Une simple enquête »). Un lien inférentiel/associatif s'établit entre « X a été arrêté » contenu dans le fragment souligné (SA) et « enquête », dans le SC. L'apparition du second élément (« enquête ») est une conséquence directe de l'émergence du premier élément dans le contexte antérieur (« X a été arrêté »), compte tenu du savoir partagé sur le monde :

(14) Ce jour-là, à 16h 30, Kamel Boudahri, 24 ans, étudiant, a été arrêté à son domicile de Mostaganem (à 300 kilomètres à l'ouest d'Alger et à 50 kilomètres de Relizane), en même temps que

³⁴ G. Kleiber, « Faut-il dire *adieu* à la phrase ? », *L'Information grammaticale* 98, 2003, pp. 17–22.

son frère Mohammed, 36 ans, fonctionnaire. « *Une simple enquête* », ont lancé à la mère les sept individus armés qui les emmenaient. (*LM*, mercredi, 8 janvier 03/2)

Dans tous ces exemples, le SC en mention (guillemeté et en italique) perd sa pertinence sémantique sans les segments soulignés (SA). En fait, comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, les deux segments sont étroitement reliés par un lien sémantique qui assure la cohérence du texte. Le rapporteur sélectionne et verbalise des données particulières qui permettent de réintroduire les paroles citées dans la description de leur situation d'énonciation primaire. Ces données ne sont pas toujours verbalisées dans le DD selon son modèle grammatical figé.

CONCLUSION

Le cadre de la phrase, étant trop restreint du point de vue de l'accès cognitif à la situation d'origine, ne semble pas convenir à une description exhaustive et adéquate du DR. Ce cadre n'est pas opérationnel dans l'analyse des genres de discours qui s'intéresse aux fonctions diégétiques et/ou compositionnelles du DR. Du point de vue de la composition textuelle, les séquences de DR, et en particulier les SA, font localement l'objet de montages textuels variés et sont de véritables connecteurs entre différentes formes du DR ainsi qu'entre des séquences textuelles variées qui n'évoquent pas la parole : argumentatives, descriptives, explicatives. Pour satisfaire aux besoins de ce type d'approche, il faut quitter le cadre phrastique restreint et, dans le fond, incomplet, au profit de l'analyse textuelle, traitant le DR comme une séquence de texte à part entière où le segment citationnel (dans nos exemples, en mention) est entouré de SA, fragments de texte eux aussi. La description des modèles du DR (patterns) pourrait introduire dans son appareil conceptuel les catégories textuelles (propres à la grammaire de texte) depuis toujours utilisées dans l'analyse de la cohérence textuelle, comme celles de la diaphore (anaphore/cataphore), ou bien des recouvrements présuppositionnels et des inférences. Cette approche permettrait d'élargir l'éventail des formes du DR sans pour autant nuire à l'économie de la description linguistique en provoquant une prolifération de formes « mixtes ».

WHAT IS REPORTED SPEECH ABOUT? ON THE EXAMPLE OF DIRECT SPEECH IN THE JOURNALISTIC DISCOURSE

Abstract

This study is about reported speech considered from a textual point of view in the genre of journalistic discourse. In this work, our purpose is to defend the usefulness of defining reported speech as a sequence of text that narrates, describes or refers to a person's words. This textual sequence is twofold because it combines a fragment that verbalizes and selects situational data of the

original utterance (accompanying segment) and a fragment representing the original utterance (quoting segment). The textual approach to reported speech is proposed as a counterpart to the "phrasal" approaches which describe "forms" of reported speech and emphasize its grammaticalization. We will try to demonstrate that the textual conception is highly operational in discourse analysis and can influence the description of "in-language" reported speech patterns through the application of analysis tools specific to text grammar, such as the concepts of diaphora or diegesis.

Key words: reported speech, direct speech, anaphora, cataphora, diegesis. **Mots-clés:** Discours rapporté, Discours direct, anaphore, cataphore, diégèse.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.3

ALEKSANDER WIATER
ORCID: 0000-0002-9771-9382
Uniwersytet Wrocławski
Faculté de Philologie
aleksander.wiater@uwr.edu.pl

NAYELLI CASTRO-RAMIREZ ORCID: 0000-0002-3228-9860 University of Massachusetts, Boston nayelli.castro@umb.edu

LE DISCOURS GASTRONOMIQUE ET LES IDENTITÉS CULTURELLES SUR WIKIPÉDIA

INTRODUCTION: LES ENJEUX TRADUCTIFS DES DISCOURS GASTRONOMIQUES

Dans un article fondateur pour la traductologie, Roman Jakobson affirme que la compréhension du mot *fromage* n'exige pas forcément l'expérience de l'objet *fromage*, mais plutôt une certaine familiarité avec le signifié associé à ce mot. Cependant, même si « le signifié du mot 'fromage' ne peut pas être inféré du rapport non-linguistique au cheddar ou au camembert sans l'appui d'un code verbal »¹ (notre trad.), Jakobson assure également que la traduction du mot « fromage » en russe suppose d'avoir une expérience précise de l'objet puisque cette langue distingue deux termes possibles pour le traduire (сыр et творог)². En d'autres termes,

¹ R. Jakobson, « On Linguistic Aspects of Translation », [dans :] R. A. Brower (ed.), *On Translation*, Oxford University Press, New York 1966, p. 232.

² On retrouve le même phénomène lexical en polonais où le lexème français *fromage* peut correspondre à *ser* ou à *twaróg*.

notre expérience du monde est forcément filtrée par la langue, sans s'y réduire. Ce n'est pas par hasard que pour illustrer la nature sémiotique de notre compréhension du monde, Jakobson a puisé précisément dans le discours gastronomique. Celui-ci est en effet un point d'observation privilégié pour analyser des phénomènes de traduction mettant en rapport et les langues, et les sociétés. À son tour, Walter Benjamin s'est aussi servi des difficultés associées au lexique gastronomique pour illustrer l'intime complémentarité entre les langues. Dans ses propres termes :

Alors que tous les éléments isolés, les mots, les phrases, les corrélations des langues étrangères s'excluent, les langues se complètent dans leurs intentions mêmes. Pour saisir cette loi, une des lois fondamentales de la philosophie du langage, il faut, dans l'intention, distinguer ce qui est visé du mode de la visée. Dans « Brot » et « pain », le visé est à coup sûr le même, mais non le mode de le viser. En effet dans le mode de visée il se trouve que les deux mots signifient quelque chose de séparé pour l'Allemand et le Français, qu'ils ne sont pas pour eux interchangeables, et même en dernière instance tendent à s'exclure; alors qu'en ce qui concerne le visé, ceux-ci, pris absolument, signifient une même et identique chose³.

Pour la traductologie du XX^e siècle, en général guidée par un regard prescriptif et orientée vers les problèmes terminologiques ou d'adaptation des textes cibles, la traduction gastronomique a été un champ de réflexion porteur. C'est ainsi qu'Eugene A. Nida l'inclura dans le domaine de la *culture matérielle*, ce qui impliquera de mettre en place des procédés menant à l'équivalence dynamique, l'un des concepts phares de sa contribution à la discipline⁴. Peter Newmark, à son tour, déclarera que « la nourriture est pour beaucoup de personnes, l'expression la plus délicate et la plus importante de la culture nationale » et, par conséquent, que « les termes faisant appel aux aliments sont exposés à la plus large gamme de procédés de traductions » (notre trad.)⁵. Par la suite, les termes du discours gastronomique seront définis comme *culturèmes*, c'est-à-dire en tant qu'éléments verbaux ou paraverbaux « représentant une charge culturelle spécifique dans une culture donnée; en entrant en contact avec une autre culture par le biais de la traduction, ces lexèmes peuvent poser un problème de nature culturelle entre les textes source et cible » (notre trad.)⁶.

Étant donné qu'au-delà des lexèmes qui peuvent éventuellement être glosés et répertoriés dans des lexiques ou des dictionnaires, le discours gastronomique se

³ W. Benjamin, « La tâche du traducteur » (trad. M. Broda), *Po&sie*, 55, Belin, Paris 1991, p. 153.

⁴ E. A. Nida, « Linguistics and ethnology in translation problems », [dans :] E. A. Nida, *Exploring Semantic Structures*, Wilhelm Fink Verlag, Munich [1945] 1975, pp. 194–208.

⁵ « La comida es para muchos la expresión más delicada e importante de la cultura nacional [...] Los términos alimentarios están expuestos a la gama más variada de procedimientos de traducción ». P. Newmark, *Manual de traducción*, Cátedra, Madrid 2004, p. 137.

⁶ « Entendemos por culturema un elemento verbal o paraverbal que posee una carga cultural específica en una cultura y que al entrar en contacto con otra cultura a través de la traducción puede provocar un problema de indole cultural entre los textos origen y meta ». L. Molina Martínez, *El otoño del pingüino : análisis descriptivo de la traducción de los culturemas*, Universitat Jaume I, Castelló de la Plana 2006, p. 79.

caractérise par des tours de phrase et des descriptions de procédés profondément enracinés dans des univers culturels complexes, on s'attend à ce que sa traduction réussisse « à préserver à la fois l'aspect socioculturel des terminologies et les pratiques socio-textuelles impliquées » (notre trad.)⁷. Dès lors, la typologie proposée par Diana María González Pastor cherchera à systématiser le continuum des phénomènes auquel un traducteur est confronté lors du transfert linguistique. Selon cette typologie, nous aurions affaire à :

- 1) des *culturèmes opaques*, difficiles à transmettre, comme les éléments culturels de la culture populaire ;
- 2) des *culturèmes semi-transparents*, qui présentent une charge culturelle partielle lorsque plusieurs éléments lexicaux de la langue sont joints à un nom général;
- 3) des *culturèmes universels*, qui sont transparents, puisqu'ils ont été mondialisés, partagés par les cultures en jeu, et sont rapidement identifiables à la fois par le médiateur et le lecteur cible⁸.

Force est de constater que ces efforts de la traductologie révèlent aussi bien la dimension intersémiotique des traductions que le besoin d'une interdisciplinarité susceptible de mieux éclairer les rapports interculturels. Rappelons qu'Amparo Hurtado Albir avait déjà signalé à ce propos qu'en réalité, pour la traduction des culturèmes, on doit prendre en compte les rapports entre les cultures participant au transfert, le genre textuel dans lequel ces culturèmes s'insèrent, leurs fonctions dans les discours dits « originaux », les destinataires et, finalement, le but de la traduction⁹. Le problème, nous semble-t-il, ne se pose donc pas uniquement au niveau du passage d'une langue à l'autre, mais aussi dans la panoplie des facteurs qui entrent en jeu lors de la reconstruction des discours gastronomiques. C'est justement ce que l'histoire culturelle, l'histoire de l'alimentation, la sociologie, mais aussi l'anthropologie n'ont pas cessé de démontrer, surtout dans la deuxième moitié du XX^e siècle¹⁰.

Notre objectif ici part donc du constat que « la nourriture [...] est profondément ancrée dans notre identité culturelle »¹¹ (notre trad.) et que « se mettre

⁷ « Both the product and the process of translation are scrutinized from the standpoint of the extent to which a translation is successful in preserving both the sociocultural aspect of terminology and the socio-textual practices involved ». B. Hatim, « Culture as Textual Practices: the Translation of the Tourist Brochure as a Genre », [dans:] M. P. Navarro Errasti, R. Lorés Sanz, S. Murillo Ornat (eds.), *Pragmatics at Work. The Translation of Tourist Literature*, Peter Lang, Berne 2004, p. 24.

⁸ M. D. González Pastor, *Análisis descriptivo de la traducción de culturemas en el texto turístico*, Thèse doctorale non publiée, Universitat Politècnica de València, Valencia 2012, p. 314; http://hdl.handle.net/10251/17501> [consulté le 15/09/2021].

⁹ A. Hurtado Albir, *Traducción y traductología*, Cátedra, Madrid 2004, pp. 614–615.

¹⁰ F. Hache-Bissette, D. Saillard (dir.), *Gastronomie et identité culturelle française. Discours et représentations (XIX^e-XXI^e siècles)*, Nouveau Monde, Paris 2007.

¹¹ « Food [...] is deeply ingrained in our cultural identity ». D. Chiaro, L. Rossato, « Food and translation, translation and food », *The Translator* 21 : 3, 2015, p. 237.

à table, c'est beaucoup plus que manger »¹² : c'est aussi se parler, employer certains mots parfois venus d'ailleurs, empruntés à d'autres langues et assimilés à des mœurs et à des habitudes qui nous sont chers. En reconnaissant que notre rapport au monde est aussi bien expérientiel que sémiotique, nous nous inspirons des propos fondateurs de Jakobson pour nous approcher du discours gastronomique tel que nous le retrouvons traduit et reconstruit dans un corpus constitué de quatre articles de Wikipédia consacrés à l'un des plats les plus représentatifs de la cuisine française. Notre réflexion portera donc sur la construction collective des identités culturelles et des savoirs et sur le rôle de la traduction dans la production des représentations du soi et des autres dans cette encyclopédie.

LA CUISINE FRANÇAISE TRADUITE DE L'ESPACE NATIONAL AU MONDE GLOBALISÉ

Né et consolidé dans la première moitié du XIX^e siècle, le discours gastronomique français n'a depuis cessé de montrer une vocation œcuménique. Suite à l'avènement des premiers restaurants parisiens, les discours fondateurs de cette gastronomie ont très tôt dépassé les frontières nationales. C'est ainsi que, parue en 1825 à Paris, la Physiologie du goût, ou Méditations de gastronomie transcendante, de Jean Anthelme Brillat-Savarin, a connu au moins dix-huit éditions en langues étrangères au cours du XIXe siècle¹³. Près d'un siècle après, cette tradition a continué avec la traduction du Guide culinaire d'Auguste Escoffier, publié d'abord à Paris en 1903, puis à Londres sous le titre de A Guide to Modern Cookery (1907), avec des rééditions tout au long du XXe siècle¹⁴. Enfin, en 2010, la cuisine française s'est trouvée de nouveau légitimée sur le plan international par l'UNESCO qui a inclus le repas gastronomique français dans sa Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité¹⁵, confirmant une fois de plus la destinée transnationale de l'art culinaire français et de ses discours. Désormais, ceux-ci sont devenus des vecteurs tant de l'identité nationale que du regard de l'étranger sur la France. Dans cette dialectique entre identité et différence, le rôle de la traduction n'est pas marginal. Les livres de cuisine française parus à l'étranger, les émissions télévisées (surtout aux États-Unis) et, à la suite de l'avènement d'Internet, les blogs et les sites web consacrés à la gastronomie ont beaucoup contribué à la démocrati-

P. Yonnet, « Effet de masse », À table, Catalogue de l'exposition du Centre G. Pompidou, p. 138, cité par F. Hache-Bissette, D. Saillard (dir.), op. cit., p. 14.

¹³ Publiées, entre autres, à Bruxelles, au Mexique, à Philadelphie, à Londres et à Braunschweig en Basse-Saxe, voir : F. Hache-Bissette, D. Saillard (dir.), *op. cit.*, p. 29.

¹⁴ La version polonaise a été publiée sous le titre de *Przewodnik kulinarny* (trad. M. Litewka) à Cracovie en 2016 par la maison d'édition Gruszki w popiele. Elle est disponible en ligne : https://docplayer.pl/26223280-Auguste-escoffier-kulinarny-przewodnik.html [consulté le 08/04/2022].

¹⁵ UNESCO, « Le repas gastronomique des Français » ; https://ich.unesco.org/fr/RL/le-re-pas-gastronomique-des-franais-00437 [consulté le 09/01/2022].

ser en donnant lieu à des discours traduits et parsemés d'emprunts, de néologismes et d'adaptations. L'actualité de ce phénomène est observable aussi à l'intérieur des frontières nationales, comme le démontrent les nombreux sondages qui recensent régulièrement les goûts et les habitudes alimentaires des Français. L'une des dernières enquêtes, réalisée par l'Institut Toluna en novembre 2017, a ainsi permis de répertorier les dix plats principaux de l'imaginaire culinaire national. En tête de liste, viennent le bœuf bourguignon (23% des votes) et la blanquette de veau (11%)¹⁶. *Opinionway* et le *Printemps de l'Optimisme*, de leur côté, ont mené une autre enquête en 2016, concluant que les plats à base de viande figurent parmi « les plus français »¹⁷. Une recherche sur le web confirme ces préférences : le bœuf bourguignon est en tête de liste avec 5 350 000 résultats, tandis que la blanquette de veau produit une liste de 2 830 000 résultats. Constatons enfin qu'en particulier, l'article du bœuf bourguignon sur Wikipédia, « l'encyclopédie libre », existe en 30 langues différentes, dont bien sûr le français.

LE *BŒUF BOURGUIGNON* SUR WIKIPÉDIA, OU L'EXPÉRIENCE D'UNE FRANCITÉ GLOBALISÉE

La création de Wikipédia en 2001 a entraîné l'éclosion des communautés bénévoles consacrées à la démocratisation des savoirs. En effet, l'invitation à imaginer « un monde où tout être humain pourrait librement puiser dans la somme de toutes les connaissances » n'a pas tardé à se faire accepter, et des versions en plus de 300 langues aujourd'hui témoignent du succès de cette expérience de production et de traduction collective des savoirs. Dans la présente étude, à l'aide des outils méthodologiques de la traductologie et de l'analyse du discours, nous examinerons quatre articles wikipédiens (en français, espagnol, anglais et polonais) consacrés au *bœuf bourguignon* pour interroger la manière dont les discours gastronomiques dépassent les frontières nationales en s'appuyant sur des processus de traduction et de production discursive qui véhiculent les valeurs culturelles et identitaires d'une francité globalisée.

Avant d'interroger ce corpus, il convient de rappeler que les communautés wikipédiennes sont régies par les principes de la neutralité de point de vue, du libre accès, de la collaboration et de l'interprétation créative des règles. Parmi ces principes, la neutralité de point de vue et la collaboration ont une importance particulière. En effet, les wikipédiens sont encouragés à adopter la perspective

¹⁶ A. Renou, « Le bœuf bourguignon, étendard de la gastronomie française », *Le Parisien*, 15 novembre 2017; https://www.leparisien.fr/societe/le-boeuf-bourguignon-etendard-de-la-gastronomie-française-15-11-2017-7393095.php [consulté le 05/03/2021].

¹⁷ Le bœuf bourguignon et la blanquette de veau arrivent en tête ex æquo avec 31% des suffrages chacun (voir : « Et le plat préféré des Français est... », *Le Quotidien*, 22 février 2016 ; https://lequotidien.lu/culture/et-le-plat-prefere-des-français-est/ [consulté le 05/03/2021].

neutre attendue de toute encyclopédie et à éviter de s'engager dans des « guerres d'édition ». Quoique cette neutralité soit inscrite dans les objectifs à atteindre, il est bien évident qu'un regard même superficiel confirme qu'il s'agit d'un postulat plutôt utopique car, comme on le verra, les articles expriment des perspectives inévitablement idiosyncratiques. C'est ainsi que chaque communauté wikipédienne gère la production des articles dans sa langue à l'aide d'un protocole de discussion et d'approbation des modifications censé assurer le consensus sur les versions, toujours provisoires, de chaque article. L'historique de ces discussions est donc un point d'observation privilégié pour comprendre le fonctionnement de l'encyclopédie, les arguments des wikipédiens et les valeurs culturelles en jeu.

Qui plus est, on ne saurait ignorer que le multilinguisme qui caractérise Wikipédia est aussi le résultat de processus de traduction explicites ou implicites qui jouent un rôle fondamental pour sa présence dans l'espace numérique global. Si des normes précises imposent de signaler qu'un article est traduit, il faut aussi reconnaître que les articles déclarés comme traductions selon cette norme occupent une place plutôt modeste par rapport aux textes dits « originaux ». En d'autres termes, les traductions wikipédiennes ne se limitent pas à produire des versions « cible » à partir d'articles « source ». D'autres processus de traduction sont à l'œuvre. Comme on l'a fréquemment constaté¹⁸, il arrive souvent que les articles soient composés à partir de traductions fragmentaires (faites à partir de sources rédigées en d'autres langues) qui, se combinant avec des discussions « locales », adaptent des contenus pour une communauté wikipédienne donnée. Les interwikis, c'est-à-dire les articles sur un même sujet existant en plusieurs langues, sont eux aussi parfois constitués de fragments traduits d'un ou plusieurs articles de l'encyclopédie. Il y a donc lieu d'admettre que les pratiques traductives wikipédiennes vont bien au-delà de la traduction traditionnelle, car celle-ci « est désormais perçue comme un processus de recontextualisation » où « le sens n'est plus vu comme un simple invariant dans le texte source : il est ancré dans une culture et doit être interprété »¹⁹.

En ce qui concerne l'article de Wikipédia consacré au *bœuf bourguignon*, il existe, comme on l'a mentionné précédemment, en 30 *interwikis*. Pour les quatre versions qui font l'objet de la présente étude, les données statistiques fournies par l'encyclopédie s'avèrent un point de départ privilégié (voir Tableau 1). En effet, ce portrait quantitatif, disponible depuis 2001, permet de confirmer le poids accordé au sujet à l'intérieur de chaque communauté wikipédienne, car le nombre de mots, de visites, de réviseurs actifs et de révisions met en relief le degré d'engagement de chaque communauté dans le traitement du sujet. Signalons également que les chiffres cités confirment, une fois de plus, la place de l'anglais comme

¹⁸ Voir: H. Jones, « Wikipedia, Translation, and the Collaborative Production of Spatial Knowledge», *Alif. Journal of Comparative Poetics* 38, 2018, pp. 264–297.

¹⁹ Y. Gambier, « Traduction et texte : vers un nouveau double paradigme », *Signata* 7, 2016, pp. 175–197; https://journals.openedition.org/signata/1195 [consulté le 15/09/2021].

lingua franca des espaces numériques mondialisés, ce qui n'est pas sans intérêt pour notre étude sur le rôle de la traduction dans la production d'une francité globalisée. De plus, si des portraits quantitatifs de cette sorte ont récemment été considérés comme des outils méthodologiques par des chercheurs en traductologie qui se sont intéressés au fonctionnement de Wikipédia²⁰, ils sont aussi révélateurs des pratiques traductives porteuses, telles que l'emploi des culturèmes, des références multilingues et des éléments visuels. Ces pratiques mettent au jour la manière dont chaque communauté fait face aux défis liés à la représentation d'une réalité culturelle étrangère, en l'occurrence française, traduisant des informations récupérées de sources en d'autres langues, ou ayant recours aux images : des traductions intersémiotiques qui nous rappellent le propos de Jakobson au sujet des limites des langues pour véhiculer notre expérience du monde.

Tableau 1. Données des quatre versions examinées de l'article Bœuf bourguignon de Wikipédia²¹

	Français	Espagnol	Anglais	Polonais
Titre	Bœuf bourgui- gnon	Bœuf bourgui- gnon	Beef bourgui- gnon	Bœuf bourgui- gnon
Nombre de mots (sans références)	356	248	281	121
Culturèmes	Bœuf bourgui- gnon, charolaise, ragoût, carbon- nade flamande, daube proven- çale, Sauerbraten	Bœuf bourgui- gnon, bouquet garni, roux, à la bourguignonne, bistrós	Bœuf bourgui- gnon, bœuf à la bourguignonne, bouquet garni, pièce de bœuf	Bœuf bourgui- gnon, paleron, macreuse
Nombre de visites en 2021	143 520	25 097	271 868	6179
Nombre total de révisions	222	70	410	6
Nombre total de réviseurs actifs	137	44	264	3
Nombre d'images	5	1	2	1
Nombre et langues des références	3 (français)	4 (anglais), 1 (français)	11 (anglais) 3 (français)	3 (anglais) 1 (français)

^{20 «} Understanding Wikipedia Dark's Matter », une conférence organisée par l'Université baptiste de Hong Kong en décembre 2021, a mis en relief les outils méthodologiques, dont les statistiques wikipédiennes, disponibles pour les recherches traductologiques. Les communications ont également avancé que l'analyse traductologique de l'encyclopédie permettrait de mieux comprendre des phénomènes clés pour les pratiques traductives contemporaines.

²¹ Les données présentées dans le tableau reflètent l'état des quatre versions de l'article le 6 janvier 2022.

Un deuxième repérage, pragmatique, permet de se pencher sur les fonctions descriptives et informatives de ces articles. On constate alors qu'ils se conforment à la structure typique de Wikipédia et comportent une définition et une description générale du plat et de ses ingrédients, un bref récit historique, une section de notes et de références, et finalement des liens renvoyant à des articles connexes. Outre leur rôle de justification, de documentation et d'élargissement des informations fournies dans l'article, les notes en bas d'article, les références et les liens contribuent à établir une intertextualité importante, si bien qu'il serait difficile de soutenir que la version française a servi de texte source des autres versions analysées. En effet, quoiqu'il soit indéniable que la gastronomie française constitue ici une sorte d'hypertexte, force est de constater que la lecture en parallèle de ces articles révèle plutôt des rapports complémentaires ou opposés, car les informations fournies, comme on le verra, diffèrent et sont parfois disparates.

L'analyse du discours, troisième repérage, permet d'observer la manière dont des actes de discours précis contribuent à la définition des traits identitaires. Comme Patrick Charaudeau l'a soutenu, les identités sociales se construisent par des actes de discours qui sont révélateurs aussi bien d'une conscience de soi que de l'existence des autres²².

Dans notre corpus, ces actes de discours relèvent tout particulièrement de l'emploi des culturèmes, des remarques sur la place du plat en question dans la tradition gastronomique française, ainsi que du renvoi à des sources bibliographiques multilingues.

En ce qui concerne l'emploi des culturèmes, commençons par noter que les titres de ces articles empruntent tous l'adjectif français « bourguignon », qui donne son identité à ce plat en France. À l'exception du titre anglais, qui pratique une traduction partielle (*Beef Bourguignon*), cet emprunt ne subit aucune des adaptations majeures possibles (phonologique, grammaticale, orthographique, sémantique), ce qui renvoie à un *culturème opaque*, selon la classification de González Pastor. Au fur et à mesure, cet emprunt deviendra dans le corps des articles en question *semi-transparent* grâce au recours à des dispositifs discursifs typiques de la traduction gastronomique, tels que l'explicitation, l'adaptation et la paraphrase. Retenons les exemples suivants :

Anglais: « Beef bourguignon (US: /ˌbʊərgiːnˈjɒ̃/) or bœuf bourguignon (UK: /ˌbɜːf ˈbɔːrgɪn.jɒ̃/; French: [bœf buɪqinɔ̃]), also called beef Burgundy, and bœuf à la Bourguignonne »

Espagnol : « El bœuf bourguignon ('carne a la Borgoña') es una receta tradicional de la cocina francesa »

Polonais: « Bœuf bourguignon ("wołowina po burgundzku") ».

Remarquons que l'article anglais traduit partiellement le titre et indique deux auditoires possibles : un public anglophone états-unien et un autre britannique, ce

²² P. Charaudeau (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris 2009, p. 19.

qui rend compte des communautés discursives interpellées. De même, les transcriptions phonétiques [ˌboərgiːn'jɒ̃] et [bɜːf ˈbɔːrgɪn.jɒ̃], suivies d'une deuxième traduction (*Beef Burgundy*), s'ajoutent aux procédés mis en place pour intégrer le culturème en question dans le discours tout en gardant des traits identitaires importants. À leur tour, les traductions entre parenthèses *carne a la Borgoña* et *wolowina po burgundzku*, dans les articles en espagnol et en polonais, suggèrent des stratégies mettant en évidence la reconstruction des culturèmes à travers la traduction traditionnelle des noms propres dans le contexte culinaire.

Notons en outre que l'article français met en relief le nom de la région d'origine du plat et insiste sur ses dérivés (à la bourguignonne, vin bourguignon, de Bourgogne, cuisine bourguignonne) tout au long de l'article. Cette stratégie, moins fréquente dans les versions polonaise, anglaise et espagnole, manifeste un rapport à la francité qui passe plutôt par la reconnaissance des régions du patrimoine culinaire. La définition de l'authenticité du plat par son rapport au « terroir » contraste avec la stratégie métonymique suivie dans les articles espagnol, anglais et polonais, dans lesquels des tours tels que receta tradicional de la cocina francesa (esp.), French beef stew braised in wine (ang.), kuchnia francuska (pol.) renvoient à une francité perçue comme espace gastronomique global.

Les culturèmes faisant appel à la préparation et à la consommation du plat occupent également une place privilégiée dans ces articles. Mentionnons ici les ingrédients bouquet garni, roux, paleron, macreuse gardés en français dans les versions espagnole et polonaise. La présence de ces emprunts rend compte des phénomènes pragmatico-culturels auxquels toute démarche traductive est confrontée. Ces emprunts suggèrent également que leurs énonciateurs s'adressent à un co-énonciateur chevronné, disposant des compétences culinaires requises pour déchiffrer le message. Pour un co-énonciateur qui n'en dispose pas, les culturèmes retenus auraient cependant pour fonction de transmettre une certaine couleur locale, voire une touche d'exotisme et de sophistication associée à la gastronomie française.

Contrairement au terme *bœuf bourguignon*, le culturème universel *bistrot* qui est employé dans l'article en espagnol et dont les origines restent obscures²³, apparaît dans sa forme hispanisée *bistró* (Tableau 1). De fait, cet emprunt reprend une tradition hispanique quant au rendu du discours gastronomique français. En effet, au XIX^e siècle Ángel Muro (1839–1897), grand gastronome espagnol ayant vécu 21 ans à Paris, s'est attaché « au développement et à l'enrichissement de la cuisine espagnole » par le biais de l'importation des techniques et des savoir-faire de la cuisine française dont les terminologies ont été désormais hispanisées et intégrées au lexique gastronomique hispanophone²⁴.

²³ Voir à ce sujet *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLF); [consulté le 08/04/2022].">http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=2072285295;r=1;nat=;sol=0>[consulté le 08/04/2022].

²⁴ F. Hache-Bissette, D. Saillard (dir.), op. cit., p. 34.

Quant aux remarques au sujet de la place du plat dans la tradition gastronomique française, notons que les quatre articles ont recours à des stratégies qui diffèrent non seulement par les informations proposées, mais également par la manière dont les énonciateurs se situent par rapport à ce qui est dit. Dans la version espagnole, on apprend, par exemple, qu'il s'agit d'un « plato 'tradicional' y si bien se encuentra documentado en el siglo XIX, el *Bœuf bourguignon* es probablemente muy antiguo »²⁵, tandis que la version anglaise soutient que « the dish is often 'touted as traditional', but it was first documented in 1867, and 'does not appear to be very old' »²⁶. La version polonaise omet toute mention de l'ancienneté du plat et le considère comme « jedno z najbardziej typowych dla kuchni francuskiej »²⁷. La version française, quant à elle, se limite à affirmer qu'il « serait, à l'origine, un plat de prédilection des paysans les jours de fête, probablement très ancien, avant de devenir un plat traditionnel dominical »²⁸.

Bien qu'on ne puisse que spéculer sur la discordance entre ces versions au sujet de l'ancienneté du plat, on remarquera que pour chaque énonciateur, le rapport entre tradition et ancienneté se reconstruit d'une manière différente. En employant des guillemets, marques par excellence de la parole d'autrui intégrée dans le discours à soi²⁹, les versions anglaise et espagnole sembleraient émettre quelques réserves sur l'ancienneté de cette tradition culinaire. Cette lecture est renforcée par l'adjectif anglais *touted* (fr. vendu, vanté comme) avec lequel l'énonciateur modalise son dire, s'écartant davantage de ce qui est présenté comme « probable » dans la version en français.

Aux stratégies employées pour intégrer les culturèmes mentionnés ci-dessus, ainsi qu'aux marques discursives modalisant ces discours, s'ajoutent enfin les stratégies traductives, qui découlent de la documentation de ces articles. Autrement dit, il s'agit de traductions entreprises à partir de sources rédigées en d'autres langues. Donnant lieu soit à la citation (discours direct), soit à des tournures de phrase rapportées au discours indirect, ces traductions rendent compte d'une volonté de construire un énonciateur neutre (« ce ne sont pas mes propos ») à travers la traduction de la parole d'autrui. Dans les termes de Jacqueline Authier-Revuz:

²⁵ « Le plat 'traditionnel' que bien que documenté au XIX^{ème} siècle est probablement très ancien » (notre trad.) ; https://es.wikipedia.org/wiki/B%C5%93uf_bourguignon> [consulté le 15/09/2021].

²⁶ « Le plat est souvent 'vendu comme traditionnel' mais il a été documenté la première fois en 1867 et ne semblerait pas être très ancien » (notre trad.) ; https://en.wikipedia.org/wiki/Beef_bourguignon> [consulté le 15/09/2021].

²⁷ « L'un des plats les plus typiques de la cuisine française » (notre trad.); https://pl.wikipedia.org/wiki/B%C5%93uf bourguignon> [consulté le 15/09/2021].

^{28 &}lt;a href="https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C5%93uf">https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C5%93uf bourguignon> [consulté le 15/09/2021].

²⁹ J. Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », [dans :] B. N. Grünig (dir.), *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporaine. Parole multiple. Aspect rhétorique, logique, énonciatif et dialogique*, 26, Vincennes 1982, pp. 91–151.

Dans le discours indirect, le locuteur se donne comme traducteur : faisant usage de ses propres mots, il renvoie à un autre comme source du 'sens' des propos qu'il rapporte. Dans le discours direct, ce sont les mots mêmes de l'autre qui occupent le temps – ou l'espace –, clairement découpé dans la phrase de la citation, le locuteur s'y donnant comme simple 'porte-parole'³⁰.

Retenons comme exemple cette citation, trouvée dans les versions espagnole et anglaise :

« Julia Child has described the dish as 'certainly one of the most delicious beef dishes concocted by man' »³¹.

« Julia Child ha afirmado que este plato es 'ciertamente uno de los platos a base de carne de ternera más deliciosos preparados por el hombre' »³².

L'extrait est non seulement révélateur d'une complémentarité traductive entre les deux versions (on peut poser l'hypothèse que l'espagnol reprend la citation de l'article anglais), mais aussi de la prédominance des références en anglais dans la composition des textes en question. Les sources auxquelles l'article anglais renvoie présentent autant de traces de traductions. Des seize références citées, quatre sont en français et deux ont été traduites en anglais depuis cette langue, dont A Guide to Modern Cookery, traduction du classique d'Auguste Escoffier. La mobilisation des ressources bibliographiques pour la rédaction de l'article en anglais – des références par ailleurs reprises intégralement dans l'article en espagnol - permet de constater que la production de ces discours gastronomiques s'appuie en fait sur des traditions discursives qui ont de profondes racines dans l'histoire des traductions et des échanges culturels. Remarquons également que les sources bibliographiques citées dans la version anglaise renvoient souvent à des livres classiques de la cuisine française numérisés et accessibles à tous grâce au projet de numérisation bibliographique Google Books. Les références (trois en anglais et une en français) employées pour documenter l'article polonais confirment la prédominance de l'anglais dans le domaine de la diffusion internationale du discours gastronomique qui nous occupe ici. Il est également intéressant de constater que, bien que plus longue et abondamment illustrée (cinq photos contre deux dans la version anglaise et une dans les versions espagnole et polonaise), la version française ne contient que trois liens Internet, dont l'un renvoie à la recette du bœuf bourguignon du célèbre chef Paul Bocuse.

CONCLUSIONS

L'étude entreprise à partir d'un corpus d'articles de Wikipédia a permis d'interroger la construction d'une francité globalisée au carrefour des traditions et des savoirs reconstruits à l'aide de processus discursifs et traductifs dont le but est la

³⁰ *Ibidem*, p. 92.

^{31 &}lt;a href="https://en.wikipedia.org/wiki/Beef">https://en.wikipedia.org/wiki/Beef bourguignon> [consulté le 15/09/2021].

^{32 &}lt;a href="https://es.wikipedia.org/wiki/B%C5%93uf">https://es.wikipedia.org/wiki/B%C5%93uf bourguignon> [consulté le 15/09/2021].

production de sens. La lecture parallèle des articles écrits en quatre langues est révélatrice des perspectives idiosyncratiques des communautés wikipédiennes. C'est pourquoi nous avons cherché à identifier quelques-uns des actes de discours et de traduction par lesquels les valeurs culturelles et identitaires sont propagées.

Les culturèmes, terme conçu par les traductologues, sont, par excellence, des unités discursives porteuses des sens les plus dynamiques. Abondamment présents dans les discours gastronomiques, ils mettent au jour la fluidité des identités habitant les espaces numériques contemporains. Ils n'appartiennent pas à des catégories fermées, mais font plutôt l'objet de pratiques traductives multiples qui, entreprises par les communautés wikipédiennes, s'appuient sur une certaine tradition discursive, en l'occurrence, gastronomique, pour continuer à s'engager dans la valeur symbolique et identitaire du plat étudié. Vu leur importance, il nous a semblé pertinent d'analyser les variations auxquelles ils donnent lieu dans un ensemble discret de discours profondément marqués historiquement et culturellement. Comme on l'a constaté dans les articles consacrés au bœuf bourguignon, les communautés wikipédiennes mettent à jour et reprennent à leur compte des pratiques traductives qui sous-tendent les discours contemporains sur la gastronomie française dans l'espace numérique international. La recherche prouve l'importance de l'anglais dans la promotion d'une francité globalisée, étant donné le nombre de visiteurs de la page dans cette langue, mais aussi de sources et de réviseurs. C'est en outre le co-énonciateur anglophone qui a accès au contenu encyclopédique le plus riche.

Si l'étude de la gastronomie, surtout à partir des nouvelles approches disciplinaires du XX^e siècle, va désormais bien au-delà des livres de recettes et des lexiques, c'est sans doute lié au fait que son discours est porteur de « la représentation qu'une communauté se donne de sa cuisine, donc de sa culture, et celles que lui en renvoient les autres »³³. Rappelons que l'interprétation et la traduction naissent du besoin de faciliter la compréhension entre différentes langues. Elles contribuent dès lors inévitablement à construire de nouvelles identités tout en rendant la culture de l'Autre plus accessible et moins étrange.

CULTURAL IDENTITIES AND GASTRONOMY DISCOURSES IN WIKIPEDIA

Abstract

Language and food are tightly connected. As part of our daily experience, our culinary traditions and cultures are shaped by the discourses we create on them. Via translation, virtual and digital spaces have become instrumental sites for disseminating culinary discourses with deep roots in cultural history. As this study clearly shows, Wikipedia communities rely on a long history of

³³ F. Hache-Bissette, D. Saillard (dir.), op. cit., p. 16.

translations and intercultural relations. From a discourse analysis perspective, this paper focuses on the representation of global French cuisine in four Wikipedia articles (French, Spanish, English, and Polish) dedicated to the prominent dish $B \alpha u f bourguignon$. Our corpus aims at shedding light on contemporary translation and discursive practices that contribute to representing cultural identities. By focusing on cultural-bound terms (*culturemes*), intertextuality, and multilingual sources, our study foregrounds translation as a tool for cultural representation beyond traditional source-text dichotomies.

Key words: translation, cultural-bound terms, gastronomy, Frenchness, discourse, Wikipedia. **Mots-clés:** traduction, culturème, gastronomie, francité, discours, Wikipédia.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.4

RADOSŁAW KUCHARCZYK ORCID: 0000-0002-1861-1358 Université de Varsovie r.kucharczyk@uw.edu.pl

KRYSTYNA SZYMANKIEWICZ ORCID : 0000-0002-8598-3418 Université de Varsovie k.szymankiewicz@uw.edu.pl

(RE)CONSTRUIRE LE SENS À TRAVERS LES ACTIVITÉS DE MÉDIATION – POINT DE VUE DES ENSEIGNANTS SUR LA MÉDIATION EN CLASSE DE LANGUE ÉTRANGÈRE EN POLOGNE

L'objectif de notre étude est de vérifier dans quelle mesure les différents types de médiation (médiation de textes, médiation de concepts et médiation de la communication) ainsi que les stratégies de médiation présentées dans le *CECR VC* font l'objet de l'enseignement des langues étrangères en Pologne. Tout d'abord, pour baliser le terrain de notre recherche, nous jugeons indispensable de passer à la loupe la notion de médiation dans le contexte de la didactique des langues étrangères. Ensuite, nous tenterons de répondre à la question suivante : comment peut-on opérationnaliser ladite notion dans la pratique de l'enseignement de LE? À cet effet, nous passerons en revue les différents types d'activités de médiation listées dans le *CECR VC* (2018) et nous présenterons les résultats d'une enquête réalisée auprès d'enseignants en langues étrangères en Pologne en vue de savoir si, dans leur pratique de classe, ils utilisent les activités de médiation et, si oui, avec quelle fréquence. Le bilan de nos analyses nous permettra de cerner l'état des lieux en ce qui concerne l'enseignement de la médiation dans le contexte éducatif

polonais ainsi que de formuler quelques recommandations pour les enseignants et des pistes à suivre pour une future recherche.

1. LA MÉDIATION DANS LE CONTEXTE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES – UNE NOTION RICHE ET ÉVOLUTIVE

Le mot *médiation*, venant du verbe latin *médiare* qui signifie « être au milieu », est employé dès le XIII^e siècle pour désigner une intervention humaine entre deux personnes¹. Généralement, le terme s'associe au domaine des communications ou des relations, prenant des connotations juridiques, sociologiques, psychologiques ou interculturelles où « la médiation consiste – comme précisent les écrits sur ce thème – à la mise en relation, par un tiers supposé impartial, de personnes ou de groupes que séparent des désaccords, des différends, des conflits »². Empruntée par la didactique des langues et des cultures il y a une vingtaine d'années à peine, la notion de médiation s'investit de nouvelles significations.

Le Cadre européen commun de référence³ (désormais CECR) (2001) en donne une première définition : la médiation y apparaît comme une activité langagière intégrant la réception et la production dans le fonctionnement langagier dans les situations sociales où l'interlocuteur « joue le rôle de canal de communication (souvent, mais pas obligatoirement, dans des langues différentes) entre deux personnes ou plus qui, pour une raison quelconque, ne peuvent pas communiquer directement »⁴. La médiation est alors associée uniquement à des opérations de traitement de texte à l'oral ou à l'écrit qui se réalisent dans les activités de traduction, interprétariat, résumé ou compte rendu permettant « de produire à l'intention d'un tiers une (re)formulation accessible d'un texte premier auquel ce tiers n'a pas d'abord accès direct »⁵.

Cette conception, limitée aux activités spécialisées de traduction et d'interprétariat, dépourvue de descripteurs, sera ensuite développée dans des publications des années 2012–2016⁶ pour trouver son aboutissement dans le *Volume com-*

¹ J. Aden, « La médiation linguistique au fondement du sens partagé : vers un paradigme de l'enaction en didactique des langues », *Ela. Études de linguistique appliquée* 2012/3 (167), p. 267, https://www.cairn.info/revue-ela-2012-3-page-267.htm [consulté le 10/09/2021].

² C. Tapia, « La médiation : aspects théoriques et foisonnement de pratiques », *Connexions* 93, 2010/1, p. 13.

³ Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer, Conseil de la Coopération Culturelle, Comité de l'Éducation, Division des Langues Vivantes, Strasbourg 2001.

⁴ *Ibidem*, p. 48.

⁵ *Ibidem*, p. 18.

⁶ cf. E. Piccardo, « Médiation et apprentissage des langues : pourquoi est-il temps de réfléchir à cette notion ? », Ela. Études de linguistique appliquée 2012/3 (167), pp. 285–297 ; D. Coste, M. Cavalli, Éducation, mobilité, altérité. Les fonctions de médiation de l'école, Conseil de l'Europe,

plémentaire au CECR de 2018 (CECR VC). Sans entrer dans les détails de cette évolution de la notion de médiation en DDLE, il nous paraît important pour notre propos de faire ressortir quelques caractéristiques essentielles dont le concept de médiation se voit progressivement enrichir.

Ainsi, à côté de la médiation linguistique, apparaissent d'autres formes de médiation :

- culturelle et sociale⁷;
- cognitive et relationnelle⁸;
- culturelle, sociale et pédagogique⁹.

Arrêtons-nous sur la distinction faite par Brian North et Enrica Piccardo dans l'ouvrage Élaborer des descripteurs pour illustrer les aspects de la médiation pour le CECR, car c'est ce texte qui a servi de base pour la rédaction du CECR VC. Premièrement, le concept de médiation linguistique y est développé dans la mesure où il englobe non seulement la dimension inter-linguistique mais aussi la dimension intralinguistique (par ex. résumer dans la L2 un texte en L2); une autre précision apportée ici concerne « l'utilisation souple de langues différentes, par exemple dans des classes multilingues »¹⁰ en tant que forme de médiation linguistique.

Deuxièmement, la médiation linguistique entraine par défaut un processus de *médiation culturelle*, qui est nécessaire pour « protéger l'intégrité de la source et faire passer l'essentiel du sens voulu »¹¹ dans les situations de passage d'une culture à une autre. La médiation culturelle renoue avec la notion de sensibilité culturelle, dont il était question dans le *CECR* de 2001.

À cela s'ajoute la dimension sociale propre à toute communication humaine — c'est le cas de la *médiation sociale*, où il s'agit d'« un utilisateur de la langue jouant le rôle d'intermédiaire entre différents interlocuteurs, impliqué dans des activités qui 'tiennent une place considérable dans le fonctionnement langagier ordinaire de nos sociétés'»¹². On remarque par ailleurs que la médiation sociale permet de gérer les difficultés de compréhension qui peuvent être dues à des causes autres que le langage, comme p. ex. le manque de connaissance ou d'expérience dans un domaine.

Finalement, le dernier type de médiation – la médiation pédagogique, se manifeste dans le processus d'enseignement sous trois formes possibles : celle de la médiation cognitive de soutien qui sert à faciliter l'accès au savoir et à encourager les autres à élaborer leur réflexion ; celle de la médiation cognitive de coopération

Strasbourg 2015 ; B. North, E. Piccardo, Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Élaborer des descripteurs pour illustrer les aspects de la médiation pour le CECR, Conseil de l'Europe, Strasbourg 2016.

⁷ E. Piccardo, op. cit.

⁸ D. Coste, M. Cavalli, op. cit.

⁹ B. North, E. Piccardo, op. cit.

¹⁰ *Ibidem*, p. 13.

¹¹ Ibidem.

¹² *Ibidem*, p. 14.

où il est question de co-construire du sens en coopérant avec les autres ; celle de la médiation relationnelle qui permet de mettre en place les conditions nécessaires pour réaliser les objectifs de la médiation cognitive¹³.

Cet enrichissement de la notion de médiation a trouvé son reflet dans le *CECR VC* (2018), comme en témoigne le passage suivant :

Par l'approche adoptée, la médiation dans le projet d'amplification des descripteurs du CECR n'est pas considérée uniquement comme inter linguistique. Outre la médiation inter linguistique, cette approche prend aussi en compte la médiation liée à la communication et à l'apprentissage ainsi que la médiation sociale et culturelle¹⁴.

Suivant la logique de ces nouveaux types de médiation, le CECR VC propose une typologie des activités relatives à celle-ci¹⁵. En effet, l'activité qui consiste à médier un texte correspond à la médiation linguistique, médier des concepts repose sur la médiation pédagogique et médier la communication renvoie à la fois à la médiation sociale et à la médiation culturelle. La liste des activités de médiation de texte comprend les sept activités suivantes : transmettre des informations spécifiques à l'oral/à l'écrit, expliquer des données (par ex. dans des graphiques, des diagrammes à l'oral/à l'écrit, traiter un texte à l'oral/à l'écrit, traduire un texte écrit à l'oral/à l'écrit, prendre des notes, exprimer une réponse personnelle à l'égard de textes créatifs, analyser et critiquer des textes créatifs. À son tour, médier les concepts fait appel à des activités de coopération dans un groupe (telles que faciliter la coopération dans les interactions avec des pairs, coopérer pour construire du sens), de même qu'à des activités de gestion de groupe de travail (gérer des interactions et susciter un discours conceptuel). Le troisième type d'activités de médiation consiste à médier la communication par le fait d'établir un espace pluriculturel, d'agir en tant qu'intermédiaire dans des situations informelles ou de faciliter la communication dans des situations délicates et des désaccords. La liste des activités s'accompagne de celle des stratégies de médiation utilisables dans deux domaines : pour expliquer un nouveau concept (médiation pédagogique) et pour simplifier un texte (médiation linguistique).

Par conséquent, les nouveaux descripteurs relatifs à la médiation se rapportent aux trois groupes d'activités de médiation mentionnées ci-dessus et couvrent tous les niveaux de compétences établis par les concepteurs du référentiel¹⁶.

De cette manière, les précisions apportées à la conception de la médiation dans le *CECR VC* tendent vers une tentative d'opérationnalisation de cette notion. Désormais, il semblerait plus facile pour un enseignant ou un concepteur de

¹³ *Ibidem*, p. 15.

¹⁴ Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs, Conseil de la Coopération Culturelle, Comité de l'Éducation, Division des Langues Vivantes, Strasbourg 2018, p. 35.

¹⁵ *Ibidem*, p. 107.

¹⁶ *Ibidem*, p. 178.

manuels d'imaginer et de proposer aux élèves des activités concrètes dans le but de développer de façon délibérée les différents types de médiation en classe de langue. Pour vérifier l'impact du *CECR VC* sur la pratique enseignante dans ce domaine, nous allons maintenant présenter les résultats d'une enquête qui a été menée auprès d'enseignants de FLE en Pologne.

2. LES ACTIVITÉS DE MÉDIATION DANS LA PRATIQUE DE CLASSE – UNE ÉTUDE RÉALISÉE AUPRÈS D'ENSEIGNANTS DE LE EN POLOGNE

2.1 L'OBIET ET LES OBIECTIES DE LA RECHERCHE

L'objectif de notre recherche est d'examiner à quelles techniques recourent les enseignants de langues, travaillant dans le contexte polonophone, pour développer chez leurs apprenants la compétence de médiation, car c'est une des compétences exigées par le programme national pour les langues vivantes étrangères (désormais LVE)¹⁷. Vu la définition de la médiation présentée au début de l'article, nous constatons qu'elle englobe les savoir-faire suivants :

- reconstruire le sens ;
- retransmettre les informations (au niveau intralinguistique ou interlinguistique);
 - travailler en équipe dans des contextes variés ;
 - faciliter le travail d'équipe ;
 - expliquer des concepts d'origine variée.

Nous partons donc du principe que l'enseignant de langue étrangère qui développe consciemment chez ses apprenants la compétence à médier focalise ses démarches didactiques sur les compétences mentionnées ci-dessus en proposant des activités visant les trois types de médiation proposés par les concepteurs du *CECR VC*. Par conséquent, en analysant les données recueillies lors de l'étude, nous avons voulu répondre aux questions suivantes :

Avec quelle intensité les enseignants participant à la recherche recourent-ils aux techniques de classe qui développent chez leurs apprenants :

- la capacité à médier des textes ?
- la capacité à médier des concepts ?
- la capacité à médier la communication ?

¹⁷ Podstawa programowa kształcenia ogólnego Szkoła podstawowa. Język obcy nowożytny, Ministerstwo Edukacji Narodowej, 2019, https://podstawaprogramowa.pl/Liceum-technikum/Jezyk-obcy-nowozytny [consulté le 15/09/2021].

2.2. L'OUTIL DE LA RECHERCHE

Pour réaliser notre projet de recherche, nous avons recouru à un questionnaire d'enquête qui se compose de 20 items ou, en d'autres termes, de techniques de classe qui sont censées développer la compétence de médiation. Les enseignants interrogés ont dû décider avec quelle fréquence ils recouraient à la technique donnée, en choisissant une réponse parmi les réponses suivantes :

- 1 jamais
- 2 au moins une fois dans l'année
- 3 au moins une fois dans le semestre
- 4 au moins une fois dans le mois
- 5 au moins une fois dans la semaine.

Les questions de l'enquête étaient divisées en quatre blocs (médiation de textes, médiation de concepts, médiation de la communication et stratégies de médiation) auxquels nous avons attribué les objectifs suivants.

- examiner avec quelle fréquence les enseignants de LVE travaillant dans le contexte polonophone recourent aux techniques de classe développant la compétence à médier les textes ;
- examiner avec quelle fréquence les enseignants de LVE travaillant dans le contexte polonophone recourent aux techniques de classe développant la compétence à médier les concepts ;
- examiner avec quelle fréquence les enseignants de LVE travaillant dans le contexte polonophone recourent aux techniques de classe développant la compétence à médier la communication ;
- examiner avec quelle fréquence les enseignants de LVE travaillant dans le contexte polonophone développent chez les apprenants des stratégies de médiation.

Le questionnaire d'enquête a également été accompagné de données signalétiques, telles que la langue vivante étrangère enseignée, l'ancienneté de travail et l'établissement où la fonction d'enseignant est effectuée.

Du point de vue du sujet de la recherche, il nous a semblé important d'insérer, dans le questionnaire d'enquête, une question concernant la connaissance du *CECR* (2001) et la conscience de la parution du volume complémentaire en 2018 où la notion de médiation est mise en exergue.

2.3. ÉCHANTILLON

Nous avons réalisé notre enquête avec Google Formes, ce qui nous a permis de la diffuser auprès d'un public relativement large. Néanmoins, le retour est pauvre, car nous n'avons obtenu que 61 réponses.

Les tableaux qui suivent présentent le profil professionnel des enseignants interrogés :

Tableau 1. Les LVE enseignées

N=61					
LVE enseignée	%				
allemand	3%				
anglais	21%				
espagnol	10%				
français	54%				
italien	3%				
russe	5%				
autre	13%				

Tableau 2. L'ancienneté de travail

N=61				
ancienneté de travail	%			
0-5 ans	16%			
6-10 ans	8%			
11-15 ans	26%			
16-20 ans	30%			
plus de 20 ans	20%			

Tableau 3. L'établissement

N=61				
lieu de travail	%			
école primaire sans sections bilingues	13%			
école primaire avec des sections bilingues	2%			
lycée sans sections bilingues	24%			
lycée avec des sections bilingues	12%			
autres	39%			

Comme on le voit, ce sont les enseignants de français qui dominent dans notre échantillon. De plus, dans la majorité des cas, les enseignants participant au projet de recherche sont des enseignants expérimentés, car ils exercent leur métier depuis plus de 11 ans. Ils travaillent surtout dans des écoles secondaires ou supérieures (réponses « autres »).

Deux questions de l'enquête portaient sur la connaissance du *CECR* (2001 et son VC du 2018).

N=61

À quel point connaissez-vous le CECR (2001)?

Je ne le connais pas du tout.

Je le connais mal.

Je le connais partiellement.

Je le connais bien.

44%

Je le connais très bien.

38%

Tableau 4. La connaissance du CECR

Tableau 5. La connaissance du CECR VC

N=61			
Êtes-vous au courant de la parution du VC du CECR (2018) ?	%		
oui	43%		
non	57%		

Les données présentées ci-dessus prouvent que nous avons affaire à des enseignants de LVE conscients des nouvelles tendances en didactique des langues étrangères, ce qui nous permet de supposer que les personnes interrogées développent consciemment et systématiquement la compétence à médier lors de leurs cours.

3. ANALYSE DES DONNÉES RECUEILLIES LORS DE LA RECHERCHE

3.1. LA MÉDIATION DE TEXTES

Les données ci-dessous montrent à quelles techniques de classe recourent les enseignants interrogés afin de développer la capacité à médier les textes.

Tableau 6. Les techniques de classe relatives à la médiation de textes

La médiation de textes						
	jamais	au moins une fois dans l'année	au moins une fois dans le se-mestre	au moins une fois dans le mois	au moins une fois dans la semaine	
Transmettre (à l'oral ou à l'écrit) des informations spécifiques (par exemple, compléter le texte dans la langue maternelle à l'aide des informations du texte lu dans la langue cible).	30%	15%	13%	21%	21%	
Transmettre (à l'oral ou à l'écrit) des informations spécifiques (par exemple, compléter le texte dans la langue maternelle à l'aide des informations du texte lu dans la langue cible ou dans la langue maternelle).	7%	11%	16%	21%	44%	
Prendre des notes des cours, des enregis- trements dans la langue cible.	18%	15%	21%	16%	30%	
Résumer – dans la langue cible – le texte lu.	10%	15%	30%	20%	26%	
Interpréter dans la langue cible (à l'oral ou à l'écrit) la signification de supports visuels (dessin, photos).	0%	10%	20%	21%	49%	
Traduire le texte de la langue cible vers la langue maternelle (ou à l'envers).	3%	7%	21%	36%	33%	
Présenter dans la langue cible (à l'oral ou à l'écrit) les données présentées sur les diagrammes.	25%	16%	30%	23%	7%	
Raconter à un ami – dans la langue cible –le texte lu dans la langue étrangère.	11%	15%	34%	25%	15%	
Raconter à un ami – dans la langue cible –le texte lu dans la langue maternelle.	30%	38%	15%	15%	3%	
Écrire – dans la langue cible – une lettre à un ami pour relater une audition, une conversation écoutée dans la langue cible.	16%	18%	31%	18%	16%	
Présenter en public – dans la langue cible un matériel préparé auparavant.	7%	18%	21%	38%	16%	
Changer de style ou de forme du texte (par exemple : transformer une lettre formelle en une lettre non formelle envoyée à un ami).	36%	20%	25%	15%	5%	

Les données analysées nous permettent de constater que les techniques de classe, censées développer la médiation de textes, sont relativement fréquemment utilisées par les enseignants interrogés. Dans la majorité des cas, les enseignants de LVE proposent à leurs apprenants des activités qui consistent à transmettre (soit à l'oral soit à l'écrit) des informations du texte source rédigé dans la langue cible ou maternelle. Il en va de même pour le résumé du texte lu dans la langue étrangère. De plus, d'après les enseignants interrogés, leurs apprenants interprètent (à l'oral ou à l'écrit) des supports visuels, en reconstruisant ainsi leur sens. Ils font aussi – de façon assez régulière – de la traduction, ce qui peut englober soit des activités de version soit des activités de thème. Il faut aussi constater que les enseignants interrogés proposent également en classe de langue des activités qui consistent à raconter (donc à retransmettre) à un camarade de classe, dans la langue cible, un texte lu dans cette langue. Néanmoins, raconter dans la langue cible un texte lu dans la langue maternelle est une technique de classe moins souvent utilisée. La situation est semblable en ce qui concerne la technique didactique visant à encourager les apprenants à présenter dans la langue cible (à l'oral ou à l'écrit) des données présentées sur des schémas ou des diagrammes : les enseignants interrogés ne la pratiquent pas souvent. Les activités qui demandent de la part des apprenants un changement de style ou de registre du texte (par exemple transformer une lettre formelle en une lettre non formelle adressée à un ami) ne sont pas non plus souvent présentes en classe de langue, d'après les enseignants participant à la recherche. D'autres techniques, qui sous-entendent la capacité à médier un texte, sont travaillées de façon équilibrée. Il est question des techniques suivantes : prendre des notes (dans la langue cible) des cours, des enregistrements, etc., écrire (dans la langue cible) une lettre pour relater un texte écouté dans la langue cible, présenter en public un texte préparé auparavant.

Il est intéressant de remarquer qu'une des techniques de classe visant la médiation de texte semble être bipolarisée : 30 % des enseignants interrogés ne la pratiquent jamais contre 21% qui y recourent au moins une fois dans le mois et 21 % qui l'emploient au moins une fois dans la semaine. Il s'agit de l'activité visant à transmettre (soit à l'oral soit à l'écrit) des informations spécifiques dans la langue maternelle à l'aide d'informations d'un texte lu soit dans la langue cible soit dans la langue maternelle.

3.2. LA MÉDIATION DE CONCEPTS

Les données présentées ci-dessous montrent les réponses des enseignants interrogés sur des questions concernant les techniques de classe visant la médiation de concepts.

			,	,			
La médiation de concepts							
	jamais	au moins une fois dans l'année	au moins une fois dans le semestre	au moins une fois dans la semaine			
Travailler en équipe.	2%	3%	7%	21%	67%		
Réaliser en groupe des tâches qui demandent une capacité à négocier.	5%	11%	15%	36%	33%		
Apprendre à diriger un travail d'équipe.	13%	11%	15%	28%	33%		

Tableau 7. Les techniques de classe relatives à la médiation de concepts

Il résulte de ce qui précède que les enseignants font souvent travailler les apprenants en équipe. De plus, la moitié des enseignants interrogés déclare apprendre aux apprenants à diriger un travail de groupe. Nombreux sont également les enseignants qui proposent à leurs apprenants des tâches à réaliser en groupe qui demandent, de la part des apprenants, une capacité à négocier.

3.3. LA MÉDIATION DE LA COMMUNICATION

Les réponses des enseignants concernant la médiation de la communication sont présentées plus bas.

La médiation de la communication					
Apprendre à communiquer tout en respectant différents points de vue.	2%	10%	18%	31%	39%
Agir en tant qu'intermédiaire lors de situation de communication délicates.	10%	26%	30%	25%	10%
Apprendre à communiquer lors de conflits.	16%	26%	26%	20%	11%

Tableau 8. Les techniques de classe relatives à la médiation de la communication

La technique qui vise à montrer aux apprenants comment communiquer tout en respectant différents points de vue est la technique la plus souvent utilisée par les enseignants interrogés. Ils montrent également aux apprenants, de façon relativement systématique, comment devenir un intermédiaire lors de la communication dans des situations délicates. Plus rarement, ils proposent à leurs apprenants des activités pour apprendre à communiquer lors de conflits.

3.4. LES STRATÉGIES DE MÉDIATION

Les réponses des enseignants interrogés sur des questions concernant les stratégies de médiation sont présentées dans le tableau qui suit.

Les stratégies de médiation					
S'entraîner à expliquer de nouveaux concepts (par exemple, en recourant au savoir acquis auparavant).	2%	13%	18%	26%	41%
S'entraîner à simplifier le texte (par exemple : décortiquer une information complexe, compléter le texte avec des informations importantes, élaguer le texte).	11%	16%	13%	33%	26%

Tableau 9. Les techniques de classe relatives aux stratégies de médiation

Il découle de ce qui précède que les enseignants interrogés montrent aux élèves comment expliquer de nouveaux concepts, en recourant – entre autres – au savoir acquis au préalable. Plus rarement (mais en même temps, de façon relativement systématique), ils les aident à trouver des techniques pour simplifier un texte (par exemple, le décortiquer, l'élaguer, etc.).

4. LA DISCUSSION DES RÉSULTATS

L'analyse des données recueillies lors de notre projet de recherche nous a permis de formuler les conclusions suivantes :

Les enseignants interrogés focalisent le plus d'attention sur les techniques de classe visant la médiation de texte.

Parmi les techniques les plus souvent utilisées par les enseignants interrogés, la vedette revient sans nul doute à des techniques plus traditionnelles fonctionnant depuis longtemps en classe de langue, telles que par exemple : résumer un texte, traduire (version et thème), transmettre les informations les plus pertinentes du texte source, paraphraser le texte.

Nombreux sont également les enseignants qui demandent à leurs apprenants d'interpréter dans un texte (oral ou écrit) des supports visuels, ce qui peut se traduire par le fait que ce type d'activité est présent pendant les examens externes en LVE dans le système éducatif polonais et – pour cette raison – ces activités sont très souvent incluses dans les manuels de langues disponibles sur le marché polonais.

Plus rarement, les enseignants recourent aux activités qui visent le changement de style ou de registre langagier du texte source. Les enseignants interrogés recourent aussi rarement aux activités de médiation qui sont basées sur un texte écrit en polonais, langue maternelle des apprenants.

Les personnes participant à l'étude proposent aux apprenants des activités demandant une coopération, mais ces activités ne demandent pas souvent la capacité à négocier.

Devenir un intermédiaire lors de situations délicates constitue rarement l'objectif des activités proposées par les enseignants interrogés.

En nous référant aux hypothèses que nous avons avancées au départ de notre étude empirique, nous pouvons constater que les enseignants interrogés proposent des activités qui peuvent développer la compétence à médier dans les zones bien définies par les concepteurs du *CECRL VC* (2018) (médiation de texte, médiation de concepts, médiation de la communication). Néanmoins, la question qui se pose est celle de savoir à quel point ils le font consciemment. Les activités qu'ils proposent sont-elles ancrées dans le contexte social ? Le contexte en question est-il authentique pour les apprenants ? Comment les enseignants développent-ils les stratégies de médiation ? À l'aide de quels supports ? ...

Répondre à ces questions demanderait une étude plus approfondie, focalisées sur les aspects souvent ambigus de la notion si complexe qu'est la compétence à médier.

(RE) CONSTRUCTING MEANING THROUGH MEDIATION ACTIVITIES – TEACHERS' VIEWS ON MEDIATION IN THE FOREIGN LANGUAGE CLASSROOM IN POLAND

Abstract

The objective of our study is to verify to what extent the mediation activities as well as its strategies presented in the CEFR VC are the subject of foreign language teaching in Poland. Initially, to mark out the field of our research, we find it essential to examine the notion of mediation in the context of the foreign language didactics. Second, we will try to answer the following question: how can we operationalize this notion in the practice of teaching FL? To this end, we will review the different types of mediation activities listed in CEFR VC (2018) and we will present the results of a survey carried out among foreign language teachers in Poland in order to find out whether they use meditation activities in their classroom practice, and if so, to what extent. The results of our analyses will allow us to identify the state of play with regard to the teaching of mediation in the Polish educational context as well as to formulate some recommendations for teachers and leads for future research to follow.

Key words: mediation, foreign languages, Poland, teachers, didactic approaches. **Mots-clés:** médiation, langues étrangères, Pologne, enseignants, approches didactiques.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.5

FRANCK LEBAS

ORCID: 0000-0001-5925-8215 Université Clermont Auvergne Laboratoire de Recherche sur le Langage (EA 999) Franck.Lebas@uca.fr

ENTRE NOMS COMMUNS ET NOMS PROPRES : PAPA, MAMAN, BÉBÉ

INTRODUCTION

Les noms de parenté tels que *papa*, *maman*, *tonton*, *fiston*, etc., semblent emprunter à la fois aux noms communs et aux noms propres. En particulier, leurs emplois sans déterminants sont possibles en contexte d'adresse (*Maman*, *tu viens*?) mais aussi comme syntagmes nominaux dans toutes les places argumentales (*Il faudra dire à papa que maman a appelé*). Par ailleurs, l'emploi de la majuscule peut se rencontrer (ex : « [...] *elle emporte Bébé jusque dans la cuisine* [...] »¹), même s'il n'est pas aussi solide que pour les patronymes et toponymes classiques (ex : « *Il n'y a que bébé qui ne se souvienne de rien* »²). Enfin, il est bien connu que ces noms connaissent également des emplois avec déterminants (*Isabelle est une maman très investie*). Ils constituent de ce fait un défi à relever pour toute description générale qui tente de distinguer noms propres et noms communs. L'objectif principal de cet article est d'analyser ces emplois et de tirer enseignement de leurs particularités pour faire évoluer la théorie des noms, propres et communs. Nous commencerons par proposer une synthèse de deux propositions théoriques particulières, puis nous nous appuierons sur le cas des noms de parenté

¹ G. Droz, Monsieur, madame et bébé, Éditions J. Hetzel et Cie, Paris 1872, p. 300.

² *Ibidem*, p. 380.

54 Franck Lebas

pour proposer le principe d'une continuité entre les emplois de noms communs et les emplois de noms propres, contre le principe de classement systématique des noms dans l'une ou l'autre catégorie.

1. QUELLE THÉORIE POUR LES NOMS?

De nombreux travaux de linguistique³ et/ou de philosophie⁴ se sont penchés spécifiquement sur les noms propres, et cela est révélateur d'un consensus tacite sur la caractérisation des noms communs. Premièrement, le nom propre est, plus ou moins implicitement, considéré comme un cas particulier de nom, le cas général étant représenté par le nom commun. Deuxièmement, depuis les travaux de Saul Kripke, le nom propre serait un « désignateur rigide », c'est-à-dire une marque associée à un seul individu « dans tous les mondes possibles ». Enfin, le nom propre n'aurait pas de sens ou, dit autrement, ne serait pas en lui-même⁵ « connotatif ». L'innovation de la « désignation rigide » par Kripke a essentiellement permis d'intégrer les énoncés modaux, pour lesquels il est remarquable que le lien entre le nom propre et le référent reste identique à lui-même⁶. La thèse « asémantique » sur les noms propres, quant à elle, est beaucoup plus ancienne et remonte au moins au philosophe John Stuart Mill, en 1843. Cette thèse est particulièrement adaptée aux noms propres étudiés de façon privilégiée par les philosophes, c'est-à-dire les noms désignant des entités (prétendument) uniques : *Mitterrand, Gandhi, la tour Eiffel,* π *, Vénus,* etc.

Le fait que ces noms désignent, en réalité, plusieurs individus, n'est pris en compte de façon complète que par les linguistes⁷, qui s'intéressent aussi à des noms tels que *Martin, Elisabeth* ou *Smith*, lesquels sont partagés par un nombre considérable d'individus, mais aussi à des noms qui réfèrent à une infinité d'individus, tels que *lundi* ou *février*. À ces derniers exemples, il faut ajouter les noms de parentés tels que *papa, maman, tonton, fiston*, etc., qui sont attribués selon des principes systématiques et non pas par un acte de baptême à forte dimension arbitraire. La perspective linguistique oblige donc à considérer que l'unicité (ou l'extrême rareté) du référent d'un nom propre canonique s'inscrit en réalité

³ Cf. par ex. A. Gardiner, The theory of proper names, Oxford University Press, Oxford 1954.

⁴ *Cf.* S. Kripke, *La logique des noms propres*, Les éditions de minuit, Paris, 1982, ou F. Recanati, « La sémantique des noms propres : remarques sur la notion de 'désignateur rigide' », *Langue française* 57, 1983, p. 106–118.

⁵ Que le nom propre ne soit pas, en lui-même, connotatif n'interdit pas que lui soient associés des contenus, catégoriels (ex : féminin pour *Marie*, ville pour *Londres*) ou encyclopédiques. C'est cette option qui fonde le courant « néo-descriptiviste » dans les théories du nom propre.

⁶ Voir F. Récanati (op. cit.) pour des exemples.

⁷ Voir en particulier M-N. Gary-Prieur, M. Noailly, « Le Nom propre », [dans :] *Encyclopédie grammaticale du français*, 2019, http://encyclogram.fr [consulté le 11.05.2022].

dans une gradation (allant d'un référent unique à une infinité de référents), et que c'est le contexte d'emploi d'un nom propre qui circonscrit le domaine permettant d'identifier un référent sans ambiguïté.

Ces observations linguistiques rendent d'autant plus difficile le tracé de la frontière entre noms propres et noms communs sur la seule base de la « rigidité ». Pour avancer dans la caractérisation linguistique de cette frontière, je retiendrai ici deux propositions : celle de Benoît de Cornulier⁸ et celle d'Alan Gardiner⁹. Elles ont en commun de chercher à concilier la thèse « asémantique » de Mill et les observations sur les noms propres qui ont la particularité d'imposer, ou de sembler imposer, des contraintes d'ordre sémantique, comme les prénoms genrés (*Jean* implique le masculin et *Elisabeth* le féminin), les noms d'animaux (*Minette* oriente vers la catégorie chat et implique le genre féminin), etc.

Mis à part ce principe commun, ces deux propositions diffèrent par leur perspective sur la question : de Cornulier énonce une caractérisation générale des noms propres en partant des cas particuliers que constituent les noms analysables en « réflexifs d'emploi » (i.e. nécessitant un renvoi aux éléments contextuels de l'énoncé dans lequel ces noms figurent), dont les pronoms personnels et les noms de parenté. La proposition de Gardiner, au contraire, est présentée d'emblée comme une théorie générale des noms propres et n'aborde les réflexifs d'emploi que de façon rapide et, somme toute, superficielle.

1.1. LES NOMS PROPRES ET COMMUNS SELON BENOÎT DE CORNULIER

De Cornulier postule un fonctionnement partagé par tous les noms, qui repose sur des « règles d'attribution » ou « règles d'interprétation » résumant les conventions par lesquelles un mot est associé à un référent. La différence entre les noms propres et les noms communs serait alors que seuls ces derniers se voient dotés, en plus de ces éventuelles conventions, d'une signification : « La valeur (individuelle ou générale) d'un nom tient à une *règle d'interprétation* explicite ou implicite valant à l'intérieur d'un groupe – communauté linguistique, ville, famille, équipe, bande... – qui est dès lors son domaine plus ou moins général (*commun*) ou particulier (*propre*) de validité »¹⁰. Ainsi par exemple, le nom *Jean-Claude* ne possède aucune signification mais est associé à un certain nombre d'individus, chacun ayant son domaine de validité (famille, travail, association, club, etc.), et certains nécessitant l'adjonction d'un autre nom (patronymique par exemple) pour lever l'ambiguïté.

⁸ B. de Cornulier, « Bibi, maman et moi... et quelques autres », [dans :] A. Supiot (dir.), *Tisser le lien social*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Nantes 2004.

⁹ A. Gardiner, op. cit.

¹⁰ B. de Cornulier, *op. cit.*, p. 32.

56 Franck Lebas

En résumé, un nom propre est défini par le fait de dénoter selon une *règle* ou *convention d'attribution dans un groupe particulier* (ex : *Jean-Claude* au sein de mon club de football désigne tel individu), certains noms propres étant par ailleurs dotés de *règles d'attribution à caractère régulier* mais qui ne sont pas équivalentes à des traits sémantiques (ex : *Jean-Claude* est un nom propre donné à des humains masculins, *Pupuce* est donné à des animaux femelles, etc.).

De même, on peut analyser *maman* comme un nom propre, conventionnellement réglé, et sa convention de base (sujette à modifications et élargissements, ou variantes régionales) peut se formuler de la manière suivante :

Convention d'attribution du nom propre *maman* : à l'intérieur de la cellule familiale, dans une communication impliquant les enfants, la mère (et elle seule) est ou peut être désignée sous le nom de *maman*¹¹.

Ce qui distingue *maman* d'un nom propre plus canonique comme *Marie* est le fait que la convention d'attribution de *maman* est liée à un véritable rôle familial alors que celle qui est liée à *Marie* ne renvoie qu'au genre de la personne nommée. De l'un à l'autre, il existe donc « une continuité, et [entre] les deux il n'existe peut-être pas de différence radicale d'ordre sémantique »¹².

Quoi qu'il en soit de cette possibilité de relier noms propres et noms communs, la proposition de Cornulier nécessite de pouvoir articuler les « conventions d'attribution » et les traits sémantiques, pour ce qui est des noms en général. Par exemple, la convention pour maman implique de repérer telle personne dans le cercle familial, en se fondant nécessairement sur son rôle de mère, lequel rôle est également ce qui fonde la signification du nom commun mère. Cette superposition ne pose pas problème au tout jeune enfant, qui ne connait pas encore la convention par laquelle on l'a invité à donner le nom propre maman à cette personne qu'il connait, mais cet enfant devra bel et bien finir par organiser dans son lexique la convention d'attribution sociale du mot maman employé comme « nom propre régulier », les usages de maman avec déterminant ou en attribution (Elle est devenue maman) et, tout à la fois, la signification du nom commun mère. En somme, on peut se demander si cette proposition théorique permet réellement de continuer à affirmer que les noms propres, règles d'attribution comprises, ne possèdent aucune signification. N'est-il pas possible de concilier l'idée d'un processus d'attribution fondamentalement « asémantique », et une forme de continuité entre noms propres et noms communs?

C'est précisément à cette question que la proposition de Gardiner peut être considérée comme apportant une réponse convaincante.

¹¹ *Ibidem*, p. 39.

¹² *Ibidem*, p. 41.

1.2. LES NOMS PROPRES SELON ALAN GARDINER

La théorie du nom propre de Gardiner (1954) est très peu citée¹³. Sans doute est-elle même ignorée de la plupart des philosophes qui ont alimenté le débat sur la question¹⁴. Et quand cet ouvrage est cité, c'est souvent sous un angle qui ne valorise pas la profondeur de sa proposition théorique. Par exemple, Georges Kleiber, dans ses premiers travaux sur le nom propre¹⁵, inscrit simplement Gardiner dans le courant « asémantique » issu de Mill¹⁶. De même, Georges-Elia Sarfati :

[...] le Np constitue une marque distinctive particularisante mais vide de sens. De John Stuart Mill (1843) [...] jusqu'à A. Gardiner (1954), pour lequel le Np se réduit à un complexe phonique, en tant que marque particularisante à référent unique, le Np est un type de vocable dépourvu de valeur sémantique¹⁷.

Or, s'il est vrai que Gardiner penche pour la thèse de Mill, c'est principalement dans le cadre d'une critique (virulente) des propositions de Bertrand Russell. D'autre part, ce qu'il propose permet d'expliquer l'intuition « asémantique » de Mill, mais sans reprendre à son compte la thèse elle-même. Voici ce qu'il énonce :

A proper name is a word or group of words which is recognized as having identification as its specific purpose, and which achieves, or tends to achieve, that purpose by means of its distinctive sound alone, without regard to any meaning possessed by that sound from the start, or acquired by it through association with the object or objects thereby identified¹⁸.

On le voit, Gardiner n'exclut pas qu'un nom propre puisse « posséder » un sens (lexicalement ou « par association »), et en cela il s'éloigne de la proposition de Mill. Il propose en revanche de considérer que la capacité référentielle du nom propre s'exerce sur une autre base que son sens éventuel, et qu'en cela le nom propre diffère du nom commun. En somme, le signifié (éventuel) d'un nom propre n'est pas exploité dans la phase référentielle ou « identificationnelle » de son interprétation, qui se fonde uniquement sur le signifiant. Ceci n'empêche pas

¹³ Elle est notamment absente des travaux récents de G. Kleiber (cf. « Peut-on sauver un sens de dénomination pour les noms propres ? », Functions of Language 11:1, 2004, p. 115–145, ou « Noms propres : dénomination et catégorisation », Langue française 190, 2016, p. 29–44) et de M. Charolles (cf. La référence et les expressions référentielles en français, Ophrys, Paris 2002) sur les noms propres.

¹⁴ Å ma connaissance, F. Récanati, dans ses nombreuses et déterminantes contributions au débat, et malgré l'admiration qu'il porte à A. Gardiner pour ses travaux dans *The Theory of Speech and Language* (Oxford University Press, Oxford 1932), ne fait pas référence à l'ouvrage dédié aux noms propres.

¹⁵ G. Kleiber, Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres. Recherches Linguistiques n° VI, Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, Klincksieck, Paris 1981.

¹⁶ G. Kleiber (*op. cit.*, p. 357) retient tout de même un apport d'A. Gardiner, dans la distinction entre noms propres « embodied » et noms propres « disembodied ».

¹⁷ G-E. Sarfati, « Le statut lexicographique du nom propre : remarques méthodologiques et linguistiques », *Mots* 63, 2000, p. 105–124.

¹⁸ A. Gardiner, The theory of proper names, op. cit., p. 73.

58 Franck Lebas

que le signifié du nom propre, quand il existe, agisse sur un mode connotatif, indépendamment de la phase « identificationnelle ». Gardiner ajoute que le nom propre a pour « destination spécifique » le fait d'identifier un référent et est donc reconnu par les locuteurs comme destiné à une interprétation différente de celle des noms communs.

Ainsi, la thèse de Gardiner exploite la distinctivité des mots pour fonder le caractère distinctif (formulation bien préférable à « unique ») du référent. Le fait que les noms propres ne puissent désigner que des « particuliers » ne fait que prolonger ou, en quelque sorte, promouvoir le fait que les unités de langue, par principe, sont des unités distinctives. Dans le domaine des noms communs, la capacité distinctive porte sur les catégories et ne peut atteindre un particulier que via une interprétation catégorielle. Le fait d'exploiter ce système associatif en prise directe, sans passer par une interprétation catégorielle (impliquant éventuellement une détermination), confère aux référents ainsi identifiés le même caractère de distinction, d'où il découle que le référent du nom propre est un « particulier » dans son domaine de validité. À noter que ce choix interprétatif de « promouvoir » un mot, pour en faire un nom propre, se manifeste de façon iconique à l'écrit par la majuscule et, pour les langues à détermination, par une absence tout à fait logique de déterminant.

Bien entendu, malgré la puissance et l'élégance de la définition de Gardiner, il y aurait matière à la développer et la raffiner. Je retiendrai comme étant un premier développement intéressant l'apport, par de Cornulier, de la notion de « domaine de validité » pour expliquer qu'un nom propre puisse être partagé par de nombreux référents et même devenir « régulier ». Cette formulation est en effet bien plus précise que celle de Gardiner, qui se contente de faire appel au phénomène général d'homonymie. Par ailleurs, je proposerai de préciser que la formule de Gardiner caractérise un type d'emploi plutôt qu'une catégorie lexicale.

Quoi qu'il en soit des développements possibles, la proposition de Gardiner présente l'avantage d'expliquer à la fois l'intuition d'une frontière floue entre les noms communs et les noms propres, et l'intuition de pôles nettement disjoints. On voit ainsi se profiler la possibilité de corréler la diversité d'emplois des noms propres 19, d'une part, à la « charge sémantique » (nécessairement très variable d'un nom à l'autre) mais aussi, d'autre part, à une autre caractéristique, décrite par de Cornulier avec davantage de précision que par Gardiner, à savoir le domaine de validité du nom propre (un pays pour l'interprétation d'un nom de ville, le noyau familial pour l'interprétation des noms de parenté, etc.), dont l'étendue et la nature peuvent également varier.

En combinant ces deux possibilités de variation, il apparait deux extrêmes particulièrement remarquables : d'une part les noms propres à charge sémantique (quasi)nulle et à domaine de validité (quasi)infini, d'autre part les noms propres

¹⁹ Voir M-N. Gary-Prieur, M. Noailly (op. cit.) pour une synthèse.

à charge sémantique forte et à domaine de validité très étroit. Il est possible de reconnaître dans la première catégorie les noms propres canoniques (ex : *Toutânkhamon*), et dans la seconde les noms de parenté quand ils sont employés sans déterminant (ex : *Donne la main à maman*). C'est à travers cette grille d'analyse que je propose d'examiner ces derniers.

2. EMPLOIS SANS DÉTERMINANT DES NOMS DE PARENTÉ

Mathilde Salles, dans son étude des noms de parenté²⁰, les associe à une « forte valeur émotionnelle, impliquant une forte participation émotionnelle du locuteur, témoignages d'affection, mais aussi insultes, moqueries ». *Papa, maman, tonton, tata, papi, mamie, pépé, mémé*, etc., existent en parallèle à *père, mère, oncle, tante, grand-père, grand-mère*, etc., et les noms de ces deux séries peuvent, avec des contextes adaptés, être utilisés comme termes d'adresses.

Il est important d'ajouter que la première série, que Salles préfère qualifier de noms « émotionnels » plutôt que « familiers » ou « affectueux », présente une caractéristique morphologique évidente mais qui est rarement prise en compte : la construction avec redoublement. Cette construction s'inscrit dans les dénominations qui sont ou bien prêtées à la spontanéité enfantine, ou bien à la déformation enfantine de mots du lexique général²¹. Je propose de considérer que ce marquage du signifiant contribue à déterminer symboliquement (de façon « iconique ») le « domaine de validité » de ces noms propres, un domaine qui serait par conséquent centré sur la situation de début d'acquisition de la langue maternelle pour un enfant. Définir le domaine de validité comme prolongeant une certaine situation de parole naissante me parait préférable au principe de l'identifier à la « cellule familiale, dans une communication impliquant les enfants », comme le propose de Cornulier²². En effet, la description en termes de « cellule familiale » rencontre deux difficultés : les noms considérés peuvent être utilisés, d'une part, par des locuteurs extérieurs à la cellule familiale et, d'autre part, dans une communication qui n'implique pas nécessairement un enfant mais qui a lieu en présence d'un enfant. Par exemple, au sein d'un couple de parents, pour l'adresse de l'un à l'autre, les termes papa et maman peuvent apparaître (plutôt que les prénoms ou les termes affectifs tels que *chéri(e)*).

Enfin, le domaine de validité étant « centré » sur l'enfant, il serait sans doute préférable de parler de « sphère » de validité, plutôt que de « domaine », et de

²⁰ M. Salles, « Quelques emplois discursifs des noms de parenté en général et de *papa*, *maman*, en particulier », *Discours* 20, 2017, http://journals.openedition.org/discours/9259 [consulté le 12.05.2022].

²¹ Avec d'autres « personnages » de l'univers enfantin : nounou, toutou, coincoin, pinpin, etc.

²² B. de Cornulier, *op. cit.*, p. 39.

60 Franck Lebas

généraliser cette description aux « sphères culturelles », c'est-à-dire aux domaines des noms propres tels que les patronymes, les toponymes, etc., dont la sphère de validité est à la fois beaucoup plus large et moins précisément centrée. D'une manière générale, on doit pouvoir établir que le signifiant du nom propre est associé à une certaine sphère de validité, définie, avec plus ou moins de précision, par son « rayon » et son centre. Par exemple, le prénom est centré sur le milieu familial (envisagé de façon stéréotypique) à l'origine du baptême de la personne, et son « rayon » – ou « extension » – est défini(e) par la familiarité caractéristique de l'usage des prénoms. Les patronymes sont centrés sur la sphère culturelle où ils sont typiquement pratiqués, les noms de ville sur la sphère culturelle d'un pays ou d'une région, etc. Pour revenir à la catégorie des noms de parenté, on peut ainsi intégrer les diminutifs tels que *fiston*, *frangin(ne)*, *frérot*, *sœurette*, *bibi*, *bobonne*, etc., qui sont centrés sur le pivot relationnel (le père pour *fiston*, le frère ou la sœur pour *frérot* et *sœurette*, le mari pour *bobonne*, ego pour *bibi*²³).

Le bilan de ces observations est que les noms de parenté dits « émotionnels » peuvent être avantageusement décrits comme étant des noms dont les emplois empruntent à la fois à ceux des noms propres et à ceux des noms communs. Ce sont en effet des noms à forte charge sémantique (partie « relationnelle » du nom, assignation à un genre), désignant une certaine personne Y et dont la « sphère de validité » est centrée sur une personne X (locuteur, allocutaire ou destinataire) et possède un « rayon » ou une « extension » mesuré(e) par la possibilité de revendication, faite par le locuteur et l'allocutaire, de s'inscrire dans le prolongement de la situation d'acquisition de la langue maternelle de X.

Voici quelques cas d'application :

- a. X est le locuteur et Y est l'allocutaire, auquel cas les noms sont employés comme termes d'adresse et la revendication est acquise de droit : *Papa*, tu es d'accord ? *Mamie*, tu viens ?
- b. Le locuteur et l'allocutaire sont tous les deux des bases de la relation (= chacun est légitime à représenter un X) et Y est extérieur à la situation d'énonciation, auquel cas la revendication reste acquise de droit : *Allo ? Salut frangin, maman m'a demandé de t'appeler pour avoir des nouvelles de tonton*.
- c. Le locuteur est un tiers à la famille et s'adresse à un X très jeune. Le locuteur ne peut théoriquement rien revendiquer mais X est considéré comme trop jeune pour s'en rendre compte (attribution d'égocentricité forte): *Bonjour mon petit, Papa est là*?²⁴ Dans cette situation, ce qui est décisif est l'hypothèse faite par l'adulte selon laquelle l'univers de l'enfant ne comporte qu'une unique sphère de validité.

²³ Voir de Cornulier (op. cit.) pour une étude de bobonne et bibi.

²⁴ Bien entendu, l'alternative *Bonjour mon petit, ton papa est là* ? est d'autant plus probable que l'enfant est âgé.

- d. Le locuteur ne peut rien revendiquer objectivement mais thématise fortement un X générique, affiche son intention d'empathie, et dispose éventuellement d'arguments de légitimation (professionnel de l'enfance, parent expérimenté), avec pour allocutaire des personnes qui peuvent revendiquer de s'inscrire dans le prolongement de la situation d'acquisition de la langue maternelle de X, ou bien de plein droit (= des parents), ou bien avec la même attitude que celle du locuteur (par exemple, des personnes impliquées dans une institution liée à l'enfance). On trouve cette situation dans les discours qui donnent des préconisations, des conseils ou des explications. En voici un exemple issu d'un forum, donné par Salles :
- (1) Continuer avec les routines, c'est un bon moyen de rassurer nos enfants. L'élément qui pourrait être modifié serait la constance du parent « donneur-de-soin » dans les moments routiniers : le papa donne le bain, maman raconte l'histoire (peu importe votre choix, l'idée est de départager les tâches à accomplir)²⁵.

À propos de cet exemple, Salles note que « le point de vue de l'enfant perce dans maman raconte l'histoire et il ne serait pas si surprenant de voir apparaître un je (maman me raconte l'histoire), ce qu'on concevrait difficilement avec le papa (? le papa me donne le bain) ». Ceci s'explique par la volonté de mise en scène, de mise en situation, qui permet de convenir d'utiliser les noms propres, comme si l'enfant X était présent. Ce qui est remarquable dans ces situations est que l'on continue à observer des traces de revendication pour l'inscription des interlocuteurs dans le prolongement de l'enfant, mais que les contraintes pour cette revendication s'assouplissent du fait même que l'enfant est typifié, dans un discours à portée générique.

3. « MENTION » OU INSERTION DANS LE « DOMAINE DE VALIDITÉ » ?

C'est à partir de cette dernière situation qu'il est possible d'analyser une catégorie d'exemples étudiée par Salles²⁶, dont voici deux extraits :

(2) Qu'il se soit payé l'ancien appartement de Claude Zidi, soit... *Papa est richissime, mais qu'il ne paye pas d'impôt !! !!* Là non, STOP ! (forum bfmtv.com, consacré à l'appartement à 7 millions d'euros de Thomas Fabius ; l'énoncé est à propos de Thomas Fabius et papa = « son père »)²⁷

²⁵ M. Salles, « Papa, maman : noms propres ou noms de parenté ordinaires ? », *Discours* 22, Presses universitaires de Caen, Caen 2018, http://journals.openedition.org/discours/9513 [consulté le 12.05.2022]. Les mises en exergue sont de M. Salles.

²⁶ M. Salles, « Quelques emplois discursifs des noms de parenté en général et de *papa*, *maman*, en particulier », *op. cit.*, et « Papa, maman : noms propres ou noms de parenté ordinaires ? », *op. cit.*

²⁷ M. Salles, « Quelques emplois discursifs des noms de parenté en général et de *papa*, *maman*, en particulier », *op. cit.*, p. 13.

62 Franck Lebas

(3) **Papa** est dans la finance et a fait tourner son gros carnet d'adresses, ce type n'a aucun talent. Comparativement, Élie Semoun a lui au moins un talent relatif. (forum de jeuxvideo.com, consacré à Kev Adams; l'énoncé est à propos de Kev Adams et papa désigne là aussi son père)²⁸

Salles qualifie ce type d'emploi de « mention de la parole d'autrui »²⁹, mention qui va au-delà du simple nom propre : « il ne s'agit pas seulement de souligner la manière dont Thomas Fabius ou Key Adams parle de son père ou appelle son père, c'est l'ensemble de l'énoncé comprenant papa qui mime la parole de Thomas Fabius ou de Kev Adams »³⁰. Dans d'autres exemples proches, il s'agirait potentiellement d'imiter « les paroles ou les pensées de Thomas Fabius »³¹. Cette analyse permet d'expliquer l'effet de dénigrement voulu par le locuteur, puisque la parole ou la pensée imitée est celle d'un adulte ramené à une situation de dépendance à son père. Néanmoins, ce recours à la « mention » de la parole, ou de la pensée d'autrui, n'est pas nécessaire si l'on adopte la théorie de Gardiner précisée par la proposition de Cornulier. En effet, la revendication de s'inscrire – en réalité, de faire incursion – dans la sphère de validité du nom Papa implique effectivement une infantilisation de la personne désignée mais aussi, et surtout, une position de surplomb attribuée au locuteur, qui exprime sa situation d'adulte faisant l'effort de caler son langage sur celui d'une personne ramenée à sa condition de jeune enfant, qui est thématisée à la manière des experts discourant sur la petite enfance.

4. EMPLOIS PARTICULIERS DE BÉBÉ

L'analyse en termes de revendication d'inclusion dans la sphère de validité devient particulièrement convaincante pour certains emplois du nom *bébé* quand il est utilisé sans déterminant :

(4) [...] deux formules souvent employées, en PMI comme en maternité : « si maman va bien, **bébé** va bien » et « autour de la naissance, tout le monde peut décompenser »³².

(5) [titre] Pourquoi bébé pleure?

[sous-titre] Il a faim

C'est la cause la plus fréquente des pleurs **du bébé**. Jusqu'à environ 3 mois, ses besoins nutritifs se manifestent à peu près toutes les trois heures - parfois plus fréquemment, en particulier au sein, car le lait maternel est plus vite digéré.

²⁸ Ibidem.

²⁹ M. Salles, « Papa, maman : noms propres ou noms de parenté ordinaires ? », *op. cit.*

³⁰ M. Salles, « Quelques emplois discursifs des noms de parenté en général et de *papa*, *maman*, en particulier », *op. cit.*, p. 13.

³¹ Ibidem.

³² A.-S. Vozari, « "Si maman va bien, bébé va bien." La gestion des risques psychiques autour de la naissance », *Recherches Familiales* 12, 2015/1, https://www.cairn.info/revue-recherches-familiales-2015-1-page-153.htm [consulté le 13.05.2022].

[...] Facilement reconnaissables, les pleurs de faim démarrent par un cri strident, suivi d'un silence (inspiration), puis un cri continu et insistant. Tant qu'il n'a pas mangé, **bébé** crie de plus en plus fort, s'agite³³.

Dans ces deux exemples, il serait difficile d'adopter la solution de Salles en termes de « mention de la parole [ou la pensée] d'autrui ». En effet, l'usage de plus en plus fréquent du nom bébé sans déterminant dans la presse ou dans les publicités ne s'accompagne pas d'une diffusion de même ampleur dans les usages familiaux. Au sein d'un exemple tel que (5), l'alternance nom commun / nom propre est difficilement corrélable à une alternance catégorisation / mention, et s'analyse plus facilement en soulignant le rôle de la sphère de validité pour les emplois proches du nom propre : le locuteur, endossant un rôle d'expert ou de conseiller, désigne l'enfant par un nom sans déterminant car le discours est suffisamment archétypique pour lui permettre de revendiquer une place dans la sphère de validité de ce nom. Ce nom ayant une morphologie à redoublement attribuable à l'enfant, sa sphère de validité est centrée sur l'enfant lui-même. Mais ce qui est remarquable est que ces emplois débordent les situations discursives réelles, situées, lesquelles cantonnent le nom propre bébé à un terme d'adresse et lui interdisent le plus souvent les positions syntaxiques qui sont accessibles à papa ou maman. Ce qui importe n'est donc pas tant la possibilité de mentionner une parole (presque inexistante en pratique pour bébé) que de se positionner dans une certaine perspective, légitimant un certain discours calé sur la désignation des individus par leur nom propre, que cette désignation soit effective ou non. C'est ainsi que, dans l'exemple ci-dessus, le nom sans déterminant (bébé crie de plus en plus fort) apparait quand le discours décrit une situation particulière valant exemple type, alors que l'emploi plus proche du nom commun (C'est la cause la plus fréquente des pleurs <u>du</u> bébé) s'inscrit dans un discours ouvertement générique.

CONCLUSION

Le montage théorique fondé sur la caractérisation générale des noms propres par Gardiner complétée par le concept de « domaine de validité » de Cornulier, que je propose de reformuler en « sphère de validité », permet de décrire les propriétés observées dans une grande diversité d'emplois nominaux, qu'il s'agisse de noms propres canoniques ou de noms dont les emplois les situent entre noms communs et noms propres. En particulier, les noms de parenté tels que papa, maman, etc., qui sont régulièrement employés sans déterminant, mais aussi des noms

³³ Ch. Pellé-Douël, « Pourquoi bébé pleure ? », *Psychologies*, 29/05/2020, https://www.psychologies.com/Famille/Maternite/Bebe/Articles-et-Dossiers/Comprendre-et-apaiser-les-pleurs-de-bebe/Pourquoi-bebe-pleure [consulté le 13.05.2022].

64 Franck Lebas

dont les emplois sont plus complexes à décrire, comme ceux du nom *bébé*, qui imposent davantage de contraintes pour se passer de déterminant.

La synthèse théorique que je propose permet de trouver un certain équilibre dans l'énoncé des principes suivants : (1) une différence nette existe entre les emplois de nom propre et de nom commun, (2) une charge sémantique peut être associée à tous les noms (propres et communs), (3) les emplois des noms propres sont très divers, et cette diversité peut être rapportée à plusieurs variables, dont la charge sémantique, le centre et l'extension de la sphère de validité. Il semble que ces variables, une fois plongées dans le discours, suffisent à décrire les contraintes qui pèsent sur les emplois observés, mais il reste beaucoup de travail d'exploration à faire pour s'assurer de la généralité de cette proposition théorique et descriptive.

BETWEEN COMMON NAMES AND PROPER NAMES: DAD, MUM, BABY

Abstract

The difficulties in classifying family names such as *dad*, *mum*, *uncle*, *son*, etc., as proper names or common names take on a new dimension if we integrate certain uses of undetermined common names such as *baby* (ex: *If mom is okay, baby is okay*). The main objective of this article is to use these examples to bring about some changes in the theories of proper names and common names. Starting from Alan Gardiner's proposal, which gives a central role to proper names' signifiers, and adding the concept of "validity sphere" inspired by Benoît de Cornulier, this work lays the foundations of a unified description.

Key words: proper name, common name, denomination, family name. **Mots-clés:** nom propre, nom commun, dénomination, parenté.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX

Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.6

MYKHAILO POPOVYCH

ORCID 0000-0002-5040-7226

Université Nationale Yuriy Fedkovych de Tchernivtsi, Ukraine mpopovych@yahoo.fr

LES PARADOXES DANS L'ÉTUDE DU NOM PROPRE

INTRODUCTION

Dans de nombreuses recherches consacrées aux noms propres, on souligne que cette classe de mots tient une étrange place dans la langue et que son étude révèle beaucoup de paradoxes (voir par exemple les travaux de Christian Bromberger¹, Paul Fabre², Georges Kleiber³, Nicolas Laurent⁴, Jean-Louis Vaxelaire⁵ et bien d'autres). Ce problème est bien présenté par Gilles Granger dans l'article « À quoi servent les noms propres ? ». Après avoir montré que « les philosophes et logiciens du langage naturel se sont beaucoup intéressés aux phénomènes paradoxaux dits d'épacité référentielle' », le linguiste écrit :

Il est cependant d'autres apparences paradoxales dans l'usage des noms propres qui tiennent vraiment à sa nature significative particulière. À la fois *index* et *symboles*, ils

¹ Chr. Bromberger, « Pour une analyse anthropologique des noms de personnes », *Langages* 66, 1982, p. 106 https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1982_num_16_66_1127 [consulté le 12/04/2022].

² P. Fabre, « Théorie du nom propre et recherche onomastique », *Cahiers de praxématique* 8, 1987, p. 9, http://journals.openedition.org/praxematique/1383 [consulté le 03/11/2019].

³ G. Kleiber, « Retour sur les Noms Propres Standard Modifiés », *Revista de Estudos Linguísticos da Universidade do Porto* 1, 2006, p. 44, https://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/4464. pdf> [consulté le 09/04/2022].

⁴ N. Laurent, « Le nom propre désigne-t-il une occurrence », *Langue française* 190, 2016/2, p. 93.

⁵ J.-L. Vaxelaire, « De la définition linguistique du nom propre », *Langue française* 190, 2016/2, p. 74.

peuvent pourtant véhiculer un sens connotatif de forme *iconique* susceptible de susciter des paradoxes de langage en masquant la vraie nature de leur fonctionnement⁶.

Étant donné que les auteurs n'y prêtent pas toujours beaucoup d'attention, nous nous sommes donc fixé pour but de combler cette lacune, et de montrer qu'en effet, dans beaucoup de cas, les raisonnements des scientifiques portant sur la nature du nom propre sont contradictoires, et paraissent voués, comme l'écrit Paul Siblot, « à un sort paradoxal » 7. Or nous allons examiner dans cette contribution trois sortes de paradoxes, nommés de manière conventionnelle : « Paradoxe du désintérêt des linguistes pour l'étude du nom propre », « Paradoxe définitoire » et « Paradoxe sémiotique ». Ces trois types de paradoxes couvrent, à notre avis, la majeure partie de la problématique relevant de la nature linguistique du nom propre sans avoir rapport à son fonctionnement dans le langage.

1. LE PARADOXE DU DÉSINTÉRÊT DES LINGUISTES POUR L'ÉTUDE DU NOM PROPRE

En français, ainsi que dans beaucoup d'autres langues de la famille indo-européenne, il existe des unités lexicales dont le statut linguistique n'est pas assez clair. De surcroît, elles sont souvent classées comme des éléments « non systématiques ». C'est surtout le cas des mots définis comme des emprunts, des néologismes, des termes occasionnels, etc. Mais le groupe le plus important de telles unités lexicales est constitué par les noms propres. De l'avis de beaucoup de chercheurs, le nombre de noms propres utilisés dans le langage, et qui se trouvent, selon eux, « en marge du système de la langue »8, dépasse considérablement le nombre de noms communs. Cependant, cette supériorité quantitative est restée, jusqu'à récemment encore, étrangère aux préoccupations scientifiques des linguistes, qui ne s'intéressaient qu'aux noms communs. Le Cours de linguistique générale de F. de Saussure et les ouvrages de ses nombreux successeurs en apportent le meilleur témoignage. Le linguiste suisse écrit, à propos des noms propres, qu'ils « ne permettent aucune analyse et, par conséquent, aucune interprétation de leurs éléments »9. Par cette courte remarque, il souligne que dans sa conception théorique, les noms propres appartiennent uniquement au langage, et

⁶ G. Granger, « À quoi servent les noms propres ? », *Langages* 66, 1982, p. 35 https://www.persee.fr/doc/lgge-0458-726x-1982 num 16 66 1124> [consulté le 10/04/2022].

⁷ P. Siblot, « Lecture de : Le nom propre. Construction et interprétations de K. Jonasson », *Cahiers de praxématique* 23, 1994, p. 157, [consulté le 18/08/2021].">http://journals.openedition.org/praxematique/1520>[consulté le 18/08/2021].

⁸ M.-N. Gary-Prieur, *Grammaire du nom propre*, Presses universitaires de France, Paris 1994, p. 2.

⁹ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Édition critique préparée par Tullio de Mauro, Éd. Payot & Rivages, Paris 1967, p. 237.

non à la langue, en vertu de quoi ils ne peuvent pas avoir de statut linguistique. Beaucoup de sémioticiens et de linguistes ont largement adhéré à cette idée, ce qui a donné lieu à la réplique de Jean Molino concernant le nom propre, qui est pour lui « un parent pauvre de la linguistique »¹⁰.

Ces quelques dernières décennies, la situation de l'étude du nom propre a radicalement changé. Sa nature linguistique a été explorée de différents points de vue dans de nombreux ouvrages, pourtant il reste encore beaucoup à éclaircir, du fait qu'on trouve dans ces recherches « tout et son contraire » ¹¹, selon l'expression imagée de Jacques Chaurand.

C'est l'essence même du premier paradoxe : on a, dans une langue comme le français, un grand nombre de noms propres, on les utilise abondamment dans le discours, car sans eux de nombreux actes de communication seraient incompréhensibles, et on ne les a pas étudiés véritablement durant des siècles. De plus, on ne les considère pas comme des éléments lexicaux structurant le système de la langue, leur conférant ainsi une existence en dehors de la langue.

Les racines des deux autres paradoxes liés à l'étude du nom propre ont principalement pour source les débats des scientifiques autour de deux questions : 1) Qu'est-ce qu'un nom propre ? 2) Le nom propre est-il un signe linguistique ? La première de ces questions a donné naissance au paradoxe de la définition.

2. LE PARADOXE DÉFINITOIRE

Ce paradoxe réside en ce qu'en dépit du nombre impressionnant de travaux qui « donnent parfois le sentiment que tout a déjà été dit, pesé, envisagé »¹², la notion de « nom propre » ne fait l'unanimité ni chez les logiciens, ni chez les linguistes. Les théoriciens n'arrivent pas à s'entendre sur la question de savoir quelles unités lexicales doivent être catégorisées comme noms propres, suite à quoi la liste des différents types de noms propres varie d'un auteur à l'autre. Tout compte fait, écrit Agathe Cormier dans « Que deviennent les noms propres ? », la catégorie des noms propres « intègre aujourd'hui une multitude de types regroupant des unités très hétérogènes »¹³. La question se complique davantage à cause des divers termes qu'on utilise pour désigner cette classe de mots. Ainsi, Marc Wilmet propose de distinguer « les noms propres essentiels », « dénués de signi-

¹⁰ J. Molino, « Le nom propre dans la langue », *Langages* 66, 1982, p. 5, https://www.persee.fr/doc/lgge 0458-726x 1982 num 16 66 1123> [consulté le 09/04/2022].

¹¹ J. Chaurand, « Du nom propre : à propos de Nom propre et nomination. Actes du Colloque de Brest », *Nouvelle revue d'onomastique* 25–26, 1995, p. 3, https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_1995_num_25_1_1213 [consulté le 21/07/2021].

¹² N. Laurent, « Présentation », Langue française 190, 2016/2, p. 5.

¹³ Cité dans G. Kleiber, « Noms propres : dénomination et catégorisation », *Langue française* 190, 2016/2, p. 29.

fication » (*Nestor, Paris, Mars*) et « les noms propres accidentels », exprimant « un sens momentané » (*Lefèvre, Professeur, Le café de Paris*)¹⁴. Vaxelaire, de son côté, mentionne plusieurs néologismes terminologiques utilisés par certains spécialistes pour classer les différents types de noms propres. D'après ce linguiste, on distingue, par exemple, les « noms propres purs », « les noms propres incarnés et les noms propres désincarnés », « les noms propres primaires et secondaires », etc. « Ces néologismes, note le linguiste, ne montrent finalement rien d'autre que la difficulté à distinguer de manière définitive les noms propres et les noms communs »¹⁵.

La principale raison de cette confusion conceptuelle et terminologique consiste, selon de nombreux linguistes, en l'absence de critères appropriés permettant de distinguer nettement et sans ambiguïté les noms propres des noms communs. Rappelons, par exemple, l'avis de Molino, qui écrivait en 1982 à ce propos :

Si l'on essaye de poser des critères définis qui permettent de délimiter sans ambiguïté le champ des noms propres, on s'aperçoit rapidement que l'entreprise est impossible et cela pour deux raisons : 1) aucun critère ne permet à lui seul de séparer sans ambiguïté les noms propres des noms communs [...]. 2) Les critères ne sont pas convergents, c'est-à-dire que deux critères quelconques n'isolent pas le même domaine de noms propres¹⁶.

Il s'ensuit, aux dires de Molino, qu'« il n'y a donc pas de catégorie bien définie des noms propres » et qu'au bout du compte, « tout peut être nom propre » 17.

Trente ans après, au mépris d'« une littérature florissante et abondante, faite de monographies, de recueils collectifs (issus ou non de colloques) et d'articles multiples sur le sujet » 18, on lit chez A. Cormier que « les critères traditionnellement retenus pour définir les noms propres sont tous discutables et [que] s'ils s'appliquent bien à certains noms propres, plus ou moins prototypiques, on peut à tous leur opposer des contre-exemples » 19. Commentant cette idée, Kleiber écrit : « Ce pessimisme sur la définition a pour corollaire la remise en cause de la classique et apparemment robuste distinction nom propre — nom commun et contribue par là-même fortement à l'idée que les noms propres, c'est plutôt une histoire de fonction que de catégorie » 20.

Cette dernière idée paraît être universellement acceptée dans les ouvrages traitant du nom propre. L'absence de critères précis permettant de les définir de manière pertinente et de les distinguer clairement des noms communs a poussé

¹⁴ M. Wilmet, op. cit., p. 8.

¹⁵ J.-L. Vaxelaire, « Ontologie et dé-ontologie en linguistique : le cas des noms propres », *Texto!* XII, n° 2, avril 2007, p. 9, http://www.revue-texto.net/index.php?id=618> [consulté le 12/04/2022].

¹⁶ J. Molino, *op. cit.*, p. 7.

¹⁷ *Ibidem*, p. 10.

¹⁸ G. Kleiber, « Noms propres : dénomination et catégorisation », *Langue française* 190, 2016/2, p. 29.

¹⁹ Cité dans *ibidem*, p. 29.

²⁰ Ibidem.

plusieurs linguistes à mettre en doute l'existence réelle de tels noms. Granger, par exemple, s'étant demandé si « le nom propre se distingue vraiment du nom commun », sitôt après répond : « On peut en douter »²¹.

L'avis de Vaxelaire est radical sur ce point. Dans l'article *Ontologie et déontologie en linguistique : le cas des noms propres*, il remarque : « D'après les données que j'ai pu consulter, aucune langue n'aurait des noms propres distincts des autres mots »²².

Compte tenu de cela, certains linguistes proposent même d'exclure les noms propres de la catégorie des noms, en déclarant qu'ils « n'appartiennent pas au code d'une langue, mais à un autre code »²³.

Ainsi l'étude du nom propre se révèle-t-elle assez déroutante. Bien qu'on ait traité de ce sujet dans de nombreuses recherches de différentes tailles et importances durant des siècles, à l'heure actuelle, il n'y a pas de consensus clair parmi les linguistes sur ce qu'est le nom propre. Toutes les tentatives de le séparer du nom commun n'ont pas donné de résultats satisfaisants, étant privées de fondements théoriques solides. En réalité, on peut observer juste le contraire : les recherches entreprises sur cette question prouvent qu'entre les noms propres et les noms communs, « il n'y a pas de frontière bien nette »²⁴, d'autant plus qu'« il n'existe [...] pas de critère formel permettant de distinguer efficacement tous les noms propres »²⁵. Ce caractère indéfinissable du nom propre lui assigne, selon Molino, « une étrange place dans le langage et dans la linguistique », du fait que « dans le langage, il est partout et son importance apparaît partout, alors que la linguistique l'ignorait jusqu'à une époque récente »²⁶.

Compte tenu de ce qui précède, n'est-il pas paradoxal d'étudier un fait dont on est incapable de circonscrire les limites et de définir la vraie nature notionnelle? C'est justement ce qu'on peut observer dans les recherches consacrées aux noms propres.

3. LE PARADOXE SÉMIOTIQUE

C'est encore une bizarrerie qui entrave l'étude du nom propre. Nous la devons aux discussions portant sur la nature sémiotique de cette catégorie de noms.

²¹ G. Granger, *op. cit.*, p. 34.

²² J.-L. Vaxelaire, « Ontologie et dé-ontologie en linguistique : le cas des noms propres », *op. cit.*, p. 5.

²³ J. Rey-Debove, *Le métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage*, éd. le Robert, Paris 1978, p. 270.

²⁴ M.-N. Gary-Prieur, « Syntaxe et sémantique des noms propres », *Langue française* 92, 1991, p. 17.

²⁵ J.-L. Vaxelaire, « Ontologie et dé-ontologie en linguistique : le cas des noms propres », *op. cit.*, p. 7.

²⁶ J. Molino, *op. cit.*, p. 5.

Sa singularité consiste en ce que le nom propre est considéré tantôt comme un signe verbal, faisant partie de la langue, tantôt comme « un objet extérieur au système de la langue »²⁷ dont le statut linguistique est indéfinissable.

La ligne de démarcation entre ces deux points de vue passe par l'étude du signifié qui, comme le montre l'analyse de nombreux ouvrages, est traitée différemment par les chercheurs. Pour certains d'entre eux, surtout pour les tenants de la conception philosophique, proposée par Stuart Mill et Saul Kripke²⁸, le nom propre, étant vide de sens, n'est pas significatif. Pour les autres, il est significatif, car son signifié exprime une idée, dont le signifiant est porteur. Cette façon de gloser le nom propre prend sa source dans l'*Essai de sémantique* de Michel Bréal (1897), où ce dernier remarque que les noms propres « sont les plus significatifs de tous, étant les plus individuels », et qu'ils sont donc « les substantifs par excellence »²⁹.

À l'époque actuelle, ce dernier point de vue est partagé et soutenu par une grande majorité des linguistes, quoique le signifié du nom propre soit interprété de manière différente. En outre, on utilise divers termes pour le dénommer, comme, par exemple, *contenu, sens, connotation, signification; valeur, sens descriptif, sens dénominatif*, etc. La nature sémantique de chacun de ces termes est aussi diversement interprétée par les théoriciens. À titre d'illustration, on peut invoquer les réflexions de Marie-Noëlle Gary-Prieur concernant le sens et le contenu du nom propre – deux notions-clés entre lesquelles elle fait une distinction. Selon sa conception linguistique, le sens est « une propriété qui caractérise le nom propre en tant qu'unité de la langue »³⁰, tandis que le contenu correspond à « des propriétés qui caractérisent le nom propre en tant qu'il est lié à son référent initial »³¹. Cette distinction aurait pour but de délimiter la notion de nom propre en langue et en parole. Cependant, les exemples destinés à illustrer cette différence ne sont pas, à notre sens, assez convaincants. Ainsi:

- 1) C'est elle qui a épousé ce *Nevile Strange* dont je t'ai parlé (A. Christie, *L'heure zéro*, p. 48).
- 2) Les globules blancs sont son Albertine (Libération, 23/2/91) (mots mis en italique par l'auteure).

Dans les explications qui suivent ces deux exemples, nous apprenons que « l'interprétation de (1) repose sur [...] le sens du nom propre, celle de (2) sur [...] son contenu »³².

L'explication que l'auteure a donnée fait naître logiquement une question : pourquoi le nom du personnage d'Agatha Christie *Nevile Strange* est-il considéré comme « unité de la langue », alors que le nom du personnage de Marcel Proust ne l'est pas ? Serait-ce à cause de son emploi métaphorique ? Le nom propre *Ne*-

²⁷ M.-N. Gary-Prieur, « Syntaxe et sémantique des noms propres », *op. cit.*, p. 12.

²⁸ Pour plus de détails, voir M.-N. Gary-Prieur, *Grammaire du nom propre, op. cit.*, pp. 15–25.

²⁹ M. Bréal, « Essai de sémantique », Librairie Hachette et C^{ie}, Paris 1897, p. 198.

³⁰ M.-N. Gary-Prieur, Grammaire du nom propre, op. cit., p. 39.

³¹ *Ibidem*, p. 40.

³² *Ibidem*, p. 39.

vile Strange n'est-il pas « lié à son référent initial », aussi bien que le nom propre Albertine? L'auteure n'explique pas les raisons de cette distinction, quoique les deux noms propres soient ceux de personnages littéraires inventés par les deux écrivains.

Nous pensons que l'interprétation des deux exemples repose justement sur le contenu des noms propres, qui est « lié à leurs référents initiaux », c'est-à-dire aux personnages littéraires. D'autant plus que l'auteure établit une différence entre le contenu considéré comme « connaissance discursive du référent initial », et comme « connaissance encyclopédique »³³. Cette dernière « se construit en dehors du discours. Elle est représentée par les dictionnaires de noms propres, qui [...] ne sont d'aucune utilité pour comprendre une occurrence de nom propre dans un énoncé »³⁴.

Donc le contenu considéré comme « connaissance encyclopédique » équivaut en fait à la notion de sens, ne serait-ce que « de façon assez lâche », selon l'appréciation de Searle³⁵, et se présente comme son synonyme.

Il reste à ajouter que dans beaucoup de recherches consacrées au nom propre, d'une part, on confond le contenu du nom propre avec sa connotation ou sa signification³⁶, et d'autre part, on ne fait pas de distinction nette entre l'emploi du terme « sens » comme notion de la langue et comme notion du langage. Une telle confusion terminologique dans l'interprétation du contenu sémantique du nom propre crée encore dans l'étude de celui-ci un cas paradoxal qui se manifeste plus nettement quand on passe à l'analyse de sa structure sémiotique, considérée du point de vue de Saussure.

Ainsi nous approchons-nous du problème majeur que pose l'étude des noms propres, à savoir, celui de sa structure sémiotique, et en conséquence, de son statut linguistique. La diversité des opinions à ce propos constitue, à notre sens, le plus grand paradoxe dans l'étude des noms propres. Les ressorts de ce paradoxe sont contenus dans les thèses contradictoires qui soutiennent que :

- le nom propre est une unité de la langue,
- le nom propre n'est pas une unité de la langue, mais un élément de la parole,
 - le nom propre est un signe linguistique,
 - le nom propre n'est pas un signe linguistique,
 - le nom propre ne connote pas,
 - le nom propre implique des connotations,
- la structure sémiotique du nom propre est considérée tantôt comme unitermale, tantôt comme dyadique ou triadique.

³³ *Ibidem*, p. 51.

³⁴ Ibidem.

³⁵ R. Rivara, *Pragmatique et énonciation : Études linguistiques*, Publication de l'Université de Provence, Aix-en-Provence 2004, p. 160.

³⁶ M.-N. Gary-Prieur, Grammaire du nom propre, op. cit., p. 52–53.

— le nom propre ne se distingue pas du nom commun, donc il n'existe pas en tant que catégorie lexico-sémantique distincte.

Certains chercheurs considèrent qu'on doit accorder aux noms propres les deux statuts à la fois. Par exemple, Michelle Lecolle affirme, à la suite de Gary-Prieur, que le nom propre

procède de deux caractérisations du signe : il est à la fois *signe* linguistique (pourvu d'un signifiant et d'un signifié, fût-il minimal), [...], et *signe* comme substitut (il renvoie à un individu, mais peut aussi valoir comme symbole, voire comme acte de langage). C'est donc, conclut-elle, une potentialité tridimensionnelle que les discours sur/avec le nom propre mettent en œuvre³⁷.

Cette liste des approches divergentes qu'on pratique dans les ouvrages traitant de la nature linguistique du nom propre n'est point exhaustive ; au besoin, on pourrait facilement la compléter. Or, une telle ambivalence dans le traitement des noms propres montre que les approches conceptuelles de son étude pratiquée dans les ouvrages spécialisés ne donnent pas de résultats satisfaisants. Son statut linguistique demeure incertain.

Nous supposons qu'une certaine incohérence concernant la définition du statut linguistique du nom propre pourrait être réglée si son analyse était fondée sur la théorie aristotélicienne de la causalité. Cette théorie traite de la relation de cause à effet des faits existant dans le monde physique ou spirituel. La cause, c'est ce qui produit un effet. Connaître une chose, c'est connaître les causes de son existence, disait Aristote. Selon ce philosophe, la nature de toutes choses, notamment celles d'origine intellectuelle, se définit par quatre causes, à savoir : une cause matérielle (ce dont la chose est faite), une cause formelle (la façon dont la chose est conçue, son essence), une cause efficiente (ce qui crée ou transforme la chose) et une cause finale (ce en vue de quoi la chose est faite, ce à quoi elle sert).

De l'avis de nombreux philosophes, ces quatre causes expliquent la raison d'être de tous les phénomènes compte tenu de leurs effets. Ainsi, l'analyse linguistique du nom propre *Jean* faite dans l'esprit des principes de causalité se présente comme suit : C'est un mot qui :

- 1) est construit de phonèmes et/ou de graphèmes (cause matérielle);
- 2) désigne un être humain de sexe masculin (cause formelle);
- 3) est conçu par les usagers de la langue française (cause efficiente);
- 4) sert à nommer un individu particulier dont il est question dans un acte discursif déterminé (cause finale).

Comparons les résultats de cette analyse avec ceux du nom commun *garçon*. C'est un mot qui :

- 1) est construit de phonèmes et/ou de graphèmes (cause matérielle);
- 2) désigne un groupe d'êtres humains de sexe masculin (cause formelle);

³⁷ M. Lecolle *et al.*, « Les sens des noms propres en discours », *Les Carnets du Cediscor* 11, 2009 : *Le nom propre en discours*, p. 5, http://journals.openedition.org/cediscor/736> [consulté le 06/09/2021].

- 3) est conçu par les usagers de la langue française (cause efficiente);
- 4) sert à nommer un ou plusieurs individus du même groupe dont il est question dans un acte discursif déterminé (**cause finale**).

Se fondant sur les relations causales du nom propre et du nom commun, on peut en tirer les conclusions suivantes :

- 1. la théorie de la causalité d'Aristote s'accorde parfaitement avec la théorie du signe linguistique. Ainsi, la structure sémiotique du signe se fait connaître comme effet conjugué de deux causes, la matérielle et la formelle. La cause efficiente lui attribue une valeur pragmatique, alors que la cause finale détermine son fonctionnement ;
- 2. l'analyse causale du statut linguistique des deux mots comparés montre que la principale différence entre le nom propre et le nom commun réside dans leur cause formelle. Cette cause est, de toute évidence, la plus significative dans la démarcation des deux catégories de noms, car elle se rapporte aux objets ou aux êtres de leurs référents. Le nom propre a pour fonction de désigner un objet/être singulier par sa nature, tandis que le nom commun renvoie à une pluralité d'objets/êtres de même nature. En termes logiques, l'extension³⁸ du nom propre « est égale à 1 », alors que l'extension du nom commun est toujours supérieure à 1³⁹.

La cause formelle ayant pour effet la modification de la forme du nom et de son sens change d'un nom à l'autre (garçon, enfant; Albert, Jean), ainsi que d'un emploi du nom à l'autre (Un certain Jean vous téléphone; Certains garçons n'aiment pas les mathématiques; Anthony Garçon a proposé une nouvelle collection de costumes).

En ce qui concerne les trois autres causes, il est à noter que la différence entre ces deux classes de noms n'est pas significative, car tout élément lexical de la langue analysé du point de vue des causes de son existence donne des résultats identiques. Donc, l'idée, exprimée par beaucoup de spécialistes, que le nom propre « est régi par les mêmes conditions que le nom commun » ⁴⁰ a sa raison d'être ;

3. l'analyse causale du statut linguistique prouve aussi que le nom propre est un vrai signe linguistique, car il a été créé (cause efficiente) avant tout comme un moyen de communication (cause finale). Toutes les autres fonctions qu'on lui attribue, notamment celles de dénommer un être ou un objet, de l'individualiser ou de le caractériser, résultent du besoin humain de parler, de communiquer ses pensées. Donc, les propriétés spécifiques du nom propre sont une conséquence de l'acte communicatif, et tout acte communicatif se fait, tout le monde est d'accord là-dessus, avec des signes. Autrement dit, si le nom propre n'était pas un signe, on ne pourrait pas l'utiliser comme moyen de communication. Force est donc de

³⁸ D'après M. Wilmet, c'est « l'ensemble des êtres et des objets du monde auxquels le nom déterminé est applicable » (voir M. Wilmet, *op. cit.*, p. 10).

³⁹ Ibidem

⁴⁰ J.-L. Vaxelaire, « Ontologie et dé-ontologie en linguistique : le cas des noms propres », op. cit., p. 14.

reconnaître qu'il est un signe linguistique et que, comme tel, il est doté d'un contenu sémantique (cause formelle), puisqu'il n'y pas de signe sans signifié, comme l'affirmait Saussure⁴¹. Il est toutefois vrai que son signifié n'est pas, en règle générale, conceptuel, mais « dénominatif », caractérisé comme « instructionnel et non descriptif »⁴².

Mais il est tout aussi vrai qu'on pourrait avancer comme contre-argument à cette thèse le fait que dans le langage, on utilise différents signes quasi verbaux qui n'ont pas de statut linguistique. Pourtant une telle objection ne saurait être retenue, étant donné que la forme du nom propre (cause matérielle) et son contenu (cause formelle) l'identifient à tous les autres signes linguistiques. Il en résulte finalement que le nom propre, vu son importance communicative, sa fréquence d'utilisation dans les actes communicatifs, et le fait qu'il soit pourvu d'un signifié dont le contenu est « complexe » et variable⁴³, est un vrai signe linguistique, et non un élément marginal de la structure sémantique d'une langue. Le nom propre devrait dès lors être considéré comme un élément du système linguistique. Sa structure, binaire dans la langue et ternaire dans le langage, ne se distingue pas de celle de tous les autres signes linguistiques.

CONCLUSION

Nous aimerions pour terminer évoquer une remarque que Saussure a faite dans un de ses cours et qui a été notée par son étudiant A. Riedlinger : « La langue offre les contrastes, les paradoxes les plus troublants à ceux qui veulent la saisir par un côté ou par un autre »⁴⁴. Nous souscrivons pleinement à cette idée et ce que nous venons d'exposer n'en est qu'une faible confirmation. Dans cette contribution, nous n'avons fait qu'effleurer le problème des paradoxes liés à *l'étude du nom propre*, qui animera, espérons-nous, le débat sur cette réalité linguistique fondamentale.

PARADOXES IN THE STUDY OF PROPER NAMES

Abstract

It is explicitly or implicitly stated in many scholarly works on proper names that the linguistic status of these lexical items is "odd" (étrange). Their odd nature is due to several factors, such as their functional propensity to correlate with a single referent, lack of conceptual meaning, mor-

⁴¹ F. de Saussure, *op. cit.*, p. 99.

⁴² G. Kleiber, « Retour sur les Noms Propres Standard Modifiés », op. cit., p. 35.

⁴³ M. Wilmet, *op. cit.* p. 4.

⁴⁴ F. Saussure, *Cours de linguistique générale* (1908–1909), [dans :] *Cahiers Ferdinand de Saussure* 15, Librairie E. Droz, Genève 1957, p. 6.

phological invariability, inability to be clearly differentiated from common names due to a lack of unambiguous and generally accepted criteria, etc. Therefore, the class of proper names looks, both quantitatively and qualitatively, like a very vague conceptual structure. Under the umbrella term of "proper name," researchers include lexical units that are different in their lexical-semantic and communicative-pragmatic nature, which, in many cases, contradicts the theoretical propositions offered to explain their linguistic and speech features. Thus, quoting Gustave Guillaume, the proposed principles of theories of proper names "do not always face the facts in an antagonistic position." This is the essence of inconsistencies in the interpretation of the linguistic status of proper names. The present study analyzes the conceptual foundations of several basic, in our opinion, paradoxes that are inherent in the linguistic studies of proper names.

Key words: French language, proper names, lexical-semantic subclasses of onyms, theory of language sign, causal theory.

Mots-clés : langue française, noms propres, classe lexico-sémantique des onymes, théorie du signe linguistique, théorie de la causalité.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.7

ALAIN RABATEL
ORCID: 0000-0001-6554-4728
Université Claude-Bernard, Lyon 1
ICAR, UMR CNRS 5191

a.rabatel@free.fr

DES RELATIONS TEXTUELLES ENTRE LES DISCOURS REPRÉSENTÉS NARRATIVISÉS ET LES AUTRES FORMES DE DISCOURS REPRÉSENTÉS ET DE LA DISTINCTION ENTRE DISCOURS REPRÉSENTÉS NARRATIVISÉS EXPRIMANT DES PENSÉES ET NARRATION DES ÉTATS INTÉRIEURS

On a vu dans une publication antérieure¹ qui forme un tout solidaire avec le présent texte², que le DRN³, bien qu'il soit la forme de discours représentés (DR) la moins mimétique et la moins expressive, n'est pas exempt de toute trace de la subjectivité du locuteur représenté, comme l'a montré l'analyse des marques modales du DRN rapportées à l'énonciateur représenté. Je ne reprendrai

¹ A. Rabatel, « Retour sur la définition, les marques syntactico-textuelles et modales du discours représenté narrativisé », *Scientific Notes of Ostroh Academy National University : Philology Series*, vol. 13 (81), pp. 96–103.

² L'ensemble ayant été présenté sous une forme condensée lors de la conférence d'ouverture du 5^e colloque *Carrefour des sens*, à Lviv, les 30 septembre et 1^{er} octobre 2021.

³ Le sigle DRN renvoie à la notion de *représentation*, fondamentale, qui m'a permis dès 2003 (voir A. Rabatel, « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue *représenté* aux discours *représentés* », *Travaux de linguistique* 46, 2003, pp. 49–88) de distinguer les discours rapportés des discours représentés. Pour insister sur cette représentation énonciativo-pragmatique des discours ou des points de vue – des locuteurs/énonciateurs seconds (12/e2) ou des énonciateurs seconds non locuteurs (e2) – par le locuteur/énonciateur premier (L1/E1) ou représentant, je parle de DRN (discours *représenté* narrativisé) plutôt que de simple DN. Et de même pour les autres DR.

78 Alain Rabatel

pas ici la présentation de mon cadre théorique⁴. Je voudrais prolonger et confirmer l'analyse de la dimension subjective et modale embryonnaire des DRN, vu leur concision, par la mise en lumière des liens textuels/discursifs entre DRN et d'autres formes de discours représentés, que le DRN annonce ou résume (1). Je voudrais ensuite montrer que si la notion de locuteur est pertinente pour rendre compte des DRN locutoires, elle est problématique pour ceux qui renvoient à des pensées qui n'ont pas été oralisées, actualisées et réfèrent plutôt à des énonciateurs qu'à des locuteurs stricto-sensu. Or ces formes de DRN-Pensée sont fréquentes et largement sous-analysées, sans doute en raison de leur complexité, étant souvent considérées comme des commentaires du narrateur sur les états mentaux des personnages et non comme d'authentiques DRN. Je proposerai donc une analyse permettant de les distinguer, sur la base d'une narration empathique, laissant de la place aux espaces mentaux des personnages, et donc au développement des modalités associées à leur vision des objets-du-discours⁵ (2). Je terminerai par un ensemble de remarques conclusives prenant un certain nombre de distances avec les approches de Gérard Genette⁶ et de Jacqueline Authier-Revuz⁷, qui plaident pour une ré-analyse globale des discours représentés, faisant davantage droit aux spécificités des perceptions, des pensées qui ne s'expriment pas par des paroles, mais sont néanmoins révélatrices d'une subjectivité, d'une intentionnalité des énonciateurs seconds (3).

1. DU RÔLE TEXTUEL DU DRN COMME ACTIVATEUR DE DISCOURS REPRÉSENTÉS (SOUS LA VISÉE SURPLOMBANTE DU NARRATEUR)

Comme l'indique Laurence Rosier⁸, le DRN est un « déclencheur de discours », les discours rapportés explicitant le DRN. Cette fonction tient notamment au sémantisme des lexèmes, comme en (11)⁹, et à la façon très condensée dont

⁴ Je préciserai seulement que le locuteur est l'instance de production d'un acte de parole et l'énonciateur, le support des PDV. Ces deux notions ne coïncident que lorsque les locuteurs premier ou second formulent leurs propres PDV dans un acte de parole. En revanche ils ne coïncident pas si L1 imagine le PDV de e2 sans lui donner la parole. Quant au PDV, il correspond au fait que le choix des mots, de leur ordre, la présence des modalités signale le PDV de l'énonciateur sur l'objet-de-discours, et ce indépendamment de jugements explicites.

⁵ A. Rabatel, *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Éthique, empathie, point(s) de vue*, Éditions Lambert-Lucas, Limoges 2017.

⁶ Cf. G. Genette, Discours du récit, 3, Le Seuil, Paris 1972, et Nouveau discours sur le récit, 3, Le Seuil, Paris 1983.

⁷ J. Authier-Revuz, *La représentation du discours autre*, De Gruyter, Berlin, Boston 2020.

⁸ L. Rosier, *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Duculot, Bruxelles 1999, pp. 231–232.

⁹ La numérotation des exemples enchaine sur les 10 exemples analysés antérieurement (*cf.* A. Rabatel, « Retour sur la définition, les marques syntactico-textuelles et modales du discours représenté narrativisé », *op. cit.*), repris en annexe, et commence donc avec l'exemple (11). Dans tous

ces derniers sont présentés, en sorte que leur nature elliptique appelle souvent des explications données par le contexte ou le cotexte, droit, le plus souvent¹⁰:

(11) <u>Bribes de conversation</u>, derrière Lavorel : *Qui est la ravissante fille qui est avec toi ? Tu me présentes ? Allez, Tu déconnes, tu ne la reconnais pas ? Tu as couché avec elle hier soir... J'étais bourré... Et maintenant, tu ne l'es plus ?... Bien sûr que si ! Je monte à cheval dans cinq minutes. Il lève son verre en direction de ses copains. Vous connaissez le dicton : Monter bien, monter plein.*

Qu'est-ce que je fous ici, en plein champ, au milieu de ces ploucs? Lavorel se lève, traîne un peu partout. Il retrouve Nicolas Berger sur un terrain en train de faire galoper son cheval, et apparemment très concentré sur cette opération. De la ressource, ce type, après une nuit blanche plutôt mouvementée... Instinct de flic, il n'y a rien à gratter ici. Ça ne sent pas la coke. Le pinard sûrement, mais pas la coke. Surveiller plutôt le camion. Lavorel retourne sur le parking, s'assied dans sa voiture à l'ombre, il fait de plus en plus chaud, et il s'endort. (ÀNC, 56–57)

En effet, le GN nominal « bribes de conversation » catégorise globalement la nature des actes de langage et de l'objet-du-dire, qui sont ensuite illustrés par le DRD suivant, confirmant la nature de bribes, avec les points de suspension, la concision et la rapidité de l'alternance des répliques des deux partenaires de l'échange. Le phénomène tient aussi au sémantisme des verbes, comme dans l'exemple (12)¹¹:

(12) On commence /commença/ à négocier. Le patron propose/proposa 1000 francs en liquide tout de suite. 3000, pas moins. 2000 ? Va pour 2000. Topé. Yavouz est enchanté. (SS, 217)

Dans ce dernier cas, l'aspect global de l'évocation de l'activité de parole repose sur un verbe au présent qui a une valeur d'aoriste. Le sémantisme du verbe catégorise également l'activité de parole, illustrée ensuite par des répliques réduites au cœur des négociations, à savoir le montant des rétributions. (12) pourrait être représenté ainsi de façon plus traditionnelle, avec tirets et ajour d'une incise entre crochets pour préciser la source locutive du DRD:

- (12') On commence /commença/ à négocier : Le patron proposa :
- 1000 francs en liquide tout de suite.
- 3000, pas moins [répliqua Soleiman].
- -2000?
- Va pour 2000.
- Topé.

Yavouz est enchanté.

les exemples, les annotations sont de mon fait : le DRN est souligné, le DRD est en italique avec gras, le DRDL est en italique, le DRIL entre crochets ([xxx]), les perceptions représentées (des personnages) entre doubles crochets ouvrants et fermants ([[xxx]]) – signalant leur parenté avec le DRIL –, les fragments en caractères romains gras renvoyant à des commentaires grammaticaux particuliers, et ceux entre deux slash (//) à des permutations temporelles liées au premier ou au second plans (cf. B. Combettes, L'organisation du Texte, Publications du CELTED, Université de Metz, Metz 1992).

Sans qu'on puisse écarter que des explications soient données par le cotexte gauche, comme c'est le cas pour la troisième occurrence de DRN dans l'exemple (14), voire par le DRN lui-même, comme dans la deuxième occurrence de DRN du même exemple (14): mais alors, le DRN n'est plus aussi condensé que ne le disent les définitions traditionnelles du DRN, il intègre des données circonstancielles; il n'en reste pas moins que le DRN reste 'condensé' en ce qu'il est réduit à l'acte de discours, l'objet du dire étant précisé par les DR suivants.

¹¹ De même pour les exemples (1) à (3) de A. Rabatel, op. cit.

80 Alain Rabatel

Dans les deux exemples suivants, le sémantisme spécifie les réactions des locuteurs du DRN ou leur disposition d'esprit. Ces indications sont d'abord apportées par le sémantisme du lexème ou du verbe, ensuite par les relations que le DRN entretient, en tant que forme annonçant (ou résumant) globalement des états psychiques, avec d'autres formes de DR. C'est en ce sens qu'on peut parler du rôle du DRN comme activateur d'autres DR.

- (13) Avant de partir, Béchir salue Berger.
- Je te confie la famille Khider. Prends-en soin.

Puis Béchir disparaît. <u>Berger râle</u>/râla/. [Quelle condescendance... Ses grèves lui montent à la tête? Non, lui, il n'est pas là pour prendre soin de la famille Khider, il est là pour la faire gagner, pour l'emmener jusqu'à l'arrestation des assassins, le procès, des condamnations, parce que seule la victoire est belle, seule la victoire est porteuse d'avenir, la défaite, le non-lieu, l'affaire classée sont interdits. Il se sent vaciller.] *Ne pas fléchir. Je penserai à tout cela demain, à tête reposée.* (M 1973, 172)

En (13), la disposition d'esprit (colère de l'avocat) et l'acte de langage qui l'exprime, indiqué synthétiquement par le sémantisme et l'aspect global du verbe « râler »¹² suffisent selon moi à indiquer un DRN. Ce dernier voit ensuite l'objet du dire comme la disposition d'esprit du locuteur précisés, détaillés, par les fragments de DRIL puis de DRDL.

En (14), les deux premiers DRN sont suivis par un DRDL, puis par un DRD, accompagné par un troisième DRN, enfin par un dernier DRD :

(14) À la tribune, les administrateurs se penchent les uns vers les autres en murmurant, la main sur leur micro. L'un d'eux, Domenico Mori, un Italien, silhouette élégante et chevelure blanche romantique, prend la parole. Il dirige, en Italie, un consortium industriel métallurgique qu'il a construit lui-même à partir d'une affaire de famille. Son groupe est le plus gros actionnaire de la PAMA et le pivot sur lequel le Président a bâti son pouvoir. Et Mori est un ami personnel de longue date du Président, ils chassent ensemble le faisan en Tchécoslovaquie. Il est écouté dans un silence respectueux des milliards qu'il porte sur les épaules, avec un sentiment de soulagement à la tribune : tout va rentrer dans l'ordre.

 Nous n'avons aucune raison de nous opposer aux propositions défendues ici par monsieur Jubelin. (Léger accent italien.)

<u>Frisson dans l'assemblée</u>. ?¹³ [[Le Président, livide, crispé, murmure, en oubliant de cacher le micro]] : « *Traître... comportement indigne d'un vieil ami...* » (ÀNC, 9–10)

¹² Je renvoie à la discussion des exemples (1) à (4) de A. Rabatel (*op. cit.*), notamment aux désaccords entre spécialistes pour déterminer si « râler » suffit à poser un DRN, en l'absence de spécification de l'objet du dire.

¹³ Je mets un point d'interrogation parce que d'aucuns pourraient être tentés de considérer ce fragment comme un commentaire descriptif du narrateur. J'ai montré ailleurs (cf. A. Rabatel, La Construction textuelle du point de vue, Delachaux et Niestlé, Lausanne, Paris 1998, et Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit. Tome 1. Les points de vue et la logique de la narration. Tome 2. Dialogisme et polyphonie dans le récit, Éditions Lambert-Lucas, Limoges 2008, 2e édition 2020) que lorsque les perceptions renvoient aux modalités de l'énonciateur second, donc à son PDV, on est face à des perceptions représentées, proches du discours représenté indirect libre, mais néanmoins distinctes parce que les perceptions ne s'accompagnent pas explicitement de pensées explicites. Ainsi, c'est le locuteur premier qui écrit « en oubliant de cacher son micro », mais le trouble inféré de ce geste est celui du personnage; et c'est l'assemblée

Ces DRN sont fondamentaux : ils plantent le décor des assemblées générales d'actionnaires qui craignent les conflits susceptibles de mettre en danger leurs affaires. L'extrait fait suite à une prise de parole d'un actionnaire minoritaire contestant frontalement la stratégie du président. Les actionnaires sont donc perturbés par une charge si inhabituelle, et attendent donc ce que diront le président ou les actionnaires qui le soutiennent, notamment Mori, un ami du président, de surcroît actionnaire majoritaire du groupe. La scène se focalise donc longuement sur l'état d'esprit des actionnaires, leurs attentes, leurs espoirs que Mori rétablisse le cours normal des choses (et ne perturbe pas celui de leurs actions), comme semble le laisse inférer sa description et les informations sur ses relations amicales avec le président. Si Mori est écouté, cela présuppose qu'il parle, ou plutôt laisse inférer que les actionnaires attendent avec impatience sa prise de position dans l'espoir que tout rentre dans l'ordre. Or ce dernier annonce un renversement d'alliance suscitant les « frissons » des actionnaires et provoquant l'inaudibilité du président, qui devient dès lors quantité négligeable. Autrement dit, les informations sémantiques ne se limitent pas au contenu du propos ; elles donnent des indications relatives à l'état psychique des locuteurs/énonciateurs seconds, notamment à leurs ressentis (j'entends ici le terme au sens générique englobant affects, émotions et sentiments), inférant des pensées, à tout le moins une première réaction que je qualifie d'effroi des actionnaires. Cette modalité appréciative est imputée aux énonciateurs seconds actionnaires : ils ne disent rien, mais leurs réactions physiques sont l'indice transparent de leur état psychique. Le DRN réduit à un nom traduit de la sorte une sidération qui n'est pas autrement analysée, tellement les événements s'enchaînent. D'où l'hypothèse plausible qu'après ce DRN si embryonnaire, si je peux risquer le pléonasme, la suite du texte soit interprétée non comme une description objective du narrateur (ce qu'elle est aussi partiellement) mais plutôt comme un PDV perceptuel subjectivisé des personnages actionnaires, qui se tournent immédiatement vers le président pour voir ce que sera sa réaction. Ainsi, il est vrai, objectivement, que le président est physiquement atteint (« livide »), qu'il oublie de fermer son micro, mais vrai aussi, subjectivement, que les actionnaires le remarquent et qu'ils interprètent ce geste comme un trouble psychique annonciateur d'une défaite, confirmée par le fait que le DRD du président est représenté dans son incomplétude. Ces explications confirment l'importance de l'analyse des modalités sous-jacentes au DRN comme celle de savoir à qui les attribuer, énonciateurs premier ou second(s), individuels ou collectifs, comme c'est le cas ici. C'était le point sur lequel j'avais conclu mon précédent article, mais il semble possible, sur la base de leur confirmation par les suites de DR activées par le DRN, aux plans textuel/discursif, d'aller plus loin, en revenant sur la distinction entre DRN locutoires et DRN exprimant des pensées et en tentant

qui remarque ce geste manqué, parce qu'elle guette les réactions du président. Ce raisonnement sera repris à propos du DRN.

82 Alain Rabatel

d'expliquer pourquoi on peut interpréter certains états intérieurs comme des embryons de DRN et non comme des descriptions ou des commentaires assumés par le narrateur, qui les prendrait en charge pour son propre compte.

2. DRN-LOCUTOIRES, DRN-PENSÉE VS DESCRIPTION/ COMMENTAIRE D'ÉTAT INTÉRIEUR

« Il reste beaucoup à faire pour y voir plus clair dans l'analyse des pensées rapportées », remarquait Sophie Marnette¹⁴. Il est en effet difficile de différencier les DRN de la narration, tout particulièrement lorsqu'ils expriment des pensées qui se laissent mal distinguer de verbes d'attitudes, de croyances, d'opinion¹⁵, en sorte qu'on est devant une *Narration of Internal State*, avec des *Narrative Reports of Thougth Acts*. Cette difficulté renvoie au fait que s'il est relativement facile d'avoir un consensus sur la liste des *verba dicendi*, il est en revanche plus difficile de l'obtenir sur une liste stabilisée de *verba putandi* (« se demander », « constater », « (s')imaginer », etc.) et de verbes attitudinaux (« avoir envie », « avoir l'impression de », « chercher à comprendre », « craindre », « croire », etc.)¹⁶. La difficulté est encore renforcée par le poids des valeurs aspectuelles : ainsi le verbe « penser » oriente vers la parole intérieure s'il est itératif ou perfectif, vers un usage attitudinal s'il est imperfectif ou duratif¹⁷. Il s'ensuit que, « d'un point de vue purement formel, il devient délicat de dresser la frontière entre ce qui appartient encore au discours rapporté et ce qui n'est qu'un commentaire »¹⁸. De

¹⁴ S. Marnette, « Aux frontières du discours rapporté », Revue Romane 37–1, 2002, p. 16.

¹⁵ Cf. ibidem, p. 12, et S. Marnette, Speech and Thought Presentation in French: Concepts and strategies, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam 2005, pp. 85–88. Et avant elle, M. Short, E. Semino, J. Culpeper, « Using a Corpus for Stylistics Research: Speech and Thought Presentation », [dans:] M. Short, J. Thomas (éds), Using Corpora in Language Research, Longman, London 1996, p. 110–131, et G. Leech, T. Mc Enery, M. Wynne, « Further levels of annotation », [dans:] R. Garside, G. Leech, T. Mc Enery (éds), Corpus Annotation, Longman, London 1997, p. 96, avec les Narrative Report of Voice (forme minimale de présentation), les Narrative Report of a Speech Act et les Narrative Report of Speech Act with a topic expressed (apud S. Marnette, op. cit., pp. 87–88). W. Chafe (Discourse, Consciousness and Time: The Flow and Displacement of Consciousness Experience in Writing and Speaking, University of Chicago Press, Chicago 1994, pp. 219–220) analyse ces verbes dans le cadre du discours indirect comme Pseudo Indirect Thought comme dans « Je me souviens que j'étais très renfermée » (apud S. Marnette, « Aux frontières du discours rapporté », op. cit., p. 10).

¹⁶ S. Marnette, Speech and Thought Presentation in French: Concepts and strategies, op. cit., pp. 55–56.

¹⁷ *Ibidem*, pp. 52–53.

¹⁸ F. Sullet-Nylander, « Le discours narrativisé : quels critères formels ? », [dans :] J.-M. Lopez-Muñoz, S. Marnette, L. Rosier (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*, L'Harmattan, Paris 2004, p. 389. Commentaire du journaliste, dans le corpus de Sullet-Nylander, ou du narrateur, dans le corpus de Manotti.

fait, on pourrait objecter que les DRN de (13) et (14) sont des commentaires du narrateur, et non des discours.

L'objection paraît davantage recevable pour (14) que pour (13) : car en (13), « râler » est bien un verbe locutoire. Quant à savoir ce que Berger a dit en râlant, le récit ne le précise pas. Il est possible qu'il y ait un lien avec le DRIL suivant, qui serait dans une relation tout/partie avec le mécontentement exprimé par le verbe d'aspect global, puis explicité ensuite. Quoi qu'il soit, il y a bien DRN parce qu'il y a deux espaces énonciatifs distincts, même si le DRN y est traité comme un pur événement de parole, selon la formule genettienne, le plus diégétique possible, tout en intégrant malgré tout des traces de subjectivité et de mimétisme. Car le jeu des questions et réponses du DRIL suivant est particulièrement mimétique, et ne fait que confirmer par une inférence à reculons que ces mouvements d'humeur expriment les raisons que l'avocat a de « râler », en se sentant soumis à un stress très fort, vu le poids des responsabilités qui pèsent sur ses épaules.

En revanche, en (14), « sentiment de soulagement » peut être considéré comme une émotion et « frissons » comme un affect. Ainsi considérés, ils correspondraient à des 'commentaires' du narrateur, précisant les états émotionnels (collectifs) des actionnaires participant à l'assemblée générale. Cependant, compte tenu de la narration empathique, de la tension des actionnaires (minoritaires), il est peu vraisemblable de ne s'en tenir qu'à une pure Narration of Internal State. Par narration empathique¹⁹, j'entends un mouvement cognitif, projectif, imaginatif, par lequel un individu se met à la place d'un autre. En l'occurrence, le narrateur se met à la place d'un ou des personnages, imagine leurs perceptions, ressentis, pensées, actions possibles, dans la situation où ils sont, en tant qu'énonciateurs seconds non locuteurs. L1/E1 peut encore imaginer ce qu'ils pourraient dire, en tant qu'énonciateurs/locuteurs seconds. Dans ce genre de configurations, c'est l'énonciateur second qui assume l'ensemble des manifestations qui lui sont imputées. Quant au narrateur, s'il ne manifeste pas de distance, cela signifie que ces attitudes, pensées, réactions, gestes, sont bien ressentis et quasiment « pris en charge »²⁰ par e2; L1/E1 peut aussi marquer ses distances, ou son accord avec ces manifestations : en ce cas, la prise en charge est double, et l'empathie se prolonge par une sorte de sympathie, sans verser toutefois dans la (con)fusion.

La prise en charge par les énonciateurs seconds des DRN est confirmée par le fait que le sentiment de soulagement est suivi par un DRDL, donc par une activité

¹⁹ Cf. A. Rabatel, Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit, op. cit., et « Récit et mobilité empathique », Pratiques 181–182, 2019, mis en ligne le 30 juin 2019, URL: http://journals.openedition.org/pratiques/5655; DOI: 10.4000/pratiques.5655.

²⁰ Je parle de quasi-prise en charge, car cette dernière n'a pas lieu sur la scène énonciative actuelle du texte, comme lorsque L1/E1 prend en charge ses propres PDV, elle est censée avoir eu lieu auparavant, et en ce sens, on peut dire qu'elle est implicite, voire présupposée en vertu des maximes conversationnelles : voir A. Rabatel, « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée », *Langue française* 162, 2009, pp. 71–87.

84 Alain Rabatel

de parole qui ne peut être imputée qu'aux actionnaires ; il n'y aurait aucun sens à dire que c'est le narrateur qui prend en charge une croyance dont il sait qu'il va la décevoir quatre lignes plus bas. Et ce raisonnement vaut aussi pour « frisson », car seuls peuvent frissonner les actionnaires qui pensaient juste auparavant que tout allait rentrer dans l'ordre. (Si l'on devait transposer la scène au cinéma, on imagine des mimiques, des gestes de rapprochement des uns vers les autres ; tout cela renverrait de facon solidaire à des ressentis, des pensées et sans doute aussi à leur extériorisation sous forme de brefs commentaires, parce qu'il faut continuer à écouter attentivement.) Par conséquent, (14) est vraiment un très bel exemple de la nature ambiguë du DRN quand, à force de contraction, il peut donner l'apparence d'être un pur commentaire du narrateur. C'est pourquoi la formulation de Genette selon laquelle le DRN est « assumé comme tel par le narrateur » ²¹ a beau avoir la pureté du cristal, elle est très ambiguë, voire fausse, à l'aune d'une lecture pragma-énonciative basée sur la prise en charge des différents PDV et du dynamisme des DR en discours. C'est donc au titre de sa charge modale en puissance que le DRN fait droit à la sphère d'autrui. L'ambiguïté du DRN dans ce cas (vrai DRN vs commentaire du narrateur ?) repose foncièrement, dans les contextes en troisième personne, sur le fait que le narrateur est le locuteur primaire qui raconte, choisit de rapporter les paroles pensées ou perceptions de façon diégétique, et aussi, qui raconte en se mettant à leur place, et donc, d'une certaine façon, parle et raconte avec eux, mimétiquement. D'où une narration qui se donne pour vraie, réaliste (et, en ce sens, pour objective) et qui, dans le même temps, donne à voir la réalité depuis des PDV modalisés de ses personnages – sans exclure le fait que L1/E1 fasse tendre son PDV sur le PDV des personnages, comme on l'a entrevu dans l'exemple (10)²². On retrouve cette ambiguïté foncière avec les fragments de PDV perceptuels : le narrateur les raconte, et en ce sens, les faits perçus sont relativement objectifs, ils dénotent ce que chacun est invité à se représenter, mais ils sont souvent perçus du point de vue d'une source 'énonciative' sans parole, renvoyant à la subjectivité, aux modalités de cet énonciateur second²³.

Par conséquent, la distinction entre l'évocation des états mentaux sous la forme condensée des DRN ou sous celle de commentaires, de descriptions du locuteur/énonciateur premier (D/C-L1/E1), repose sur l'existence d'une narration empathique multimodalisée : en ce cas, L1/E1 est bien le locuteur qui représente ces états mentaux, mais ces derniers sont ceux des énonciateurs seconds qui les prennent en charge. Certes, la démonstration est plus nette avec les DRN-locutoires, mais elle vaut aussi dans le cas des DRN-pensée.

²¹ G. Genette, Discours du récit, 3, op. cit., p. 190.

²² A. Rabatel, « Retour sur la définition, les marques syntactico-textuelles et modales du discours représenté narrativisé », *op. cit*.

²³ A. Rabatel, La Construction textuelle du point de vue, op. cit., et Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit, op. cit.

Certes encore, la 'frontière'²⁴ entre ces DRN et les descriptions/commentaires d'un état intérieur (D/C-L1/E1) est poreuse. Mais malgré tout, il semble qu'il y ait bien une frontière. Ainsi, les fragments graissés de (15) relèvent encore des D/C-L1/E1 assumés par le narrateur, qui ne laisse pas un espace mental suffisant à son personnage pour qu'il se développe²⁵:

(15) – Orstam est en crise depuis longtemps, pratiquement depuis sa création. (Barrot, qui ignore tout du passé d'Orstam, opine.) Pour les raisons qu'a énumérées Simson. (Là, July s'arrête, fait mine d'hésiter, dévisage Barrot.) Nous sommes entre nous, rien d'officiel, pas d'oreilles indiscrètes, je vais aller un peu plus loin. (Confident de la banquière, Barrot jubile.) Si Orstam est en crise, c'est aussi parce que ses patrons n'ont pas été très performants. (Barrot appuie ses deux mains sur la table, bien à plat, pour les empêcher de trembler.) Le patron actuel doit gérer une entreprise couverte de dettes après une opération de rachat calamiteuse menée par son prédécesseur, et multiplie à son tour les choix industriels hasardeux et très coûteux. (R, 83)

Bien que l'exemple ne comporte pas de DRN, mais du DRD, les fragments entre parenthèses, et surtout ceux qui concernent Barrot, relèvent bien de ces états mentaux évoqués par le narrateur, sans que le personnage de Barrot soit source de PDV. De fait, si empathie il y a, c'est avec la locutrice, July, et c'est la raison pour laquelle la parenthèse qui la concerne n'est pas graissée ; le contraste est très fort avec Barrot, dont le narrateur mentionne en surplomb les ignorances, dans la relative de la première parenthèse ; quant à sa jubilation, elle résulte à ce moment-là de la conscience de bénéficier d'un traitement de faveur, sans que le personnage ne sache bien encore où cela va le mener, comme le confirme la suite du fragment. Bref, on a là un D/CN-L1/E1, bien différent du DRN-PI de (16). Car, en (16), le fait que Picon soit confiant sur la manipulation qu'il s'apprête à faire renvoie bien à une conscience claire de sa manœuvre, vu le DRDL suivant. Partant de là, par rétro-analyse, le fragment souligné relève d'une pensée consciente, intentionnelle, du personnage, même s'il ne dit rien (un peu comme s'il se disait : « je sens bien l'affaire ») :

(16) <u>Picon sent bien l'affaire</u>. Avec un petit bougnoule comme Barkat, au statut fragile et déjà bien bousculé, peut-être à moitié cassé, je devrais pouvoir obtenir tout ce que je veux. (M 1973, 217)

Comme je l'ai fait dans un texte antérieur sur les DRDL²⁶, dans lequel j'ai proposé de redénommer ces DRDL-P en DRDL-PI, pour mieux marquer leur rôle dans l'expression de la pensée intérieure²⁷, je propose de reconduire cette déno-

J'utilise une marque de distanciation pour rappeler que la notion de frontière est poreuse, comme le montre bien la différence entre DRN-P et D/CN-L1/E1.

²⁵ De même la première phrase de l'exemple (10) présenté dans A. Rabatel, « Retour sur la définition, les marques syntactico-textuelles et modales du discours représenté narrativisé », op. cit., correspond centralement à ce cas de figure, « Santoni se bat avec les bandes des écoutes téléphoniques des ballets Aratoff ».

²⁶ A. Rabatel, « Discours direct libre et parole intérieure », *Pratiques* 191–192, 2021, mis en ligne le 15 décembre 2021, URL : https://journals.openedition.org/pratiques/10832; DOI : https://doi.org/10.4000/pratiques.10832.

²⁷ A. Rabatel et S. Masi, « La théâtralisation de la parole intérieure chez Camilleri, entre dialogue interne ou extériorisé du locuteur / écouteur plurilingue et humoriste », Analele Universității

86 Alain Rabatel

mination pour les DRN-P, autrement dit des DRN-PI. Ainsi, les exemples (7), (9), (14), (16) relèvent des DRN-PI. Les exemples (1) à (4), (11) à (13), relèvent de DRN-locutoires condensés à l'extrême, et les exemples (8), (10) correspondent à des DRN-locutoires un peu plus expansés, bien que toujours condensés. On peut encore distinguer entre les DRN-PI renvoyant à des pensées collectives, comme en (8), (11), (14), ou à des pensées individuelles (dans les autres exemples), qui sont plus représentatifs de ce qu'on range généralement sous la dénomination de PI. Et de même pour les DRN-locutoires individuels ((1) à (3), (13)) ou interlocutifs ((10), (11), (12)), voire collectifs ((8)) ou anonymes ((4)).

3. CONCLUSIONS EN FAVEUR D'UNE RÉ-ANALYSE DES DISCOURS REPRÉSENTÉS À L'AUNE DES PENSÉES REPRÉSENTÉES (PROLONGEANT CELLE DES PERCEPTIONS REPRÉSENTÉES)

3.1. COMPLEXITÉ DES PARCOURS ET CARREFOURS DU SENS

Les parcours du sens, et leurs possibles carrefours, se multiplient, lorsque les exemples sont complexes, par leur forme, et autorisent des hypothèses différentes (et donc des parcours explicatifs/interprétatifs diversifiés); lorsque les exemples prennent en compte des éléments rarement intégrés dans leur description formelle comme dans leur fonctionnement textuel et dans les effets qui en résultent. De ce point de vue, l'existence de textes littéraires innovants, jouant avec les normes, offre un terrain de choix, au carrefour des investigations littéraires et linguistiques.

3.2. LE DRN DANS LES NARRATIONS ET EN DEHORS D'ELLES

Si des caractéristiques relativement inédites du DRN sont particulièrement mises en lumière lorsque l'analyse linguistique se confronte à des textes littéraires innovants, elles ne sont pas cantonnées à ces genres de textes. L'intérêt du DRN, c'est qu'il permet à la fois au locuteur représentant d'être avec le locuteur ou l'énonciateur représentés, tout en lui permettant de parler de lui, sans trop y paraître : d'où son intérêt dans les discours médiatiques²⁸, mais aussi dans les discours académiques, scientifiques, partout où il s'agit d'informer sur le sens d'un discours, sur les décisions, les motivations, les intentions d'un acteur de l'énoncé, toutes informations qui rapprochent au plus près le locuteur représentant du

din Craiova, Seria Științe Filologice, Anul XXIV, Nr 1, 2020/Annales de l'université de Craiova, Série sciences philologiques – langues et littératures romanes, Année XXIV, nº 1, 2020, pp. 193–235.

²⁸ Voir F. Sullet-Nylander, op. cit.; E. Biardzka, G. Komur-Thilloy, Discours rapporté et presse écrite d'information. Une étude linguistique et discursive du discours rapporté français par comparaison avec le polonais, L'Harmattan, Paris 2019.

locuteur/énonciateur représenté, sans empêcher L1/E1 de manifester le pouvoir exorbitant de pénétrer dans la psyché de celui dont il parle, en donnant à croire que ce qu'il représente est vrai, digne de confiance : car si L1/E1 représente l'acte locutoire ou les pensées de 12/e2, c'est L1/E1 qui les asserte. D'où l'intérêt foncier de la dénomination du DRN comme psycho-récit, pour l'accès à l'intériorité de 12/ e2, et l'intérêt de la dénomination de DR narrativisé, pour souligner le rôle majeur de L1/E1 dans le choix d'une stratégie diégétique. Reste la question de savoir si cela se fait de façon empathique ou non. De ce point de vue, le DRN n'est pas très éloigné des PDV perceptuels²⁹ : les faits psychiques sont représentés sous une forme objectivisée, alors même que leurs contenus sont imputés à l'énonciateur second/au sujet modal interne à l'énoncé, et que cette imputation est assertée par L1/E1. En ce sens, le DRN, comme les PDV perceptuels, sont des formes ambivalentes; mi-objectives (le récit parle de l'agent), mi-subjectives (il fait accéder à son intériorité sous une forme minimaliste) avec un double effacement énonciatif : ce que dit ou pense 12/e2 est réduit à un fait, et ce que pense L1/E1 de ce fait qu'il asserte se passe de commentaire, son PDV s'exprime par les choix des lexies dont le sémantisme oriente vers des évaluations positives ou négatives qui semblent découler de la nature des choses : c'est là toute l'ambivalence de l'activité de catégorisation, qui semble intrinsèquement objective, alors qu'elle dépend aussi du PDV extrinsèque du locuteur sur l'objet.)

3.3. RETOUR SUR LE MODÈLE D'AUTHIER-REVUZ

On a déjà vu³⁰ que les analyses de Genette sur le DRN devaient être réajustées. On pourrait toutefois compléter ces réajustements :

— Le DRN peut condenser un événement de parole de nature dialogale comme en (8), (12). Il peut aussi le condenser dans un cadre monologal dialogique, comme en (7) où le personnage évoque les diverses tournures que pourrait prendre l'entretien. Compte tenu que la narration empathique peut être plus ou moins développée, les DRN sont donc non seulement plus ou moins condensés, mais ils peuvent encore entrer en contact avec d'autres formes de DR. Il s'ensuit qu'au plan quantitatif (condensation plus ou moins forte des DRN) ou qualitatif (présence et diversification des relations avec DRN et d'autres DR), la subjectivité et les modalités des énonciateurs sont plus ou moins condensées, plus ou moins explicites.

²⁹ A. Rabatel, « Énonciateur, sujet modal, modalisation et modalité », [dans :] C. Maury-Rouan (éd.), *Regards sur le discours. Hommages à Robert Vion*, Publications de l'université de Provence, Aix-en-Provence 2012, pp. 66–71.

³⁰ Voir A. Rabatel, « Retour sur la définition, les marques syntactico-textuelles et modales du discours représenté narrativisé », *op. cit.*

88 Alain Rabatel

— Cette diversification se combine avec les diverses formes de PDV : *PDV embryonnaires*, lorsque les PDV sont réduits à des lexies ou à des prédications représentant perceptions, ressentis, pensées selon un aspect global : c'est le cas de (12) ; *PDV représentés*, développant les perceptions, ressentis, pensées selon un aspect sécant, tel (7). En revanche, compte tenu de la définition des DRN, il n'y a pas de *PDV assertés*, que ce soit dans des DR-locutoires des 12/e2 ou e2 ou des commentaires plus ou moins développés du locuteur énonciateur premier, dans des seconds plans commentaifs. Ces diverses modalités de PDV se croisent avec leurs différents empans, dans des *micro-PDV*, réduits à une lexie comme en (11) ; des *méso-PDV* déployés au niveau de la prédication tels le premier DRN de (14), ou (16) ; des *macro-PDV* lorsque plusieurs prédications se développent dans des suites textuelles : ainsi en (7)³¹.

On pourrait également conclure que le puissant modèle déployé par Authier-Revuz³² en 2020 mérite d'être réinterrogé :

— L'inclusion du DRN dans le DRI se justifie, selon les critères d'Authier-Revuz, parce que le DRN repose sur un ancrage énonciatif unifié autour du locuteur représentant. Ce qui correspond aux DRN peu expansés, réduits à un nom ou un verbe catégorisant le discours représenté. Mais qu'en est-il pour les DRN-locutoires qui comprennent des traces de la subjectivité de 12/e2 et pour les DRN-PI, représentant des pensées de e2, reconstruites empathiquement par L1/E1 ? Y a-t-il bien toujours un seul ancrage énonciatif, dès lors que façons de dire ou pensées renvoient aux modalités de e2 ? La question revient à s'interroger sur ce qu'Authiez-Revuz met sous la notion d'ancrage énonciatif. Ses réponses priorisent la deixis, et laissent penser que la modalité va de pair avec la deixis. Ce qui n'est pas faux, mais reste incomplet. La conséquence de cette approche conjointe est que la déliaison deixis/modalité n'est pas conceptualisée, semblant ne concerner que des contre-exemples, tels certains DRIL ambigus³³. Or ce ne sont pas des contre-exemples, car les DRN, dès lors qu'ils renvoient à la modalité de e2, ne présentent pas un ancrage énonciatif unifié en L1/E1. Ou plus exactement, ils invitent à prendre ses distances avec l'idée que, puisqu'il n'y a qu'un centre énonciatif ancré en L1/E1, il n'y aurait qu'un seul centre modal, un seul centre de prise en charge des énoncés.

— Est-il assuré que les DRN (comme les DRI, d'ailleurs) se limitent à l'usage et excluent toute mention ? Cette dichotomisation est contredite lorsque les DRN sont partiellement mimétiques et expressifs, cumulant usage et mention. Autre-

³¹ Ces deux typologies ne se recouvrent pas, car un PDV embryonnaire peut se développer sur de longues portions textuelles, pourvu que l'aspect dominant soit l'aspect global (voir A. Rabatel, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit, op. cit.*). Le même raisonnement peut être généralisé.

³² J. Authier-Revuz, La représentation du discours autre, op. cit.

³³ *Ibidem*, pp. 109–114 et 134.

ment dit, si la thèse selon laquelle le DRN est une variante du DRI est globalement vraie, en vertu du poids surplombant de L1/E1 sur le DRN, elle mérite des analyses plus poussées de ses formes.

— Cette ré-analyse est d'autant plus nécessaire que les exemples (7), (9), (14) ou (16) sont d'autant plus remarquables qu'ils comprennent non seulement des pensées, mais aussi aucun *verbum putandi stricto sensu*, en sorte que, si pensées il y a, elles sont inférées par le DRN et ses cotextes droit ou gauche, le plus souvent.

— Cette ré-analyse s'impose, enfin, par le fait que mes travaux antérieurs sur les perceptions représentées³⁴ avaient souligné la complexité de la constellation dialogique, non réductible aux voix des locuteurs, et intégrant la problématique des PDV, que ces derniers soient hétéro-dialogiques ou auto-dialogiques³⁵. On pourrait en dire de même pour les actions, dont l'intentionnalité, telle qu'elle est construite dans et par le discours, montre que les discours apparemment les plus objectifs sont néanmoins interprétables en termes d'une subjectivité modale révélatrice des enjeux qui font non seulement s'émouvoir les énonciateurs seconds, mais qui les font encore se mouvoir, autrement dit agir. On pourrait objecter que les domaines sémantiques des perceptions, des actions, sont exogènes à la problématique des discours représentés rapportant et mettant en scène des paroles. L'objection est cependant de peu de pertinence, si l'on pense la problématique générale de la représentation dialogique des PDV en termes d'espaces mentaux, lesquels sont loin de se réduire aux seules paroles. Qui plus est, même si l'on se situait dans ce cadre restreint (ce qui n'est pas mon cas), les DR, au sens de discours rapporté, plaident aussi pour une ré-analyse globale, comme l'a montré l'analyse des DRDL³⁶ et comme le confirme l'analyse d'autres formes innovantes de DR, qu'il s'agisse des DRIL, des DRD, des DRI³⁷. En réalité, le grand défi auquel le dialogisme est confronté, c'est de savoir comment présenter un cadre théorique unifié souple pour rendre compte, au plan théorique et au plan descriptif, de la diversité des discours des espaces mentaux entre soi et les autres, soi et soi, dans toute leur diversité et leur complexité. C'est dire qu'il reste beaucoup de pain sur la planche!

³⁴ Voir A. Rabatel, *La Construction textuelle du point de vue*, *op. cit.*; « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue *représenté* aux discours *représentés* », *op. cit.*; *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit, op. cit.*

³⁵ Car L1/E1 peut aussi entrer en dialogue non seulement avec des autres que soi, il peut aussi dialoguer avec lui-même, sans adopter toujours le même PDV.

³⁶ A. Rabatel, « Discours direct libre et parole intérieure », op. cit.

³⁷ A. Rabatel, « L'intrication des discours représentés et de la narration dans les romans noirs de Dominique Manotti », *Le français moderne* 90–2, 2022, pp. 241–265.

SOURCES PRIMAIRES

- D. Manotti, Sombre Sentier, Seuil, Paris 1995 (SS).
- D. Manotti, À nos chevaux, Rivages Noir, Paris 1999 (ÀNC).
- D. Manotti, Racket, Les Arènes, col. Equinox, Paris 2018 (R).
- D. Manotti, Marseille 1973, Les Arènes, col. Equinox, Paris 2020 (M 1973).

ANNEXE

Exemples de l'article d'Alain Rabatel « Retour sur la définition, les marques syntactico-textuelles et modales du discours représenté narrativisé » exploités dans la présente étude :

- (1) Elle, si raisonnable, <u>insultait</u> tout le monde.
- (2) Cigare au bec, <u>il pérorait</u>, à demi avachi sur la table chargée de reliefs de repas.
- (3) Elle répondit n'importe quoi.
- (4) On le disait doriotiste. (Aragon, Les Communistes, apud Rosier³⁸)
- (7) Une fois le petit déjeuner avalé, Daquin s'allonge sur le canapé, les pieds en l'air, Europe 1 en bruit de fond. *Deux heures devant lui. Réfléchir*. Soleiman tourne un peu dans la maison avant de s'en aller, Daquin ne le voit plus et ne l'entend plus.

Kashguri. Un entretien. Pas encore un interrogatoire. Déjà un combat? Non, plutôt faire connaissance. Je sais trop peu de choses pour l'affronter.

J'ai cinq personnages : Sobesky, VL, Kashguri, Anna Beric et Baker. Ils sont tous dans la course. Je ne sais pas dans quel ordre. Et je ne connais même pas les rapports qu'ils entretiennent entre eux. (Manotti, SS, p. 165)

- (8) Finalement le consensus se fait. On peut cogner dur sur les melons si l'occasion se présente, mais, d'accord, pas de morts. La décision est donc prise de faire des petits groupes de vaillants citoyens pour secouer un peu tous les melons qui se risqueront à fréquenter la salle Saint-Joseph. Les gauchistes, on ne s'en occupe pas, les étudiants en médecine vont s'en charger. Ils se connaissent, ils ont l'habitude. Il est temps maintenant de passer au couscous. (Manotti, M 1973, pp. 160-161)
- (9) [...] Il se passe des choses dans ta ville, Picon, tiens-toi au courant.

Picon se tait et fait la gueule. Le Gros Marcel me le paiera un jour. Un anonyme, dans le groupe : — Il se passe peut-être des choses en ville, mais pas toujours bien propres. Si on tolère des manifestations de Nord'Af' maintenant... Ils vont finir par se croire chez eux, et nous, on n'est plus chez nous.

Le Gros Marcel décide de ne pas entendre. (Manotti, M 1973, p. 185)

³⁸ L. Rosier, Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques, op. cit., p. 229.

(10) Santoni se bat /se battait/ avec les bandes des écoutes téléphoniques des ballets Aratoff. Quelques conversations sans intérêt. La dondon a téléphoné à sa mère. M. Bernachon organise une partie de bridge pour le week-end. Et puis trois coups de fil de M. Bernachon en Thaïlande, en anglais. Et une longue conversation de Mme, apparemment orageuse, avec un interlocuteur de Munich. En allemand. Santoni ne comprend /comprenait/ ni l'anglais ni l'allemand. (Manotti, SS, p. 73)

THE TEXTUAL RELATIONS BETWEEN NARRATIVIZED REPRESENTED SPEECH AND OTHER FORMS OF REPRESENTED SPEECH AND THE DISTINCTION BETWEEN NARRATIVIZED REPRESENTED SPEECH EXPRESSING THOUGHTS AND NARRATION OF INNER STATES

Abstract

This article revisits the analysis of narrativized discourse, from the point of view of the theoretical framework of represented discourse and according to a pragma-enunciative perspective sensitive to the effects produced by enunciative actualization in a text/speech. It distinguishes between locutionary narrativized discourse and narrativized discourse expressing inner thought (PDRN-PI). It then shows that an empathetic narration gives rise to DRN-PI representing the PDV of the characters (who are in charge of them) and not to the narrator's comments or descriptions on the mental states of these characters. The article concludes with a number of clarifications regarding Genette's 1972 and 1983 analyses on the one hand, and questions addressed to Authier-Revuz's 2020 model on the other hand, based on the speaker/enunciator distinction, on the disjunction between deixis and modality, the latter being anchored in different media. In doing so, it highlights the undervaluation of thoughts in studies of 'reported' speech and argues for a re-analysis of all represented speech.

Key words: represented speech, mental spaces, speaker/speaker disjunction, deixis/modality disjunction, locutionary narrativized represented speech, narrativized represented speech expressing thoughts vs. narration of inner states.

Mots-clés : discours représentés, espaces mentaux, disjonction locuteur/énonciateur, déliaison deixis/modalité, discours représenté narrativisé locutoire, discours représenté narrativisé exprimant des pensées *vs* narration des états intérieurs.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.8

AGATA REBKOWSKA
ORCID: 0000-0001-6697-2361
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
agata.rebkowska@uwr.edu.pl

LA RUSSIE N'EST PAS UN ADVERSAIRE. NÉGATION ET CONSTRUCTION DU SENS SOCIAL DANS LA PRESSE D'INFORMATION

1. INTRODUCTION

Ce travail s'inscrit dans le cadre plus large de notre étude du rôle de la négation dans la construction du sens social de la Russie dans le discours de la presse écrite généraliste française. Dans ce cadre, nous nous intéresserons à la négation prédicative *ne pas*, insérée dans les phrases copulatives contenant le verbe *être* (*la Russie n'est pas X*) ¹. L'objectif de l'étude est de rendre compte du fonctionnement de cette structure et de son apport à la (re)construction des représentations du référent du nom propre dans l'univers discursif en question.

Dans un premier temps, nous présenterons le cadre théorique et méthodologique dans lequel s'inscrit cette étude. Nous explorerons, dans un second temps, la notion de négation pour passer ensuite aux analyses des modes de fonctionnement de la négation prédicative et de son rôle dans la construction du sens social dans la situation d'énonciation étudiée.

¹ Cette étude est réalisée dans le cadre du concours « Initiative d'excellence – Université de recherche » porté par l'Université de Wrocław (1ère édition, projet n° BPIDUP.40.2021).

2. CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

Notre approche s'inspire de la sémantique discursive ainsi que des approches discursives du nom propre de lieu habité. La sémantique discursive, « anthropologique et référentielle »², s'intéresse au sens construit dans l'actualisation discursive. Elle perçoit le sens comme un phénomène dynamique, contextualisé, construit en discours et par le discours, et dépendant des facteurs culturels et socio-politiques³.

La construction de ce sens social⁴ s'effectue à travers la nomination, une activité linguistique et sociale en même temps. Comme le constate Paul Siblot,

toute nomination exprime une vision de la chose nommée, vue « sous un certain angle », à partir du « point de vue » auquel se place le locuteur. Elle est par là une prise de position à l'égard de la chose nommée qui désigne, en même temps que l'objet nommé, la position prise pour le nommer⁵.

La nomination diffère de la dénomination, relation stable entre le signe et la chose, ainsi que de la désignation, qui n'implique pas le lien référentiel préalable entre eux⁶. Si les dénominations sont données par la langue, les désignations et les nominations se situent du côté de l'individu⁷. Orienter la recherche sur la nomination permet donc non seulement d'adopter la perspective purement discursive, mais surtout de rendre compte des positions du locuteur par rapport à ce qu'il nomme. L'activité de nomination, comme le remarque Sonia Branca-Rosoff, « sert moins à désigner des fragments de réalité qu'à les sémiotiser en fonction de l'expérience sociale des locuteurs »⁸. La construction du sens s'opère à plusieurs niveaux (syntagmatique, textuel, énonciatif, discursif) et peut être instaurée par des unités de différentes natures⁹. Nous nous pencherons ici sur une des configurations contextuelles du nom propre, considéré par les approches discursives comme unité dotée de signification¹⁰.

² P. Siblot, « De la dénomination à la nomination », *Cahiers de praxématique* 36, 2001, pp. 189–214.

³ O. Guérin, M. Lecolle, M. Veniard, « Présentation », *Langages* 210, 2018, pp. 5–16.; M. Veniard, *La nomination des événements dans la presse : essai de sémantique discursive*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2013, p. 24.

⁴ Le sens social ne doit pas être confondu avec le stéréotype ; il s'agit d'un sens dynamique, construit *ad hoc* dans un genre discursif donné. Il peut, certes, mais ne doit pas forcément puiser dans du préconstruit doxique.

⁵ P. Siblot, op. cit., p. 202.

⁶ G. Kleiber, « Dénomination et relations dénominatives », Langages 76, 1984, pp. 77–94.

⁷ P. Frath, « Dénomination référentielle, désignation, nomination », *Langue française* 188, 2015, pp. 33–46, https://doi.org/10.3917/lf.188.0033 [consulté le 28.03.2022].

⁸ S. Branca-Rosoff, « *Approche discursive de la nomination/dénomination* », [dans:] G. Cislaru *et al.* (dir.), *L'acte de nommer : Une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2007, http://books.openedition.org/psn/2261 [consulté le 10.03.2022].

⁹ O. Guérin *et al.*, *op. cit.*, p. 7.

L'approche discursive du NPr, initiée par Paul Siblot, inspire aujourd'hui de plus en plus de travaux. Sur la richissime problématique du sens des noms propres, que nous n'abordons pas ici faute

Afin de décrire les mécanismes qui contribuent à la construction du sens social dans les médias, la sémantique du discours se sert souvent du concept de paradigme désignationnel. Issu de la lexicologie¹¹, ce concept permet de rendre compte des liens entre une notion donnée et les termes qui fonctionnent comme ses coréférents discursifs. Le concept apparaît surtout chez les auteurs qui s'intéressent aux problèmes de vulgarisation scientifique, mais il nous semble aussi tout à fait pertinent pour l'étude d'autres genres qui instaurent des réseaux paraphrastiques autour d'une notion donnée¹². En admettant que le caractère référentiel d'une notion dans un discours donné repose sur sa substituabilité¹³, le repérage et l'examen des reformulants de cette notion peut mettre en relief les propriétés désignationnelles de celle-ci. L'équivalence sémantique entre le vocable initial et les reformulants est établie par des opérateurs métalinguistiques (verbes *désigner*, *nommer*, *appeler*, *être*, structures de juxtaposition et coordination), des diaphores, la ponctuation et la typographie ou, dans le cas des énoncés plus longs, par l'équivalence distributionnelle entre les termes en question¹⁴.

Dans ce travail, nous nous pencherons sur les reformulations explicitées par le verbe *être* et affectées par la négation bi-tensive *ne pas*. Il est à noter que la présence du verbe *être*, « ligature sémantiquement vide »¹⁵, facilite plusieurs lectures du prédicat. En effet, cette copule peut introduire des prédications définitionnelles et mondaines¹⁶, autrement dit, des prédications qui classifient, qualifient ou identifient le sujet. Dans le cadre de cette étude, nous prendrons en compte toutes sortes de prédicats nominaux, en supposant qu'ils construisent – toutes proportions gardées – un sens social.

Nos observations sont basées sur un corpus formé de 170 exemples de la structure *La Russie n'est pas* + GN. Les fragments analysés proviennent de textes tirés de trois quotidiens français de « référence » (*Le Monde, Le Figaro, Libération*) et consacrés à l'actualité politique, économique et sociale de la Russie. Ils ont été publiés dans les années 2005–2020, durant une période marquée par les événements divers, tells que les vagues de protestations en 2005, les éléctions pré-

de place, cf. par exemple M. Lecolle, M.-A. Paveau, S. Reboul-Touré (dir.), Le nom propre en discours, Les Carnets du Cediscor 11, 2009 ainsi que la riche bibliographie qui accompagne le recueil.

¹¹ G. Petiot, S. Reboul, « Les mots entre langue et discours », *Le français dans le monde* 1996, numéro spécial, pp. 131–140.

Sur la pertinence de la notion du paradigme dans les études discursives, cf. M.-F. Mortureux, G. Petit, « Fonctionnement du vocabulaire dans la vulgarisation et problèmes de lexique », Documentation et recherche en linguistique allemande contemporain – Vincennes 40, 1989, pp. 41–62.

¹³ Cf. P. Henry, « Constructions relatives et articulations discursives », Langages 37, 1975, p. 89.

¹⁴ M.-F. Mortureux, « Paradigmes désignationnels », *Semen* 8, 1993, https://journals.opene dition.org/semen/4132> [consulté le 10/10/2021].

¹⁵ P. Lauwers, E. Tobback, « Les verbes attributifs : inventaire(s) et statut(s) », *Langages* 179–180, 2010, p. 80.

¹⁶ M.-F. Mortureux, op. cit.

sidentielles de 2012 et 2018, la deuxième guerre d'Ossétie du Sud, l'annexion de la Crimée ou les Jeux Olympiques de Sotchi. Le choix de cette période découle de l'objectif de saisir le sens social actuel, construit dans la presse d'information des dernières années. La prise en compte des textes orientés sur les événements diversifiés vise à renforcer la représentativité du corpus et assurer l'objectivité de la recherche. Le toponyme en question n'étant pas un nom événementiel, le sens social de la Russie construit dans les medias actuels est le résultat des sens construits à travers les événements ponctuels. Tous les textes ont été extraits de la base Europresse¹⁷.

3. NÉGATION

La négation comprise comme activité linguistique a fait l'objet de très nombreuses études linguistiques; les définitions du phénomène diffèrent selon la perspective choisie. Du point de vue pragmatique et fonctionnel, la négation est le plus souvent considérée comme un acte qui exprime une valeur de rejet, de refus ou de confrontation¹⁸. Tandis que certains chercheurs voient en ces différents emplois pragmatiques les reflets d'un même phénomène, d'autres reconnaissent en revanche deux ou trois types de négation 19. Dans la théorie la plus canonique répandue depuis les travaux de Jean-Claude Anscombre et d'Oswald Ducrot, il est question de trois types de la négation : la négation polémique, qui associe deux points de vue opposés (Pierre n'est pas intelligent), la négation descriptive, par laquelle le locuteur ne fait que décrire un état des choses (Il n'y a pas un nuage au ciel), et la négation métalinguistique, qui porte sur la forme des énoncés et, contrairement aux deux précédentes, ne garde pas les présupposés du positif (Pierre n'a pas cessé de fumer; en fait, il n'a jamais fumé de sa vie). Pour Ducrot, la négation descriptive est une variante de la négation polémique²⁰; d'autres chercheurs vont plus loin en affirmant que la valeur polémique est la valeur primaire de toutes les trois négations. Il en va ainsi surtout pour la négation en ne pas, forme canonique qui correspond à tous les types d'emplois²¹.

L'observation des types des prédicats niés nous conduit à distinguer trois modes de fonctionnement de la négation : la négation à usage correctif, grâce à laquelle

¹⁷ Europresse, http://www.europresse.com [consulté le 12/09/2021].

¹⁸ B. Callebaut, « Présentation », *Langue française* 94, 1992, p. 6, https://doi.org/10.3406/lfr.1992.5799 [consulté le 12/10/2021].

¹⁹ J. Moeschler, « Une, deux ou trois négations? », *Langue française* 94, 1992, pp. 8–25. https://doi.org/10.3406/lfr.1992.5799> [consulté le 12/10/2021].

O. Ducrot, Le dire et le dit, Les Éditions de Minuit, Paris 1984, pp. 216–218.

²¹ H. Nølke, « Formes et emplois des énoncés négatifs : polyphonie et syntaxe de *ne...pas* », [dans:] H. Nølke (dir.), *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Éditions Kimé, Paris 1993, pp. 215–232.

l'énonciateur remodélise le sens social du Npr, la négation par laquelle on opère une qualification indirecte du référent, et enfin la négation dont la valeur atténuante conduit en même temps à une ambiguïsation des caractéristiques du référent.

3.1. NÉGATION ET RÉCATÉGORISATION AXIOLOGIQUE DE LA RUSSIE

Le premier type de négation affecte les prédicats relationnels²². Il s'agit le plus souvent de la négation à usage correctif, formée d'une proposition négative et d'une clause corrective introduite par le connecteur *mais* (exemples 1–3) ou formulée de manière plus discrète, en phrase affirmative juxtaposée (4–5):

- (1) « Nous voulons tirer un trait sur la guerre froide. La Russie n'est pas un adversaire mais un partenaire. ». Nicolas Sarkozy hier lors d'une conférence de presse commune (L, 2/03/2010)
- (2) Craignez-vous un veto russe au Conseil de sécurité?
- La Russie n'est pas un adversaire mais un partenaire. C'est avec elle, mais aussi avec l'Iran, l'Arabie saoudite, avec les Américains et la Turquie que nous cherchons une solution. (interview avec le ministre des affaires étrangères, Jean-Marc Ayrault, LM, 29/08/2016)
- (3) Contrairement à la plupart des pays de l'est de l'Europe, la Russie n'est pas vue **par les Bulgares** comme **une menace** mais comme **un libérateur.** (LM, 23/10/2014)
- (4) Dans cette ville industrielle, à barchitecture soviétique, la Russie n'est pas un ennemi, c'est un employeur. Ici, l'avenue principale s'appelle « Karl-Marx », on parle russe plus qu'ukrainien et les premières manifestations de Maïdan, à Kiev, ont été interprétées comme l'œuvre des « chômeurs venus de l'Ouest » et de quelques nationalistes fanatiques. (LM, 5/02/2014)
- (5) L'argument central consiste à répéter que la Russie n'est **ni une ennemie ni une menace pour l'Europe**, elle est **une interlocutrice incontournable** avec laquelle un « partenariat » doit être recherché. (LM, 30/01/2010)

Ce modèle peut avant tout se décrire dans un cadre polyphonique et dialogique. Il s'agit de la négation polémique, dans laquelle l'énonciateur premier [E1] fait entendre un argument adverse auquel il s'oppose. La trace de l'opération de mise en dialogue est, outre l'adverbe *ne pas*, la conjonction d'opposition rectificative *mais* qui rejette l'élément attribué à un énonciateur second [e1]²³.

Comme on l'a dit, la négation à usage correctif affecte les prédicats noms relationnels. Les noms de relation apparaissent dans les propositions négatives (adversaire (de X), ennemi(e)) de même que dans les clauses correctives (libérateur, partenaire, interlocutrice, employeur). Dans tous les cas, ils prédiquent sur le sujet NPr, en mettant ainsi en relation la Russie et une autre collectivité. Le groupe identitaire avec lequel se tisse cette relation est toujours une collectivité humaine,

²² Compris comme les noms qui dénotent une entité étant en relation avec une autre entité. *Cf.* L. Barque, « Les noms relationnels de type humain », *Langue française* 185, 2015, pp. 29–41, https://www.cairn.info/revue-langue-française-2015-1-page-29.htm [consulté le 2/10/2021].

²³ J. Bres, A. Nowakowska, J.-M. Sarale, *Petite grammaire alphabétique du dialogisme*, Éditions Classiques Garnier, Paris 2019, p. 91.

désignée explicitement (SN défini pluriel collectif : les Bulgares) ou sur le mode inférentiel (compléments circonstanciels de lieu : dans cette ville industrielle, NPr de lieu habité à agent masqué : Europe, ou le nous dont fait partie le locuteur). La nature de la relation est déterminée par le choix des prédicats niés et affirmés : certaines nominations mettent en jeu une relation réciproque (ennemi, adversaire, partenaire), d'autres dénotent une relation hiérarchique (employeur, menace, libérateur)²⁴. Le point commun de tous ces prédicats est leur tonalité axiologique très marquée qui, néanmoins, varie considérablement selon l'agencement de l'énoncé. Les jugements rejetés par l'énonciateur E1 comportent des lexies qui relèvent de la sphère du conflit en ce qu'elles supposent une forte divergence entre les entités antagonistes (adversaire, ennemi, menace), mais aussi des lexies subjectives qui dénotent un participant (ennemi, menace) de la situation de sentiment, ici : la haine, le danger voire la peur²⁵.

Dans les clauses correctives en revanche, on retrouve des nominations qui instaurent une connexion axiologiquement positive entre les actants (*partenaire* et *interlocuteur* dénotent des personnes/des organismes unis par une action commune ou par des liens communicationnels) ou, en tant que marqueurs de relation hiérarchique, attribuent aux actants les rôles simultanés de pourvoyeur et de bénéficiaire (*libérateur* et *employeur* renvoient aux rôles de pourvoyeur, dont les actions, liées à la sphère de la sécurité politique ou matérielle, sont avantageuses pour le bénéficiaire).

De la sorte, sur le plan énonciatif, les énonciateurs se trouvent le plus souvent en position de « discordance discordante »²⁶, dans la mesure où ils ne coconstruisent pas un seul point de vue (PDV), plus ou moins assumé par chacun d'eux, mais produisent deux PDV opposés sur la Russie. La présence de deux nominations en interaction dissensuelle fait de la Russie un véritable objet d'argumentation ou une « arène de lutte sociale »²⁷. Le sens social de la Russie varie donc en fonction des positions énonciatives.

Les points de vue opposés sont pourtant hiérarchisés : la source d'un PDV (locuteur primaire ou locuteur enchâssé dans le discours représenté) s'appuie sur un autre PDV attribué le plus souvent à une instance énonciative non marquée²⁸ et se pose en surplomb par rapport à lui. En rejetant catégoriquement un PDV initial et en faisant émerger un PDV alternatif, le locuteur s'attribue une autorité

²⁴ Cf. L. Barque, op. cit., p. 29.

²⁵ A. Polguère, « Les petits soucis ne poussent plus dans le champ lexical des sentiments », [dans:] F. Baider, G. Cislaru (dir.), *Cartographie des émotions. Propositions linguistiques et sociolinguistiques*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2013, pp. 21–42.

²⁶ A. Rabatel, « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur », *TRANEL. Travaux Neuchâtelois de Linguistique* 56, 2012, p. 35.

Tournure de V. Volochinov, cité par Bres et al., op. cit., p. 150.

²⁸ Il s'agit à notre sens d'instance doxique. *Cf.* A. Rębkowska, « Négation et le non-dit. Vers le sens social de la Russie dans la presse écrite française », *Academic Journal of Modern Philology* 12, 2021, pp. 125–135, où nous discutons plus en détail la dimension mémorielle de la négation.

énonciative et s'impose comme source de vérité sur la nature de la Russie. On observe aussi que le mouvement argumentatif va de la thèse réfutée à la thèse présentée; c'est la clause corrective qui guide l'interprétation et indique les propriétés exactes du sujet. Cet ordre de la structure, avec la négation en premier lieu, met en relief l'attitude de l'énonciateur qui réinitialise le processus de catégorisation de la Russie²⁹.

Le recours à la négation corrective assure donc une réorientation axiologique de la Russie. Elle co-construit son sens social sur l'échelle axiologique relationnelle allant de la divergence négative à la connexion positive entre les acteurs. Le locuteur, avec son PDV dominant, rompt explicitement avec les catégorisations négatives et redéfinit la nature de la relation entre la Russie et la communauté en question. Il est à noter que le schéma inverse, allant du positif au négatif, est absent dans le corpus.

3.2. NÉGATION COMME MARQUEUR DE QUALIFICATION IMPLICITE

La négation qui affecte les phrases copulatives avec un NPr en emploi attributif [La Russie n'est pas + NPr] produit un autre effet. Pour Kerstin Jonasson, la fonction prédicative du NPr est loin d'être sa fonction prototypique. Lorsqu'elle se présente toutefois, le NPr joue alors un rôle identifiant ou caractérisant. Dans le premier cas, l'attribut, très souvent identifiable au sujet logique de la phrase (Le directeur de l'école est Bernard) instaure une identité entre les référents. Il peut exprimer une identité double du référent, marquer un lien entre une identité réelle et une identité fictive (Mastroianni est Casanova), ou bien apparaître dans les énoncés déictiques (Vous êtes Philippe Bouquet?). Dans les emplois caractérisants, le rapport d'identité entre les référents du NPr attribut et du sujet s'enrichit du rôle descriptif du prédicat. Pour Jonasson, il s'agit le plus souvent du « caractère notoire ou célèbre du particulier normalement associé au NPr attribut dans la communauté linguistique » (Boulard qui n'a pas été Rubens ou Véronèse). Dans le cas des noms familiers dont les référents ne sont cependant pas bien connus dans une autre communauté, le rôle visé du prédicat est alors explicité. Quant aux phrases copulatives avec être, ce type d'emploi ne se manifeste que dans les énoncés négatifs³⁰.

Dans le corpus étudié, le prédicat est toujours assuré par un nom de lieu habité, le plus souvent un nom de pays (*Biélorussie*, *Ukraine*, *Angleterre*...) ou, plus rarement, un nom géographique renvoyant à une unité plus large (*l'Europe*, *l'Occident*):

²⁹ *Cf.* V. Magri-Mourgues, « Négation et argumentation dans 'La Démocratie en Amérique de Tocqueville' », *L'information grammaticale* 105, 2005, pp. 43–47.

³⁰ K. Jonasson, *Le nom propre. Constructions et interprétations*, De Boeck Supérieur, Paris 1994, pp. 63–112.

- (6) La Russie n'est pas l'Iran, littéralement asphyxié financièrement. « Il n'existe pas d'exemple de mesures punitives efficaces contre une superpuissance nucléaire qui occupe la majeure partie de l'Eurasie, conserve une influence dans le monde entier et possède un gigantesque réservoir de ressources naturelles », écrivait récemment le politologue Fedor Loukianov dans le quotidien Kommersant. La Russie ressemble à ces grandes banques internationales « trop grosses pour faire faillite ». (LM, 22/04/2014)
- (7) Poutine veut une élection perçue comme légitime à l'étranger. Car la Russie n'est pas l'autarcique Biélorussie. Son économie est profondément intégrée au système mondial. (L, 3/03/2012)
- (8) Le budget militaire de la Russie (78 milliards de dollars) est très inférieur à celui des États-Unis (575 milliards). **La Russie n'est pas la Chine**, avec son Parti communiste de 86 millions de membres. C'est un pays capitaliste récent. (LF, 4/03/2013)
- (9) Les collectifs artistiques anti-Poutine cultivent la même violence verbale et multiplient les provocations rageuses, à cette différence près que **la Russie n'est pas l'Angleterre** : à Moscou, les rebelles font preuve d'un courage inouï, à la mesure des risques auxquels ils s'exposent. (L, 8/09/2012)
- (10) Que peut, dans ces conditions, faire l'opposition russe ? Marginalisée, divisée, impuissante, « l'opposition a le plus grand mal à penser une stratégie de renaissance » , note le satiriste Viktor Chenderovitch, qui expliquait toutefois que **la Russie « n'est pas la Corée du Nord** et que des îlots de liberté s'organisent, notamment sur Internet ». (LF, 4/03/2008)

Ces énoncés négatifs permettent à notre sens deux interprétations. Au niveau micro des séquences textuelles, les noms propres employés comme attributs se laissent interpréter comme des prédicats descriptifs allouant certaines propriétés au référent du sujet. Il s'agit selon nous de noms qui dépassent la frontière entre les noms historiques et les noms familiers distingués par Jonasson : d'un côté, en admettant que les noms de pays soient porteurs de sens, on peut considérer qu'ils transmettent des stéréotypes plus ou moins transcrits dans la mémoire collective concernée. Ils qualifieraient alors le référent du sujet par recours à cette mémoire. Sans exclure cette interprétation, on remarque cependant que dans tous les emplois, le rôle attribué aux prédicats ou au sujet est plus ou moins expliqué. On distingue ici deux configurations discursives : dans la première, l'attribut s'intègre dans l'architecture nominale canonique et s'accompagne d'un complément qui apporte des caractéristiques à son référent (6-7) ; dans l'autre (9-10), une description le plus souvent événementielle (des îlots de liberté s'organisent, à Moscou, les rebelles font preuve d'un courage inoui), apportée par la proposition qui suit, sert à différencier le référent d'un des deux NPr. Le Npr la Russie, quant à lui, n'est jamais modifié par une expansion qualifiante. Ceci dit, la qualification du référent du sujet ne s'opère pas de manière explicite, c'est la négation qui marque l'attribution des traits au référent. La qualification se réalise sur le mode de l'inférence syllogistique : l'adverbe ne pas rejette les caractéristiques allouées au référent d'un des noms et projetées sur le référent de l'autre (le référent P possède les traits X, le référent S n'est pas comme le référent P, alors le référent P n'a pas les traits X).

Si au niveau micro des séquences la valeur caractérisante des prédicats niés semble plus pertinente, au niveau macro du discours, c'est l'interprétation identifiante qui permet d'expliquer le mécanisme de construction du sens social.

Il est vrai qu'à l'échelle locale, les propriétés attribuées à la Russie par les différents acteurs du discours et les stratégies rhétoriques qu'ils adoptent ne sont pas les mêmes, puisque les toponymes mobilisent, au niveau mémoriel, des connaissances diverses (*Corée du Nord* vs. *Angleterre*). Toutefois, la forte fréquence de la structure *la Russie n'est pas NPr* permet d'établir paradigme de prédicats qui, par équivalence distributionnelle, acquièrent le même statut formel et forment ainsi une série. La nature du sujet, quant à elle, reste invariable. Cette configuration fait ressortir, au niveau global, une opposition qui se dessine entre deux acteurs : la Russie d'un côté et une classe formée de plusieurs acteurs de l'autre. La négation permet par la suite d'envisager la Russie par contraste, par rapport à chacun des constituants de la classe adverse et des valeurs dont ils sont porteurs. Le recours à la négation qui construit ce discours des différences semble ici significatif, ce mécanisme étant presque absent dans le discours journalistique actuel sur un autre pays, à savoir la Pologne³¹.

3.3. NÉGATION ATTÉNUANTE ET AMBIGUÏSATION

Le troisième emploi de la négation est celle qui porte sur un terme non marqué employé comme prédicat scalaire :

- (11) Les flux commerciaux entre la Russie et les anciens pays dits de l'Est ont souffert depuis le déclenchement de la crise ukrainienne. En glissement annuel, les exportations hongroises à destination de la Russie ont diminué de 18 % au mois de mai par rapport au même mois de 2013. La baisse a été de 6 % pour la Slovaquie et la Bulgarie. Elle a atteint 10 % en Pologne au mois de juin. Mais il ne faut pas se tromper dans l'interprétation de ces chiffres : cette baisse, constatée avant la mise en œuvre de l'embargo russe, porte sur des échanges limités. Exception faite des pays baltes, la Russie n'est pas un partenaire commercial majeur pour l'Europe centrale : 3 % seulement des exportations roumaines, hongroises ou tchèques et à peine 5 % des exportations polonaises lui sont destinées. (LM, 26/08/2014)
- (12) « Des pertes vont essentiellement se faire ressentir dans le milieu agroalimentaire, mais l'embargo ne va pas avoir de grosses répercussions sur l'économie polonaise, minimise M. Kaczanowski. La Russie n'est pas le plus important partenaire économique de la Pologne. Elle ne représente que 5,3 % des exportations polonaises, contre 25,1 % vers l'Allemagne, par exemple. Le principal partenaire de la Pologne reste l'Europe de l'Ouest. » (LM, 11/08/2014)
- (13) L'armée russe est modernisée à 50 %. Elle est dans le même type de position que la France ou la Grande-Bretagne. Elle peut assurer la défense de son territoire, des opérations limitées outre-mer. Mais la Russie n'est pas un joueur mondial. Cette année, le budget de la défense a été coupé, il le sera aussi l'année prochaine. (L, 15/09/2017)
- (14) Qu'en est-il de l'embargo russe sur tous les produits alimentaires occidentaux, quelle est sa gravité pour les exportateurs français ?

³¹ Il s'agit de la recherche menée par Patrycja Paskart dans le cadre de sa thèse de doctorat, préparée à l'Université de Wrocław. Le projet, en cours, vise à décrire le sens social de la Pologne dans la presse généraliste française des années 2004–2019. Parmi les différents mécanismes langagiers de construction du sens social de la Pologne (reclassification morpho-syntaxique des parties du discours, prédication seconde), la négation prédicative est presque absente.

- Il ne faut pas exagérer, **la Russie n'est pas un marché central pour l'agriculture française**. Des producteurs comme Danone ou Bonduelle ont déjà leurs usines en Russie et ne devraient donc pas être très touchés, sous réserve de quelques ingrédients importés qui entrent dans la composition de leurs produits et pourraient manquer. (L, 13/08/2014)

Deux types d'adjectifs apparaissent dans ce contexte : les superlatifs de supériorité (*le plus important*, *le plus fort*) et les adjectifs dont le sens intègre une notion d'intensité élevée (les adjectifs qualificatifs : *majeur*, *déterminant*, *incontournable*, ou les adjectifs relationnels à lecture qualificative : *central*, *mondial*). Employés comme épithètes, il se rattachent le plus souvent à des noms liés au domaine de l'économie qui actualisent le sens institutionnel du nom de pays (ce dernier étant également mis en relief par les reprises anaphoriques en *elle*)³². En outre, les noyaux nominaux sont le plus souvent des noms humains et mettent en jeu une conception de structure : les substantifs *acteur*, *joueur*, *partenaire* instaurent une métaphore sociale s'appuyant sur des rôles qui supposent une interdépendance des parties. Les syntagmes nominaux ainsi formés instaurent un constat de prééminence : ils expriment un degré élevé d'importance et accordent donc une place majeure à la Russie dans le réseau économique.

Quant à la négation des termes positifs (non marqués), elle est considérée comme négation descriptive sans visée polémique. Comme l'observe Anne-Marie Lilti, contrairement à la négation du terme marqué, elle ne sert pas à exprimer le rejet d'un énoncé précédent, elle ne semble pas non plus produire un effet de litote ³³. Les énoncés négatifs du corpus étudié ont, dans la chaîne argumentative, une valeur explicative/justificative (11–12) ou concessive (13–14). Dans le premier cas, la négation a surtout une fonction descriptive ; dans le deuxième, elle se laisse décrire dans le cadre du dialogisme interlocutif anticipatif, c'est-à-dire comme une réponse anticipée à la conclusion potentielle tirée de l'énoncé précédent. Dans tous les cas, le recours à la négation produit un effet d'atténuation, quoique cette orientation argumentative semble plus forte dans les énoncés univoquement dialogiques.

Pour ce qui est du sens social, l'énoncé négatif permet de rejeter la prééminence de la Russie et d'abaisser sa valeur dans la structure économique. Mais la minimisation n'est pas totale. Premièrement, parce que la mesure exprimée par le prédicat est le plus souvent en rapport avec un ensemble de circonstances (une collectivité désignée sur le mode métonymique : pour l'Europe centrale, pour la Pologne, pour l'agriculture française, dans la région). Deuxièmement, comme la négation du prédicat scalaire ne permet pas de restaurer l'assertion positive équivalant à la forme négative (nég. majeur = ?; nég. le plus important= ?), la place exacte qu'occupe la Russie sur cette échelle économique reste dans le flou. Les

³² Cf. M. Lecolle, « Personnifications et métonymies dans la presse écrite : comment les différencier ? », Semen 15, 2002, http://journals.openedition.org/semen/2396 [consulté le 10/09/2021].

³³ A.-M. Lilti, « Négation d'un terme marqué et procédés de modalisation », *Langue française* 142/2, 2004, pp. 100–111.

enchaînements rectificatifs – s'ils apparaissent – se résument à des propositions descriptives qui n'apportent pas pour autant de nominations à valeur précise. Par conséquent, la rôle de la Russie échappe à la classification.

CONCLUSION

Le sens social de la Russie construit dans le discours journalistique repose partiellement sur l'emploi de la négation. Dans son emploi canonique, la négation syntaxique insérée dans les phrases copulatives à sujet la Russie porte avant tout sur les prédicats relationnels, les prédicats assumés par les noms propres ainsi que sur les prédicats scalaires à noyaux liés au domaine économique. Ces reformulants permettent d'envisager le référent la Russie dans sa nature relationnelle : ils apportent une évaluation axiologique de cette entité mise en relation avec une autre (noms relationnels), la juxtaposent explicitement avec d'autres entités (noms propres), ou bien désignent sa place dans la structure des différents acteurs sociaux (prédicats scalaires). La négation de ces prédicats aboutit chaque fois à des effets différents. Suivie d'une clause corrective, elle assure une réorientation axiologique du référent, s'inscrivant toujours dans le mouvement argumentatif allant du négatif au positif. Les énoncés négatifs avec noms propres employés attributivement apportent une caractérisation indirecte du référent, en mettant en relief son caractère différent par rapport aux autres. Enfin, la négation des prédicats scalaires a, à première vue, une valeur dépréciative. La minimisation est cependant surtout formelle. Affaiblie par la relativisation circonstancielle, l'atténuation assurée par la négation n'est pas absolue. Le rejet des nominations à forte charge appréciative ne permet pas non plus de classifier le référent, dont les traits caractéristiques restent opaques.

RUSSIA IS NOT AN ADVERSARY: NEGATION AND CONSTRUCTION OF THE SOCIAL MEANING IN THE PRESS DISCOURSE

Abstract

The aim of the article is to show the role of syntactic negation *ne pas* in the construction of Russia's social meaning in the French press discourse. The analysis allowed to distinguish three most common uses of negation: negation related to relational predicates, the effect of which is the remodeling of social meaning; negation in attributive sentences with a proper name as predicate, leading to indirect characterization of the referent; and negation of scalar predicates, which at first glance has an attenuation value, and simultaneously masks the features of the referent.

Key words: syntactic negation, discourse, proper name, social meaning. **Mots-clés:** négation syntaxique, discourse, nom propre, sens social.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.9

JOLANTA SUJECKA-ZAJĄC ORCID: 0000-0003-4903-0852 Université de Varsovie jolanta.zajac@uw.edu.pl

MÉDIER DES CONCEPTS AU NIVEAU UNIVERSITAIRE – CONSTRUIRE DU SENS EN COOPÉRANT

Le concept de médiation brille de tous ses feux en didactique des langues étrangères depuis la parution du *Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs* (désormais *CECR-VC*). Cette extension, tant attendue, du premier CECR² non seulement contribue à une meilleure compréhension de la notion même mais donne, de plus, des outils de sa mise en place dans le contexte éducatif. Nous nous proposons d'aborder ce document par un angle qui nous semble très important pour l'enseignement universitaire, à savoir par la partie « médiation de concepts »³. Notre réflexion sera organisée en trois temps : tout d'abord nous voulons la situer dans un contexte plus large de la construction des savoirs par le biais des concepts, ensuite nous passerons à la médiation de concepts présentée dans le *CECR-VC* pour enfin passer à notre étude empirique, se basant sur l'enregistrement audiovisuel de trois cours de français pratique afin de voir une opérationnalisation possible du cadre théorique ainsi esquissé. Nous terminerons avec quelques suggestions didactiques visant à mieux mettre en place les idées

¹ Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs, Conseil de la Coopération Culturelle, Comité de l'Éducation, Division des Langues Vivantes, Strasbourg 2018.

² Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer, Conseil de la Coopération Culturelle, Comité de l'Éducation, Division des Langues Vivantes, Strasbourg 2001.

³ CECR-VC, op. cit., p. 123.

discutées ici, dans les salles de cours universitaires où les étudiants, surtout ceux des deux premières années, rencontrent des difficultés d'apprentissage dont la fréquence demande, d'ores et déjà, d'être prise très au sérieux.

1. « PÉDAGOGIE UNIVERSITAIRE – UN COURANT EN PLEIN DÉVELOPPEMENT »⁴

Pour décrire le contexte dans lequel la médiation de concepts sera posée, nous commencerons par une caractéristique à grands traits de la pédagogie universitaire. Ensuite, nous porterons le regard sur les concepts et l'enseignement basé sur les concepts (ang. *Concept-based instruction*) tel qu'il est réalisé, surtout dans le contexte anglo-saxon, en cherchant à en distinguer un profil pouvant être transféré à d'autres contextes éducatifs.

1.1. DE LA PÉDAGOGIE DE LA TRANSMISSION À LA PÉDAGOGIE DE LA COMPRÉHENSION EN CONTEXTE UNIVERSITAIRE

La pédagogie universitaire est un domaine en plein essor, a constaté en 2010 Jean-Marie De Ketele⁵ en présentant le numéro 172 de la *Revue française de pédagogie*, entièrement consacré à cette problématique⁶. En effet, sa lecture confirme largement cette constatation et apporte des preuves sous forme de multiples recherches théoriques et pratiques liées aux éléments constituant le champ d'étude de la pédagogie universitaire.

L'intérêt des recherches présentées en 2010 portait avant tout sur l'implémentation des nouvelles technologies dans les cours à l'université, mais aussi sur l'impact des interactions en cours sur les résultats d'apprentissage. Moins transmettre pour mieux comprendre – tel serait l'objectif de la formation dont le principe sort directement du socioconstructivisme, jusque-là peu accentué dans l'épistémologie universitaire. L'on ne pourrait cependant parler de médiation sans se référer à ce qui constitue l'essentiel de la pensée constructiviste pour laquelle la coopération et l'activité personnelle restent les noyaux durs de l'apprentissage.

⁴ Nous reprenons le titre de l'article de Jean-Marie De Ketele « La pédagogie universitaire : un courant en plein développement », *Revue française de pédagogie* 172, juillet-septembre 2010, pp. 5–13, http://journals.openedition.org/rfp/2168 [consulté le 2/09/2021].

⁵ J.-M. De Ketele, op. cit.

⁶ Une sorte de boucle à ce propos a été présentée récemment par Marcel Lebrun, collaborateur de Jean-Marie De Ketele, dans son texte « Pédagogie universitaire toujours en développement : un chemin partagé entre enseignants et conseillers », dans *Distances et Médiation des Savoirs* 34, 2021, https://doi.org/10.4000/dms.6280 [consulté le 19/09/2021].

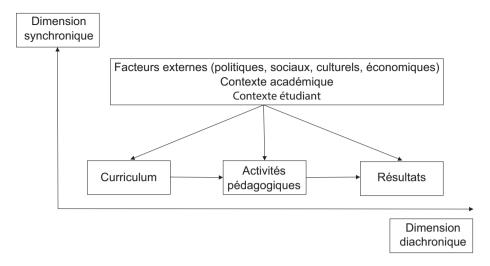


Fig. 1. Le champ de la pédagogie universitaire selon De Ketele, op. cit., p. 6.

1.2. FAIRE VIVRE LES PRINCIPES SOCIO-CONSTRUCTIVISTES DANS LES SALLES DE COURS

Nous ne sommes pas en mesure d'aborder ici en détails la théorie constructiviste d'apprentissage dont les assises théoriques ont été analysées dans une littérature très vaste⁷. Il est important de rappeler deux choses : tout d'abord le constructivisme n'« invente » pas le rôle de l'apprenant actif qui apparaît déjà chez les cognitivistes, mais son véritable apport consiste à se concentrer sur la construction personnelle de la compréhension. Le deuxième rappel est de nature plus générale : il faut tenir présents à l'esprit les quatre principes fondateurs du constructivisme : le rôle du savoir précédent, l'importance des négociations sociales, l'auto-régulation et les tâches ayant sens pour l'apprenant. Autrement dit : « Le point de vue constructiviste amène les étudiants, leurs intérêts, leurs expériences et connaissances précédentes sur le devant de la scène, ce qui a des consé-

⁷ Voir p. ex. H. Larroze-Marracq, « Apprentissages scolaires et construction des connaissances de Piaget à Vygotsky », [dans :] *Congresso internacional comemorativo do 1° Centenario do nascimento de Jean Piaget*, Lisbonne, Portugal 1996, pp. 109–119, https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00958752/file/Apprentissages_scolaires_et_construction_des_connaissances_de_Piaget_A_Vygotsky_1996.pdf [consulté le 22/09/2021]; D. Klus-Stańska, *Konstruowanie wiedzy w szkole*, Wydawnictwo Uniwersytetu Warmińsko-Mazurskiego, Olsztyn 2000; R. E. Mayer, « Constructivism as a theory of learning versus cinstructivism as a prescription for instruction », [dans:] S. Tobias, T. M. Duffy (eds), *Constructivist instruction: Success or failure?*, Routledge, New York 2009, pp. 184–200; B. M. Barth, *Élève chercheur, enseignant médiateur*, Retz, Paris 2013.

quences sur l'enseignement » (trad. JS-Z)⁸. Une des conséquences majeures d'un tel point de vue est celle de promouvoir l'interaction sociale que Jerome Bruner voit comme « une transaction, un échange entre l'apprenant et un membre de sa culture plus expérimenté que lui. Pour comprendre il faut négocier le sens »⁹. Ce principe transactionnel a son plein sens dans l'enseignement coopératif dont les effets bénéfiques sur les résultats d'apprentissage ont été largement démontrés¹⁰. Un autre point non moins important est celui d'aborder les connaissances comme des réseaux de concepts interreliés entre eux et structurés de façon propre à chaque discipline. Cela a donné naissance à une approche spécifique appelée dans le monde anglo-saxon « concept-based instruction ».

1.3. ENSEIGNER ET APPRENDRE À TRAVERS LES CONCEPTS

Pour Britt-Mari Barth, le concept « est une construction culturelle, produite par une démarche d'abstraction »¹¹. Cette abstraction ou conceptualisation se fait à partir de nos savoirs antérieurs et est conditionnée par le contexte culturel et social. Différents éléments affectent la perception individuelle, mis à part les connaissances antérieures et l'expérience de vie, tels que : les attitudes, les valeurs, les émotions et bien sûr la langue. Il s'ensuit que cette interprétation personnelle n'adhère pas automatiquement aux concepts validés par une communauté scientifique. De là vient la difficulté majeure de la pédagogie : faire modifier les conceptions personnelles et subjectives en concepts communs, validés par une communauté culturelle.

Une vision quelque peu différente du concept sera donnée par l'approche connue dans le monde anglo-saxon comme « *concept-based instruction* » (désormais *CBI* pour l'enseignement basé sur les concepts). Selon cette approche, les concepts sont importants pour de nombreuses tâches de nature cognitive comme l'identification des objets dans le monde, la formation des analogies, l'élaboration des inférences ce qui permet de dépasser le savoir actuel et de poser les éléments clés pour la théorie¹². La démarche semble avoir déjà fait ses preuves

⁸ « A constructivist view brings the students, their interests, and previous experiences and knowledge to the fore; which has consequences for instruction ». S. Loyens, R. Rikers, « Instruction Based on Inquiry », [dans :] R. Mayer, P. Alexander (eds), *Handbook of Research on Learning and Instruction*, Routledge, New York 2011, p. 364.

⁹ B.-M. Barth, *Le savoir en construction*, Retz, Paris 2004, p. 37.

¹⁰ R. Mayer, P. Alexander (eds), op. cit.

¹¹ B.-M. Barth, Le savoir en construction, op. cit., p. 80.

¹² « Generally, concepts serve an important function for a range of cognitive tasks, including identifying objects in the world, forming analogies, making inferences that extend knowledge beyond what is already known, and conveying core elements of a theory ». H. Harun *et al.*, « Concept Based Instruction: Enhancing Grammar Competence », *L2 Learners, RELC Journal* 2019, 50(2), pp. 252–268, https://journals.sagepub.com/ doi/abs/10.1177/0033688217716505> [consulté le 22/09/2021].

dans des contextes des sciences « dures », elle est en voie de progresser dans l'enseignement-apprentissage des langues où elle pourrait également avoir un impact positif considérable¹³.

L'avantage du travail avec le *CBI* en didactique des langues s'explique par une approche de qualité des phénomènes linguistiques complexes tels que les constructions grammaticales par exemple, « consistant à se concentrer plus sur l'enseignement des catégories de sens que sur les soi-disant règles pratiques décrivant des structures de langue fréquentes, mais pas toutes »¹⁴. Trois principes sont ici à retenir¹⁵:

- 1. Le concept devrait être enseigné explicitement dans sa forme complète dès le début de l'enseignement. Il n'est pas uniquement question d'un métalangage adéquat qui, certes, a un rôle important à jouer mais l'essentiel consiste à établir une compréhension profonde qui se reflète directement dans la communication écrite et orale.
- 2. Le concept devrait avoir une forme concrète de schéma, diagramme, grille, etc. ce qui en fait un outil d'orientation pour les apprenants.
- 3. Le concept devrait être verbalisé sous forme d'une (auto)- explication et d'une interaction pour faciliter la démarche de régulation. Il ne s'agit en aucun cas de contrôler le degré de maîtrise des connaissances, au contraire, cette mise en mots personnelle sert à approfondir la compréhension des concepts qui deviennent mieux « perceptibles » par la conscience et, par conséquent, susceptibles d'être analysés et rectifiés si besoin est.

Après avoir réfléchi sur la pédagogie universitaire et la nature des concepts, nous allons passer à la médiation de concepts décrite dans le CECR-VC pour analyser son apport à la pédagogie universitaire en filière philologique.

¹³ L'on cite à ce propos les recherches sur l'enseignement de l'espagnol – E. Negueruela, J. P. Lantolf, « Concept based instruction and the acquisition of L2 Spanish », [dans :] R. Salaberry, B. Lafford (eds), *The Art of Teaching Spanish: Second Language Acquisition from Research to Praxis*, Georgetown University Press, Washington DC 2006, pp. 79–102; E. Negueruela, *Systemic—theoretical instruction and L2 development: a sociocultural approach to teaching and learning and researching L2 learning*, Unpublished Doctoral Dissertation, The Pennsylvania State University, University Park, PA, 2003; idem, « Revolutionary pedagogies: learning that leads (to) second language development », [dans :] J. P. Lantolf, M. E. Poehner (eds), Sociocultural Theory and the Teaching of Second Languages, Equinox Publishing, London 2008, pp.189–227, et l'enseignement du français – S. Lapkin *et al.*, « French as a second language university students learn the grammatical concept of voice: a study design, materials development and pilot data », [dans :] J. P. Lantolf, M. E. Poehner (eds), *op. cit.*, pp. 228–255.; Swain M. *et al.*, « Languaging: university students learn the grammatical concept of voice in French », *The Modern Language Journal* 93 (1), 2009, pp. 5–29.

^{14 « [}le CBI] represents a high-quality approach to explaining complex L2 phenomena (e.g., grammatical constructions) because of its focus on teaching categories of meaning rather than so-called 'rules of thumb' that describe common, but not all, patterns of language ». D. W. Walter, R. A. van Compernolle, « Teaching German declension as meaning: a concept-based approach », *Innovation in Language Learning and Teaching* 11/1, 2017, pp. 68–85, DOI: 10.1080/17501229.2015.1041961 [consulté le 14/07/2021].

¹⁵ Ibidem.

2. MÉDIATION DE CONCEPTS – UNE DÉMARCHE CENTRÉE SUR L'ÉTUDIANT

2.1. LA MÉDIATION DANS LE CADRE ÉDUCATIF

Parler de la médiation aujourd'hui signifie s'aventurer sur des terrains d'une part déjà très exploités et connus et, de l'autre, encore mal apprivoisés et pas suffisamment étayés par des recherches longitudinales et pluridisciplinaires. L'ouvrage faisant le point sur ce sujet, intitulé de manière très encourageante L'essentiel de la médiation. Le regard des sciences humaines et sociales 16, compte 650 pages, ce qui donne à réfléchir sur l'ampleur de la notion analysée. Nous retenons ici la définition adoptée par Daniel Coste et Marisa Cavalli¹⁷: « La médiation est une action finalisée qui vise à réduire la distance entre des pôles en tension ». En effet, dans l'enseignement/apprentissage des langues, nous pouvons très bien imaginer différentes distances à la fois cognitives, affectives et sociales se manifestant sur des « pôles » de la L1 et L2. Les deux auteurs constatent plus loin que « la médiation consiste en une (re)mise en mouvement »¹⁸ et que le rôle de l'enseignant-médiateur, mais aussi des apprenants, est de faire « bouger la connaissance, la rapprocher du jeune » si celui-ci se trouve devant un obstacle, un blocage ou tout simplement pour lui permettre de mieux avancer. La mobilité en question signifie donc avancer sur le chemin de l'apprentissage et, en cas de besoin, être épaulé par un médiateur qui justement « remet en mouvement » la marche momentanément ralentie voire arrêtée. Pour ce faire deux types de médiation ont été retenues : la médiation cognitive et la médiation relationnelle¹⁹. Il est à souligner que cette distinction est plutôt théorique, car en réalité elles devraient toujours coexister pour assurer les meilleurs résultats.

2.2. LA MÉDIATION DE CONCEPTS DANS L'OPTIQUE DU CECR-VC

Le Cadre européen commun de références pour les langues de 2001²⁰ avait proposé l'activité de médiation essentiellement réalisée au travers de productions langagières écrites ou orales mobilisant L1 et L2 : résumé, paraphrase, traduction /interprétation, explication, etc. Ce caractère réduit de la médiation ainsi que le manque de descripteurs précis permettant d'en programmer le développement

¹⁶ M. De Gioia, M. Marcon (dir.), L'essentiel de la médiation. Le regard des sciences humaines et sociales, Peter Lang S.A., Bruxelles 2020.

¹⁷ D. Coste, M. Cavalli, « Des traits constitutifs de toute médiation », [dans :] *ibidem*, p. 263.

¹⁸ *Ibidem*, p. 365.

¹⁹ D. Coste, M. Cavalli, Education, mobilité, altérité: les fonctions de médiation de l'école, Conseil de l'Europe, Strasbourg 2015, http://www.coe.int/t/dg4/Linguistic/ Source/LE_texts_Source/LE%202015/ Education-Mobility-Otherness fr.pdf> [consulté le 25/07/ 2021].

²⁰ CECR, op. cit.

ont suscité le besoin de continuer les analyses ; ainsi le *CECR - Volume complémentaire avec de nouveaux descripteurs*²¹ a vu le jour en 2018. Trois groupes d'activités de médiation y sont proposés : *médier un texte, médier des concepts* et *médier la communication* où le côté relationnel et cognitif de la médiation est toujours présent, même si la terminologie n'est pas identique. Nous nous penchons sur la partie « *Médiation de concepts* » qui nous semble cruciale pour le contexte universitaire sans pour autant sous-estimer l'apport d'autres types de médiation pour un renouvellement des démarches didactiques à l'université et une mise en œuvre efficace des principes socio-constructivistes.

Dans le groupe « *Médiation de concepts* », quatre échelles au total sont proposées, à savoir²² :

	Établir les conditions	Développer les idées
Coopérer dans un groupe :	Faciliter la coopération dans les interactions avec des pairs	Coopérer pour construire du sens
Diriger le travail de groupe :	Gérer les interactions	Susciter un discours conceptuel

Il est clair que l'échelle « Établir les conditions » qui comporte « Faciliter la coopération » et « Gérer les interactions » pourrait être facilement identifiée avec la médiation relationnelle de Coste et Cavalli²³ et que les échelles : « Développer les idées » avec « Coopérer pour construire du sens » et « Susciter un discours conceptuel » se rapprochent de la médiation cognitive. On voit tout de même avec cet exemple le caractère articifiel de la démarche « séparatiste », comme le constatent les auteurs eux-mêmes²⁴ :

cette médiation [relationnelle] pourrait fort bien être un préalable nécessaire ou tout du moins une activité parallèle permettant de faciliter le développement de nouvelles connaissances. Chacun doit être réceptif aux points de vue des autres, de cette façon une ambiance positive constitue souvent un prérequis pour une implication coopérative qui peut conduire à de nouvelles connaissances.

Nous allons analyser de plus près les deux échelles de la « médiation cognitive » : *Coopérer pour construire du sens* et *Susciter un discours conceptuel*. Pour ce qui est de l'échelle *Coopérer pour construire du sens*, elle « traite de l'incitation à penser et à élaborer des idées en tant que membre d'un groupe. Cette échelle se rapporte particulièrement au travail collectif dans la résolution de problème, le brainstorming, l'élaboration de concepts et le travail sur projet »²⁵. Elle contient 18 descripteurs allant de A2 à C2 dont la progression indique une participation de plus en plus ample au travail sur l'élaboration des concepts au sein d'un groupe²⁶. Il s'agit d'une capacité à envisager des aspects différents d'un problème, à donner

²¹ CECR-VC, op. cit.

²² *Ibidem*, p. 123.

²³ D. Coste, M. Cavalli, Education, mobilité, altérité, op. cit.

²⁴ CECR-VC, op. cit., p. 123.

²⁵ Ibidem.

²⁶ *Ibidem*, p. 125.

des arguments pour ou contre (B2), à pouvoir souligner les incohérences d'un raisonnement, à contester les idées des autres pour essayer d'obtenir un consensus (C1) ou tout simplement à demander à un membre du groupe de s'expliquer sur les points de vue donnés (B1).

En ce qui concerne l'échelle *Susciter un discours conceptuel*, ses 13 descripteurs mettent l'accent sur la capacité, d'une part, de poser/formuler les questions qui servent à développer les idées présentées, les clarifier ou justifier (B1, B2) et, de l'autre, de mettre à profit différentes contributions pour proposer un concept ou une solution et se servir des idées des autres pour approfondir le raisonnement (C1, C2).

Les descripteurs mettent en relief la participation active de l'étudiant sans pour autant oublier la figure de l'enseignant en tant que médiateur de concepts. Quand on compare ces échelles et leurs descripteurs avec ce que nous avons dit sur l'enseignement par concepts, des similitudes apparaissent telles que :

- développer de nouvelles connaissances nécessite un effort commun de tous les participants ;
- différents points de vue contribuent à produire un regard croisé sur un problème, ce qui permet d'en distinguer des analogies et des différences avec d'autres problèmes de ce type ;
- en suivant le mode de raisonnement des autres, les participants apprennent à mieux connaître leur propre fonctionnement ;
- une coopération bien construite et soutenue encourage à une prise de parole et de risque à manifester ses idées publiquement ;
- les participants, étant tout le temps encouragés à poser des questions, à s'écouter mutuellement et à demander des clarifications, apprennent à abstraire les concepts des données fournies par le groupe ;
- une auto-clarification réciproque se met en place et permet de réguler la compréhension.

Pour exemplifier cette démarche, nous analyserons trois enregistrements vidéo de cours de français pratique, dispensés aux étudiants de la première année en philologie romane (groupe de débutants) à l'Institut d'études romanes à Varsovie.

3. MÉDIATION DE CONCEPTS POUR CONSTRUIRE DU SENS – ANALYSE DES DONNÉES EMPIRIQUES

En 2020/2021 les cours à l'Université de Varsovie se sont déroulés en mode distanciel, imposé par l'épidémie de COVID-19. Trois cours de français pratiques réalisés via *Google Meet* ont été enregistrés par deux enseignantes à la suite de notre demande en mai 2021. Ils étaient destinés à un groupe d'étudiants débutants en français dont le niveau s'élève à A2²⁷. Deux vidéos présentent les cours menés par la même enseignante face à un groupe de 13 personnes et la troisième contient

²⁷ A (1,2,...) = apprenant, ENS = enseignante.

l'enregistrement d'un groupe de 5 étudiants en train de coopérer sur une tâche linguistique dans une salle virtuelle. Les étudiants ont travaillé sur les noms de couleurs, les noms de vêtements et la nourriture ainsi que sur l'expression de la quantité.

3.1. COOPÉRER POUR CONSTRUIRE DU SENS

L'enseignante avait proposé le travail en groupes pour inciter à travailler ensemble sur une meilleure compréhension du fonctionnement des expressions de quantité et des déterminants du nom qui les suivent. Nous avons observé les étudiants réfléchir ensemble sur des exercices de grammaire sous forme de phrases à compléter, l'échange s'est fait en polonais. Les descripteurs suivants de l'échelle « coopérer pour construire du sens » ont été mis en place :

- Peut apporter sa contribution à une prise de décision et une résolution de problème collective. (B2)
- Peut poser des questions, faire des commentaires et proposer des reformulations simples pour garder le cap d'une discussion. (B1)
- Peut faire des remarques simples et éventuellement poser des questions pour montrer qu'il/elle suit. (A2)

Ci-après sont cités les fragments les plus pertinents de l'échange dans cette optique (notre traduction) :

 $A1-quand\ on\ écrit\ «\ un\ pot\ »,\ il\ n'y\ a\ pas\ d'article\ ?\ Autrement\ dit\ «\ un\ pot\ de\ confiture\ »\ et\ non\ «\ de\ la\ confiture\ »\ ?^{28}$

A4 – L'article « de » y est déjà.

. .

A3 – Est-ce que nous avons remarqué des régularités?

A2 – Peut-être qu'il s'agit de l'article ? Nous laissons « de » ? ou... je ne sais pas... peut-être qu'il s'agit bien de l'article qui ne change pas.

Il est aussi intéressant de voir comment le concept du déterminant émerge du contexte lors de l'analyse commune des phrases : « Le café rend nerveux. Je voudrais un café. C'est un café colombien. C'est du café ».

A1 – Ici [phrase]), il est dit qu'en général le café fait que nous sommes nerveux, et dans le point b, qu'une portion, une portion de café, et dans le troisième... je ne sais pas.

A2 – qu'il y a du café mis par terre quelque part, et non pas « café » comme valeur générale.

 $A3 - un \ \hat{e}tre \ abstrait \ [rires]^{29}$.

 $^{^{28}}$ A1 – Jak się pisze « un pot de », to bez rodzajnika? W sensie « un pot de confiture » a nie « de la confiture » ?

A4 – Tam już jest ten rodzajnik "de".

A3 – Czy zauważyłyśmy jakieś regularności?

A2 – A może chodzi o rodzajnik, że zostawimy "de" ? czy nie wiem ... Bo może o rodzajnik, czyli, że on się nie zmienia.

²⁹ A1 – tu chodzi, że *en général* kawa sprawia, że jesteśmy nerwowi, a w tym b, że jedna, że porcja kawy, a w tym trzecim to właśnie nie wiem.

Nous soulignons le fait que le niveau des compétences dans la médiation de concepts n'équivaut pas forcément au niveau des compétences linguistiques. Il n'y a pas de symétrie dans ce cas, car il s'agit de capacités que l'on développe à des moments différents de la formation, la médiation étant beaucoup plus proche du vécu de l'apprenant et de ses expériences antérieures.

3.2. SUSCITER LE DISCOURS CONCEPTUEL

En ce qui concerne les deux autres cours enregistrés, ils présentent plus le travail de l'enseignante qui entre dans le rôle de médiatrice et « suscite le discours conceptuel ».

Nous pouvons illustrer cette échelle avec quelques propos qui se refèrent aux descripteurs suivants :

- Peut formuler des questions et des commentaires pour inciter les gens à développer leurs idées et à justifier ou clarifier leurs opinions.
- Peut poser des questions pertinentes pour vérifier sa compréhension des notions venant d'être expliquées.
- Peut inciter les membres d'un groupe à décrire et développer leurs idées.

ENS – Et alors il y avait encore quoi comme mots sur la liste ? Vous voyez la liste, je vais vous aider peut-être ...

A3 - pourpre.

ENS – très bien et ça vous fait penser à quoi?

A3 - purpura.

ENS – très bien, quelles sont les similarités entre le mot polonais et le mot français ? C'est facile à deviner ou difficile ?

A3 – C'est facile parce que cela se prononce de la manière similaire.

ENS – d'accord, bien sûr. Donc c'était facile et encore le dernier mot de notre liste c'était ... regardez, ça commençait par « é ».

A4 – éclarate?

ENS – pour la prononciation c'était « écarlate », voilà écarlate et ça, ça vous fait penser à quoi en polonais « écarlate » ?Regardez encore une fois, vous avez des ressemblances ...

A5 - szkarłat?

ENS – oui, très bien, mais pourquoi ? Quelles sont les lettres ou d'autres éléments ... regardez par exemple le mot « école » en polonais, et école en français, donc vous avez « szkola » et maintenant regardez « écarlate », vous ne voyez pas quelques ressemblances ici ? Vous avez un « é » que vous allez remplacer par un « s » , par exemple regardez « étudiant » et « student » ... est-ce que vous pouvez trouver d'autres mots qui marchent dans le même « système » ? alors student-étudiant, école-szkola, écarlate-szkarlat ... bon, peut-être on va y retourner dans quelques instants parce qu'on doit continuer et je vais vous proposer tout de suite un petit exercice ...

Et pour terminer encore ce passage qui porte sur la vérification de la règle sur l'accord (ou son manque) des noms de couleurs composés.

A2 – że masz gdzieś rozsypaną kawę, nie kawa jako wartość ogólnikowa.

A4 – byt abstrakcyjny (śmiech).

Phrase analysée : « J'ai des chemises bleu clair ».

ENS – et ici? Regardez encore une fois ... allez-y on a déjà dit la règle, c'est juste pour réviser, c'est pour que je sois sûre que vous avez bien appris la règle?

A8 – c'est « bleu clair » parce que c'est un adjectif composé.

ENS – oui, vous avez deux mots : « bleu » et « clair », alors on n'accorde pas.

Phrase analysée : Il a les yeux bleu-vert.

ENS – ici exactement la même chose, alors vous voyez vous pouvez avoir un mot qui donne une information plus particulière comme « bleu clair » ou « bleu foncé » mais ça peut être aussi comme ici où vous avez deux couleurs alors dans ce cas-là vous n'allez pas accorder et regardez il y a encore une petite différence entre par exemple « vert olive » ou « bleu clair » , quelle est la différence dans l'orthographe ? (silence) ... vous vous rappelez comment on a écrit « bleu clair » ? ou « jaune foncé » ? quelle est la différence entre ça et « bleu-vert » ?

A9 – ici il y a ce signe entre deux mots.

ENS – ça s'appelle un trait d'union, je vais vous écrire ça, exactement, voilà.

3.3. DISCUSSION DES RÉSULTATS

Dans le matériel collecté dans les enregistrements vidéo des trois cours menés à distance avec les étudiants débutants à la philologie romane de Varsovie, les démarches liées à la médiation de concepts sont fréquentes et variées.

D'un côté, c'est l'enseignante qui les assure en modélisant devant les étudiants le parcours conceptuel nécessaire pour faire émerger les concepts des données linguistiques, en indiquant où chercher les similitudes, comment les appeler, comment observer les données linguistiques et en déduire des unités de sens. Elle le fait de manière explicite en comparant les unités linguistiques entre elles et en distinguant les traits pertinents pour l'analyse du sens.

De l'autre, surtout lors du travail de groupe, les étudiants entrent spontanément dans le rôle de médiateurs /médiatrices de concepts et ce polilogue spécifique mène à des découvertes exprimées, certes, dans un langage encore peu adapté au méta-discours mais permettant de mettre en mots les idées personnelles, de les confirmer ou corriger si besoin est. Cependant, des difficultés sont également visibles dont il faut se rendre compte afin de pouvoir progresser dans cette voie. Tout d'abord, les contributions des étudiants sont encore relativement faibles, ils ne sont pas nombreux à participer dans la construction du sens, même étant encouragés par l'enseignante. Ils prennent souvent la posture de « consommateurs » de sens et non pas de ses « constructeurs » actifs. Or, comme nous l'avons souligné auparavant, il est crucial de leur faire adopter cette nouvelle attitude cognitive s'ils veulent réussir à l'université. Ainsi, il faudrait les entraîner à verbaliser leur pensée, à dire à voix haute ce qu'ils ont compris et à réagir en lien avec ces données. Pour cela, un métalangage serait souhaitable dans le discours des étudiants pour qu'ils puissent s'exprimer avec précision sur des questions linguistiques. Ensuite, il est bien clair que les étudiants observés lors du travail en groupe réalisent très peu les principes d'un enseignement coopératif qui se soucie du progrès de chaque participant et où chaque participant doit pouvoir prendre la parole. Dans le groupe observé, il y a seulement deux personnes qui dialoguent activement alors que les trois autres sont plutôt à l'écoute mais il est difficile de dire si c'est une écoute active ou pas. La consigne de « travailler en groupes » n'aboutira pas aux résultats escomptés si les participants ne sont pas entraînés à un véritable travail coopératif où chaque voix devrait être entendue, sujette à la discussion et, éventuellement, à une régulation.

Il s'ensuit que plusieurs descripteurs des échelles analysées restent en attente, ils concernent surtout la véritable coopération et la mise à profit des idées des autres. Les participants observés ne savent pas encore s'écouter vraiment pour en tirer des inspirations pour une autre façon de penser ou pour renforcer celle qui vient d'être présentée.

EN GUISE DE CONCLUSION

Les travaux conceptuels sur la médiation dans le contexte éducatif, réalisés par le Conseil de l'Europe et appuyés par d'autres recherches qui ne cessent d'augmenter, corroborent l'impact positif de celle-ci sur les résultats d'apprentissage à des niveaux différents, y compris au niveau universitaire. Nous nous sommes intéressée à un volet particulier de la médiation, lié à la médiation de concepts, dont la notion clé est la construction coopérative du sens. Médier des concepts est un défi à la fois relationnel et cognitif. Il s'agit d'établir les conditions propices à ces activités, de faciliter et de gérer les interactions pour une co-construction efficace du sens, de susciter un discours conceptuel de la part des étudiants. Qu'est-ce qui change par rapport aux idées précédentes sur l'interaction en classe ? Trois choses nous semblent nouvelles : premièrement, une véritable coopération est demandée pour construire du sens : ce ne sont pas seulement les meilleurs qui parlent, chaque voix est la bienvenue dans le discours conceptuel. Deuxièmement, c'est la capacité de tenir compte de ce que disent les autres au lieu de superposer différents points de vue et, enfin, il s'agit d'apprendre à passer du concept personnel au concept scientifique, admis par la communauté scientifique. C'est dans cette optique que s'inscrit la médiation de concepts dont la mise en place pourrait s'avérer une solution intéressante pour les défis posés à la formation universitaire.

MEDIATING CONCEPTS AT UNIVERSITY LEVEL – BUILDING MEANING BY COOPERATING

Abstract

With the CEFR (2001), the notion of mediation made its entry into foreign language teaching by emphasizing the fragile transition between the meanings in L1 and L2 and by proposing to treat various inter- and intralingual reformulation activities as being mediation activities. However, the specific contexts of mediation go far beyond this first suggested analytical framework. The CEFR – companion volume with new descriptors (2018) revisits, among other things, the notion of mediation and the activities that result from it. In our paper we propose to follow the "mediation of concepts," component which seems crucial to us in the university context. It should be emphasized that for the authors of the companion volume this activity is inseparable with, on the one hand, the skills of cooperation and, on the other, the skills of carrying out group work. To move from theory to practice, we will analyze the video recordings of three different courses conducted at the Institute of French Studies in Warsaw with beginner students to draw provisional conclusions related to the subject discussed.

Key words: mediation of concepts, cooperation, group work, CEFR-Companion Volume.
Mots-clés: médiation de concepts, coopération, travail de groupe, CECR-Volume Complémentaire.

LITTÉRATURE

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.10

JOANNA KOTOWSKA-MIZINIAK ORCID: 0000-0002-5891-6578 Uniwersytet Wrocławski Faculté de Philologie joanna.kotowska@uwr.edu.pl

CLAUDE SIMON ET L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE DE L'ÉCRITURE

L'esprit se préparant à façonner la matière [...], se donn[e] je ne sais quoi de spatial, de géométrique, d'intellectuel.

Henri Bergson

Dans ses *Mémoires improvisées*, Paul Claudel affirme qu'aucune faculté humaine n'est isolée des autres et ne peut donc fonctionner séparément : « Même dans les mathématiques, précise-t-il, la mémoire, la volonté, la sensation, la sensibilité, l'affectivité elle-même, jouent un rôle »¹. Dans cette optique, différents chercheurs se proposent une quête des liens entre la science – représentée surtout par les écrits arithmétiques ou géométriques – et la littérature, qui incarne tous les aspects mentionnés par Claudel. Bien évidemment, l'approche mathématique de la littérature n'est pas nouvelle et doit sa légitimité aux philosophes tels que Gaston Bachelard, qui non seulement prône le rôle fondamental de la « pensée géométrique »² dans l'intelligence humaine, mais met également en valeur « l'effort poétique des mathématiciens », par lequel « les syllabes associées for-

¹ P. Claudel, *Mémoires improvisées. Quarante et un entretiens avec Jean Amrouche*, Gallimard, Paris 1969, p. 229.

² « [P]endant deux mille ans, la géométrie reçoit sans doute des adjonctions nombreuses, mais la pensée fondamentale reste la même et l'on peut croire que cette pensée géométrique fondamentale

ment [...] un vrai mot qui parle à la Raison et qui trouve, dans la Réalité, une chose à évoquer »³.

De leur côté, certains écrivains explorent l'aspect mathématique de l'écriture, à l'instar de Marcel Proust, dont l'œuvre – bien analysée sous cet angle par, entre autres, Jean-Claude Dumoncel – est « balisée de notions mathématiques »⁴, ou de son grand admirateur, Claude Simon, dont les romans sont traversés par une sorte d'intuition géométrique qui laisse encore beaucoup à découvrir. Cette intuition se manifeste jusque dans la façon dont Simon aborde la matière textuelle, ce qu'il affirme dans une interview avec Monique Joguet :

Très souvent, mon travail me rappelle une expression couramment employée dans la géométrie euclidienne. C'est « considérons » : considérons telle ou telle figure, triangle, cercle, carré, etc., et cherchons quelles en sont les propriétés. Il me semble que mon travail, c'est exactement ça⁵.

Nous nous demandons si la vision simonienne du travail scriptural ne se reflète pas également au niveau diégétique et n'affecte pas la manière dont l'écrivain construit son univers romanesque. L'esprit géométrique, qui traverse son œuvre et se traduit par une forte présence de figures circulaires, triangulaires et rectangulaires dans ses récits, paraît constituer une sorte de contrepoids qui (ré)équilibre l'apparent chaos de la narration, autrement dit, un point de repère solide dans ce que l'auteur lui-même appelle le « magma informe de sensations »⁶. Bien sûr, chacune de ces figures nécessiterait une étude à part, ancrée dans un large contexte philosophique, artistique et culturel, ce qui constituera l'objectif de nos prochains articles. À présent, notre propos sera d'esquisser la problématique et d'établir quelques remarques préliminaires qui pourraient servir de point de départ pour relancer une approche mathématique de la prose de l'écrivain prix Nobel, assez peu analysée sur ce point.

Nous aborderons la notion du géométrisme à travers un corpus composé d'échantillons issus de cinq livres et s'étalant sur les trois périodes de la production littéraire de Simon, suivant le classement de Laurence Cadet⁷. *La Route des Flandres* (1960) en représentera la première, période forte d'inspirations proustiennes et d'expérimentations néo-romanesques, qui couvre les années 1947–1967. *La Bataille de Pharsale* (1969) et *Les Corps conducteurs* (1971) incarneront la seconde, qui renvoie aux années 1969–1975 et au triomphe du « Nouveau nou-

est le fond de la raison humaine ». G. Bachelard, « Les dilemmes de la philosophie géométrique », [dans :] *Le Nouvel esprit scientifique*, PUF, Paris 1963, p. 20.

³ *Ibidem*, p. 31.

⁴ J. C. Dumoncel, *La* Mathesis *de Marcel Proust*, Classiques Garnier, Paris 2015 (note sur la quatrième de couverture).

⁵ « Entretiens avec Claude Simon », réalisés par M. Joguet [1976], *L'en-je lacanien* 8, 2007, pp. 165–196, https://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2007-1-page-165.htm [consulté le 04/03/2021].

⁶ Préface à *Orion aveugle*, Skira, Paris 1970, p. 38.

⁷ Cf. L. Cadet, De Proust à Simon: le miroitement des textes, Champion, Paris 2011.

veau roman ». Enfin, *L'Acacia* (1989) et *Jardin des Plantes* (1997) évoqueront la troisième, qui va de 1981 à 2001, souvent considérée comme celle de la maturité de l'écrivain et marquée par son retour à une stylistique plus traditionnelle.

LA POÉTIQUE GÉOMÉTRIQUE

Claude Simon sympathise avec la conception que le romantique allemand Friedrich von Hardenberg, dit Novalis, exprime dans son « Monologue » de 1798 :

Si seulement on pouvait faire comprendre aux gens qu'il en va du langage comme des formules mathématiques : elles constituent un monde en soi, pour elles seules ; elles jouent entre elles exclusivement, n'expriment rien si ce n'est leur propre nature merveilleuse, ce qui justement fait qu'elles sont si expressives, que justement en elles se reflète le jeu étrange des rapports entre les choses⁸.

Quoique Novalis parle principalement de la poésie, Simon élargit cette définition du langage, sans craindre d'altérer sa portée philosophique, à la prose – et surtout à celle du Nouveau roman qui met en valeur l'aspect formel de l'écriture, résumé dans la fameuse formule ricardolienne de l'« aventure d'une écriture »9.

Dans le *Jardin des Plantes*, une balade dans un jardin topiaire sert de prétexte à un débat sur l'esthétique classique qui révèle un écho de la conception du langage de Simon lui-même, une conception proche, à la fois, à Bachelard et à Novalis:

Une partie [...] du Jardin des Plantes, à Paris, a été dessinée selon un plan géométrique, formant un rectangle d'environ quatre cents mètres de longueur sur cinquante de large [...]. La vaste esplanade est encadrée par deux allées de platanes dont les feuillages émondés chaque année forment deux murailles continues, rectilignes, de chaque côté de pelouses et de banquettes de fleurs renouvelées selon les saisons. Il apparaît que l'homme s'est appliqué là à pour ainsi dire domestiquer, asservir la nature, contrariant son exubérance et sa démesure pour la plier à une volonté d'ordre et de domination, de même que les règles du théâtre classique enferment le langage dans une forme elle aussi artificielle, à l'opposé de la façon désordonnée dont s'extériorisent naturellement les passions. (JP, 61)

Ce mirage de puissance, ce désir chimérique de l'homme de tout arranger à son gré – aussi bien la nature environnante que sa propre nature humaine, exprimée par le langage – est repris dans *Le Jardin des Plantes* une quarantaine de pages plus loin, cette fois sous la forme d'une réplique, dans un dialogue entre Antoine V. et Roger C.¹⁰ Le premier essaie d'expliquer à son interlocuteur « qu'il

Novalis, « Monologue » [1798], [dans :] Semences, trad. O. Schefer, Allia, Paris 2004, p. 265. La phrase de Novalis a été reprise par Simon lui-même dans sa conférence à l'université de New York en 1982. Le texte de la conférence est disponible dans : Cahiers Claude Simon, 14, 2019, PUR, Rennes, pp. 21–36.

⁹ R.-M. Allemand, C. Milat (dir.), *Alain Robbe-Grillet : Balises pour le XXIe siècle*, PSN, Paris 2010, p. 465.

¹⁰ Didier Alexandre précise que les prénoms et initiales indiquent Antoine Vitez et Roger Caillois. *Cf.* D. Alexandre, « L'enregistrement du *Jardin des plantes* », *Littératures*, 40, 1999, pp. 5–18, p. 13.

en était là du langage comme de ces jardins, ces parcs aux allées taillées en forme de murailles, d'entablements, langue et nature également soumises à la même royale volonté d'ordre, de mesure et de mathématiques » (JP, 104). Le géométrisme semble ainsi inextricablement lié à l'essence de la nature humaine qui rêve de *cosmos* (dans le sens étymologique du terme grec ancien, qui signifie le « bon ordre ») dans le chaos apparent de l'environnement naturel, mû par les incessants changements de la vie. C'est justement cette propriété primordiale de l'esprit humain – la « pensée géométrique fondamentale » – qu'évoque Bachelard dans son *Nouvel esprit scientifique*, mentionné dans l'introduction du présent article.

Dans un autre exemple, cette fois-ci tiré de l'œuvre-phare de Simon, *La Route des Flandres*, l'auteur évoque la déroute des cavaliers français d'un régiment décimé pendant une embuscade allemande. Somnolant sur les selles de leurs montures épuisées, les soldats avancent péniblement à la queue leu leu. Le protagoniste-narrateur, Georges, note que « tout ce qu['il] pouvai[t] voir, [...] comme une sorte de point de mire, de repère, c'était ce dos osseux maigre raide et très droit posé sur la selle, et la tunique de serge légèrement plus brillante sur la saillie symétrique des omoplates » (RF, 17). Exténué, Georges pose son regard sur ce qui lui est familier, c'est-à-dire la silhouette du soldat qui le précède. Son dos décharné devient un point de repère qui permet au narrateur de déterminer sa propre position dans le triste cortège (voire sa situation existentielle tout court) : ce que Georges voit en rouvrant de temps à autre ses paupières alourdies de fatigue l'assure qu'il est toujours en vie et en compagnie d'autres malheureux. Le besoin d'appartenance à un groupe par peur d'être abandonné à la merci des ennemis est particulièrement fort dans la situation de danger continuel que courent les soldats.

Quelques pages plus loin, Georges observe les ombres qui les accompagnent pendant la (dé)route, caractérisées comme « naines et difformes, tantôt étirées, échassières et distendues, répétant en raccourci et symétriquement les mouvements de leurs doubles verticaux » (RF, 25). La symétrie en miroir déformée dédouble le cortège de façon à la fois angoissante et caricaturale, comme si un groupe de fantômes sombres habitant un monde inversé (l'enfer ?) mimait de manière dérisoire les mouvements des cavaliers, en collant aux pattes des chevaux lorsque celles-ci se rapprochent du sol.

Le relief du paysage dénature certainement la symétrie en miroir. Tout comme dans *Les Corps conducteurs*, « l'ombre cruciforme de l'avion se déplace rapidement sur une surface pelucheuse [...] d'un vert presque uniforme [...]. Les contours de la croix sont agités d'imperceptibles déformations tandis qu'ils passent sur les dômes pressés d'une végétation exubérante » (CC, 15). Il faut le sol lisse et artificiel de la ville, nivelé et recouvert d'asphalte, pour que l'illusion de double parfait soit assurée. C'est le cas dans *La Bataille de Pharsale* où le protagoniste décrit la symétrie en miroir des pigeons reflétés dans la route mouillée :

[S]ur l'asphalte fraîchement arrosée trois pigeons piétaient cherchant je suppose quelque chose à manger dans ce que les balayeurs avaient oublié marchant sur leurs reflets leur image inversée se détachant

en sombre sur le reflet doré brouillé de la façade ensoleillée Quand ils picoraient les deux têtes celle du pigeon et celle de son reflet allaient à la rencontre l'une de l'autre les becs se touchant. (BP, 72)

La symétrie idéale semble ainsi caractéristique du milieu urbain, comme si la nature nécessitait une retouche visuelle pour être considérée comme parfaite...

LA SYMÉTRIE SACRÉE

Dans un livre au titre éloquent, *L'Ordre et la volupté*, Roland Fivaz note le lien étroit entre ce qu'il appelle « la forte symétrie »¹¹, c'est-à-dire la concentration des formes géométriques répétitives, et la dimension sacrale : ce n'est pas par hasard que les chefs-d'œuvre d'architecture sont souvent des lieux de culte, telles les cathédrales ou les mosquées. Mais la remarque de Fivaz va bien au-de-là de son contexte architectural et s'étend ainsi à toute la création artistique et scientifique de l'homme : « L'esprit est toujours sensible aux fortes symétries qui font les grandes œuvres d'art et les grandes théories ; il leur accorde en retour une signification religieuse car elles témoignent de son existence et de sa primauté sur les choses »¹². Pourvue d'un pouvoir émotionnel unique, la symétrie des édifices religieux ainsi que des ouvrages laïques serait donc à la fois une glorification du divin et une louange de l'*homo faber*¹³ (voire de l'*homo creator*, à l'image du *Deus creator*, sans craindre le blasphème¹⁴).

Toutes proportions gardées, il nous semble que dans la littérature, comme dans l'architecture, le géométrisme symbolise une quête allant bien au-delà des mathématiques. Le penchant de l'écrivain – même un athée revendiqué qu'est Simon – pour le motif géométrique, conjugué dans ses aspects les plus divers, pourrait témoigner d'une recherche – peut-être inconsciente – d'un ordre suprême qui régit la régularité étonnante des formes terrestres. Il n'est donc pas impossible que

¹¹ R. Fivaz, L'Ordre et la volupté. Essai sur la dynamique esthétique dans les arts et dans les sciences, PPR, Lausanne 1989, p. 53.

¹² Ibidem.

la Dans La pensée et le mouvant, Henri Bergson affirme qu'« il est de l'essence de l'homme de créer matériellement et moralement, de fabriquer des choses et de se fabriquer lui-même » (pp. 91–92). Le philosophe développe toute une conception autour de l'esprit autocréateur (p. 116) de l'Homo sapiens, considéré comme un artiste même sans le vouloir, un sculpteur-pétrisseur de sa propre forme : « Artisans de notre vie [...], nous travaillons continuellement à pétrir, avec la matière qui nous est fournie par le passé et le présent, par l'hérédité et les circonstances, une figure unique, neuve, originale, imprévisible comme la forme donnée par le sculpteur à la terre glaise » (p. 102). L'idée bergsonienne de l'homme-pétrisseur, à la fois créateur et création, surpasse le concept universel du démiurge qui façonne l'homme à partir de la plastique substance tellurique (l'argile, la boue, le limon ou la poussière), qui se retrouve dans plusieurs récits mythologiques, religieux et philosophiques. Cf. H. Bergson, La pensée et le mouvant, PUF, Paris 1996.

¹⁴ Au milieu du XVe siècle déjà, le cardinal Nicolas de Cues, théologien et philosophe italien, affirmait : « L'homme est un autre Dieu [...] en tant que créateur de la pensée et des œuvres d'art ». Cf. T. Todorov, La Littérature en péril, Flammarion, Paris 2007, p. 39.

la place que Simon consacre au géométrisme dans ses romans, envisagée dans un contexte historique, trahisse son désir de stabilité et de prévisibilité dans le tourbillon de la guerre ainsi que dans le chaos de l'après-guerre. Qui plus est, l'écriture simonienne, « vouée à la description du désordre et de l'informe du monde », comme l'affirme Yona Hanhart-Marmor, est aussi un puissant acte créateur qui restitue à ce même monde « un ordre et une forme »¹⁵. Abstraction faite du sens figuré de cette remarque, le processus scriptural qui redonne forme à l'informe se réalise, chez Simon, également au sens littéral – géométrique – du terme.

Or, cette recréation de la réalité s'accomplit à deux niveaux : celui de la structure globale et celui des occurrences textuelles précises. Plusieurs chercheurs se sont déjà penchés sur le niveau macrostructural, c'est-à-dire celui de l'organisation globale des romans simoniens, et notamment sur la question de la symétrie de la composition. À titre d'exemple, Stéphanie Orace analyse les réitérations dans les structures romanesques relevant de la « composition sérielle »¹⁶ et Brigitte Ferrato-Combe étudie la « composition en trèfle »¹⁷, figure évoquée par Simon lui-même pour illustrer la forme de *La Route des Flandre*. Et pourtant, l'esprit géométrique de l'écrivain ne se manifeste pas seulement dans ces grands axes architecturaux de la composition (tels que les boucles compositionnelles, les répétitions des motifs principaux ou les aller-retours de la narration entre le présent et le passé), mais pénètre profondément dans la « microarchitecture », celle du détail, très significatif chez Simon.

DE LA GÉOMÉTRIE À L'ŒUVRE

Les statistiques se montrent claires en ce qui concerne la forte présence de l'aspect géométrique dans des œuvres simoniennes. Grâce à la base de données numérisée établie par le centre de recherche « Hubert de Phalèse » (Paris 3), qui comprend dix-huit romans de Simon – du *Tricheur* à *L'Acacia* 18 –, nous apprenons que le lexique appartenant à la famille de « géométrie » (« géométrie », « géométrique », « géométriquement », « géométriques ») apparait soixante-huit fois et le nombre des occurrences liées à la notion de « symétrie » est estimé à quarante et un. Bien évidemment, il convient d'ajouter à ce chiffre modique les réalisations

¹⁵ Y. Hanhart-Marmor, « Texte et contexte : perspectives esthétiques. L'exemple du *Jardin des Plantes* », [dans :] P. Dirkx, P. Mougin (dir.), *Claude Simon : Situations*, ENS Éditions, Lyon 2011, pp. 163–178, p. 167.

¹⁶ S. Orace, Le chant de l'arabesque : poétique de la répétition dans l'œuvre de Claude Simon, Rodopi Amsterdam/New York 2005, p. 146.

¹⁷ B. Ferrato-Combe, *Écrire en peintre : Claude Simon et la peinture*, ELLUG, Grenoble 1998, p. 21.

¹⁸ Base de données accessible en ligne https://web.archive.org/web/19990418005440/; https://www.cavi.univ-paris3.fr/phalese/rdf1.htm [consulté le 02/12/2020].

concrètes de cette géométrie, que sont les figures : planes telles que « rectangle » (252), « carré » (199), « cercle » (166), « triangle » (137), « losange » (38), « demicercle » (24), « polygone » (15), « parallélogramme » (7), « quadrilatère » (6) et « parallélépipède » (4) ; ou les volumes comme « boule » (122), « cylindre » (66), « cône » (42), « pyramide » (38), « cube » (23) ou « sphère » (14). Et si on prend en compte également d'autres termes relevant du même champ lexical, tels que « droite » (692), « figure » (440), « ligne » (393), « point » (383), « surface » (271), « courbe » (219), « parallèle » (182), « espace » (174), « plan » (184), « rond » (163), « longueur » (68), « distance » (63), « dimension » (63), « converger » (30), « rectiligne » (29), « incurver » (20), « intersection » (7), « diamètre » (6) etc., le vocabulaire géométrique dépassera largement les cinq mille termes 19, soit en moyenne trois cents occurrences par livre. Il paraît donc qu'à part les leitmotivs qui assurent la cohésion du texte et la transition entre plusieurs romans se faisant écho, l'omniprésence du géométrisme sert aussi de repère pour (ré)ancrer la narration simonienne dans le flux de la conscience.

Comme le remarque Bérénice Bonhomme : « [L]e texte simonien se dédouble d'une peau invisible d'images où chaque motif fait [...] écho à une image hors champ et où chaque mot est lui-même une image qui se dévoile à condition que l'on pose sur lui un autre regard. C'est dans ce cadre que se présente la question du schéma dans l'œuvre »²⁰. Et la chercheuse illustre ces propos par un passage de *La Bataille de Pharsale, construit de manière minimaliste* :

Galopant toujours à travers champs, O. incurve la course de son cheval vers la gauche. Les trajets suivis d'une part par les trois cavaliers et d'autre part par O. dessinent deux droites convergentes, mais O. ayant mal calculé les vitesses respectives de son cheval [...] et des autres [...] doit incurver de plus en plus sa course, de sorte que celle-ci décrit un arc de cercle, le trajet des cavaliers demeurant rectiligne, et finalement c'est à l'intersection d'une courbe et d'une droite que O. rejoint les trois cavaliers. (BP. 260)

Ce qui ressort de cet extrait, ce n'est pas seulement une description qui tend vers l'économie de représentation, dont parle Bonhomme, mais également une belle leçon de géométrie fondamentale de la vision : dans le tumulte de la guerre, on se tourne vers la simplicité primordiale des formes et des lignes. L'action, le verbe même, devient géométrique : galoper se résume à « dessiner une droite ou une courbe », faire tourner un cheval n'est, au fond, que « décrire un arc de cercle » et arriver à l'endroit de rencontre des cavaliers avec O. équivaut à « rejoindre l'intersection entre une courbe et une droite ». On ne voit pas la sueur perler sur

¹⁹ Bien entendu, certains de ces termes sont polysémiques, tels que « droite », « plan », « point », « dimension », et donc leur sens dépend du contexte, tandis que d'autres sont des notions plutôt techniques comme « intersection », « aire » ou « rectiligne » et relèvent impérativement du domaine de la géométrie. Ceci dit, il faut traiter ces statistiques avec une certaine marge d'erreur possible.

²⁰ B. Bonhomme, « Claude Simon : une contestation du texte par l'image », *Cahiers de Narratologie* 16, 2009, http://journals.openedition.org/narratologie/1025 [consulté le 10/12/2020].

l'encolure du cheval, on n'entend pas la cadence des sabots frappant le sol ; la course affolée des cavaliers devient une ligne tracée sur le plan bidimensionnel et dépourvue ainsi de sa complexité sonore, auditive ou olfactive. Dans cette description géométrique tirée de *La Bataille de Pharsale*, Simon tend à la précision et à la concision mathématiques : il ne retrace que l'essence même du mouvement, vidé de toute dimension sensuelle ou émotionnelle qui pourraient distraire le lecteur de ce qui est réellement important, en l'occurrence, de la progression spatiale en soi, pure et crue.

Dans *L'Acacia*, Simon revient au concept de la géométrie de la vision, cette fois-ci au moment où le brigadier se remet peu à peu du choc provoqué par une embuscade allemande :

Le noir, plus aucun bruit [...], sourd, aveugle, rien, jusqu'à ce que lentement [...] apparaissent des vagues taches indécises qui se brouillent, s'effacent, puis réapparaissent de nouveau, puis se précisent : des triangles et des polygones, des cailloux, de menus brins d'herbe, l'empierrement du chemin. (Ac, 90)

Le sens qui revient le plus vite au protagoniste lorsqu'il reprend connaissance, c'est la vue. Des ténèbres, émergent d'abord des taches informes, puis cellesci se concrétisent en formes géométriques planes, qui révèlent enfin des détails tridimensionnels comme les cailloux ou les brins d'herbe. L'aspect géométrique n'est-il donc pas à l'origine de la perception des objets, une étape fondamentale du fonctionnement de la vision humaine ? Simon semble ainsi chercher à découvrir l'essence de la perception des choses.

VERS UNE CONCLUSION

D'après Henri Bergson, « L'esprit se préparant à façonner la matière [...], se donn[e] je ne sais quoi de spatial, de géométrique, d'intellectuel »²¹. L'esprit de Simon semble façonner la matière même du monde dans ses aspects fondamentaux. Le géométrisme de l'écrivain, découlant peut-être de sa perception du travail scriptural, opère également au niveau psych(olog)ique : il semble intimement lié à la nature humaine, qui rêve d'ordre, de symétrie, de répétitif, bref, d'idées rassurantes dans leur prévisibilité. L'écrivain utilise la précision mathématique pour rendre jusqu'à l'essence même des choses ou des concepts, tels que le mouvement, envisagé dans sa forme élémentaire, c'est-à-dire comme une série d'actions réitérées qui produisent des changements spatiaux perceptibles et calculables.

Dans un entretien avec Élie-Joseph Bois, publié en 1913 dans le journal *Le Temps*, Marcel Proust propose sa propre définition du genre romanesque, qui marie la psychologie à la notion mathématique : « Vous savez qu'il existe une géométrie plane et une géométrie dans l'espace. Eh bien pour moi le roman, ce n'est

²¹ H. Bergson, op. cit., p. 41.

pas seulement de la psychologie plane mais de la psychologie dans le temps »²². En parlant du temps, une cinquantaine d'années plus tard, Simon se retrouve face à la même problématique de réinventer la forme du roman, avec son langage figuratif et figuré. Ayant recours au géométrisme, il plonge ses ouvrages dans une dimension, pour ainsi dire, euclidienne de la littérature.

TEXTES ANALYSÉS

- C. Simon, La Route des Flandres, Éditions de Minuit, Paris 1960 (RF).
- C. Simon, La Bataille de Pharsale, Éditions de Minuit, Paris 1969 (BP).
- C. Simon, Orion aveugle, Skira, Paris 1970 (OA).
- C. Simon, Les Corps conducteurs, Éditions de Minuit, Paris 1971 (CC).
- C. Simon, L'Acacia, Éditions de Minuit, Paris 1989 (Ac).
- C. Simon, Jardin des Plantes, Éditions de Minuit, Paris 1997 (JP).

CLAUDE SIMON AND THE GEOMETRIC SPIRIT OF SCRIPTURAL WORK

Abstract

One of the most important authors of the New Novel, Claude Simon, perceives scriptural work as being in correlation with mathematical concepts, such as symmetry and geometrics, which manifest themselves both structurally and thematically. Simon takes advantage of mathematical precision to get to a very essence of things such as movement or vision, which are considered in their most fundamental aspects.

Key words: Claude Simon, geometry, symmetry, mathematics, New Novel. **Mots-clés:** Claude Simon, géométrie, symétrie, mathématiques, Nouveau Roman.

²² Marcel Proust, Œuvres complètes, Arvensa Éditions, Paris 2014, p. 5820.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.11

HANNA KOST

ORCID : 0000-0001-5868-8205 Université nationale Ivan Franko de Lviv hannakost@ukr.net

NATALIA KUZYK

ORCID : 0000-0001-8572-4822 Université nationale Ivan Franko de Lviv natalya.hudyma@gmail.com

LE LEXIQUE SOMATIQUE DANS LE ROMAN D'ALAIN ROBBE-GRILLET *DANS LE LABYRINTHE* (INTERPRÉTATION LINGUISTIQUE ET PHÉNOMÉNOLOGIQUE).

INTRODUCTION

Les chercheurs contemporains analysant la littérature française de la deuxième moitié du XX^e siècle sont unanimes à considérer les œuvres des nouveaux romanciers comme influencées par la phénoménologie. Dans les études philosophiques et linguistiques basées sur les théories phénoménologiques, les notions phares telles que la corporéité, l'intentionnalité, la perception, la conscience ou les relations noético-noématiques acquièrent de nouvelles significations particulières l. Ces notions phares caractérisent le courant du Nouveau Roman dont Alain

¹ *Cfr.* В. Кебуладзе, Феноменологія досвіду, Дух і Літера, Київ 2017 (V. Kebouladze, *Phénoménologie de l'expérience*, Dukh et Litera, Kyiv 2017); М. Зубрицька, *Homo legens:* читання як соціокультурний феномен, Літопис, Львів 2004 (М. Zoubrytska, *Homo legens: lecture comme un phénomène socio-culturel*, Litopys, Lviv 2004); Т. Franck, *Lecture phénoménologique du discours romanesque*, Éditions Lambert-Lucas, Limoges 2017; H. Meretoja, *The Narrative Turn in*

Robbe-Grillet est un des représentants marquants. Ces mêmes notions nous serviront de base dans l'analyse de son roman *Dans le labyrinthe*.

Notre objectif est de relever le corpus du lexique somatique dans le texte du roman et d'examiner son rapport avec les notions phénoménologiques de corporéité et de kinesthèse, qui se trouvent à la croisée des études philosophiques et linguistiques. Le texte du roman nous permettra d'expliciter l'influence des études phénoménologiques sur la présentation du lexique somatique qu'il contient.

QUELQUES REMARQUES PRÉLIMINAIRES SUR LA NOTION DU CORPS DANS LA THÉORIE DES PHÉNOMÉNOLOGUES

Les significations proposées par le dictionnaire *Le Petit Robert* constatent que dans sa présentation générale, le terme *corps*, comme nom, se réfère à la partie matérielle des êtres animés. Mais il peut aussi bien exprimer l'organisme humain et un objet matériel caractérisé par ses propriétés physiques². L'adjectif *corporel* désigne ce qui a un corps, ce qui est relatif au corps humain ou ce qui est matériel (inanimé). Le deuxième nom formé à partir du mot *corps* – la *corporéité* – possède plutôt un sens philosophique et représente le « caractère de ce qui est corporel, de ce qui a un corps », et peut viser également l'inanimé³. Dans notre recherche, nous employons le terme *somatique* qui provient du grec *sômatikos* (*sôma* signifie *corps*) et désigne le corps et l'organisme⁴. Dans cette signification, le terme *somatique* est opposé au terme *psychique*, ce qui nous permet d'affirmer qu'il concerne des êtres vivants doués de sensations. Ainsi, en parlant du corps humain, allons-nous mettre un accent spécial sur le corps vivant, l'aspect du corps vivant et les parties du corps vivant.

Les philosophes de toutes les époques, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, ont manifesté un intérêt indéniable pour la question du corps dans ses significations variées. Mais dans notre analyse, nous nous concentrerons sur les définitions qui s'inscrivent dans le cadre des études phénoménologiques. Pour les phénoménologues, « le corps présente un caractère double : à la fois objet dans le monde (corps-chose), il est aussi corps-sujet ou corps propre, c'est-à-dire un ensemble de significations vécues »⁵. Le corps est aussi considéré comme un être sensible, une unité sensorielle où chaque sens est lié aux autres par la synthèse d'un corps

Fiction and Theory. The Crisis and Return of Storytelling from Robbe-Grillet to Tournier, Palgrave Macmillan, New York 2014.

² Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris 1992, pp. 395–396.

Wiktionnaire, https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/corporeite#0.

⁴ Le Petit Robert, op. cit., p. 1831.

⁵ N. Baraquin *et al.*, *Dictionnaire de philosophie. Deuxième édition*, Armand Colin, Paris [1995] 2000, p. 64.

constamment connecté aux différentes manifestations phénoménales (olfactives, auditives, tactiles, etc.)⁶. D'après Maurice Merleau-Ponty, c'est le corps humain qui conçoit la diversité des choses, et la notion de corporéité devient indissociable de la notion de perception, de notre possibilité de « fréquenter » ce monde, de le « comprendre » et de lui trouver une signification »⁷.

Les réflexions du philosophe ukrainien Vakhtang Kebouladze sur la corporéité sont dans le même ordre idée : après avoir réuni et systématisé les acquis des philosophes-phénoménologues des époques précédentes, il a déterminé quatre caractéristiques les plus importantes de la corporéité, à savoir : la permanence, la double sensation ou réversibilité, l'affectivité et la kinesthèse, appelée aussi « le mouvement de soi » 8. C'est à travers ces caractéristiques que nous allons construire notre interprétation du phénomène de la corporéité.

Notre attention se portera d'abord sur la quatrième caractéristique, celle de la *kinesthèse*. Les trois premières caractéristiques (la permanence, la réversibilité, l'affectivité) seront développées au fur et à mesure de notre analyse. Kebouladze souligne que les *kinesthèses* diffèrent des simples mouvements du corps, car elles « ont le caractère propre du "je fais", "je bouge" (il faut compter aussi "je reste sans bouger") ». Les secondes, c'est-à-dire les mouvements du corps, « se montrent sur le corps lui-même »⁹. D'autres philosophes affirment que les *kinesthèses* concernent également le mouvement du corps et son emplacement dans l'espace¹⁰. Ainsi pouvons-nous supposer que la *kinesthèse* peut être mise au même niveau que l'expression « je meus » : je fais un mouvement afin d'accomplir une certaine activité, avec des fins bien concrètes – mieux connaître et découvrir le monde.

Notons que le terme *kinesthèse* fait un certain écho au terme *kinesthésie* qui est associé également aux mouvements du corps. Par sa définition, la *kinesthésie* constitue « un ensemble des sensations relatives au mouvement du corps ; sensation interne du mouvement des parties du corps assurée par le sens musculaire (sensibilité profonde des muscles) et par les excitations du labyrinthe de l'oreille interne »¹¹.

Par contre, l'adjectif *kinesthésique* dérivé de la *kinesthésie* s'attache plutôt à la notion de la perception (perception visuelle du mouvement) et aux sensations (la composante kinesthésique de la sensation visuelle)¹².

⁶ T. Franck, op. cit., p. 146.

⁷ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris 1945, p. 274.

⁸ В. Кебуладзе, *ор. сіт.*, р 232.

⁹ Ihidem

¹⁰ О. Лимар, « Значення поняття 'тілесність' та 'простір' в розробці інтерсуб'єктивної тематики (на основі робіт Едмунда Гусерля) », Гуманітарні студії 23, Київський університет 2014, 44–50 (О. Lymar, « La valeur du concept de 'corporéité' et d''espace' dans le développement des thématiques intersubjectives (d'après les travaux d'Edmund Husserl) », *Sciences humaines* 23, Université de Kyiv 2014, pp. 44–50).

¹¹ Le Petit Robert, op. cit., p. 1061.

¹² A. Rabatel, « L'intrication des perceptions et des modalités dans la recette de la soupe au pistou », [dans :] M. Zázrivcová (dir.), Sens (inter) dits 3. Analyse du discours, pragmatique, L'Harmattan, Paris 2021, pp. 43–63.

En faisant le bilan de ces pensées théoriques, nous admettons la définition du terme *kinesthèse* proposée par Kebuladze. Cette définition est en relation directe avec la phénoménologie. Pour lui, la *kinesthèse*, c'est d'abord le mouvement lié aux sensations, et ce mouvement prévoit « je peux me déplacer, bouger dans l'espace »¹³. Ces explications se rapportent aussi bien aux idées phénoménologiques qu'aux réflexions perceptives : elles concernent le mouvement du corps, sa position dans l'espace, le mouvement pour découvrir le monde, c'est-àdire le voir, le toucher, l'entendre, le goûter, le sentir.

Revenons maintenant au phénomène de la « permanence du corps », de la permanence de l'expérience corporelle en tant que deuxième caractéristique de la corporéité présentée par Kebuladze. Suivant ce trait, le corps, en sa totalité, représente le point du départ pour notre possibilité de communiquer avec le monde. C'est aussi un horizon latent et stable de notre expérience de la perception du monde.

La réversibilité du corps, qui vient comme troisième particularité de la corporéité, permet de percevoir le monde grâce à son corps, et en même temps de percevoir son corps comme élément du monde. La sensibilité du corps se caractérise par une double représentation : premièrement, le corps ressent le monde et, deuxièmement, il peut être ressenti par l'homme lui-même.

L'affectivité, quatrième caractéristique, signifie la capacité de ressentir la douleur, le plaisir, ce qui différencie notre corps d'une chose¹⁴. Une chose, en tant que corps matériel inanimé, peut être détériorée, mais elle n'est pas dotée de sensibilité, elle ne ressent jamais la douleur ni le plaisir, qui sont propres à un corps vivant.

Ces réflexions phénoménologiques sur les caractéristiques de la corporéité seront au centre de notre étude du texte du roman *Dans le labyrinthe*.

LES NOTIONS DE CORPS, DE CORPORÉITÉ ET DE LEXIQUE SOMATIQUE DANS LES RECHERCHES LINGUISTIQUES.

Des experts en linguistique et en littérature s'interrogent aussi sur la question du corps, de la présentation de son mouvement et plus spécialement des gestes et de la posture corporelle dans les textes littéraires.

La prise en compte du sensoriel et du gestuel dans l'expression de la corporéité désigne, en linguistique cognitive, « la conceptualisation du rapport incarné du sujet au monde par l'engagement moteur et sensoriel multimodal, et les traces que laissent ces représentations dans les formalismes langagiers (organisation du lexique, constructions) »¹⁵.

¹³ В. Кебуладзе, *ор. сіт.*, р. 324.

¹⁴ В. Кебуладзе, *ор. сіт.*

¹⁵ D. Bottineau, « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques

En parlant de la corporéité dans les textes littéraires, les chercheurs ukrainiens mettent en lumière la corporéité poétique, romanesque, littéraire comme élément important de ceux-ci. À leur avis, cette corporéité, dite artistique, est généralement exprimée par le vocabulaire somatique et constitue une catégorie à multiples facettes en représentant tout moyen de manifestation de l'existence physique d'un être humain¹⁶. Pour Maryna Olkhovyk, le concept de corporéité, en tant que catégorie à multiples facettes, peut être structuré sous forme d'un schéma systématisant les connaissances des locuteurs natifs sur la corporéité et les outils langagiers qu'ils utilisent pour exprimer ce fond cognitif¹⁷. Irvna Galutskikh préfère la corporéité littéraire, traitée comme une construction complexe intégrant les paramètres cognitivo-sémiotiques et comprenant trois dimensions fondamentales - cognitive (mentale), narrative et verbale (discursive). Dans son interprétation, la dimension cognitive de la corporéité embrasse les trois thématiques suivantes : somatiques (physiologiques), sensorielles (émotionnelles) et mentales, tandis que la dimension narrative concerne le sujet du corps érotisé, sensoriel, socialisé. La dimension verbale, à son tour, englobe les nominations dénotatives des parties du corps, ses nominations métaphoriques et symboliques liées avec la notion du corps¹⁸.

Dans son aspect social, la corporéité permet d'examiner les gestes, les mouvements et la position du corps, qui jouent l'un des rôles les plus importants dans le processus de la communication orale. En tant que mouvements corporels significatifs, appelés *kinemas*, les gestes, les expressions faciales, les postures deviennent des éléments centraux de la sémiotique non verbale et constituent l'objet d'étude de la *kinésique*¹⁹. Pour les linguistes, la *kinésique* est une discipline où le *kinème* (du grec *kinesis* – mouvement) désigne un mouvement du corps emblématique, un geste symbolique ou un mouvement d'une certaine partie du corps humain

cognitives », *Intellictica* 56, 2011, pp. 187–220, https://www.persee.fr/doc/intel_0769-4113_2011_num 56 2 1152> [consulté le 13/01/2022].

¹⁶ М. Ольховик, М. Лозова, « Своєрідність репрезентації концепту тілесність в англомовних періодичних виданнях » (M. Olkhovik, M. Lozova, « The uniqueness of representation of the concept of corporality in the English-language periodicals »), *Modern directions of theoretical and applied researches*, 2015 (Філософія і філологія), https://www.sworld.com.ua/konfer38/531. pdf> [consulté le 13/01/2022].

¹⁷ Ihidem.

¹⁸ І. Галуцьких, « Художня тілесність як конструкт » (І. А. Galutskikh, « Literary corporeality as a Construct »), Нова філологія 66, 2014, pp. 61–65, [consulté le 13/01/2022].

¹⁹ А. Слащук, « Розуміння кінесики та її структурної одиниці в контексті невербальної комунікації » (А. Slashchuk, « The comprehension of kinesics and its structural unit within the context of nonverbal communication »), Вісн. Луган. Нац. Ун-ту ім Т. Шевченка 16 (227), Луганськ 2011, https://evnuir.vnu.edu.ua/handle/123456789/650 [consulté le 13/01/2022]; Ф. Бацевиц, Основи комунікативної лінгвістики (F. Batsevytch, *Principes fondamentaux de la linguistique communicative*), Академія, Київ 2004.

pour exprimer une certaine signification²⁰. C'est de là que vient que le nom *kiné-sique*, ou science des gestes quotidiens, qui étudie la communication par les mouvements et la position du corps. Cette conception des parties du corps et de la sensation de ses mouvements est associée aussi au sens de l'adjectif *kinésique*.

Alain Rabatel évoque la question de la perception kinesthésique et témoigne d'un intérêt particulier pour l'expression linguistique des perceptions en discours. Les perceptions kinesthésiques autorisent la saisie des déplacements de différentes parties du corps grâce au sens musculaire, indépendamment de la vue et du toucher²¹.

Au début de notre article, nous avons cité l'adjectif *somatique* pris en son sens général, « relatif au corps humain »²². Dans les études linguistiques, *somatique* englobe les unités lexicales décrivant le corps uniquement d'après ses dimensions physiques. De nombreux problèmes linguistiques peuvent être étudiés à travers le prisme du lexique somatique; citons entre autres les expressions phraséologiques dont ce lexique fait partie, les figures stylistiques formées sur la base des mots désignant le corps ou ses parties, les études comparatives de sa présentation dans différentes langues.

La présente étude nous a permis de relever un éventail de termes se référant au corps et se trouvant à la croisée de la linguistique et de la phénoménologie. Ces termes vont servir de support terminologique à notre analyse textuelle. Il s'agit, entre autres, de la corporéité, de la kinesthèse, de la kinésique et du lexique somatique. La corporéité (comme nous l'avons expliqué ci-dessus) est une catégorie phénoménologique possédant quatre caractéristiques importantes : la permanence du corps, la réversibilité, l'affectivité et la kinesthèse, qui permettent au corps vivant de découvrir le monde. Nous prêtons une attention particulière à la notion de kinesthèse, qui constitue un phénomène indissociable de la corporéité et qui représente la position, le mouvement des organes du corps, les mouvements du déplacement dans l'espace, les sensations motrices du corps. Précisons que nous distinguons les termes de kinesthèse et de kinème : le premier signifie le mouvement du corps par soi-même (c'est moi qui fais un mouvement quelconque), et le deuxième signifie le mouvement d'une certaine partie du corps humain servant de moyen de communication non-verbal. Les deux appartiennent à des domaines différents : le kinème est l'objet d'étude de la kinésique se rapportant à la linguis-

²⁰ Н. Тхор, « Кінесика як складова частина невербальної комунікації » (N. Tkhor, « Kinesics as a part of nonverbal communication »), Записки з романо-германсьої філології 1 (36), 2016, pp. 181–186, http://rgnotes.onu.edu.ua/article/view/78871 [consulté le 13/01/2022]; І. Колегаєва, « Вербалізація емотивної невербалістики в англомовних словниках і текстах » (І. Kolegaeva, « Verbalization of emotive gesture kinemes in the English language and belles-lettres text »), Вісник Київського національного лінгвістичного університету, Серія Філологія 15, № 2, Київ 2012, pp. 57–62, http://kolegaeva.onu.edu.ua/12-statti/20-verbalizatsiia-emotyvnoi-ne-verbalistyky [consulté le 13/01/2022].

²¹ A. Rabatel, op. cit., p. 47.

²² Le Petit Robert, op. cit., p. 1831.

tique, et la *kinesthèse*, à son tour, représente une notion philosophique. Puisque le but de notre analyse est de montrer les moyens langagiers qui expriment les mouvements du corps humain comme une des façons de découvrir le monde, nous allons privilégier le terme de *kinesthèses* et les trois autres caractéristiques de la corporéité (la permanence du corps, la réversibilité, l'affectivité). Elles vont nous servir d'outils pour l'analyse linguistique et stylistique du texte du roman *Dans le labyrinthe*.

La notion de corporéité dans son aspect linguistique sera examinée dans le texte du roman à travers le lexique somatique. Donc, la corporéité, avec ses quatre caractéristiques, et le lexique somatique seront les deux termes opérationnels pour l'analyse des moyens linguistiques et stylistiques du roman *Dans le labyrinthe*.

LES RÉALISATIONS TEXTUELLES DU LEXIQUE SOMATIQUE ET DE LA CORPORÉITÉ DANS LE TEXTE DU ROMAN $DANS\ LE\ LABYRINTHE$

Lors de notre étude du texte du roman d'Alain Robbe-Grillet *Dans le labyrinthe*, nous avons relevé un corpus des occurrences des parties du corps. Ce corpus se compose de 48 unités, qui comprennent des noms tels que bras, main, jambe, pied, crâne, cou, visage, épaule et autres. Parmi ces termes, nous avons privilégié ceux qui désignent les parties du visage et les parties du corps proprement dit, car leur fréquence d'emploi dans le texte est plus notable. Nous analyserons également le lexème *corps*, que nous plaçons à part et qui apparaît dans le texte à 63 reprises (voir Annexe 1).

Parmi les termes présentant les parties du visage et les parties du corps dans le texte, nous avons relevé les trois lexèmes dont l'occurrence est la plus importante, à savoir : 'main' (132 occurrences), 'yeux' (91) et 'tête' (87). Nous avons constaté au cours de cette analyse textuelle que ces lexèmes désignant des parties du corps ne sont pas déterminés par des qualificatifs particuliers. Les rares caractéristiques trouvées ne concernent que la forme ou la couleur de la partie du corps concernée. Citons-en quelques exemples : *tête* blême *du soldat* (p. 39)²³, *une tête* ovale (p. 13), *jeune femme aux yeux* clairs (p. 84), *ses yeux* gris (p. 70), *ses doigts sont* rouges (p. 35), *une* grosse *main* (p. 40).

Comme nous l'avons expliqué dans la partie théorique, la *kinesthèse* porte sur le mouvement, lequel nous renvoie inévitablement aux verbes désignant toutes sortes de mouvements. Une fois relevés les lexèmes dénommant les trois parties du corps les plus représentées dans le roman (la tête, les yeux, les mains), nous allons analyser les verbes qui sont associés à ces termes.

²³ Tous les exemples sont tirés du roman *Dans le labyrinthe* d'Alain Robbe-Grillet (Éditions de Minuit, Paris 1959), les références se limitant à indiquer le numéro de page.

Les verbes les plus fréquents sont tourner, hocher, remuer, baisser, abaisser, se lever et lever : il tourne la tête vers le rectangle noir (p. 31) ; le soldat hoche la tête d'un air évasif (p. 140) ; l'homme baisse les yeux vers le bout de sa canne (p. 149) ; l'homme abaisse les yeux sur la neige vierge (p. 51) ; le soldat abaisse les yeux vers le papier brun, taché, et la ficelle distendue (p. 100) ; partout des mains se lèvent (p. 25) ; sans lever la tête (p. 109).

Chose intéressante, le lexème *corps* est accompagné de verbes de mouvement précédés de la préposition *sans*, ce qui exprime l'absence de mouvement, de déplacement. Cette explication s'inscrit dans la théorie des kinesthèses : si les verbes de mouvement auprès du nom *corps* expriment sa position dynamique, son déplacement dans l'espace, les syntagmes verbaux précédés de *sans* présentent aussi la position du corps dans l'espace, mais sa position fixe, statique : sans bouger *le reste du corps*, *il a tourné la tête* (p. 34) ; sans bouger *le corps* (p. 127) ; sans presque remuer *le corps* (p. 158).

Les déplacements ou les positions du corps dans l'espace peuvent être exprimés non seulement par les verbes tels quels, mais également par les participes passés de ces verbes exprimant toujours le mouvement et qualifiant des parties du corps : ... les yeux grands ouverts tournés vers le soldat ... (p. 42) ; les deux mains enfouies dans les poches (p. 33) ; ... les deux mains cachées dans les poches de sa capote (p. 22).

Les extraits que nous venons d'analyser contiennent des marqueurs explicites de la présence du corps ou de ses parties et de leurs déplacements éventuels dans l'espace qui illustrent partiellement le phénomène des kinesthèses. Nous tenons à souligner le fait que les kinesthèses impliquent le sens du mouvement, mais avec un but bien concret – pour mieux connaître, découvrir le monde, pour voir l'environnement ou toucher un objet : ... il veut se tourner, afin de regarder... (p. 192) ; il se redresse et se met en devoir de continuer sa route, afin d'aller d'abord voir là-bas... (p. 157) ; ... le soldat essaie de voir ... mais il a beau se soulever à demi de sa chaise, pour dominer les têtes des buveurs qui l'entourent, il n'aperçoit plus nulle part... (p. 175).

Une autre idée suggérée par le texte du roman et s'inscrivant dans la théorie phénoménologique des kinesthèses concerne les mouvements, les déplacements qui sont bien familiers au corps car ils s'effectuent presque par réflexe : la marche, la course, l'ouverture d'une porte ou le fait de s'asseoir sur une chaise. De ce point de vue, les exemples qui suivent attirent notre attention par la description *détaillée* de certains déplacements du corps. Dans le premier extrait qui suit, nous relevons une accumulation de gérondifs ou de répétitions :

On marche *en courbant* un peu plus la tête, *en appliquant* davantage sur le front la main qui protège les yeux, laissant tout juste apercevoir quelques centimètres de sol devant les pieds, quelques centimètres de grisailles où les pieds *l'un après l'autre* apparaissent, et se retirent en arrière, *l'un après l'autre*, alternativement (p. 11, les italiques sont de nous).

Dans le deuxième extrait, l'expression *franchir le seuil* est enrichie par une succession de verbes précisant différentes actions : *secouer, enlever, taper* :

Avant de franchir le seuil, l'enfant secoue sa pèlerine noire et enlève son béret, qu'il tape à deux reprises contre le montant de bois de la porte vitrée, pour faire tomber les fragments de glace qui se sont formés dans les plis de l'étoffe (p. 38).

Cette façon circonstanciée de présenter les kinesthèses dans le texte nous permet de parler d'expression linguistique de la perception kinesthésique et correspond à la vision phénoménologique, qui vise à orienter l'attention sur le plus simple, le plus habituel.

Rappelons que la kinesthèse n'est qu'une des quatre caractéristiques importantes de la corporéité, à coté de la permanence, de la réversibilité et de l'affectivité.

Le passage qui suit illustre parfaitement l'idée phénoménologique de la permanence du corps. Il est clair que nous ne pouvons pas nous débarrasser de notre corps, il est toujours avec nous, c'est lui qui rend possible notre existence dans le monde. Notre corps est toujours pris comme un point de départ pour notre découverte du monde : nous pouvons le saisir là où nous sommes, où notre corps nous permet de repérer l'environnement. Dans le texte, les adverbes de lieu (*ici, dehors, là-bas*), les prépositions (*entre, près de, loin de*), les locutions prépositionnelles (*sur la droite, sur la gauche*) servent de marqueurs langagiers de ce repérage : *je suis seul* ici, *maintenant, bien à l'abri*. Dehors *il pleut* ...; ici *le soleil n'entre pas, ni le vent, ni la pluie, ni la poussière* (p. 9); sur la droite, *une forme simple plus estompée*... (p. 12).

En ce qui concerne la réversibilité, ou autrement, la double sensation, nous pouvons souligner que, d'une part, notre corps ressent le monde lui-même, et que d'autre part, ses parties peuvent être ressenties par lui-même. Ces particularités philosophiques sont explicites dans le roman : sa main s'est posée sur la poignée de porcelaine, lisse, froide sous la paume (p. 102) ; le soldat passe son doigt sur la plaque polie (p. 96). Le personnage touche avec sa main la matière de la poignée – la poignée de porcelaine, et passe son doigt sur la plaque polie.

En revanche, l'homme a aussi la possibilité de toucher son corps, de voir les parties de son propre corps, de le ressentir : la main est déjà engourdie par le froid et il ne sent plus rien du tout (p. 96). Nous comprenons bien que engourdie par le froid veut dire qu'il ressent que sa main est paralysée par le froid. L'expérience tactile démontre bien cette réversibilité du corps : il passe une main devant ses yeux, sur son front, dans ses courts cheveux grisâtres (p. 129) ; il sent non seulement sa gorge sèche, mais tout son corps qui le brûle, malgré le froid (p. 120) ; le soldat ne sentait plus son corps (p. 168).

À part ces sensations tactiles comme manifestations physiques de la réaction de notre corps à l'environnement, le corps peut ressentir l'effet de la douleur ou du plaisir, qui présentent une double réaction : une affectivité physique et psychologique, cette dernière nous distinguant des choses. Dans le texte, les passages relatifs à la notion de la douleur illustrent bien cette réflexion : Une douleur aiguë

lui a traversé le côté gauche (p. 168); une vive douleur lui a traversé le côté, douleur très violente, mais non pas insupportable. Il était fatigué (p. 170). Chaque fois le nom douleur est précisé par un adjectif épithète sémantiquement marqué: une douleur aiguë, une vive douleur, une douleur très violente, non pas insupportable.

CONCLUSION

La présente étude nous permet de dresser un bilan théorique et pratique de la question de la corporéité et de ses caractéristiques. La corporéité et le lexique somatique sont présentés à travers les réflexions phénoménologiques et leur présentation linguistique et stylistique.

La corporéité en tant que catégorie phénoménologique repose sur la conception du corps sensible dont les quatre caractéristiques sont la permanence, la réversibilité, l'affectivité et la kinesthèse. C'est à travers elles que nous percevons le monde, que nous le découvrons par notre propre expérience. Chacune de ces caractéristiques nous a fourni un cadre de réflexion extrêmement riche, confirmant que notre corps forme avec nous un tout indissociable ; il peut établir le contact avec le monde et, à la fois, être ressenti par lui-même. Quelle que soit la position de notre corps, en mouvement ou fixe, il éprouve la douleur ou le plaisir, ce qui nous différencie des choses. Lors de l'examen des quatre caractéristiques de la corporéité, une attention particulière a été portée au phénomène de la kinesthèse. Nous avons examiné cette notion philosophique dans le roman *Dans le labyrinthe* d'Alain Robbe-Grillet qui, en tant que représentant du Nouveau Roman, a été influencé par la phénoménologie.

La notion de corporéité a trouvé une expression assez riche dans le texte de ce roman, comme une catégorie à multiples facettes : elle représente tout moyen de manifestation de l'existence physique d'un être humain, grâce au vocabulaire somatique étroitement lié avec ses quatre caractéristiques phénoménologiques.

Le roman *Dans le labyrinthe* d'Alain Robbe-Grillet nous a permis, primo, de relever un corpus de lexique somatique utilisé comme moyen langagier de présentation de la corporéité, et, secundo, d'examiner la réalisation textuelle des quatre caractéristiques de cette dernière.

Comme le montre notre étude, le corpus du lexique somatique est constitué de 48 unités et comprend les noms désignant des parties du corps (ses membres, les parties du visage), ainsi que le terme *corps* lui-même. L'analyse de ce corpus nous a amenés logiquement à envisager les quatre caractéristiques de la corporéité, où il est apparu que cette notion est plus ample que celle du lexique somatique.

Il est à préciser que la kinesthèse en tant qu'élément important de la corporéité est reliée aux mouvements du corps et est donc dans l'orbite du verbe et du groupe verbal. Dans le texte, les adverbes de lieu, les prépositions et les locutions prépositionnelles marquent d'une manière explicite l'idée du corps en tant que point de départ permanent pour notre découverte du monde. La réversibilité, pour ce qui est de son mode d'expression linguistique, nous renvoie *grosso modo* aux verbes de mouvement. L'affectivité, à son tour, se caractérise par l'emploi d'un lexique sémantiquement marqué.

Les perspectives ouvertes par notre analyse peuvent poser des jalons pour l'étude du lexique somatique par rapport aux éléments de la kinésique – les gestes, la posture, les expressions du visage, qui sont bien présents dans l'œuvre et peuvent nous apporter des thèmes de recherches ultérieures. Une telle étude sera aussi l'occasion d'approfondir et de compléter les analyses de textes des nouveaux romanciers à travers les autres catégories phénoménologiques.

THE SOMATIC LEXICON IN ALAIN ROBBE-GRILLET'S NOVEL DANS LE LABYRINTHE (LINGUISTIC AND PHENOMENOLOGICAL INTERPRETATION)

Abstract

This study is a theoretical and practical assessment of corporeality and its characteristics. The article presents corporeality and somatic vocabulary through the prism of phenomenology as well as their linguistic and stylistic representation in the text. Corporeality is a phenomenological category based on the notion of the "corps sensible." Its four characteristics are: constancy, reversibility, affectivity and kinesthesis. The study analyses peculiarities of these four characteristics and pays close attention to the phenomenon of kinesthesis. We considered this philosophical concept in the novel *Dans le labyrinthe* by Alain Robbe-Grillet, representative of the New Novel, who was notably influenced by phenomenology. The analysis of this novel has shown a body of somatic lexicon as one of the linguistic means of representing corporeality. The study has also analyzed the textual realization of the four characteristics of corporeality.

Key words: phenomenology, corporeality, kinesthesis, verbs of movement, somatic lexicon, New Novel.

Mots-clés : phénoménologie, corporéité, kinesthèse, verbes du mouvement, lexique somatique, Nouveau Roman.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.12

JUSTYNA ŁUKASZEWICZ
ORCID : 0000-0003-2140-3610
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
justyna.lukaszewicz@uwr.edu.pl

L'IMAGE DE LA SARDAIGNE DANS LES PREMIÈRES TRADUCTIONS DU ROMAN *CANNE AL VENTO* DE GRAZIA DELEDDA EN FRANÇAIS ET POLONAIS

INTRODUCTION

Grazia Deledda, prix Nobel de littérature de l'année 1926, est née à Nuoro (Sardaigne) en 1871 et morte à Rome en 1936. Elle a publié le roman *Canne al vento* en 1913. Son action se déroule entre la présentation et la mort d'Efix, l'unique serviteur des demoiselles Pintor (Ruth, Ester et Noémie), qui cultive pratiquement sans compensation le dernier lopin de terre resté à ses patronnes. Il leur est inconditionnellement dévoué par sincère attachement mais aussi par un sentiment de culpabilité : en effet, au départ, il y avait quatre sœurs et Efix avait aidé l'une d'elles, Lia, à s'enfuir de l'étouffant milieu sarde, en tuant involontairement son père. Lia est la seule de la famille à s'être révoltée, à avoir quitté l'île pour le continent, à s'être mariée et à avoir eu un enfant. Celui-ci, devenu jeune homme et ayant perdu ses parents, débarque chez ses tantes et bouscule leur existence et celle d'Efix.

Canne al vento appartient à la « première époque sarde » (antérieure à 1919) de l'écrivaine, pendant laquelle, comme ensuite à partir de 1928 jusqu'à sa mort, ses écrits ont été « nourris de l'énorme sève de la Sardaigne »¹. Dans ce roman, la construction du sens est liée à un « rapport référentiel entre fiction et réalité » par-

¹ M. Venga-Le Lannou, « Grazia Deledda et la Sardaigne », Revue de géographie de Lyon 39, nº 2, 1964. p. 63. Marthe Venga-Le Lannou a confronté l'œuvre de la romancière et la réalité géographique pour dresser une carte de la Sardaigne deleddienne et observer que « le véritable théâtre

ticulièrement fort car il évoque « des lieux et des espaces [...] géographiquement situables et reconnaissables »², la terre de l'enfance et de la jeunesse de Deledda, dont le village de Galtellì qu'elle a souvent visité, devenu Galte dans *Canne al vento*. La complexité de l'image de la Sardaigne inscrite dans cette œuvre résulte du fait que les descriptions minutieuses de paysages et de lieux s'accompagnent d'expressions sardes ainsi que de références aux croyances locales, aux éléments de la culture matérielle, aux rapports humains, à l'opposition entre l'île et le monde extérieur, ou encore d'une perception métaphorique des éléments de l'espace, tels les roseaux du titre.

J'ai comparé les premières traductions de ce roman en français et en polonais, en examinant les procédés par lesquels l'image de la Sardaigne inscrite dans l'œuvre originale a été rendue ou déformée. L'objectif de l'étude est de découvrir laquelle des versions offre aux nouveaux lecteurs le plus de contact avec la culture sarde et réalise davantage le programme conçu par l'écrivaine de « raconter la Sardaigne au monde »³. L'analyse portera sur un choix de culturèmes⁴ parmi les plus emblématiques, pour examiner comment ils ont été traités par les deux traductrices :

le culturème peut être rendu par des lexies simples ou composées, par des syntagmes ou par des unités phraséologiques, par des expressions idiomatiques ou par des allusions culturelles, par un minitexte ou encore par une unité de traduction zéro lorsque le culturème et le traductème sont absents du texte cible⁵.

Notamment, trois *landmarks*⁶ (lieux typiques immédiatement reconnaissables) – les *muristenes*, le *nuraghe* et la *tanca* – se sont imposés comme témoins représentatifs de la sardité à partir d'une double expérience qui a précédé cette étude : la fréquentation des romans de Deledda et les visites en Sardaigne. Le matériel a été complété par un échantillon de noms d'êtres légendaires, de divertissements typiques, de *realia* culinaires et botaniques, ainsi que d'expressions sardes. J'ai pris aussi en considération les notes attribuables aux traductrices, pour observer dans quelle mesure ces péritextes⁷ participent à la (re)création de l'image de la Sardaigne.

du roman de Grazia Deledda » n'est qu'une partie de l'île, mais un "morceau exemplaire" : le pays de Nuoro et ses contrées de la Barbagia et de la Baronnie ». *Ibidem*, p. 66.

² A. Aziethen, « La littérature et l'espace », Arborescences 3, 2013 (Lire le texte et son espace : outils, méthodes, études), p. 18.

³ B. Wagner, « La duplice enunciazione, o come "tradurre la Sardegna" per lettori non-sardi », [dans :] *Dalla quercia del monte al cedro del Libano. Le novelle di Grazia Deledda*, a cura di Giovanni Pirodda, ISRE Edizioni – AIPSA Edizioni, Nuoro – Cagliari 2010, p. 192.

⁴ Le culturème peut être défini comme « la plus petite unité porteuse d'information culturelle ». G. Lungu-Badea, « Remarques sur le concept de *culturème* », *Translationes* 1, 2009, p. 69.

⁵ *Ibidem*, pp. 70–71.

⁶ Voir D. Stefanelli, « La Sardegna dei linguisti e la Sardegna per i turisti : consonanze e dissonanze discorsive a inizio Novecento », *Italianistica Debreceniensis* XXIV, 2018, p. 28.

⁷ Les paratextes sont des productions qui accompagnent le texte, « l'entourent et le prolongent, [...] pour le *présenter* ». Un paratexte situé « dans l'espace du même volume » que le texte présenté est un péritexte (G. Genette, *Seuils*, Éditions du Seuil, Paris 2002, pp. 7, 11).

TRADUCTRICES

La version française a été créée par Marc Hélys. C'est un des pseudonymes de Marie Léra (1864–1958), née Hortense Marie Héliard à Saint-Nazaire, mariée à un diplomate mexicain, écrivaine et journaliste, traductrice de l'anglais, de l'italien, du suédois et du polonais. Elle a écrit deux livres féministes dont *Le Jardin fermé, scènes de la vie féminine en Turquie* (1908), traduit en polonais (1911). Elle a participé à la mystification qui a été à la source du roman *Les Désenchantées* (1906) de Pierre Loti, qu'elle a dévoilée dans son livre *L'Envers d'un roman. Le Secret des « Désenchantées » révélé par celle qui fut Djénane* (1923)⁸. Sa traduction de *Canne al vento*, intitulée *Des roseaux sous le vent*, a été publiée à Paris, chez Bernard Grassez, en 1919⁹. Elle a traduit auparavant *Nel deserto* de Deledda (*Dans le désert*, 1912).

Ida Ratinowowa n'est connue que pour sa version polonaise de *Canne al vento*¹⁰. Publiée par la maison d'édition Mewa de Varsovie en 1934, cette traduction a été présentée comme « autorisée ». On y a reproduit une photo de Deledda datée du 4 mai 1934 et dédicacée « Alla signora Ida Ratinow », ce qui invite à chercher à découvrir d'éventuelles relations entre l'écrivaine et la traductrice¹¹.

APERÇU GÉNÉRAL DES TRADUCTIONS

Dans la version d'Hélys, des phrases traduites s'alternent avec des fragments inspirés du texte de départ. Certains passages ont été déplacés, quelques informations ont été ajoutées, d'autres anticipées par rapport à l'organisation originale. En réécrivant le texte, Hélys a effectué des opérations d'anticipation, d'addition et d'élimination. Par exemple, elle a éliminé ou atténué certaines références à la foi en Dieu qui, pourtant, constituent un élément important de la description du personnage principal et de son milieu. Parmi les amplifications, notons celles qui

⁸ I. Piechnik, « Turcismes chez Pierre Loti et leurs traductions en polonais », *Romanica Cracoviensia* 15, n° 3, 2015, p. 234. Voir aussi : https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb11790250g [consulté le 04/01/2021].

⁹ Une nouvelle traduction française portant le titre *Roseaux au vent* et signée Marie Billoret a été publiée en 2014 (ebook Falige Editore), alors que la traduction de Ratinowowa est restée la seule version polonaise de ce roman.

Le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Pologne ne note aucun autre ouvrage de cette auteure. Dans son travail consacré aux traductrices polonaises de l'œuvre deleddienne en Pologne, Jadwiga Miszalska les divise en figures importantes et peu connues dans les cercles littéraires. Elle place Ratinowowa dans la seconde catégorie et ne fournit aucune autre information sur elle. J. Miszalska, « Quando le donne traducono donne », [dans :] Altre : il doppio e le alterità femminili nella cultura italiana e europea, A. Tylusińska-Kowalska, D. Lipszyc, G. Gilloni-Gaździńska (dir.), Uniwersytet Warszawski, Warszawa 2019, pp. 9–24.

¹¹ À ce stade des recherches, j'ai vérifié que l'archive de l'ISRE de Nuoro ne possède pas de documents attestant des contacts de l'écrivaine avec les traducteurs polonais.

mettent en évidence le lieu de l'action : la phrase d'ouverture qui n'a pas d'équivalent dans l'original (« C'est en Sardaigne », MH, 1), ou l'information, ajoutée à l'intention du lecteur francophone, que le village de Galté où vivent les personnages principaux du roman est « sarde » (MH, 5).

Ratinowowa pratique fréquemment l'omission. De l'avis de Mieczysław Brahmer, la traductrice n'a pas été capable de rendre le style de l'œuvre, ne maîtrisait pas suffisamment le polonais, et son texte est bourré de maladresses, de fautes de grammaires et d'erreurs de traductions¹². Les exemples donnés par le critique comprennent l'élimination d'une réflexion d'Efix sur des esprits (êtres légendaires) et des équivalents erronés d'éléments culturels tels que le *nuraghe*, les *fichi d'India* et le *gattò*.

ARCHITECTURE SACRÉE : LES MURISTENES

La foi (notamment le sens du péché et le besoin d'expiation), les rites religieux et les églises jouent un rôle important dans le roman. En particulier, il y est abondamment question du sanctuaire de Notre Dame du Remède (Nostra Signora del Rimedio) et de la fête annuelle qui y est organisée¹³. L'édifice possède un trait typique de certaines églises et sanctuaires ruraux de Sardaigne : il est entouré de petits logements destinés à accueillir les pèlerins, appelés *cumbissias* ou *muristenes*.

(1) Le dame Pintor avevano a loro disposizione due **capanne** fra le più antiche **(tutti gli anni ne venivan fabbricate di nuove)** dette appunto *sas muristenes de sas damas*, perché divenute quasi di loro proprietà in seguito a regali e donazioni fatte alla chiesa dalle loro ave fin dal tempo in cui gli arcivescovi di Pisa nelle loro visite pastorali alle diocesi sarde sbarcavano nel porto più vicino e celebravano messa nel Santuario. (GD, 76-77)

Les dames Pintor disposaient de deux **cabanes** parmi les plus anciennes **(on en élevait de nouvelles tous les ans)**. Ces deux cabanes étaient dites **« les maisons des dames »**, parce qu'elles étaient devenues la propriété de leur famille depuis certaines donations faites à l'église par leurs ancêtres qui, déjà, fréquentaient ce lieu au temps où les archevêques de Pise, dans leurs visites pastorales aux diocèses sardes, célébraient la messe dans le sanctuaire. (MH, 71)

Panny Pintor dysponowały dwoma **namiotami**, które uważane były za najstarsze i zostały jednocześnie ich własnością wskutek prezentów i nabożnych darów, jakie przodkowie ich składali kościołowi w czasie, gdy arcybiskupi Pizy lądowali jeszcze w bliskim porcie, odwiedzali sardyńskie gminy i odprawiali mszę w kościółku Pielgrzymów. (IR, 57)

Les *cumbissias* ¹⁴ sont des constructions en dur, qui ne devraient donc pas être désignées par le terme de « tentes » (*namioty*) employé à cet endroit dans le

¹² M. Brahmer, « Literatura włoska », Rocznik Literacki, 1934, p. 9.

¹³ Le prototype de ce sanctuaire se trouve à Orosei.

¹⁴ Sur ce terme, voir p. ex. les considération de Massimo Pittau (<http://www.pittau.it/Sardo/cumbissia.html>) qui relève la fonction de dortoir de ces locaux et l'ancienneté du terme (« Non deve stupire per nulla il fatto che le *cumbissias*, tanto come costruzioni quanto come nome risalgano tanto indietro nel tempo, fino all'epoca nuragica. »)

texte polonais. Dans cette traduction disparaît toute trace de l'expression sarde sas muristenes de sas damas, utilisée dans l'original pour indiquer les cumbissias des dames Pintor, en soulignant leur statut au sein de la communauté locale. La version d'Hélys, qui traduit cette expression en français et la met entre guillemets, se situe à mi-chemin entre l'original et la version polonaise. Dans cette dernière manque aussi l'information qu'au fil du temps, on a construit de nouvelles cabanes.

ÊTRES FANTASTIQUES

Dans le roman examiné, la religion chrétienne est présente sous diverses formes, mais l'univers représenté est peuplé aussi de créatures fantastiques des légendes sardes qui contribuent à créer une atmosphère toute particulière, faite à la fois de réel et de surréel. Dans la version française, on trouve généralement les équivalents exacts des êtres légendaires et des explications qui accompagnent leurs noms. Les plus caractéristiques ont été repris tels quels de l'original, parfois avec des coquilles : ammaladoce au lieu d'ammattadore, « le follet aux sept bonnets où il cache un trésor » (MH, 5) ; panas au lieu de janas, « petites fées qui, pendant le jour, restent dans leur demeures de rochers, occupées à tisser une étoffe d'or sur un métier d'or » (MH, 6). Quant à la traductrice polonaise, elle a éliminé un long passage consacré à ces êtres, faisant ainsi disparaître l'ammatadore et les janas. Cependant, à d'autres endroits, elle a gardé les panas et la Giobiana :

- (2) Efix sentiva il rumore che **le panas (donne morte di parto)** facevano nel lavar i loro panni giú al fiume, battendoli con uno stinco di morto [...]. (GD, 33)
 - [...] il entendait le bruit que **les panas**, **c'est-à-dire les femmes mortes en couches**, font en lavant leur linge à minuit, et en le battant avec un tibia de mort [...]. (MH, 5)
 - [...] uświęcone gałązki oliwne i woreczek z jęczmieniem dla obrony przed "panas", blądzącemi duszami zmarłych w pologu kobiet. [= des branches d'olivier bénies et un sac d'orge pour se protéger des « panas », les âmes errantes des femmes mortes en couches] (IR, 10)
- (3)
 Era un giovedí sera e l'usuraia non filava per timore della *Giobiana*, la *donna del giovedí*, che si mostra appunto alle filatrici notturne e può loro cagionare del male. (GD, 132)
 - C'était le jeudi soir et l'usurière ne filait pas, par peur de la *Giobiana*, la femme du jeudi qui apparaît aux fileuses nocturnes et peut leur faire du mal. (MH, 151)
 - Był to wieczór czwartkowy. Lichwiarka nie siedziała przy kołowrotku, jak zwykle, z obawy przed **Giobianą, czarownicą czwartkową**, która szczególnie ukazuje się nocnym prząśniczkom i może im coś złego uczynić. (IR, 119)

Dans les deux derniers exemples, les deux traductrices reproduisent le procédé de « traduction culturelle au niveau textuel », opéré par l'écrivaine dans l'original (au moyen, entre autres, de périphrases ou d'explications en italien qui accompagnent les termes sardes) et constituant une « mise en scène de la différence »¹⁵. Notons cependant que dans le texte polonais, où l'idée du lavage nocturne du linge n'apparaît pas, l'image des *panas* est moins impressionnante que dans l'original et la traduction française.

NURAGHES

Les *nuraghes* sont des constructions mystérieuses, vestiges d'un passé lointain. Ce phénomène architectural singulier est une particularité de l'île, il est très répandu sur son territoire (il y en a plus de 7000)¹⁶. Dans le roman étudié, le terme apparaît dans des comparaisons et sous une forme adjectivale (exemples 4, 5 et 6). Dans la version d'Hélys, on observe une tentative de ne pas perdre cet élément lors du transfert, alors que dans la version de Ratinowowa, il donne toujours lieu à une adaptation :

- (4)
 Egli andò al pozzo che pareva un *nuraghe* scavato in un angolo del cortile e protetto da un recinto di macigni [...]. (GD, 47)
 - Efix alla donc au puits creusé dans un coin de la cour et protégé par un entourage de maçonnerie [...]. (MH, 26)
 - Zbliżył się do studni, która była położona w końcu podwórza i miała wygląd **kurnika**, olbrzymimi blokami z piaskowca [...]. (IR, 24)
- (5) [...] l'Orthobene stese il suo profilo di città nuragica di fronte ai baluardi bianchi di Oliena; e fra gli uni e gli altri apparve all'orizzonte la cattedrale di Nuoro. (GD, 155)
 - [...] góra Orthobene wciskała się swym ponurym profilem przed białe mury Olieny, a w oddali wyłaniała się kopuła Nuorskiego kościoła. (IR, 145)
- (6) Il sentiero serpeggiava su, rinforzato anch'esso da muriccie, come da terrapieni eran sostenuti i ciglioni e i rialzi del poderetto: un'opera paziente e solida che ricordava quella degli antichi padri costruttori dei *nuraghes*. (GD, 87)

Le sentier serpentait vers la hauteur renforcé de petit murs ; et les lisières du domaine étaient aussi fortifiées par des terre-pleins : œuvre patiente et solide qui rappelait celle des antiques pères constructeurs de **muraghes** (1).

(1) Monuments antiques que l'on croit être des tombeaux. (MH, 86)

Powoli wiła się droga z pagórka, okolona niskimi murami, które dawały jej trwałość, jak wały ziemne spadom i kopcom małego majątku. (IR, 69)

Lors de la première apparition du terme *nuraghe* (exemple 4), la version française l'ignore, alors que dans la version polonaise, la comparaison du puits au *nuraghe* est remplacée par celle du puits au poulailler (*kurnik*). L'exemple 5

¹⁵ Voir B. Wagner, op. cit., pp. 194–195 (trad. J. Ł.).

¹⁶ G. Lilliu, *La civiltà nuragica*, Carlo Delfino editore, Sassari 1999, p. 9.

montre qu'aucune des deux traductrices n'a relevé le défi de rendre le sens de l'adjectif *nuragica*. La version française de l'exemple 6 contient une faute d'orthographe (*nuraghes* devenu *muraghes*), mais en même temps, on y voit l'effort de faire connaître aux lecteurs quelques éléments de la culture locale par le moyen des notes infrapaginales. Il y en a trois dans *Des roseaux sous le vent*. Des deux autres, l'une concerne une forme d'adresse originale laissée dans le texte français (*zio* : « Les enfants et les jeunes gens emploient souvent ce terme d'affection en s'adressant à des personnes plus âgées », MH, 8), l'autre, l'équivalent d'un ethnonyme qui renvoie à la géographie de la Sardaigne (*baronnais* – « habitant de la Baronnie, une partie de la Sardaigne », MH, 104). Aucune note n'accompagne la traduction polonaise. À deux des trois endroits du texte où le lecteur francophone est éclairé par un péritexte sur un aspect de la culture sarde, la traductrice polonaise a effacé la sardité, par exemple en remplaçant *zio* par *kum* (compère).

TANCA

La réalité qui se cache derrière le mot *tanca*, introduit en italien justement grâce à l'œuvre de Deledda¹⁷, peut être définie comme « une parcelle de terrain, généralement clôturée par des murs en pierre sèche ou des haies de figuiers de Barbarie, utilisée principalement pour le pâturage des moutons, avec des abris pour les bergers » ¹⁸. Comme le montrent les exemples 7 et 8, le terme n'apparaît pas dans les traductions examinées. Dans l'édition polonaise, il est esquivé ou rendu par le mot *pastwisko* (pâturage). Dans l'édition française, les passages correspondants ont été éliminés :

(7)
[...] Efix nel delirio sognava di camminare, camminare coi ciechi, attraverso le valli e le tancas dell'altipiano [...] (GD, 261)

Efix śnił w gorączce, że wędruje ze ślepcami w górę i w dół przez doliny i pagórki. (IR, 250)

(8) Saliva un monte, attraversava una **tanca**; ma arrivato al confine di questa ecco un altro monte, un'altra pianura; e in fondo il mare. (GD, 253)

Wspiął się na górę, przeciął pastwisko, lecz na skraju tegoż zaczynała się inna góra, inne **pastwisko**, a tam ztyłu morze... (IR, 256)

L'étendue d'espace rural indiquée par le vocable *tanca* est une bonne occasion pour analyser les procédés de traduction adoptés dans les deux versions linguistiques par rapport au vocabulaire botanique dont l'écrivaine fait un large emploi.

¹⁷ Voir B. Wagner, *op. cit.*, p. 197.

^{18 &}lt;a href="https://www.treccani.it/vocabolario/tanca2/">https://www.treccani.it/vocabolario/tanca2/ (trad. J. Ł.).

Vu la définition de *tanca* citée ci-dessus, je m'arrêterai sur le terme *fichi d'India*, qui apparaît sept fois dans l'original. Cette fois-ci, il ne s'agit pas bien sûr d'un culturème relatif exclusivement à la Sardaigne, mais d'un élément caractéristique de la végétation méditerranéenne, exotique pour le public polonais.

	IT (GD)	FR (MH)	PL (IR)
1.	« le siepi di fichi d'India » (p. 31)	« deux haies de figuiers d'Inde » (p. 2)	« żywopłoty figowe » (p. 7)
2.	« piante di melograni e di carrubi, gruppi di fichi d'India e palmizi dànno una nota di poesia alla tristezza del luogo » (p. 44)		« drzewa z granatami i chlebem świętojańskim, kilka krzaków figowych i plam nadają temu smutnemu zakątkowi milszy nieco wygląd. » (p. 21)
3.	« Una siepe di fichi d'India recingeva come una mura- glia pesante il cortile di zia Kallina []. » (p. 59)	« Une haie de figuiers d'Inde ceignait comme une épaisse muraille la cour de Zia Kalli- na. » (p. 45)	« Żywopłot figowy otaczał, jak potężna ściana, dziedzi- niec ciotki Kalliny. » (p. 37)
4.	« [] tutto era caldo e pieno d'oblio in quell'angolo di mondo recinto dai fichi d'In- dia come da una muraglia vegetale []. » (p. 88)	« [] tout était chaud et plein d'oubli dans ce coin du monde que les figuiers d'In- de défendaient comme une muraille végétale. » (p. 87)	« [] było tak ciepło i przytulnie w tym zapomnianym przez świat zakątku ziemi, otoczonym żywopłotem figowym []. » (p. 69)
5.	« [] le foglie dei fichi d'India avevano le spine [] » (p. 118)	« [] les feuilles de figuiers d'Inde avaient des épines [].» (p. 130)	_
6.	« [] i fichi d'India già fioriti mettevano una nota d'oro sul grigio degli orti []. » (p. 139)	« Les figuiers d'Inde étaient déjà fleuris autour des jar- dins []. » (p. 160)	« Kwitnące krzaki figowe wnosiły złotawy odcień do monotonnej szarzyzny ogro- du []. » (p. 127)
7.	« La strada in salita tra la valle e la montagna, fra roccie olivi e fichi d'India []. » (p. 155)	« [] le chemin qui s'élevait de la vallée à la montagne, où quelques oliviers pâles et des buissons épineux de figuiers d'Inde surgissaient entre les rochers. » (p. 184)	« Droga, wijąca się pomiędzy szaremi monotonnemi skałami, drzewami oliwnemi i krzakami fig []. » (p. 145)
8.		« - Zio Efix! je rêvais que je dégringolais du haut de la colline et qu'un tas de figues d'Inde roulaient avec moi. Diable! comme elles piquaient! On aurait dit que c'étaient celles que vos maîtresses gardent dans la paille pour les vendre en hiver cinq sous pièce! » (p. 19)	

Chacune des traductrices élimine une des occurrences. Hélys adopte systématiquement l'équivalent « figuiers d'Inde », Ratinowowa, tout aussi systématiquement, parle de « figuiers »¹⁹, en les rangeant toutefois dans la catégorie des arbustes (*krzaki figowe*). L'erreur de traduction fait partie de celles qui ont été relevées par Brahmer. Dans les deux versions, on retrouve l'idée de *siepe* (*haie*, *żywopłot*). Ratinowowa omet le passage où sont mentionnées les épines, mais – contrairement à la traductrice française – parle de la couleur d'or des fleurs et traduit le passage où les figuiers de Barbarie sont présentés en compagnie de grenadiers et de caroubiers (*drzewa z granatami i chlebem świętojańskim*). Le texte français comporte une addition fantaisiste : la description d'un rêve où les figues d'Inde jouent un rôle important.

GASTRONOMIE

L'attitude des traductrices face aux noms et aux descriptions des produits typiques, illustrée par les exemples 9 et 10, confirme les tendances divergentes qui se sont déjà dessinées : la traduction française reste plus proche de l'original en ce qui concerne les culturèmes.

(9)
Dalla sua bisaccia a fiorami usciva l'odore del *gattò* che portava in regalo al Rettore suo amico, e il collo violetto di una damigiana di vino. (GD, 92)

De sa besace fleurie s'échappait l'odeur douce d'un **gâteau d'amandes**, présent destiné au recteur qui devait être son hôte. (MH, 94)

Z jego ukwieconej sakwy wysuwała się ponętnie **pieczeń jagnięca** [rôti d'agneau], którą wiózł proboszczowi, swemu przyjacielowi, w prezencie, oraz fioletowa szyjka butli wina. (IR, 75)

(10)

Donna Ester fece il pane apposta, un pane **bianco e sottile** come ostia, quale si fa solo per le feste [...]. (GD, 64)

Donna Ester fit faire du pain spécial, un pain blanc et fin comme des hosties, un pain qu'on appelle papier de musique, et qu'on ne fait qu'à l'occasion des fêtes. (MH, 52)

Ester dała specjalnie upiec chleba : białego **pulchnego i miękkiego** [moelleux et tendre], jak hostja, jak to się tylko na uroczyste święta piecze [...]. (IR, 42)

En ce qui concerne le dessert, la traductrice française a gardé l'essentiel du sens, mais a enlevé la « saveur » locale, en revenant à la forme française « gâ-

¹⁹ Les termes « opuncja » (oponce) et « figa indyjska » (figuier d'Inde) existent dans le grand dictionnaire de la langue polonaise publié au début du XIX^e siècle : J. Karłowicz, A. Kryński, W. Niedźwiedzki (dir.), Słownik języka polskiego, cahier 14, Kasa im. Mianowskiego, Warszawa 1902, p. 818.

teau »²⁰. La traductrice polonaise a opéré par contre un changement radical, en introduisant le rôti d'agneau. Il faut cependant noter qu'il s'agit d'un plat évoqué à un autre endroit de l'original. Là où il est question d'un type de pain sarde très caractéristique, Hélys a recours à une amplification avec une explication, une sorte de note intérieure au texte, non signalée comme telle. Ratinowowa n'apporte aucune information supplémentaire et commet un contresens, en décrivant le pain comme moelleux et tendre, alors qu'il s'agit de toute évidence de pain *carasau*, un des symboles de la gastronomie sarde, appelé aussi *carta musica* (papier à musique). Comme la traductrice polonaise garde la comparaison du pain à l'hostie, sa description du pain contient une contradiction interne (« moelleux et tendre comme une hostie »).

DIVERTISSEMENTS

Pour finir, examinons l'image littéraire d'une fête traditionnelle qui se tient au sanctuaire de la Madonna del Rimedio pendant plusieurs jours. Une phrase rend bien la richesse sonore de l'évènement :

(11)

Tutto il giorno la fisarmonica suonò accompagnata dai gridi dei rivenditori, dall'urlo dei giocatori di **morra**, dai canti corali o dai versi dei poeti estemporanei. (GD, 100)

Tout le jour durant, l'accordéon joua, accompagné par les cris des marchands, par les hurlements des joueurs de *morra*, par les chœurs et par les vers des chanteurs improvisés. (MH, 104) Cały dzień grała harmonia przy akompanjamencie okrzyków kramarzy, grających w **kości**, oraz śpiewaków chóralnych i wierszy improwizatorów. (IR, 83)

Dans le texte français, le terme est repris de l'original. Dans le texte polonais, on a substitué le jeu de dés, moins spécifique, à la mourre (*morra*) typique de l'île²¹, quoique connue aussi dans d'autres régions de la Méditerranée. Les participants baissent simultanément leurs mains en montrant un chiffre avec leurs doigts, tout en criant celui qui constitue, selon chacun, le total des doigts des joueurs.

Dans l'original, toute une page est ensuite consacrée à la scène des chants improvisés. Dans la version française, elle est réduite à son début :

(12)

Réunis dans une cabane, assis par terre, les jambes croisées autour d'une dame-jeanne enguirlandée de bouteilles et de verres, comme une aïeule au milieu de ses enfants et petits-enfants, ils improvisaient des *octaves* pour ou contre la guerre de Libye. (MH, 104)

La forme italianisée *gattò*, dans la culture gastronomique sarde, se réfère à un dessert à base d'amandes qui peut avoir différents aspects, entre autres celui d'une « petite œuvre architecturale ».
C. Piras (dir.), *Culinaria Italia. Kulinarna podróż po Włoszech*, Tandem, Königswinter 2005, p. 477.

²¹ Ce jeu fait partie des éléments stéréotypés qui composent la caricature de l'identité sarde dans le film *L'uomo che comprò la Luna* (2018) du metteur en scène sarde Paolo Zucca.

Dans la version polonaise, la scène est à peine plus longue. Le passage où ces chants sont cités, ce qui donne lieu à d'amples insertions dialectales, est absent des deux traductions.

CONCLUSION

Les deux traductrices reproduisent certains cas de la « traduction culturelle » de l'original, mais seule Hélys ajoute quelques informations supplémentaires dans le but d'éclairer les lecteurs novices sur la culture sarde. Dans les deux versions, il y a plusieurs omissions, mais dans le texte français, elles sont compensées, dans une certaine mesure, par des amplifications. La traductrice française, qui a opéré une réorganisation textuelle plus poussée, a néanmoins tenté de rendre ou d'évoquer la sardité au moyen d'explicitations, d'explications (dans le texte même et dans les péritextes), d'emprunts et de calques. Dans certains cas, l'emploi des italiques signale au lecteur qu'il s'agit de culturèmes.

On pourrait s'attendre à ce que l'édition polonaise – qui est postérieure, présente l'auteur de l'original comme un prix Nobel, la traduction comme « autorisée » et la traductrice comme connue de l'écrivaine – fasse preuve d'un respect au moins égal pour la sardité de l'œuvre traduite. Pourtant, plusieurs éléments relatifs à la culture sarde (tels que les *nuraghes* et la *tanca*) en sont disparus, et le texte n'est accompagné d'aucune note de traducteur. Certes, la traduction française a été favorisée par un écart culturel moins important (visible par exemple dans le lien entre *gattò* et *gâteau*), mais on peut supposer que dans la version de Ratinowowa, la restitution manquée de plusieurs culturèmes a été en partie motivée par les importantes lacunes linguistiques et stylistiques observées par Brahmer.

Il serait intéressant de comparer la traduction polonaise, qui a appauvri sensiblement l'image de la Sardaigne, aux résultats du travail des autres traductrices polonaises de Deledda, en particulier Wilhelmina Zyndram-Kościałkowska à qui on doit les versions polonaises de trois romans de l'écrivaine italienne, publiées au début du XX^e siècle. Une première approche comparative révèle que Ratinowowa ne les connaissait pas ou n'a pas su profiter de leur lecture, car Zyndram-Kościałkowska a appris, au fil de ses traductions, à rendre le terme *nuraghe* et, de manière générale, n'a pas hésité à insérer dans ses versions des expressions italiennes et sardes²².

Voir J. Łukaszewicz, « Deledda tradotta in polacco da Wilhelmina Zyndram-Kościałkowska (1904–1909) », à paraître.

TEXTES ANALYSÉS

GD: Canne al vento, introduzione di V. Spinazzola, Oscar Mondadori, Arnoldo Mondadori Editore, Milano 1987.

MH: Des roseaux sous le vent, traduit par Marc Hélys, Grasset, Paris 1919. IR: Trzcina na wietrze, traduit par Ida Ratinowowa, Towarzystwo Wydawnicze Mewa, Warszawa 1934.

THE IMAGE OF SARDINIA IN THE FIRST TRANSLATIONS OF THE NOVEL CANNE AL VENTO BY GRAZIA DELEDDA INTO FRENCH AND POLISH

Abstract

The article deals with the first translations of Grazia Deledda's novel *Canne al vento* (1913) into French and Polish (*Des roseaux sous le vent*, 1919; *Trzcina na wietrze*, 1934). They are compared with the original in order to examine the procedures by which the image of Sardinia inscribed in the original work was rendered or distorted. The culture-specific items taken into consideration represent several cultural fields (religion and beliefs, constructions, rural spaces, gastronomy, games, legendary creatures). The peritexts were also considered in order to observe to what extent they participate in the (re)creation of the image of Sardinia. The analysis shows that the French translation (by Marc Hélys) offers more contact with the different aspects of Sardinian culture than the Polish one (by Ida Ratinowowa). It is therefore the former that better fulfils the programme of "telling Sardinia to the world," conceived by the Italian writer.

Key words: Grazia Deledda, Italian-French translation, Italian-Polish translation, literary image of Sardinia, culture-specific items.

Mots-clés : Grazia Deledda, traduction italien-français, traduction italien-polonais, image littéraire de la Sardaigne, culturèmes.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.13

MONIKA MALINOWSKA ORCID : 0000-0003-1989-0878 Université de Varsovie m.a.malinowska@uw.edu.pl

MARIE DE GOURNAY ET SON INTERPRÉTATION DE L'*IMAGO DEI* – À LA RECHERCHE DU NOUVEAU SENS DE LA NOTION BIBLIQUE

Dans son fameux ouvrage du début du XVII^e siècle, *L'égalité des hommes et des femmes*, Marie de Gournay essaie de prouver l'égalité des deux sexes en s'appuyant sur un grand nombre d'œuvres. C'est pourquoi cet opuscule se situe au carrefour de plusieurs disciplines du savoir. Combattant pour l'égalité, l'autrice ouvre de nouvelles perspectives, se lançant en outre dans des interprétations bibliques et théologiques. Elle débat de l'éternelle question : la femme est-elle faite ou non à l'image de Dieu ? Ce qui nous semble évident aujourd'hui ne l'était point à l'époque de l'ancien régime. Le problème de l'*imago Dei* apparaît comme une question majeure dans la polémique de la querelle des femmes. Les interprétations gournayennes constituent une quête perpétuelle du sens des mots de la Genèse : « Faisons l'homme à notre image [...] à l'image de Dieu il le créa ; il les créa mâle et femelle » (Gén. 1, 26–27).

L'Égalité des hommes et des femmes (1622) de Marie de Gournay est une œuvre qui s'inscrit dans le débat concernant les femmes. Elle est construite selon les règles de la rhétorique. Conformément à cet art qui cherche à convaincre ou à persuader, nous y trouvons une grande partie centrale – l'argumentatio – où l'autrice explique ses idées en se fondant sur les autorités contemporaines, mais surtout sur celles de l'Antiquité, et non pas sur la raison, car les preuves de l'égalité des deux sexes soutenues par la raison sont, selon elle, faciles à débattre l.

¹ M. de Gournay, Égalité des hommes et des femmes, [dans :] J.-C. Arnould (dir.), Œuvres complètes, t. 1, (Textes de la Renaissance, 51), Honoré Champion, Paris 2002, p. 967.

L'argumentation devrait donc prouver la vérité en éveillant chez le lecteur des émotions qui sont utiles à la cause soutenue. Selon les formes fixes destinées au discours, l'auteur doit non seulement connaître l'art de bien exposer les arguments de manière ordonnée et efficace, mais aussi maîtriser les mots qui mettent en valeur ces arguments. C'est pourquoi Marie de Gournay s'appuie sur « l'autorité de Dieu même, des Pères arc-boutants de son Église, et de ses grands Philosophes, qui ont servi de Lumiere à l'Univers. Rangeons ces glorieux témoins en tête, et réservons Dieu, puis les Saints Pères de son Église, au fond, comme le trésor »². L'autrice de *L'Égalité des hommes et des femmes* prouve cette égalité en se fondant sur l'autorité des grands philosophes, des auteurs reconnus de l'Antiquité ainsi que de la Renaissance. Elle énumère aussi des femmes connues et reconnues par tous. Elle termine son discours en s'appuyant sur les Pères de l'Église et la Bible. C'est cette dernière partie de sa dissertation qui nous intéresse, et nous souhaitons y consacrer notre analyse.

Dans cette partie de son traité, Marie de Gournay envisage plusieurs sujets auxquels se sont intéressés aussi les auteurs qui ont participé à la querelle des femmes. Nous y trouvons par exemple : la création de l'homme, l'anthropologie théologique du sexe (*imago Dei*), la signification du nom de Dieu, la place de la femme au sein de l'Église primitive, ou les femmes bibliques. Ce qui pose problème lors de l'interprétation de cette dernière partie du traité, c'est la désorganisation structurale, car l'autrice cite ou interprète des sujets d'ordre tantôt exégétique, tantôt biblique, tantôt historique. Parmi les hommes qu'elle mentionne, nous trouvons des personnages bibliques : Jésus-Christ, saint Paul, saint Pierre, saint Jean ; des Pères de l'Église : saint Basile, saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, ainsi que des auteurs contemporains comme François de Sales, « saint Évêque de Genève ». Elle les cite parce qu'elle les range parmi les hommes favorables aux femmes.

Notre travail tentera donc d'analyser la vision de Marie de Gournay concernant la création de la femme à l'image de Dieu. Pour comprendre en quoi consiste la nouvelle interprétation gournayenne tirée de la Genèse, il faut présenter une courte approche du rôle asymétrique de l'homme et de la femme au sein de la chrétienté ainsi que d'autres rares visions féminines de l'*imago Dei*. Ensuite, nous étudierons la logique de Marie de Gournay – l'interdiction de la prêtrise des femmes. Il est important d'étudier l'explication de cette interdiction qui, selon l'autrice, prend sa source dans la beauté féminine. Pour comprendre pourquoi la vision gournayenne n'est pas patriarcale mais scientifique, nous proposons, à la fin de nos considérations, de voir si son idée s'inscrit dans la tradition néoplatonicienne.

² Ibidem.

LA CONCEPTION DE L'IMAGO DEI SELON MARIE DE GOURNAY

Marie de Gournay interprète et réinterprète la tradition patriarcale grâce à l'analyse qu'elle fait dans sa perspective de femme. En tant que femme qui a sa place au sein de l'Église, elle propose une interprétation au nom de sa propre sensibilité religieuse. Soulignons qu'elle n'est ni la première ni la dernière à essayer de renverser l'image négative de la femme en proposant une image positive ; autrement dit, en insistant sur le côté humain (« humanitude ») de la femme grâce à une interprétation positive des textes sacrés ainsi que de l'exégèse biblique. Elle élabore des modèles alternatifs pour prouver l'égalité des deux sexes en se fondant sur les autorités du passé pour montrer d'autres jugements interprétatifs.

Le plus grand problème, qui devra attendre son interprétation positive jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle, est l'anthropologie théologique du sexe, c'est-à-dire la question éternelle : la femme a-t-elle été créée à l'image de Dieu ? Marie de Gournay revient à ce sujet à deux reprises. La première fois, lorsqu'elle parle de la création divine, elle paraphrase les mots de Basile de Césarée :

[...] la Vertu de l'homme et de la femme sont même chose, puisque Dieu leur a décerné même création et même honneur : *masculum et foeminam fecit eos*. Or en ceux de qui la nature est une et même, il faut conclure que les actions aussi le soient, et que l'estime et le loyer ensuite soient pareils, où les œuvres sont pareilles³. Voilà donc la déclaration de ce puissant athlète et vénérable témoin de l'Église. Il n'est pas mauvais de se souvenir sur ce point-là que certains Ergoristes anciens ont passé jusques à cette niaise arrogance, de débattre au sexe féminin l'Image de Dieu, à différence de l'homme, duquel ils devaient, selon ce calcul, attacher à la barbe le caractère d'une telle image⁴.

Son interprétation est positive : la femme est créée à l'image de Dieu. Elle présente donc une vision moderne et donne un nouveau sens à cette notion. Marie de Gournay croit que la femme possède les mêmes vertus que l'homme ; la femme est donc capable d'accomplir les mêmes actes moraux par l'effort de sa volonté, ce qui prouve aussi sa volonté libre – un pouvoir que n'a que la raison. L'image réside donc dans les vertus morales qui distinguent l'être humain de l'animal. Grâce à ces vertus, l'être humain peut ressembler à son Créateur par ses actions : faire de bonnes œuvres, être un bon chrétien et recevoir le salut. La création du mâle et de la femelle est identique ; elle concerne l'intérieur de l'être humain, qui peut ressembler à Dieu s'il se développe. Le modelage du corps ne vient qu'après, et il ne sert qu'à la propagation de l'espèce. La femme est aussi noble, aussi digne que l'homme de recevoir tout ce que Dieu offre à l'humanité ; c'est pourquoi Marie de Gournay termine son traité en revenant au sujet de l'*imago Dei* de la façon

³ Basile de Césarée, *Sur l'origine de l'homme* (Hom. X et XI de l'Hexaéméron), intr., texte critique, trad. et notes A. Smets et M. van Esbroeck, Les Éditions du Cerf, Paris 1970, pp. 213–215. Marie de Gournay ne cite pas ni même ne traduit avec précision Basile de Césarée. Elle adapte le passage qui l'intéresse en se fondant probablement sur l'une des traductions latines des Homélies X et XI, qui furent accessibles à partir des années 1530.

⁴ M. de Gournay, op. cit., p. 979.

suivante : « Si l'on croyait que l'Écriture lui [la femme] commandât de céder à l'homme, comme indigne de le contrecarrer, voyez l'absurdité qui suivrait : la femme se trouverait digne d'être faite à l'image du Créateur, de jouir de la très sainte Eucharistie, des mystères de la Rédemption, du Paradis, et de la Vision, voire possession de Dieu, non pas des avantages et des privilèges de l'homme »⁵.

Lorsque Marie de Gournay constate que « la femme se trouverait digne d'être faite à l'image du Créateur » 6, elle ne se trompe pas, car si, à son époque, le problème de l'image de Dieu semble n'être pas résolu en faveur des femmes, c'est parce que les Pères de l'Église ainsi que d'autres théologiens comprenaient différemment les passages bibliques qui décrivent la création de l'homme et de la femme. Dans la plupart des textes où le problème est débattu, la question n'est pas de savoir si la femme est faite à l'image de Dieu, mais plutôt de savoir où réside l'image de Dieu.

LES FEMMES AU SEIN DE L'ÉGLISE

Le christianisme est né du judaïsme. Il n'est pas seulement établi sur l'Ancien et le Nouveau Testament, il est imprégné par les cultures grecque et romaine, car il s'est édifié sur les ruines de l'Empire romain. Les hommes qui construisent la nouvelle foi sont sous l'influence des grands courants philosophiques, surtout de l'aristotélisme, du platonisme ainsi que du stoïcisme⁷. Mais ils ont aussi leurs propres expériences culturelles, linguistiques, politiques, économiques ou même géographiques. Depuis sa naissance, le christianisme n'est donc pas homogène. Ce qui est aussi très important, c'est le fait qu'il s'est développe sur des territoires où les sociétés ne connaissaient pas la notion d'égalité en général, et d'égalité des sexes en particulier. Pour ces sociétés, la hiérarchie était d'ordre divin et naturel, une hiérarchie où l'homme (mâle) possédait une position supérieure par rapport à la femme. En analysant les textes d'autrefois, nous ne pouvons pas oublier ce contexte. La distance historique et culturelle est trop grande pour donner des réponses faciles. Chaque interprétation devrait être nuancée. Le discours théologique et ecclésiastique de l'Antiquité chrétienne semble être peu favorable à la femme, car son but était concentré sur le maintien de l'ordre social qui était déjà en place. Ce qui ne veut pas dire que ce discours était, par principe, misogyne; il était plutôt patriarcal : les rôles de l'homme et de la femme y étaient asymétriques, et la femme était aussi digne de respect.

Les Pères de l'Église coopéraient souvent avec les femmes, les protégeaient, les formaient ; ils leur ont consacré beaucoup de textes. Parmi ceux qui nous intéressent se trouvent des textes dont la matière concerne la création de l'homme et

⁵ *Ibidem*, p. 988.

⁶ Ihidem.

⁷ M. Bernos, Femmes et gens d'Église dans la France classique (XVII^e–XVIII^e siècle), Les Éditions du Cerf, Paris 2003, p. 16.

dont la conséquence est l'imago Dei. H. Legrand souligne que : « quand les Pères grecs, et latins d'ailleurs, se demandent ce que signifie pour l'être humain d'être l'image de Dieu, leur réponse est déterminée en amont de la 'faculté' en laquelle ils croient pouvoir localiser cette image »⁸.

QUELQUES INTERPRÉTATIONS FÉMININES DE L'IMAGO DEI

Pendant des siècles, les exégèses bibliques des hommes ne sont pas homogènes et laissent la place à des interprétations peu favorables aux femmes, car elles subordonnent ces dernières aux hommes. Quelques femmes du Moyen-Âge voient l'égalité des deux sexes dans l'image de Dieu, parce que cette image a sa localisation dans la nature même (spirituelle et corporelle)⁹, mais c'est un fait rare. Pour Hildegarde de Bingen (1098-1179), chacun fait partie intégrante du plan divin, ce qui veut dire que chacun est libre, mais aussi responsable de ses actions devant Dieu. L'homme et la femme vivent donc en toute liberté, car les deux sexes sont faits à l'image de Dieu. Roland Grossmann souligne qu'« après Augustin, elle [Hildegarde de Bingen] a interprété positivement le verset biblique : 'Il les créa mâle et femelle'. Pour elle, le masculin et le féminin se trouvent dans chaque créature humaine »¹⁰. Même le corps féminin est un lieu où réside l'image de Dieu. Hildegarde établit un parallèle entre Ève et Jésus-Christ. Ce parallèle prouve aussi le fait que la femme est créée à l'image de Dieu, car Ève engendre physiquement l'humanité tandis que Jésus donne spirituellement naissance à l'humanité¹¹. Parmi d'autres femmes qui voyaient l'image de Dieu en la femme, il faut énumérer Béatrice de Nazareth, Hadewijch d'Anvers et Christine de Pizan.

Cette dernière se lance dans une polémique autour de l'image de Dieu lorsqu'elle débat du problème de la création du premier homme. Dans son œuvre intitulée *Le Livre de la Cité des Dames*, nous lisons : « [...] il y a des fous pour croire, lorsqu'ils entendent dire que Dieu fit l'homme à son image, qu'il s'agit du corps physique. Cela est faux, car Dieu n'avait point encore pris corps humain ! Il s'agit de l'âme, au contraire, laquelle est conscience réfléchissante et durera éternellement à l'image de Dieu. Et cette âme, Dieu la créa aussi bonne, aussi noble, identique dans le corps de la femme comme dans celui de l'homme » 12.

⁸ H. Legrand, « Les femmes sont-elles à l'image de Dieu de la même manière que les hommes ? Sondage dans les énoncés de quelques pères grecs », *Nouvelle revue théologique* 128, 2006/2, p. 220.

⁹ E. Adamiak, « Kobieta w Kościołach i wspólnotach chrześcijańskich. Próba syntezy teologicznej », *Poznańskie Studia Teologiczne* 11, 2001, p. 100.

¹⁰ R. Grossmann, « Une femme inspirée, Hildegarde de Bingen (1098–1179) », Mémoires de l'Académie nationale de Metz, 1997, p. 253.

¹¹ E. Adamiak, *op. cit.*, p. 100.

¹² Ch. De Pizan, Le Livre de La Cité des Dames, texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Éric Hicks, Paris, Stock, 1986, p. 55.

Paraphrasant un passage de *Sur l'origine de l'homme* de Basile de Césarée, Marie de Gournay suggère que l'image réside dans les vertus morales. Elle suit l'interprétation biblique développée par les Cappadociens. En revanche, Christine de Pizan présente une autre vision, car elle situe l'image de Dieu dans l'âme. Si Marie de Gournay s'inscrit dans la tradition de l'Église grecque, Christine de Pizan suit plutôt la tradition de l'Église latine, élaborée par saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. Les deux auteurs confirment que l'âme de la femme est faite à l'image de Dieu. Cependant, Christine de Pizan garde le silence sur l'autre aspect du raisonnement de ces théologiens, qui soulignent que si la nature humaine – l'homme et la femme – est créée à l'image de Dieu, individuellement la femme ne l'est point.

LES REVENDICATIONS FÉMININES DE NATURE RELIGIEUSE DE MARIE DE GOURNAY

Marie de Gournay s'inscrit dans la tradition féminine posant que la femme est faite à l'image de Dieu. En plus, elle en décrit les conséquences, que nous pouvons appeler des revendications féministes de nature théologique, qui constituent le nouveau sens de la notion discutée. Elle aborde le problème d'une facon originale, en se référant sagement aux autorités et à l'histoire biblique ainsi qu'à l'histoire de l'Antiquité pour parler des femmes qui, dans la société patriarcale juive, étaient « juges, instructrices et conductrices de son Peuple fidèle en paix et en guerre [...] »¹³, des rares femmes qui prêchaient la bonne nouvelle, qui administraient le sacrement du baptême, ou qui lisaient et commentaient la Bible. Était-il possible que les femmes ne fussent pas faites à l'image de Dieu, si elles ne jouissaient pas des mêmes avantages offerts par Dieu lors de la création ? Si ce n'est pas le cas, comment donc expliquer le fait, qui n'est pas nié même par les hommes, qu'elles ont droit à la « très sainte Eucharistie, [à] des mystères de la Rédemption, [au] Paradis, et [à] la Vision, voire possession de Dieu [...] »¹⁴? Si donc, malgré tout, elles sont écartées de certaines fonctions, il faut chercher d'autres explications que l'infériorité féminine.

LA PRÊTRISE DES FEMMES

Marie de Gournay discute, en examinant différents aspects, un cas qui est rarement débattu par les avocats des femmes : la prêtrise des femmes. Premièrement, elle mentionne l'apôtre Paul qui « leur [les femmes] deffend le ministere,

¹³ M. de Gournay, op. cit., p. 980.

¹⁴ *Ibidem*, p. 988.

et leur commande le silence en l'Eglise »¹⁵ pour expliquer cette interdiction par la beauté féminine qui est un apanage *par excellence* de leur sexe. Deuxièmement, elle fait allusion à la domination masculine¹⁶. Ce n'est pas la faiblesse ou l'infériorité des femmes, ou même leur incapacité, car les femmes avaient et ont toujours le droit d'administrer le baptême¹⁷, mais la faiblesse masculine qui est la conséquence de l'exclusion des femmes de la prêtrise : les hommes, en effet, se laissent facilement détourner l'esprit et risquent de perdre leur place au sein de l'Église et de la société si les femmes commencent à exercer les mêmes emplois et les mêmes responsabilités.

LA BEAUTÉ FÉMININE ET LA TRADITION NÉOPLATONICIENNE

La constatation concernant la beauté féminine peut prêter à confusion, mais Marie de Gournay suit la tradition humaniste, à l'instar de son prédécesseur Henri Corneille Agrippa, qui a consacré plusieurs pages à décrire les charmes et les grâces du beau sexe. Comme l'a démontré de façon convaincante Marta Wojtkowska-Maksymik, la beauté féminine est devenue l'un des arguments topiques de la querelle des femmes au XVIe siècle¹⁸. Mais ce qui est le plus important, c'est son fondement philosophique répandu en France, à l'époque de la Renaissance, grâce aux œuvres des écrivains italiens tels que Marsile Ficin (1433–1499) et Jean Pic de la Mirandole (1463-1494). Ficin, qui a étudié les philosophes antiques, a publié en 1482 un ouvrage d'inspiration platonico-chrétienne, Theologia platonica de immortalitate animae. Sa dialectique est celle de Platon, mais il se réfère aussi à saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. Il est aussi l'auteur d'un traité intitulé Commentaire sur le Banquet de Platon (1469), dont l'influence a rapidement dépassé le cercle des humanistes. Les auteurs de la « bonne société » ont vite vulgarisé sa doctrine de l'amour en tant que source du bien. Pic de la Mirandole, comme son maître Ficin, fondait surtout ses idées sur Platon, mais aussi sur Aristote. Non seulement il résume dans son œuvre la doctrine de son prédécesseur, mais il s'inspire aussi d'Aristote et de ses commentateurs arabes comme Avicenne et Averroès. Les deux Italiens, comme avant eux les Pères et les Docteurs de l'Église, s'intéressaient à la création divine, et surtout au problème de la dignité de l'homme, dignitas hominis.

Les théologiens, lorsqu'ils parlent de la création de l'homme, soulignent qu'il s'agit d'un fait extraordinaire, magnifique, et prouvent à chaque fois que l'homme

¹⁵ *Ibidem*, p. 981.

¹⁶ *Ibidem*, p. 983.

¹⁷ *Ibidem*, p. 982.

¹⁸ M. Wojtkowska-Maksymik, Źródła i sposób ujęcia kwestii kobiecej godności w "O ślachetności a zacności płci niewieściej" Macieja Wirzbięty, Wydawnictwo Naukowe Sub Lupa, Warszawa 2017, pp. 206–207.

surpasse les autres créatures terrestres, même s'il a été créé le dernier. Ces arguments sont répétés par les humanistes italiens, car tous fondent leurs pensées sur la théorie aristotélicienne des sphères. Aristote croyait que l'univers était divisé en deux parties distinctes, deux sphères de nature différente, qui étaient néanmoins en contact : le monde supralunaire et le monde sublunaire. Le monde supralunaire est celui du domaine de la perfection, parce que les êtres et les choses qui s'y trouvent sont parfaits et immuables. Cette sphère abrite les anges et les âmes. L'autre monde – sublunaire – est imparfait et corruptible ; c'est ici que l'homme a été créé après d'autres matières inanimées et animées. L'homme, créé à la fin, lie d'une certaine manière ces deux mondes – supralunaire et sublunaire – car il est l'accomplissement de l'œuvre divine. Dans ses textes, Jean Pic de la Mirandole qualifie l'homme de « ciment de l'univers », car, comme Wojtkowska-Maksymik le montre dans son livre, l'homme s'unit à d'autres créatures du monde sublunaire par l'intermédiaire de son corps ; il s'unit au monde angélique par l'intermédiaire de son âme, et, grâce à son esprit, il s'unit au monde supralunaire¹⁹. Cette vision n'était pas opposée à ce que prônaient les Pères de l'Église. Dans son Commentaire littéraire de la Genèse (De Genesi at litteram), un texte contre les manichéens, saint Augustin lie aussi l'âme humaine à la sphère où vivent les anges²⁰.

Selon l'idée néoplatonicienne²¹ développée par les humanistes italiens, nous pouvons parler de l'émanation de tout ce qui est beau et bon, car Dieu en est la source. La beauté et la bonté arrivent jusqu'au monde sublunaire, comme la lumière sur la Terre. Le monde sublunaire est donc le reflet du monde spirituel, ce qui veut dire que le corps humain, qui est beau, est le reflet de l'âme humaine qui est belle. En conséquence, la beauté du corps féminin émane de la beauté de son âme. Au XVI^e siècle, beaucoup d'écrivains et de poètes publient des ouvrages en faveur des dames, où ils louent leur beauté²² ainsi que l'amour qui est source de bien. La beauté devient un topos dans la polémique autour de la femme. C'est pourquoi Agrippa écrit dans son œuvre les mots suivants :

[...] il faudrait être aveugle pour ne pas voir que Dieu lui-même a rassemblé en la femme toute la beauté que le monde entier pouvait contenir et que tous sont éblouis par sa beauté, l'aiment et la vénèrent à bien des titres ; et c'est pour cela qu'on a vu très souvent des esprits incorporels et des démons mourir pour avoir aimé des femmes d'amours ardentes [...]²³.

¹⁹ M. Wojtkowska-Maksymik, op. cit., p. 213.

²⁰ *Ibidem*, p. 209.

²¹ Le Beau et le Bien constituent les principes de la pensée platonicienne. Selon Platon, l'homme est beau parce qu'il est bon et il est nécessairement bon, s'il est beau. Le beau est le reflet de l'âme qui est la bonté.

²² M. Angenot, *Les champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes 1400–1800*, Les presses de l'université du Québec, Québec 1977, pp. 117–119.

²³ H.C. Agrippa, *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus*, édition critique d'après le texte d'Anvers 1529, R. Antonioli (dir.), Droz, Genève 1990, p. 100; voir Gen. 6, 1–2. Les éditeurs de la traduction contemporaine de l'œuvre d'Agrippa soulignent qu'il est l'un des premiers « à introduire en France le culte platonicien, puis ficinien, de la beauté [...] », *op. cit.*, p. 38.

Agrippa s'inscrit dans le mouvement de la *dignitas hominis* pour prouver l'excellence de la femme. Comme Marsile Ficin dans son *Commentaire sur le Banquet de Platon*, l'auteur allemand considère lui aussi l'amour comme un « désir de beauté »²⁴. La femme, qui est plus belle que l'homme, doit être aimée.

La remarque de Marie de Gournay sur la beauté féminine qui peut inspirer de l'amour est conforme à la tradition néoplatonicienne qui a pénétré la société des humanistes français. C'est donc la beauté qui est la cause majeure de l'interdiction faite aux femmes de parler dans l'Église. Sa raison suit la même logique que celle présentée par Agrippa : si les esprits qui n'ont pas de corps se prennent de passion pour les femmes, il est tout à fait naturel pour les hommes, qui sont des êtres corruptibles et imparfaits, de se comporter de la même manière. Pour garder la paix au sein de l'Église, l'apôtre Paul exclut les femmes de la prêtrise non à cause de leur infériorité, mais à cause de leur beauté. Le fragment analysé ne rattache pas Marie de Gournay à la tradition masculine – comprenons misogyne – mais à la culture scientifique du XVIe siècle. Il faut aussi noter qu'elle ne se laisse pas mettre sous la dépendance intellectuelle des grands auteurs, car elle sait profiter de cette culture pour proposer une nouvelle interprétation, même si, du point de vue du XXI^e siècle, son commentaire semble rester bien sagement traditionnel. Elle s'est servie de cette culture pour expliquer un fait et non pas pour s'acharner contre l'apôtre Paul qu'elle estimait en tant qu'auteur biblique, donc inspiré par Dieu.

CONCLUSION

Pour terminer nos réflexions, il faut souligner que le thème de l'homme créé à l'image de Dieu occupait une place centrale dans l'anthropologie des Pères de l'Église. Mais ce thème a perdu sa force argumentative dans les textes de la querelle des femmes. Le sujet de la création (la matière, le lieu, etc.) se trouvait encore au centre du discours misogyne ou philogyne aux XVIe et XVIIe siècles. Mais la notion de l'image de Dieu a été de plus en plus délaissée, voire marginalisée. Appartenant au monde patristique et théologique, ce thème ne semble pas constituer un argument pertinent dans la querelle des femmes. Avec le temps, les auteurs ont commencé à minimiser son importance dans le débat. Adalbert-Gautier Hamman remarque que « c'est en pleine controverse christologique que les Pères surtout grecs élaborent leur théologie de l'image »²⁵. Ce n'est plus le cas

²⁴ M. Wojtkowska-Maksymik prouve qu'Agrippa a connu, pendant son séjour en Italie (1511–1518), le cercle des néoplatoniciens italiens. Sous son rayonnement intellectuel, Agrippa a écrit un traité de l'amour vers 1515, ainsi que le *Dialogus de homine*, qui sont directement inspirés de l'*Heptaplus* de Jean Pic de la Mirandole, M. Wojtkowska-Maksymik, *op. cit.*, p. 239.

²⁵ A.G. Hamman, L'homme, image de Dieu: essai d'une anthropologie chrétienne dans l'Église des cinq premiers siècles, Desclée, Paris 1987, p. 8.

à l'époque moderne, car ce thème s'est estompé au cours du Moyen-Âge, surtout au sein de l'Église latine.

L'autrice dont nous avons analysé le texte propose une nouvelle lecture de la Bible ; elle revisite et remet en question les problèmes qui touchent à la création de l'homme. C'est une actualisation de l'ancien thème en fonction d'une nouvelle situation historique. Pour les auteurs favorables à la cause féminine (Christine de Pizan, Marie de Gournay, François Poulain de la Barre ou encore Gabrielle Suchon), l'homme (le mâle et la femelle) ne perd jamais l'image de Dieu, car l'image est une œuvre divine et non humaine. Ils la convoient en tant que don de Dieu, qui est valable pour les deux sexes, qui est indéracinable, car elle constitue la structure même de l'être humain. C'est dans cette image que s'exprime le dessein de Dieu, et la femme y est bien comprise et y a les mêmes droits et devoirs.

MARIE DE GOURNAY AND HER INTERPRETATION OF *IMAGO DEI* – IN SEARCH OF THE NEW MEANING OF THE BIBLICAL NOTION

Abstract

In *The Equality of Men and Women*, Marie de Gournay opens up new perspectives, while also elaborating on biblical and theological interpretations. It is interesting to study her commentary on the biblical passage on the creation of man and woman as well as her scriptural analyzes. How do they fit into the tradition of theological controversy? Are her explanations based on other texts that were the benchmark for women's champions and detractors? Are Gournay's interpretations within the framework of the deconstruction of traditional formulas or, to the contrary, a new explanation based on female religious sensibility?

Key words: Marie de Gournay, image of God, woman, equality, Bible. **Mots-clés:** Marie de Gournay, image de Dieu, femme, égalité, Bible.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.14

ANNA MAZIARCZYK
ORCID: 0000-0001-8485-0915
Université Marie Curie-Skłodowska
anna.maziarczyk@mail.umcs.pl

LES ENJEUX DU DÉCENTREMENT NARRATIF DANS MÉMOIRES DE PORC-ÉPIC D'ALAIN MABANCKOU

Riche et variée, l'œuvre d'Alain Mabanckou aborde des thématiques très prisées par les auteurs francophones, comme la difficile expérience de l'immigration et la présentation du pays natal censée faire connaître sa spécificité culturelle. Inspirée par le parler populaire dont elle reproduit le lexique et les irrégularités stylistiques, son écriture crée l'impression d'une langue réellement parlée en Afrique francophone. La renommée de l'écrivain ne vient pourtant pas que du fait qu'il satisfait aux attentes du système littéraire francophone en proposant des romans prenants et profonds à la fois qui, à travers la perspective d'une expérience directe et un style inusité mais pourtant authentique, traitent des sujets majeurs de notre époque. Mabanckou œuvre surtout sur la forme romanesque, la transforme et la rafraîchit de façon ingénieuse en s'inspirant aussi bien de la tradition orale africaine, dont il cherche à rendre l'expressivité et la vigueur, que de la culture lettrée occidentale à laquelle il renvoie régulièrement par des allusions, des citations et des emprunts de toute sorte. Orienté dans une large mesure vers la création d'un

¹ Cf. à ce titre l'article de G. Ndombi Sow qui fournit une analyse des stratégies adoptées par des écrivains pour se positionner sur les scènes littéraires locale, française et mondiale, tout en précisant la complexité de la notion de littérature francophone et ses multiples nuances : « Stratégies d'écriture et émergence d'un écrivain africain dans le système littéraire francophone. Le cas d'Alain Mabanckou », Loxias 26, 2009 ; http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=3050 [consulté le 4/12/2021]. Mabanckou lui-même a émis des réserves quant à cette notion, en se portant signataire en 2006 du manifeste *Pour une littérature-monde* et en refusant en 2018 de participer au projet de la francophonie énoncé par le président Emmanuel Macron.

roman hybride où des stylistiques contraires s'entremêlent, l'écrivain réorganise aussi la sphère de la narration, procédant par une sorte de décentrement qui, paradoxalement, place son œuvre au cœur même de l'esthétique romanesque actuelle. Remplaçant le narrateur impersonnel et omniscient qui a longtemps dominé dans les fictions occidentales par des narrateurs homodiégétiques pas toujours crédibles, homologues livresques du conteur africain, il s'inscrit dans le courant de la narration non fiable, fort répandue dans les romans contemporains. *Mémoires de porc-épic*² constitue à ce titre un exemple très intéressant : inspiré d'une croyance africaine, il va jusqu'à créer une situation narrative impossible et charge un animal de mener le récit. Le présent article portera sur cette narration décentrée, irrationnelle et logiquement invraisemblable, que les narratologues ont nommée « non naturelle »³. S'appuyant sur leurs théories et sur des travaux choisis concernant l'animal littéraire, nous chercherons à dégager les particularités du discours tenu par un narrateur non humain et les sens textuels qu'il véhicule de façon implicite.

Le décentrement narratif est une notion fondamentale dans la recherche sur les narrations atypiques, assurées par des instances autres que celles qui habituellement mènent le récit, à savoir le narrateur impersonnel et omniscient (autrement dit la voix narrative) et le narrateur homodiégétique, qui fait partie du personnel romanesque. Puisque la capacité de parler est le propre de l'homme, ces deux catégories sont intuitivement ou explicitement associées à une situation de communication réelle. Or, certains textes procèdent à un décentrement narratif en déplaçant le foyer de la narration de l'humain vers le non-humain et chargent par exemple un animal, un humanoïde, voire un objet de raconter l'histoire. Selon Sophie Milcent-Lawson, qui étudie les fictions à narrateur animal, ce procédé a pour but de « rendre compte de sa vision du monde et [d']imaginer l'univers mental propre à chaque espèce »⁴. S'il est difficile de rejeter le bien-fondé de cette approche, les enjeux de cette narration ne se limitent pas à fournir au lecteur une possibilité d'expérimenter la perspective de l'animal pour le sensibiliser aux questions écologiques, ce que prouve parfaitement *Mémoires de porc-épic*.

Dans le roman de Mabanckou, le décentrement narratif est annoncé directement et avant même que l'on entame la lecture. Comme son titre l'indique bien, le récit est narré par un animal sauvage qui ne fait pas partie du bestiaire littéraire traditionnel, et sa faculté de parler, qui n'est ni expliquée ni justifiée, semble être

² A. Mabanckou, *Mémoires de porc-épic*, Seuil, Paris 2006. Dans la suite du texte, le roman est désigné par l'abréviation *MPE* et les chiffres entre parenthèses se réfèrent au numéro de page.

³ J. Alber considère comme non naturel le récit qui décrit des scénarios ou des événements impossibles selon la logique ou les lois de la physique régissant notre univers, tandis que B. Richardson désigne par ce terme la narration qui repose sur des schémas antimimétiques. J. Alber, « Impossible Storyworlds and What to Do with Them », Story Worlds: A Journal of Narrative Studies 1, 2009, p. 80; B. Richardson, Unnatural Narrative: Theory, History, and Practice, The Ohio State University Press, Columbus 2015, p. 3.

⁴ S. Milcent-Lawson, «Un tournant animal dans la fiction française contemporaine?», *Pratiques* 181–182, 2019; https://journals.openedition.org/pratiques/5835 [consulté le 6 mai 2022].

tout à fait naturelle⁵. Avoir affaire à une bête parlante provoque chez le lecteur une expérience de défamiliarisation, une sensation de perplexité face à une situation narrative qui est logiquement impossible et ne découle pas des spécificités du genre romanesque⁶. La confusion se voit pourtant vite dissipée et le décentrement narratif, grâce auquel le texte reçoit une touche fantaisiste qui souligne son statut fictionnel⁷, devient intuitivement assimilé à une convention littéraire caractéristique du conte merveilleux. Car il existe un conte ou, pour être plus précis, une croyance africaine, selon laquelle chaque homme possède son animal totémique. Cette croyance suffit à justifier la modalité narrative insolite au niveau de l'intrigue romanesque. L'incipit fournit des informations supplémentaires et presque exhaustives, à quelques détails près qui seront dévoilés au cours de l'action, sur l'identité de l'instance parlante et ce que Dominique Maingueneau nomme la « scénographie énonciative »⁸, c'est-à-dire le cadre spatio-temporel du discours. On y apprend que le narrateur non seulement appartient « au rang des mammifères munis de longs piquants, [...] incapable[s] de courir aussi vite qu'un chien de chasse » (MPE, 7), mais en plus, qu'il est un « double nuisible » ou, autrement dit, une « incarnation animale » (MPE, 10) de l'homme prénommé Kibandi, qu'il doit accompagner dans sa vie de salaud, se pliant sans discuter à ses exigences et effectuant à sa place toutes sortes de méchancetés. Quand l'histoire débute, le porc-épic se trouve au pied d'un baobab millénaire où il s'est caché après la mort de son maître. Traumatisé par la situation et désorienté de se voir en vie - car d'habitude le sort de l'homme et de son double animal sont strictement liés -, il espère se protéger sous cet arbre puissant et entreprend de lui confesser sa vie.

Bien des méfaits pèsent en effet sur sa conscience et l'accablent de leur fardeau. Dans un récit rétrospectif, le narrateur raconte donc son autobiographie qui commence par un bref renseignement au sujet des doubles animaliers, nécessaire pour comprendre son statut d'alter ego de Kibandi. Viennent ensuite quelques souvenirs de la période antérieure à cet état, qui donnent une idée de sa vie ordinaire parmi les siens, en plein milieu naturel. « [J]'étais un porc-épic heureux en ce temps-là » (MPE, 12), avoue-t-il, se rappelant avec nostalgie les moments passés à explorer le territoire environnant, à contempler les paysages et à observer

⁵ Il en est ainsi dans la plupart des narrations animalières. *Cf.* S. Milcent-Lawson, « Imaginaires zoolinguistiques : des langues animales dans la fiction littéraire », *Itinéraires* 2, 2020 ; http://journals.openedition.org/itineraires/8352 [consulté le 18 décembre 2021].

⁶ Cf. à ce titre L. Bernaerts et al., « The Storied Lives of Non-Human Narrators », Narrative 22/1, 2014, p. 73, où les auteurs constatent que la défamiliarisation, proposée par V. Chklovski pour désigner cette particularité de l'art qui consiste à montrer la réalité d'une manière non conventionnelle, est également propre aux narrations animalières qui empêchent le lecteur d'assimiler ces textes à des situations ou conventions familières.

⁷ L'exhibition de l'antimimétisme, qui passe par le refus des règles logiques régissant le monde réel, est un procédé fréquent dans les récits non naturels. *Cf.* B. Richardson, *op. cit.*, p. 4.

⁸ P. Charaudeau, D. Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris 2002, p. 515.

les mœurs et coutumes d'autres espèces qui habitaient la région. Afin de remplir la fonction à laquelle il est instinctivement poussé par sa nature, sans toutefois avoir la moindre idée des défis qui l'attendent, le narrateur est obligé de quitter le monde animalier et de rejoindre celui des humains, ce qui ne se fait pas sans perturbations. C'est une séparation définitive qui l'expose à l'épreuve du déracinement et d'une immense solitude : fâchée de sa décision, sa famille le rejette avec dédain et déménage dans un endroit inconnu pour éviter tout contact avec lui. La vie du double nuisible s'avère, au début, difficile et empreinte de tristesse : tout effraie le pauvre porc-épic dans ce monde étranger et les siens lui manquent terriblement ; il s'habitue pourtant assez vite à son rôle, d'autant plus que ses obligations ne sont pas très contraignantes : « nous apprenions à vivre ensemble, à coordonner nos pensées, à mieux nous connaître » (MPE, 48). La situation change après la mort du père de Kibandi, sorcier qui « possédait quelque chose » (MPE, 49), à savoir une puissance ténébreuse pour tuer impunément qui bon lui semblait. Son fils prend alors la relève et, par l'intermédiaire de son double animalier, sème la mort sans scrupule et sans crainte. Ces événements terribles occupent une place centrale dans le récit autobiographique du porc-épic, qui relate avec une grande exactitude plusieurs des quatre-vingt-dix-neuf meurtres qu'il a commis sur l'ordre de son maître avant que celui-ci ne partage le sort de ses victimes pour avoir ôté la vie à un nourrisson.

Les propos du porc-épic semblent correspondre parfaitement à ce qu'on s'imaginerait être un discours animalier en version littéraire. On n'y trouve pas de phrases complètes, mais des séries de propos séparés par des virgules, qui sont le seul signe de ponctuation utilisé par le narrateur. Les majuscules et les points finaux manquent, seuls les sauts de ligne indiquent la fin d'un passage et le début d'un autre. Cette transcription engendre encore une fois une défamiliarisation chez le lecteur, désorienté par cette écriture atypique de la prose littéraire, ordinairement très soucieuse des normes langagières, du style et du registre employé. La lecture des Mémoires de porc-épic ne progresse pas sans effort ni sans vigilance : on doit suivre des phrases interminables où des événements s'accumulent, en faisant attention à ne pas perdre leur substance avant le moment final. Ce mode d'expression et la manière d'organiser l'énonciation – ou plutôt de la désorganiser méthodiquement dans le roman entier – peuvent créer l'impression qu'il s'agit là de procédés ayant pour but de « traduire les processus naturels, de les reproduire ou de les re-présenter, leur prêter la langue humaine »9. On aurait affaire à une « esthétique naturelle ou organique » 10, censée refléter à travers le discours rude, non soumis aux règles en vigueur, la nature sauvage et non humaine du narrateur. Cette esthétique correspond par ailleurs parfaitement à la situation narrative, donnant l'impression d'une énonciation orale riche en émotions : c'est comme si l'on entendait le narrateur parler avec fébrilité, impatient de déverser, dans un mono-

⁹ N. Blanc, D. Chartier, T. Pughe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique* 2/36, 2008, p. 21.

¹⁰ *Ibidem*, p. 22.

logue interminable adressé à un locuteur muet, tout ce qui lui pèse sur le cœur. Or, le lecteur familier de l'œuvre de Mabanckou va reconnaître immédiatement le style de l'écrivain, qui se caractérise par « une esthétique de la parole fleuve »¹¹, parole interminable qui court sans jamais trouver le moment de conclure, ne faisant que de brèves coupures pour rebondir de nouveau. Expliquée dans l'Annexe où l'on dévoile que l'histoire du porc-épic vient d'un manuscrit rédigé autrefois par le protagoniste d'un autre roman de Mabanckou, un certain Verre Cassé, cette stylistique ôte au récit animalier – envisagé, bien évidemment, comme une certaine convention littéraire – sa dimension fiable et authentique, soulignant encore davantage sa nature fictive.

D'autres éléments infléchissent la narration animalière vers les genres littéraires à visée didactique. La structure du roman, divisé en plusieurs parties intitulées de façon analogue par une formule explicative précédée de l'adverbe de manière « comment » – « comment le vendredi dernier est devenu un vendredi de malheur » (MPE, 71) – évoque la littérature destinée à éduquer les jeunes lecteurs sur la nécessité de se mesurer avec les épreuves de la vie et leur apprendre à affronter les difficultés avec courage. C'est, également, une référence facilement perceptible au chef-d'œuvre classique du genre basé sur l'idée de la caricature, à savoir le Candide de Voltaire. Ce sont surtout les commentaires du porc-épic sur son maître ou la race humaine en général qui vont dans ce sens ; omniprésents dans le récit, ils font penser au conte ou à la fable satirique. Tout en racontant son existence sanguinaire parmi les humains, notre animal excelle à capter et à tourner en ridicule leurs petits travers et leurs gros défauts, leurs diverses faiblesses et imperfections, et surtout leur haute estime d'eux-mêmes. Il livre une critique aussi malicieuse que cocasse de notre nature égocentrique et narcissique qui se traduit par un sentiment d'exceptionnalité et une volonté de nous placer au-dessus des autres. Citons-en un exemple des plus réussis qui présente, de manière différente de celle habituellement pratiquée, les affinités entre les humains et les singes :

alors que le soleil était déjà au zénith, qu'apparaissait l'armée des singes, j'assistais aux bagarres entre les mâles, sans doute pour une question d'autorité ou de femelle, je prenais cela pour un divertissement, leurs gestes me rappelaient ceux des humains, surtout lorsque ces anthropoïdes se distrayaient avec leurs crottes de nez, se grattaient les parties génitales, reniflaient par la suite leurs doigts avant d'exprimer aussitôt leur dégoût, et je me demandais si parmi eux certains n'étaient pas les doubles nuisibles d'êtres humains (MPE, 11).

La narration décentrée, surtout celle considérée comme non naturelle parce qu'elle déroge aux « présupposés sur lesquels se fondent les récits non fictionnels ainsi que les pratiques narratives associées au réalisme »¹², réclame une clé

¹¹ T. Cescutti, « *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou : entre oralité et écriture ou la transmission d'une mémoire transculturelle », *Laboratorio critico* 1/2, 2012, p. 4.

¹² B. Richardson, « De la narratologie non naturelle », [dans :] S. Patron (dir.), *Introduction à la narratologie postclassique*, Presses universitaires du Septentrion Lieu, Villeneuve d'Ascq 2018, p. 167.

interprétative. Elle fait souvent appel à une lecture allégorique qui trouverait dans le texte un sens profond, dissimulé sous la surface de la réalité diégétique. Ce type de lecture est, par ailleurs, suggéré dans l'Annexe du roman, dans le commentaire sur le manuscrit de *Mémoires de porc-épic*: « Verre Cassé dressait donc de façon allégorique ses dernières volontés. Pour lui, le monde n'est qu'une version approximative d'une fable que nous ne saisirons jamais tant que nous continuerons à ne considérer que la représentation matérielle des choses » (*MPE*, 123). On comprend alors qu'à travers les mémoires de porc-épic, c'est son auteur Verre Cassé, scribe d'un bar fréquenté par les malchanceux de toutes sortes, qui s'exprime, tout en y transcrivant le désir d'immortalité qu'il espère s'assurer à travers son texte¹³.

On peut, sans doute, considérer le roman de Mabanckou comme une version littéraire – et très réussie – de la légende, ou plutôt de la croyance négro-africaine traditionnelle, selon laquelle chaque homme possède un double animal dans la nature¹⁴. Sa fable restitue merveilleusement la forme de ce type de récit : la description de la scénographie énonciative et le style fluide créent l'impression qu'on assiste à une situation de transmission orale d'une histoire. Les insertions typiques de la conversation accentuent encore davantage cette impression : « je suis là à bavarder, [...] il faut néanmoins que je respire un peu avant de poursuivre, j'ai le souffle coupé, [...] je crois que je parle trop vite depuis ce matin » (MPE, 43–44). On remarque cependant que parallèlement à cette oralité censée restituer les propriétés de la culture africaine, Mabanckou introduit dans son roman des techniques ou des procédés caractéristiques de la littérature occidentale. Tout comme c'est le cas des contes à valeur éthique dans le style de La Fontaine, il se sert de la narration animalière pour faire une critique malicieuse des humains. De surcroît, il exploite certaines stratégies narratives typiquement romanesques. Juste au début, par exemple, on peut observer la manière dont le narrateur cherche à attiser la curiosité du lecteur en faisant mine de lui révéler quelques secrets de sa mission auprès de Kibandi: « je suis conscient des représailles que j'aurais subies de sa part s'il m'avait entendu de son vivant me confesser comme maintenant » (MPE, 7). Plus loin, on découvre sa passion pour les considérations superflues et inutiles qui altèrent l'économie du texte, surtout quand il avoue de façon autocritique : « en effet, j'ai appris des hommes le sens de la digression, ils ne vont jamais droit au but, ouvrent des parenthèses qu'ils oublient de refermer » (MPE, 81). Mémoires de porc-épic est à lire comme une présentation littéraire de la pensée philosophique de l'Afrique noire qui présume une profonde unicité et harmonie du monde. Contrairement à la tradition occidentale qui se fonde sur une polarisation binaire du monde ou un dualisme cartésien, la cosmologie africaine ne sépare pas l'homme

¹³ Ce motif des correspondances entre le narrateur animal et le véritable auteur de ses mémoires ainsi que la symbolique de certains éléments du texte ont fait l'objet de l'analyse de G. L. Bishop dans l'article « (Con)Temporary animals. The transgressions of human narration in Alain Mabanckou's and Tristan Garcia's *Mémoires* », *MLN* 135/4, septembre 2020, pp. 912–935.

¹⁴ Cf. à ce titre, par exemple, l'article d'O. Journet-Diallo, « Un monde diffracté. Théories joola du double animal », Système de pensée en Afrique Noire 15, 1998, pp. 203–230.

de son environnement naturel¹⁵. Activant diverses stratégies narratives, notamment celles qui reproduisent les conventions traditionnelles des genres typiquement africains et celles propres à l'esthétique romanesque moderne qui visent à les rendre plus intelligibles et plus intéressantes pour le lecteur contemporain, le roman de Mabanckou s'attache à démontrer les liens réciproques, étroits et quasi magiques, entre l'homme et la nature, et livre une réflexion très poussée sur l'humanité.

Une telle lecture n'épuise pourtant pas les possibilités interprétatives du roman, qui abonde en éléments riches de sens, incitant à une analyse plus approfondie. On y découvre, par exemple, bon nombre de passages et de scènes qui illustrent des situations de domination, d'assujettissement, de manque de liberté et renvoient ainsi à l'expérience de la colonisation, qui a profondément marqué l'Afrique et ses habitants. Au tout début du roman, le porc-épic évoque les particularités de son espèce de manière très parlante : « nous pouvons au mieux vivre jusqu'à vingt et un ans lorsque nous sommes en captivité mais quel intérêt de passer sa vie en réclusion tel un esclave, quel intérêt d'imaginer la liberté derrière des fils barbelés [...] » (MPE, 8). On peut alors considérer l'animal-narrateur comme « une image du sujet colonisé »16, du subalterne soumis à une condition de vie défavorable et à la tyrannie de son maître. Parallèlement, en marge de l'intrigue romanesque, par le biais des digressions empruntées à l'esthétique discursive des hommes – qui évoquent dans le texte la figure du colon – Mémoires de porc-épic dépeint çà et là l'Afrique, sa nature d'une grande richesse, magnifique et grandiose, qui ne demande qu'à être contemplée avec admiration. Rappelons ici un portrait simple et à la fois affectueux de son interlocuteur Baobab, arbre sacré dans la culture africaine et emblème incontestable du Continent noir, qui symbolise la force et la non-violence :

Lorsque je regarde vers le ciel je me dis que tu as eu une sacrée chance, toi, de vivre dans un lieu paradisiaque, tout est vert ici, tu es au-dessus d'une colline, tu domines le voisinage, les arbres alentour se prosternent tandis que tu contemples les humeurs du ciel avec l'indifférence de celui qui a tout vu durant son existence (MPE, 80).

Le décentrement narratif est couramment associé à l'idée de défamiliarisation, c'est-à-dire à une déstabilisation de la perception du monde du lecteur. La narration animalière, qui est une de ses formes les plus flagrantes, va aussi dans ce sens, comme le souligne, par exemple, Jean-Christophe Bailly : « Le jeu de la fable est de faire parler les animaux et, en leur accordant le logos, non de les faire rentrer dans le rang, mais de nous faire sortir nous, du nôtre [...] »¹⁷. Mabanc-

¹⁵ Cette coexistence harmonieuse résulte de la conviction que non seulement l'homme mais aussi tous les éléments du monde environnant sont une incarnation de Dieu. On en voit aussi la preuve dans le phénomène du totémisme selon lequel il existe des relations entre la société humaine et les espèces naturelles comme les animaux ou les plantes. Sur cette problématique, cf. Ph. Hugon, « Les blocages socio-culturels en Afrique Noire », Revue Tiers Mondes 31, 1967, pp. 699–709 et A. R. Radcliffe-Brown, Structure et fonction dans la société primitive, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

¹⁶ Y. Clavaron, « Chroniques animales et problématiques postcoloniales », *Revue de littérature comparée* 2/338, 2011, p. 203.

¹⁷ J.-C. Bailly, *Le parti pris des animaux*, Christian Bourgeois éditeur, Paris 2013, p. 39.

kou exploite magistralement cette stratégie narrative qui correspond parfaitement à la nature africaine, puisant également dans l'esthétique des littératures postcoloniales qui « rendent les animaux visibles de multiples façons : comme reflets des caractéristiques humaines, comme allégories des évolutions historiques des sociétés, comme objets non-humains exploités, et comme êtres participant d'un 'plurivers' dont humains et non-humains font partie et dans lequel les humains tentent de redéfinir différentes relations possibles » 18. Autobiographie d'un animal-esclave devenu conteur, narrée dans un style hétérogène, *Mémoires de porcépic* est une initiation à l'Afrique Noire à l'usage de l'homme blanc, un livre écrit par un autochtone dans une langue authentique et à la fois compréhensible pour un étranger, pour lui faire découvrir une culture native ancestrale, la beauté des paysages et l'histoire tragique de la colonisation, de l'esclavage et de l'exploitation brutale des peuples, bref : le vrai visage du continent africain.

THE CHALLENGES OF NARRATIVE DECENTERING IN ALAIN MABANCKOU'S MEMOIRS OF A PORCUPINE

Abstract

In his rich and varied work, Alain Mabanckou takes up themes widely explored by French-speaking authors, such as the difficult experience of immigration and the presentation of the native country embracing its cultural specificity. The writer's fame, however, does not come solely from the fact that he offers novels which, through the perspective of direct experience and an unusual style, deal with major subjects of our time. Mabanckou works particularly on the novelistic form; he transforms and refreshes it in an ingenious way, drawing inspiration from both the oral African tradition, whose expressiveness and vigour he seeks to convey, and the Western literary culture, to which he regularly refers by allusions, quotations and borrowings of all kinds. Apart from creating a hybrid novel, in which opposing stylistics intertwine, the writer reorganizes the sphere of storytelling, proceeding with a kind of creative decentering which, paradoxically, places his work at the heart of current novelistic aesthetics. Replacing the impersonal and omniscient narrator who dominates Western fictions with homodiegetic narrators, literary counterparts of an African storyteller, he exploits and develops techniques of unreliable narration, widespread in contemporary novels. Memoirs of a Porcupine is a particularly interesting example in this regard: based on an African belief, it goes so far as to reproduce the impossible narrative situation and makes an animal tell the story. The present article explores this off-center, irrational and logically implausible storytelling that narratologists simply call "unnatural." Relying on their theories and selected works concerning the literary animal, we will seek to identify the peculiarities of animal discourse and the textual meanings that it implicitly conveys.

Key words: Alain Mabanckou, animal, narrative decentering, animal narration. **Mots-clés:** Alain Mabanckou, animal, décentrement narratif, narration animalière.

¹⁸ L. Desblache, *La Plume des bêtes. Les animaux dans le roman*, L'Harmattan, Paris 2011, p. 21.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.15

MAJA PAWŁOWSKA
ORCID: 0000-0002-2024-2715
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
maja.pawlowska@uwr.edu.pl

PEUT-ON RECONSTRUIRE LE SENS D'UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE ? EDWARD PORĘBOWICZ, JAN ANDRZEJ MORSZTYN ET LA POÉSIE FRANÇAISE

Edward Porębowicz, un des pionniers des études romanes en Pologne, est connu principalement en tant que traducteur congénial de la *Divine Comédie* de Dante, propagateur de la littérature romane¹ et celte médiévale en Pologne, auteur qui a fait découvrir la poésie provençale ancienne et moderne aux lecteurs de la fin du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e siècle². Une part de

¹ Les travaux de Porębowicz sur les littératures romanes sont présentés par Anna Drzewicka dans « Literatura starofrancuska na użytek polskich czytelników lat trzydziestych w wersji Edwarda Porębowicza », [dans :] J. Wiesiołowski (éd.), *Wielkopolska – Polska – Europa*, Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Poznań 2006, p. 103–113.

² Voici une liste non exhaustive des œuvres de Porębowicz: Georg Gordon Byron, Don Juan (1885, traduction); Antologia prowansalska. Wybór poezji. Trubadurowie (1887, anthologie); Pedro Calderón de la Barca, Dramata (1887, traduction); Giacomo Leopardi, Wybór pism wierszem i prozą (1887, traduction); Dzieje literatury włoskiej XV i XVI wieku (1887, monographie); Zbiór nieznanych hiszpańskich druków (1891, anthologie); Luisa Coloma, Kurrita (1893, traduction); William Shakespeare, Stracone zachody miłosne (Love's Labour's Lost) (1895, traduction); William Shakespeare, Wszystko dobre, co się dobrze kończy (All's Well That Ends Well) (1896, traduction); Czasy prądów rewolucyjnych — studia nad literaturą XVIII wieku we Włoszech i we Francji (1896, monographie); Studia do dziejów literatury średniowiecznej (1904, monographie); Pieśni ludowe celtyckie, germańskie, romańskie (1909, anthologie), Dante, Boska komedia (1899–1906, ensemble: 1909, traduction); tomes-manuels du Wielka Literatura Powszechna (Grand Précis de la Littérature Générale): Literatura łacińska wieków średnich, Literatura staroprowancka, Literatura francuska

son activité intellectuelle – celle de ses recherches littéraires et, surtout, de son héritage méthodologique – est moins connue. En 1893, parut une étude d'Edward Porębowicz, « Andrzej Morsztyn, przedstawiciel baroku w poezji polskiej » (André Morsztyn, représentant du Baroque dans la poésie polonaise)³, qui constitue un des jalons de la critique littéraire polonaise. Porębowicz y a introduit la notion de baroque, en montrant les similitudes entre la poésie de Morsztyn et les courants dominants de la littérature, de l'art et de l'architecture européens du XVII^e siècle⁴. Cette innovation a eu un impact retentissant dans les milieux académiques⁵. Par contre, les conceptions méthodologiques qu'il y a présentées n'ont pas reçu la réponse qu'elles méritaient. Pourtant elles restent toujours d'actualité.

Dans « Andrzej Morsztyn, przedstawiciel baroku... », Porębowicz a balisé la voie des recherches littéraires des générations futures, en montrant les faiblesses de la méthodologie de ses contemporains et les abus ou même les contresens que provoque leur application. Son objectif consistait à rectifier le faux sens attribué à l'œuvre poétique de Jan Andrzej Morsztyn – une tâche des plus difficiles à l'époque où le privilège des recherches sur la littérature nationale était attribué essentiellement aux polonistes. Dans les premiers mots de son texte, Porębowicz s'excuse⁶ de son « intrusion » sur un terrain de recherches qui n'est pas le sien, mais, après cette révérence coutumière, sorte de *captatio benevolentiae*, il procède à une démonstration logique et nullement « dilettante » des biais méthodologiques qu'il a observés dans les publications de ses collègues polonistes sur Morsztyn. Avant de procéder à une réfutation scrupuleuse de leurs allégations, Porębowicz met en relief les défaillances méthodologiques dont elles résultent. Il conteste la validité de la méthode « intuitive », alors en vigueur dans la critique littéraire polonaise, basée sur les opinions subjectives des chercheurs, sur leurs suppositions.

do r. 1914 (1933); anthologies dans le Wielka Literatura Powszechna: Literatura łacińska wieków średnich, Literatura włoska, Literatura staroprowancka, Literatura nowoprowancka, Literatura francuska (tome 5 (1), 1932); Literatura hiszpańska, Literatura portugalska (tome 6 (2), 1933).

³ E. Porębowicz, « Andrzej Morsztyn, przedstawiciel baroku w poezji polskiej », [dans:] : *Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział Filologiczny*, Seria II, tom VI (ogólnego zbioru t. 21), Kraków 1894; édition : E. Porębowicz, *Andrzej Morsztyn, przedstawiciel baroku w poezji polskiej*, Nakładem Akademii Umiejętności, Kraków 1893. Nous nous référons à cette édition dans les citations.

⁴ « La poésie de Morsztyn est digne d'être nommée baroque ; et l'auteur [de cette étude] serait heureux d'introduire cette notion dans la terminologie utilisée dans l'histoire de la littérature polonaise, en remplaçant le terme de poésie ou de littérature macaronique » (trad. M.P.). E. Porębowicz, *op. cit.*, p. 5.

⁵ Pour plus d'informations sur cette révision du terme baroque en Pologne, voir p. ex: J. Pelc, « Na początku był Porębowicz – 100 lat badań literatury baroku », *Barok* 1994, nº 1, p. 7; M. Chrostek, « Lwowscy filolodzy klasyczni i nowożytni w roli historyków literatury polskiej », *Prace Historyczne* 145, cahier 2 (2018), p. 347.

⁶ « Je ne voudrais pas être traité de dilettante, pour avoir osé, n'étant pas inscrit parmi les chercheurs de la littérature polonaise, m'immiscer dans les études d'un domaine examiné maintes fois par de meilleurs que moi » (trad. M.P.). E. Porebowicz, *op. cit.*, p. 1.

Il écrit : « même chez les personnes ayant un goût esthétique le plus raffiné, le seul pressentiment inspiré des échos étrangers n'est pas suffisant pour faire une évaluation artistique juste d'une œuvre littéraire»⁷. Par conséquent, il conteste le principe de l'analyse *a priori*, qui a pour visée d'exalter les lettres nationales⁸. La méthode intuitive, appliquée généralement par les critiques littéraires de son temps, est « facile » et « confortable » surtout pour ceux qui « ont une érudition trop étroite »⁹.

Porębowicz dénonce vigoureusement le fait que l'histoire littéraire telle qu'elle est examinée par les critiques qui analysent l'œuvre de Morsztyn se borne à un horizon national. Pour pouvoir saisir les interférences et les convergences éventuelles des textes, une vue vaste, européenne, de la culture est nécessaire. À la méthode intuitive qui s'appuie sur les sentiments et les pressentiments esthétiques, doublée de connaissances de la littérature générale insuffisantes, Porębowicz oppose la méthode comparatiste, seule approche critique probante. Pour lui – qui a fait ses études à Berlin, Munich, Montpellier, Barcelone et Florence, où il a acquis une maîtrise parfaite des langues romanes et germaniques l'o – l'obligation de vastes compétences langagières et littéraires pour faire une évaluation esthétique valable va de soi.

La méthode comparatiste est pertinente, puisque l'originalité absolue des textes est illusoire. Chaque homme de lettres possède un certain bagage culturel, littéraire, esthétique, qui lui a été transmis pendant son éducation, qu'il a enrichi par ses lectures personnelles et qu'il reproduit, même sans s'en rendre compte, dans son processus de création artistique. Dans la « Théorie du Texte », Roland Barthes rappelle que : « Tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues »¹¹. Quatre-vingts ans avant Barthes, Porębowicz donne une parfaite exemplification de cette conception : tout texte des époques anciennes puise dans une tradition littéraire. Le sens de l'œuvre doit

⁷ *Ibidem*, p. 2.

⁸ Ce procédé était dicté principalement par la volonté de préserver l'identité nationale polonaise dans une situation politique où, après le troisième partage de 1795, la République des Deux Nations avait cessé d'exister (ses territoires ayant été intégralement annexés par la Russie, la Prusse et l'Autriche).

⁹ E. Porębowicz, op. cit., p. 2.

¹⁰ Pour une biographie plus détaillée de Porębowicz, voir p. ex. A. Biernacki, « Edward Porębowicz », [dans :] *Polski słownik biograficzny*, T. 27, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk–Łódź 1983, p. 648–652; A. Cetera, A. Kosim, *Polskie przekłady Shakespeare'a w XIX wieku, Część I. Zasoby, strategie, recepcja*, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2019, p. 352; A. Nikliborcowa, « Wspomnienie o Edwardzie Porębowiczu. W 40. rocznice śmierci », *Pamietnik Literacki*, 1978, cahier 1, p. 223–224.

¹¹ R. Barthes, article « Texte (théorie du) », Encyclopedia Universalis, XV, Encyclopædia Britannica, Inc., Paris 1973, p. 1013–1017 et 1015.

donc forcément dériver de son héritage générique, ou se positionner par rapport à ce dernier.

Porebowicz explique une évidence qui, manifestement, n'en était pas une à son époque, à savoir que l'idée de l'imitation était généralement approuvée comme procédé artistique dans les littératures des siècles passées. À la Renaissance, elle constituait le fondement de la création artistique. Ce n'était pas l'originalité de l'œuvre, mais l'appropriation ingénieuse et la transformation habile des modèles dont elle était inspirée qui révélaient le génie poétique de l'artiste¹². Cette idée allait à l'encontre les habitudes intellectuelles des critiques polonais de la deuxième moitié du XIX^e siècle qui, dans leurs études, s'acharnaient à valoriser l'originalité des lettres nationales. Sans dénoncer leur patriotisme, Porebowicz a démontré que les présupposés étaient nuisibles à la connaissance du sens de l'œuvre. Souvent, la conviction de la particularité d'un texte est illusoire. Ce qui semble nouveau à l'échelle des lettres nationales, ne l'est nullement à l'échelle plus vaste de l'Europe. C'est l'ignorance des critiques, incapables de déchiffrer les références, les emprunts et les influences, qui donne une réputation erronée d'originalité à des textes qui s'inscrivent simplement très bien dans les courants esthétiques généraux de leur temps. Dans ces conditions, le sens que l'on attribue au texte peut facilement être erroné. La critique objective et exhaustive doit s'appuyer sur des preuves tangibles et non sur des pressentiments¹³.

Une connaissance assez profonde de différentes langues et cultures est donc de rigueur. Cela ne signifie pas pour autant que l'on doive sacrifier la culture d'origine de l'auteur, modelée par la langue maternelle et l'histoire nationale. Porebowicz souligne : « la dignité de nos écrivains ne sera pas abaissée » l4 par la découverte de leurs inspirations étrangères. Au contraire, c'est une preuve de leur érudition et de leur positionnement sur une échelle de courants artistiques plus vastes, de leur appartenance à la République des Lettres par excellence.

Alain Génetiot explique avec pertinence les causes de cette pratique : « Contrairement à la posture moderne d'imitation qui demande de porter un regard singulier et original sur la nature, la rhétorique classique définit la littérature comme un art de mémoire, qui repose sur des lieux communs (topoi), où la mimèsis, la représentation du réel, est médiatisée par l'imitation des modèles artistiques. On attend donc de l'art qu'il imite les anciens parce que ceux-ci ont donné des modèles d'imitation de la nature (mimèsis). [...] La définition de l'imitation des auteurs anciens, mais aussi des contemporains, s'inscrit donc dans l'élan imprimé par la Pléiade et constitue la pierre de touche de l'art classique entendu au sens large, depuis la Renaissance jusqu'au romantisme ». A. Génetiot, Le classicisme, PUF, Paris 2005, pp. 228–229.

¹³ Anna Nikliborcowa, élève puis assistante de Porębowicz à l'Université Jan Kazimierz de Lwów pendant les dix dernières années de sa vie, parle des inspirations de son maître par les conceptions déterministes de Taine dans la période où il a écrit « Andrzej Morsztyn... » (A. Nikliborcowa, op. cit, p. 223). Cette idée est aussi répétée par Wacław Borowy, autre de ses étudiants : W. Borowy, « Edward Porębowicz jako krytyk i jako badacz literatury polskiej », *Przegląd Współczesny* 131, 1933, p. 337.

¹⁴ E. Porębowicz, *op. cit.*, p. 2.

Ces remarques générales trouvent leur application pratique dans la suite des observations de Porębowicz. Avec une rigueur et une érudition exemplaires, il pointe les mésinterprétations de l'œuvre poétique de Morsztyn dans les chapitres consacrés à ce poète chez Adam Bełcikowski (« Andrzej Morsztyn, poeta romantyczny », 1871), Karol Mecherzyński (« O poezjach H. Morsztyna », 1859) ou Antoni Małecki (« Andrzej Morsztyn, poeta polski », 1859)¹⁵. Tous ces critiques examinent l'artiste sans prendre en compte le contexte socioculturel de la naissance du texte.

Morsztyn a certes été un poète éminent, mais, avant tout, il était membre de l'aristocratie polonaise, diplomate, homme d'État de premier plan, courtisan attaché à la reine Louise-Marie de Gonzague 16. Et c'est seulement en marge de sa carrière politique, accessoirement, qu'il prenait la plume. De ses études et voyages, il avait tiré une profonde connaissance des lettres européennes dont il a traduit plusieurs auteurs, comme Giambattista Marino, Torquato Tasso et, du français, *Le Cid* de Pierre Corneille. Cependant, il composait des poèmes dans ses moments de loisir ; c'était un simple jeu mondain, une distraction élégante de courtisan cultivé, une occupation à demi privée, sans envisager de faire publier ses textes. Or l'impact de ces circonstances est ignoré par les critiques polonistes, qui voient l'expression d'une passion amoureuse, presque romantique, là où il ne s'agit que d'un jeu aristocratique galant et conventionnel.

Porębowicz fait preuve d'une connaissance approfondie de la biographie de Morsztyn mais, surtout, situe avec une érudition brillante son œuvre sur le plan plus large des courants esthétiques du XVII^e siècle ou antérieurs. Il examine deux de ses recueils poétiques : *La canicule ou l'étoile canine* (1647) et le *Luth* (1661) et y décèle des points de convergence et de divergence entre ses poèmes et la poésie européenne de son temps. Il en tire une conclusion amère : « Morsztyn a été analysé plus qu'aucun autre poète : aucun d'eux n'a été évalué si faussement »¹⁷.

En effet, l'application de la méthode intuitive a mené à des contresens interprétatifs graves. Małecki et Mecherzyński n'aperçoivent guère les affinités patentes existant entre les poèmes de Morsztyn et l'héritage lyrique européen. Belcikowski voit en Morsztyn un poète romantique et s'extasie devant la profondeur, la sincérité et l'originalité des sentiments de sa poésie amoureuse. Porębowicz

¹⁵ K. Mecherzyński, « O poezyach Hieronima Morsztyna zachowanych w rękopiśmie i dotąd niewydanych, wraz z wiadomością o czterech Morsztynach poetach XVII wieku », Biblioteka Warszawska, t. II, 1859; A. Małecki, « Andrzej Morsztyn, poeta polski XVII wieku i jego imiennicy », Pismo Zbiorowe wydane przez Jozafata Ohryzko, t. 1, Petersburg 1859, pp. 273–277; A. Bełcikowski, « Andrzej Morsztyn, poeta romantyczny XVII wieku », [dans:] Ze studiów nad literaturą polską, Teodor Paprocki i S-ka, Warszawa 1886, [reprise du texte publié en 1871 dans Tygodnik Ilustrowany].

¹⁶ Pour plus d'informations biographiques en français sur Morsztyn, voir p. ex.: M. Pawłowska, « L'absolutisme et la démocratie nobiliaire : la traduction du *Cid* par Jan Andrzej Morsztyn (1662) », *Romanica Wratislaviensia* 67, 2020, pp. 187–202.

¹⁷ E. Porebowicz, op. cit., p. 6.

conteste cette interprétation et démontre que Belcikowski considère comme originales des figures de style qui ne sont qu'une reprise de celles des sonnets français. Les comparaisons et images que ce dernier présente comme novatrices, par exemple celle d'un cœur qui s'embrase, sont en réalité des métaphores largement codifiées de la poésie française de l'époque. En fait, ces motifs viennent de plus loin, de la poésie élégiaque latine, qui a été la première à recourir au sens figuré du feu et de la flamme pour désigner la passion, associée à une combustion (le cœur qui brûle, les feux de la passion, etc.). Ils ont été transmis à la poésie moderne à travers la poésie amoureuse de Pindare, Pétrarque, Marini¹⁸.

Porębowicz entreprend alors une analyse minutieuse des correspondances, des motifs communs, des analogies entre les poèmes lyriques de Morsztyn, et des dominantes des esthétiques européennes. Il souligne que l'œuvre du poète polonais a été influencée avant tout par Giambattista Marini, dont les traces sont les plus visibles dans ses textes. Mais Morsztyn était aussi disciple des concettistes italiens, des cultistes espagnols, des euphuïstes anglais, et il connaissait des précieux français.

Porębowicz analyse les métaphores, les antithèses et les contrastes de la poésie lyrique de Morsztyn, ainsi que ses idées, la forme de ses poèmes, en démontrant, avec une érudition presque déconcertante, qu'ils sont en grande partie empruntés à ses lectures des auteurs anciens grecs et latins, italiens, (Poretano, Sannazzaro, Guarini et Marini) et français (Clément Marot, Pierre de Ronsard, Vincent Voiture)¹⁹. Cette démonstration est menée à renfort de nombreux rapprochements, grâce auxquels il révèle que Morsztyn n'est pas un simple traducteur ou, pire, un plagiaire sans invention, mais que, au contraire, ses démarches s'inscrivent parfaitement dans la règle générale de l'imitation des modèles, recommandée depuis la Renaissance.

Parmi les influences de Morsztyn, celle des poètes français semble particulièrement intéressante, puisqu'elle met parfaitement en relief l'éventail des pratiques imitatives du poète, allant des simples traductions aux inspirations. Généralement, l'artiste puise ses inspirations dans la poésie du XVIe siècle, notamment dans les lyriques de Clément Marot, héritier du Moyen Âge, et de Pierre de Ronsard, partisan de l'imitation des Anciens, deux figures éminentes mais distinctes dans leurs conceptions artistiques. Toutefois, les différends poétiques doctrinaires importent peu à Morsztyn. Ce qu'il cherche, ce sont les concepts artistiques : les métaphores, les pointes ; avant tout les éléments formels intéressants. Il reprend par exemple la structure de l'enchaînement des vers du poème de Marot « Dieu garde ma Maîtresse et Régente »²⁰ : « Dieu des amants, de mort me garde, / Me gardant, donnemoi bon heur ». On remarque le même procédé chez Morsztyn (« Służy Panu nie w nadzieję nagrody / Nagrody nie upatruje »).

¹⁸ E. Porębowicz, *op. cit.*, pp. 11–16.

¹⁹ E. Porębowicz, *op. cit.*, pp. 58–84.

²⁰ C. Marot, « Dieu garde ma Maîtresse et Régente », Adolescence Clémentine (1532).

Parfois ce n'est pas un élément stylistique mais tout un poème qui est imité, comme le madrigal « Anne par jeu me jeta de la neige... » :

Anne par jeu me jeta de la neige, Que je cuidais froide certainement. Mais c'était feu, l'expérience en ai-je, Car embrasé je fus soudainement. [...]²¹

Czyli umyślnie, czyli téż omyłką, Cisnęła na mnie Jaga śniegu bryłką; Trafiła w piersi ; nie boli-ć, lecz spodnie Płuca poczuły z tej bryły pochodnie. [...]²²

Morsztyn adapte assez fidèlement le madrigal français, il reprend l'idée du « feu qui loge dans la neige » présente chez Marot. Porebowicz souligne que Morsztyn n'est cependant pas le seul imitateur de ce madrigal, qu'il s'inscrit dans les pratiques généralement admises de son temps : « Anne par jeu me jeta de la neige... » a aussi été traduit librement par un poète espagnol, Cristobal de Castillejo: « Con la blanca nieve fria / me tiró Julia certera... ». L'image du « feu qui loge dans la neige » a aussi été répétée un siècle après par Gilles Ménage dans un de ses madrigaux. Ainsi le critique replace-t-il avec exactitude l'œuvre de Morsztyn dans le contexte des règles esthétiques de son époque. Pareillement, Morsztyn n'est pas le seul à reprendre l'idée de l'enchaînement des répétitions anaphoriques contenue dans la chanson de Ronsard « Le printemps n'a point tant de fleurs », à laquelle il a donné une version polonaise. Le même procédé artistique est repris par Lope de Vega en personne, dans son sonnet No tiene tanta miel Ática hermosa (1602). Parfois aussi, Morsztyn enrichit la matière source dont il s'inspire. Ronsard, dans la chanson « Amour, dismoi, de grâce (ainsi des bas humains / Et des dieux soit toujours l'empire entre tes mains), / Qui te fournit de flèches ? », énumère en réponse la rigueur, la douceur, la force et la vertu. Le poète polonais y ajoute encore des larmes²³.

Porębowicz souligne que Morsztyn est sélectif et critique dans ses imitations-inspirations. Si un héritage poétique du XVIe siècle est accepté et volontiers repris, ce n'est pas le cas pour les créations des années 1640–1650. Pendant ses séjours à Paris en 1640 et 1645, Morsztyn a certainement eu l'occasion de fréquenter les salons précieux et de lire les parutions poétiques du temps, mais ils ne l'ont pas impressionné. Ni Racan, ni Maynard, ni Gombauld, ni Desmarets de Saint-Sorlin, ni Sarrazin ni, enfin, Benserade qui a récité son ode d'adieu à Louise-Marie avant son départ en Pologne, n'ont inspiré ses textes²⁴. Par contre,

²¹ C. Marot, « Anne par jeu me jeta de la neige... », Adolescence Clémentine (1532).

²² E. Porębowicz, *op. cit.*, p. 81. Voici la traduction française littérale : « Intentionnellement ou par hasard / Jaga (Agathe) jeta sur moi une boule de la neige / Qui a atteint ma poitrine ; elle ne m'a guère fait de mal mais au-dessous / Mes poumons ont senti les flammes provenant de cette boule. » (trad. M. P.)

²³ E. Porębowicz, op. cit., p. 82.

²⁴ E. Porebowicz, *ibidem*.

on peut trouver dans *Le Luth* deux traductions de chansons de Voiture. Ce ne sont pas des adaptations, comme dans les cas précédents, mais des traductions fidèles, ce que l'auteur indique explicitement dans son ouvrage. Il transmet ainsi à son entourage deux échantillons de la poésie française de son temps, comme s'il se sentait un devoir de le tenir au courant de la vie littéraire française :

Mes yeux, quel crime ai-je commis, Qui vous rend mes ennemis, Et qui vous oblige à me nuire? Pourquoi cherchez-vous en tous lieux, Vous, par qui je me dois conduire, L'objet, qui seul me peut destruire? Quel mal vous ay-je fait, mes yeux?²⁵

La version polonaise suit de près le texte original :

Oczy me, w czymże was zdradził, I kto mię z wami powadził, Że na mą szkodę tak godzicie? Czemu wzrok wasz tam ochoczy, Czemu z uporem tam patrzycie, Skąd mi upadek przynosicie? Com wam zawinił, me oczy? ²⁶

Pour expliquer le manque d'intérêt relatif de Morsztyn pour le courant précieux, Porebowicz mentionne l'opinion de François Guizot, selon lequel cette poésie manque « du sentiment vrai et sérieux, de cette inspiration puisée dans les objets mêmes... qui les transporte tout entiers d'abord dans l'imagination, puis dans les vers du poète »²⁷. Ces caractéristiques allaient à l'encontre des prédilections littéraires de Morsztyn. Ses poèmes se trouvent, en général, à l'opposé de la mièvrerie précieuse et de l'emphase artificielle qui fait « mourir d'amour ». Jamais il n'avance une telle menace. Nullement pathétique, il amuse son entourage avec sa grande maîtrise de l'art poétique, associée à une ardente imagination baroque. Et c'est là son originalité : tout en exploitant une *inventio* poétique topisée, il est capable de la remplir de ses traits propres : de son esprit enjoué et libertin, de sa jeunesse et de son insouciance. Il n'est pas un copiste servile, masquant son manque de veine par d'ingénieux emprunts, mais un poète au goût et au discernement littéraire épanouis. Ces conclusions de Porebowicz donnent de nouveau sens à l'œuvre de Morsztyn. Il appartient pleinement au courant baroque, avec son exagération, ses effets dramatiques, son goût des pointes et, avant tout, l'exubérance

²⁵ V. Voiture, « Mes yeux, quel crime ai-je commis... », *Poésies* (1650).

²⁶ E. Porębowicz, *op. cit.*, p. 83. Voici la traduction française littérale : « Mes yeux, comment vous ai-je trahis / Qui vous a querellé avec moi / Que vous me nuisiez tellement ?/ Pourquoi regardez-vous volontairement / Pourquoi regardez-vous obstinément là / d'où vient ma destruction ? / Quel mal vous ai-je fait, mes yeux ? » (trad. M. P.)

²⁷ E. Porçbowicz, *op. cit.*, p. 82. Cette citation a été reprise de l'œuvre de F. Guizot, *Corneille et son temps*, Didier, Paris 1854, p. 86.

des formes, des effets stylistiques qui dominent ses textes ; mais il donne aussi à ses œuvres une empreinte personnelle de haute qualité artistique.

Il est temps de répondre à la question posée dans le titre de notre réflexion. Peut-on reconstruire le sens d'une œuvre littéraire ? L'étude de Porebowicz sur Morsztyn semble prouver que c'est possible. En effet, il a réussi à rectifier l'interprétation erronée de la poésie de Morsztvn alors en vigueur grâce à sa relecture comparatiste compétente et rigoureuse des textes anciens grecs, latins, italiens, français, espagnols et polonais. Ses collègues polonistes n'ont pu que s'incliner devant le poids des évidences démontrées par le romaniste²⁸. Néanmoins sa proposition d'appliquer la méthode comparatiste dans la critique a été accueillie avec la réserve. La nécessité d'analyses minutieuses s'appuyant sur des comparaisons, dépassant les bornes étroites des lettres nationales, était un obstacle insurmontable pour les esprits habitués à étaler leurs « pressentiments ». Les traces de cette attitude réticente peuvent être trouvées encore en 1905 chez Wilhelm Feldman, dans sa monographie Critique littéraire polonaise contemporaine, où il présente la méthode comparatiste de Porebowicz comme pédante et pas assez poétique. Il l'accuse de ne pas suffisamment « sentir l'esprit » du texte : « chez Porebowicz, le philologue l'emporte sur le poète »²⁹. Zygmunt Czerny, collègue de chaire de Porebowicz, écrira dans ses souvenirs que ce dernier discernait rigoureusement le travail scientifique du poétique et eût été profondément offensé si ses textes critiques avaient été traités de poétiques³⁰. Porebowicz était cependant poète à ses heures³¹ et savait faire ressortir sa veine dans ses travaux de traduction.

Comment puis-je être de l'Académie, Évitant les splendeurs du casque,

Tenant les hommes pour une frasque,

Par laquelle on n'engraisse mie?

Grâce à cela bien maigre est ma tasque.

Comment puis-je être de l'Académie?

J'abhorre le monde fantasque,

La science – c'est ma seule folie,

Songez, je sais parler le basque...

Comment puis-je être de l'Académie?

Dydym Kosturek, Rymy ucieszne, Zakład Graficzny Karola Doroszyńskiego, Lwów 1937, p. 34.

²⁸ Actuellement, les recherches polonaises sur Morsztyn adhèrent sans réserve aux idées de Porębowicz, avancées dans son étude « Andrzej Morsztyn, przedstawiciel baroku ». Il suffit de citer comme exemple de cette acceptation le titre très évocatif d'une monographe d'Alina Nowicka Jeżowa Jan Andrzej Morsztyn i Giambattista Marino. Dialog poetów europejskiego baroku (Jan Andrzej Morsztyn et Giambattista Marino. Le dialogue des poètes baroques européens), Instytut Badań Literackich Polskiej Akademii Nauk, Warszawa 2000, 430 p.

W. Feldman, Współczesna krytyka literacka w Polsce, Nakładem Księgarni H. Altenberga, Lwów 1905, p. 288.

³⁰ Z. Czerny, « Edward Porębowicz. Poeta i uczony », Ruch Literacki, 1963, nº 3, p. 113.

³¹ Voici un rondeau plein d'esprit de Porebowicz, écrit sous pseudonyme en français en 1934, quand il apprit qu'il n'avait pas été élu à l'Académie Polonaise de Littérature :

Le savoir que Porębowicz considérait comme indispensable pour analyser un texte et établir son sens était hors atteinte de la plupart des critiques. L'érudition et les connaissances en littératures anciennes et modernes européennes et polonaises de Porębowicz étaient exceptionnellement vastes. Tous ses étudiants et collègues de chaire soulignent ce trait³². Ceux qui, comme lui, étaient capables de saisir les interférences des textes européens dans leur ensemble et de déceler le sens de l'œuvre, constituaient une minorité. La majorité des critiques essayaient d'examiner intuitivement, tant bien que mal, les textes des époques passées et, à l'appui de leurs connaissances restreintes, d'en tirer un sens qui leur semblait plausible.

CAN WE RECONSTRUCT THE MEANING OF A LITERARY WORK? EDWARD POREBOWICZ, JAN ANDRZEJ MORSZTYN AND FRENCH POETRY

Abstract

Edward Porębowicz in a study Andrzej Morsztyn, przedstawiciel baroku w poezji polskiej (1893), gives new meaning to Morsztyn's work, demonstrating that his poems are not part of the romantic aesthetic but they fully belong to the baroque current. Thus, Porębowicz proves that one can reconstruct the meaning of a literary work. However, a very wide erudition and general knowledge of culture are necessary. The critic succeeded in rectifying the erroneous interpretation of Morsztyn's poetry, then prevailing, thanks to his competent and rigorous comparative proofreading of ancient Greek, Latin as well as modern Italian, French, Spanish and Polish texts.

Key words: Edward Porębowicz, Jan Andrzej Morsztyn, Baroque, comparative method, philological interpretation.

Mots-clés: Edward Porębowicz, Jan Andrzej Morsztyn, Baroque, méthode comparative, interprétation philologique.

³² M. Brahmer, «Wspomnienia pośmiertne: Edward Porębowicz (1862–1937) », *Neofilolog*, 1937, cahier 4, p. 210–211; K. W. Zawodziński, « Porębowicz – poeta na tle epoki », *Przegląd Współczesny* 131, 1933, p. 363.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.16

BERNADETA WOJCIECHOWSKA
ORCID: 0000-0003-3484-7739
UNIWERSYTET IM. ADAMA MICKIEWICZA W POZNANIU
bewoj@amu.edu.pl

LITTÉRATURE FRANCOPHONE DE MIGRATION ET D'EXIL – QUELLE APPROCHE DE LECTURE POUR DÉVELOPPER LES COMPÉTENCES INTERCULTURELLES EN FLE ?

INTRODUCTION

L'une des principales caractéristiques de la littérature francophone de migration et d'exil est de soulever et de traiter sous forme littéraire les questions d'identité, de dialogue et/ou de confrontation des cultures du pays d'origine des auteurs francophones et de celle de la France, pays d'accueil. C'est en cette qualité que la littérature francophone est souvent évoquée par les didacticiens du FLE dans le contexte du développement des compétences interculturelles¹. La réflexion sur l'accès des apprenants de FLE à la culture à travers les textes des auteurs francophones a également été développée dans le projet DECLAME'FLE². Le présent article reprend la distinction, opérée dans le projet, des trois approches de la lec-

¹ Cf. M. Abdallah-Pretceille, « La littérature comme espace d'apprentissage de l'altérité et du divers », Synergies Brésil 2, 2010, pp.145–155; L. Collès, Islam-occident : pour un dialogue interculturel à travers des littératures francophones, EME Editions, Louvain-la-Neuve 2010, http://digital.casalini.it/9782875256270 [consulté le 8/11/2021]; D. Ragab Ali Zaghloul, « La médiation interculturelle de la littérature francophone en classe de langue. Le cas du roman de Chahdortt Djavann Comment peut-on être français? », Miroir linguistique de l'univers. Traduction comme médiation interculturelle, mars 2014, Erévan, Arménie.

² Le présent article a été préparé dans le cadre du projet européen DECLAME'FLE, 2019 -1-FR01-KA203-O62886 financé dans le cadre du programme Erasmus+ Partenariat Stratégique.

ture : expérientielle, littéraire et discursive, et examine les effets de l'utilisation de chacune d'entre elles sur le traitement des phénomènes culturels par des étudiants polonais de FLE.

APPROCHE EXPÉRIENTIELLE : COMPRÉHENSION DE CE QUI EST DIT

L'approche expérientielle appréhende les textes littéraires essentiellement comme source d'informations et d'émotions, en valorisant, comme son nom l'indique, l'expérience même de la lecture. Elle intègre les modes de lecture appelés par les chercheurs en didactique de la littérature en langue maternelle lecture-en-progression, lecture première, littérale, participative, informative³.

Eu égard aux recherches menées sur le traitement d'informations, la lecture expérientielle ferait appel aux mécanismes cognitifs typiques du traitement rapide⁴ de l'écrit, se déroulant avec un faible contrôle des ressources et des stratégies personnelles mises en œuvre par le récepteur pour reformuler mentalement le sens du dit⁵. La rapidité du passage des formes linguistiques à la représentation mentale du texte s'y voit largement contrainte par le degré d'automatisation des processus sous-jacents⁶. Chez l'apprenant de langue, les déficits à ce niveau, induits majoritairement par la méconnaissance de formes lexicales ou syntaxiques, peuvent ralentir la construction de la représentation mentale du texte. Il n'en reste pas moins que l'arrêt sur la forme provoqué par lesdites lacunes porte majoritairement sur le décodage du contenu du texte, et non sur l'analyse des choix linguistiques et rhétoriques opérés par l'écrivain. Les connaissances extralinguistiques du récepteur permettent de compenser plus ou moins adéquatement certains problèmes de compréhension littérale. Le recours peu contrôlé aux ressources personnelles explique ainsi les différences entre le texte du lecteur et celui de l'écrivain.

³ Cf. B. Gervais, « Les régies de la lecture littéraire », Tangence 36, 1992, pp. 8–18, http://id.erudit.org/iderudit/025707ar [consulté le 5/11/2021]; K. Canvat, « Comprendre, interpréter, expliquer, décrire les textes littéraires. Postures de lecture et opérations métacognitives », Enjeux 46, 1999, pp. 93–115; Ch. Gabathuler, B. Schneuwly, « Relations esthétique, éthique et émotionnelle au texte littéraire. Deux textes contrastés au fil des niveaux scolaires », Lidil 49, 2014, pp. 153–176.

⁴ Pour une étude détaillée des traitements lent et rapide, voir D. Kahneman, *Pulapki myślenia*. *O myśleniu szybkim i wolnym*, Media Rodzina, Poznań 2011.

⁵ La lecture désignée ici comme littérale n'exclut pas le traitement des implicites. Le traitement en question se fait toutefois de façon rapide, non contrôlée, ce qui d'une part, entraine le risque de malentendu car les inférences se fondent sur les représentations socio-culturelles du lecteur/apprenant et non sur celles des lecteurs cibles, et d'autre part, il est faiblement contrôlé. Cela réduit la possibilité d'analyse du recours à l'implicite par l'écrivain et de ses intentions de persuasion sous-jacentes.

⁶ Cf. T. A. Van Dijk, W. Kintsch, Strategies of discourse comprehension, Academic Press, New York 1983.

L'activation des convictions personnelles, des stéréotypes, des expériences et des normes culturelles du récepteur est aussi à l'origine de la charge affective dont la lecture expérientielle est empreinte. L'engagement affectif est d'autant plus fort que le lecteur arrive à entrer dans l'univers fictionnel (imaginaire ou supposé réel) et à s'identifier avec le/les héros, ce que l'expression courante « se plonger dans le livre » traduit très bien.

Promue pour des raisons humaines et motivationnelles, la lecture expérientielle décrite ci-dessus reste toutefois problématique dans la perspective du développement des compétences (inter)culturelles à travers les écrits littéraires de migration et d'exil en FLE. Ses logiques de restitution et d'adhésion affective favorisent certes, l'empathie et enrichissent l'expérience de l'apprenant, mais en même temps, limitent la mise en place de la réception distanciée et critique du texte. Ses deux inconvénients majeurs sont de valoriser soit l'attitude ethnocentrique, soit l'attitude naïve, voire, les deux conjointement. La posture ethnocentrique consisterait à juger l'univers représenté dans le livre, souvent inspiré par des cultures lointaines et inconnues de l'apprenant/lecteur, à l'aune de sa propre culture, en défigurant ou en passant à côté des sens prévus par l'écrivain. La posture naïve, en revanche, conduirait à généraliser l'expérience subjective décrite dans le livre en la considérant comme représentative de la société/culture de référence. Sur le plan discursif, les deux postures tiennent peu compte du caractère littéraire du texte et le traitent comme un discours informatif (un reportage, un documentaire).

APPROCHE LITTÉRAIRE: L'ANALYSE DE LA FORME DU DIT

Les approches littéraire et discursive sont habituellement regroupées sous une dénomination commune (par exemple celle de lecture seconde, analytique, savante, distanciée, interprétative)⁷. Cependant, étant donné leur nature cognitive et leur impact sur les différentes compétences interculturelles, nous allons les traiter ici séparément.

Sur le plan cognitif, l'approche que nous qualifions de littéraire consiste à mettre à distance le résultat de la lecture expérientielle et à reprendre la lecture

⁷ Cf. Ch. Vanderdorpe, « Comprendre et interpréter », [dans :] C. Préfontaine, M. Lebrun (dir.), La lecture et l'écriture. Enseignement et apprentissage, Les Éditions Logiques, Montréal 1992, pp. 159–182 ; É. Falardeau, « Compréhension et interprétation : deux composantes complémentaires de la lecture littéraire », Revue des sciences de l'éducation XXIX (3), 2003, pp. 673–694 ; J. Giasson, La Compréhension en lecture, De Boeck, Bruxelles 2007 ; J.-L. Dufays, « Sujet lecteur et lecture littéraire : quelles modélisations pour quels enjeux ? », Recherches & Travaux 83, 2013, pp. 77–88 ; É. Falardeau, M. Sauvaire, « Les composantes de la compétence en lecture littéraire », Le français aujourd'hui 191, 2015, pp. 71–84.

sur un mode plus lent et hautement contrôlé afin de reconstruire la signification du texte en soi et/ou en lien avec d'autres textes appartenant au discours littéraire. Ce mouvement est dicté par une vision autotélique, c'est-à-dire tournée vers ellemême, de la littérature⁸.

Pour saisir le sens, l'approche littéraire préconise l'étude de la matière textuelle moyennant des concepts et des outils théoriques relevant des champs littéraire et linguistique. De fait, la lecture équivaut à une analyse des unités de différents niveaux : les caractéristiques compositionnelles, les particularités génériques, les figures de style, les motifs, les champs lexicaux, pour n'en citer que quelques-unes. Ces méthodes d'analyse, jugées parfois trop techniques, visent la saisie de la complexité intratextuelle et intertextuelle ; elles sont également censées garantir l'objectivité de l'appréciation esthétique de l'œuvre littéraire.

L'approche littéraire telle que comprise ici contribue à développer prioritairement ces aspects des compétences interculturelles de l'apprenant qui restent en rapport avec la culture dite haute, dont la littérature fait partie. En enrichissant ses connaissances en la matière, elle donne à l'apprenant accès à l'héritage littéraire commun des Français et des francophones et forme sa sensibilité esthétique. Toutefois, largement confinée dans le champ littéraire, l'approche en question occulte le fonctionnement de la littérature au sein de la communication sociale, ses relations avec le contexte politique, culturel, idéologique extralittéraire ainsi que sa réception et sa circulation sociales.

APPROCHE DISCURSIVE DE LA LITTÉRATURE : CONTEXTUALISATION DES EXPÉRIENCES CULTURELLES

L'approche discursive envisage l'écriture littéraire comme une pratique sociale parmi d'autres⁹. Elle part du postulat selon lequel « le discours est un : du traité de métaphysique aux graffitis en passant par les conversations, les tracts publicitaires ou les débats télévisés, toute énonciation socialement circonscrite peut a priori être abordée à travers le même réseau de concepts [...] », vu comme inséparable et tirant sa validité du postulat « de la diversité irréductible des modes d'existence de ce discours »¹⁰. Conformément à ces constats, le discours

⁸ D. Maingueneau, « Les apports de l'analyse du discours à la didactique de la littérature ». *Le français aujourd'hui* 141, 2003, p. 79, https://doi.org/10.3917/lfa.141.0073 [consulté le 15/11/2021].

⁹ Voir par ex. D. Maingueneau, « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels », *Argumentation et Analyse du Discours* 1, 2008, par. 5, http://journals.openedition.org/aad/351> [consulté le 7/10/2021]; D. Maingueneau, I. Østenstad, *Au-delà des œuvres. Les voies de l'analyse du discours littéraire*, L'Harmattan, Paris 2010.

¹⁰ D. Maingueneau, « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels », *op. cit.*, par. 5.

est une pratique langagière formatée au sein d'un domaine de la vie sociale dans lequel les individus, en s'appuyant sur les représentations et les valeurs partagées, coopèrent pour réaliser des objectifs communs. Les visions du monde reconnues par une communauté sont ainsi véhiculées, reprises, négociées dans et par le discours. Or, les discours propres à un domaine restent rarement hermétiques : ils alimentent les autres discours dans une société de la même manière que ses membres agissent dans plusieurs sphères qui restent en interdépendance. Il en est de même pour la littérature qui se nourrit de discours évoluant au sein de la société et qui, à son tour, pourvoit ces discours en participant ainsi à la communication sociale.

C'est justement la compréhension de cette interaction avec d'autres discours, présents dans un univers social donné, qui est centrale pour l'approche discursive; elle est aussi importante, à nos yeux, pour le développement des compétences interculturelles au contact des textes d'auteurs francophones. L'approche de la lecture fondée sur le cadre théorique susmentionné invite l'apprenant/lecteur à dépasser aussi bien la compréhension de l'histoire présentée dans le texte (approche expérientielle) que l'appréciation de la forme littéraire du récit (approche littéraire). Elle l'encourage à identifier les conditions socio-culturelles externes à la littérature et à les considérer comme déterminantes pour la portée idéologique, esthétique, affective de l'œuvre littéraire.

Afin d'interpréter les choix de l'écrivain relatifs au monde représenté, le lecteur/apprenant est aussi appelé à se distancier de son univers de pensée familier. Pour ce faire, il doit compléter ses connaissances et se doter d'informations géographiques, politiques, socio-culturelles concernant les événements et la culture (pays, environnement social) présentés dans le livre. Ces savoirs supplémentaires sont indispensables pour élargir le contexte cognitif dans lequel la vision du monde mise en scène par l'écrivain sera accueillie par le lecteur.

Grâce à la double activité métadiscursive et métacognitive brièvement esquissée ci-dessus, les schémas littéraires et cognitifs activés automatiquement lors de la lecture expérientielle peuvent être corrigés, nuancés, mis en question lors de la lecture discursive, comme peuvent être déconstruits certains stéréotypes préalables du lecteur. C'est en cette qualité que l'approche discursive des textes francophones peut contribuer à une compréhension problématisée des phénomènes socio-culturels.

Si l'on garde à l'esprit que dans le cadre de la littérature de migration et d'exil, aussi bien les composantes du monde réel recréées à l'intérieur des univers textuels que l'accueil qui est fait à l'œuvre littéraire dans l'espace social où elle circule sont étrangers à l'apprenant, alors on mesure l'ampleur du défi didactique.

APPLICATION DU CADRE THÉORIQUE AU DIAGNOSTIC DES MODES DE LECTURE DES APPRENANTS

Nous avons appliqué la distinction des trois approches de la lecture à l'analyse des opinions d'étudiants polonophones exprimées par écrit¹¹ après la lecture du livre de Fatou Diome *Le ventre de l'Atlantique*¹² et avant l'interprétation du texte en classe.

Le livre de Fatou Diome met en scène une jeune fille sénégalaise immigrée en France ainsi que ses proches restés au Sénégal. Sur le fond de leur histoire, le récit aborde les questions d'accueil, de perception, des attentes face aux immigrés dans le pays d'accueil et dans le pays d'origine. Ce faisant, il touche de façon récurrente deux univers culturels et formule des jugements plus ou moins explicites sur eux. Pour les étudiants polonais, ces deux mondes de référence et les mentalités correspondantes restent largement opaques. Ce qui leur fait défaut, ce ne sont pas seulement les connaissances sur la vie au Sénégal, mais aussi celles concernant les liens entre le Sénégal et la France (le passé colonial, les relations économiques, la présence française au Sénégal, etc.). Les apprenants manquent également de savoirs sur le débat socio-politique mené dans les deux pays autour des questions (post)coloniales et migratoires auquel le livre de Fatou Diome fait écho, par rapport auxquelles l'auteure se positionne.

Les impressions générales exprimées par écrit après la lecture du roman donnent un certain accès aux postures de lecture des étudiants face à l'univers culturel abordé dans le livre. À ce sujet, il est toutefois judicieux d'émettre quelques réserves et de souligner que ce que les opinions des apprenants laissent voir ne peut pas être considéré comme identique à leur représentation exhaustive du livre. En effet, les écrits d'étudiants sont probablement plus ou moins filtrés par : 1) leur représentation des attentes de l'enseignant, à l'origine du choix du livre et auteur de la consigne, 2) leurs compétences d'écriture, 3) leur implication dans la tâche.

Nous reprenons ci-dessous quelques extraits d'opinions des apprenants¹³, afin d'y déceler le mode de lecture mis en œuvre et afin de réfléchir sur les conséquences de la posture adoptée par l'étudiant eu égard au développement de ses connaissances (inter)culturelles.

(1) Il n'est pas toujours facile de quitter son pays natal pour aller vivre ailleurs. On peut être mal accepté en tant qu'immigré parce qu'on est différent. Dans un nouveau pays, on rencontre des personnes bienveillantes, et d'autres qui ne veulent pas partager ou qui ont peur des différences. C'est pourquoi la lecture de « Ventre de l'Atlantique » était une occasion de connaitre un peu les désirs, les projets et la façon de vivre d'un jeune Sénégalais. Dans son roman, Fatou Diome touche les sujets de société toujours actuels, même si ce livre a été écrit il y a près de 20 ans.

¹¹ La consigne a été la suivante : Partagez vos impressions, réflexions et opinions suite à la lecture du livre de F. Diome, *Le ventre de l'Atlantique*.

¹² F. Diome, Le ventre de l'Atlantique, Anne Carrière, Paris 2003.

¹³ Les extraits de textes d'apprenants sont reproduits sans aucune modification ni correction.

Dans l'extrait 1, on peut noter plusieurs éléments relevant de la posture propre à la lecture expérientielle, qui consiste à considérer l'histoire racontée comme réelle et comme représentative du contexte de référence du livre. En effet, le récit littéraire est appréhendé au premier degré, sans questionnements sur l'intention de l'auteur et sur la mise en scène littéraire de l'expérience. Cette attitude du lecteur/ apprenant transparait notamment dans la formulation « les suiets de société touiours actuels »¹⁴, sans aucunement distinguer les sociétés (polonaise, sénégalaise, française) impliquées dans cet acte de lecture et sans prendre en compte effectivement le moment historique, bien que l'époque soit évoquée. Ce qu'on remarque aussi, c'est que le roman est traité comme une source de connaissances, « une occasion de connaître un peu les désirs, les projets et la façon de vivre d'un jeune Sénégalais ». Il convient toutefois de noter le modalisateur « un peu » qui pourrait signaler la conscience des limites de ces connaissances et témoignerait d'une certaine distanciation, aussi modeste soit-elle. Par contre, l'utilisation de la forme impersonnelle dans « il n'est pas toujours facile » ainsi que le recours répétitif au pronom « on » marquent linguistiquement l'objectivation de l'expérience subjective mise en scène par l'écrivaine ainsi que l'identification du lecteur aux protagonistes. « On peut être mal accepté en tant qu'immigré parce qu'on est différent. Dans un nouveau pays, on rencontre des personnes bienveillantes, et d'autres...».

(2) J'ai bien aimé la façon de comparer la vie de Niodor avec celle de France et de montrer le processus d'adaptation dans la nouvelle culture. Il est intéressant de voir à quel point les jeunes africains sont aimantés par l'Europe qui est totalement idéalisée et, en plus, cette force du rêve est incroyable. Pour conclure, il faut dire que toutes ces nouvelles informations qu'on a appris grâce à ce livre pourront être utiles et on ne sait pas immédiatement comment. Plus on accumule de la connaissance, plus on est équipé pour relever les défis auxquels on aura à faire face dans l'enseignement.

L'extrait 2 surprend par la richesse des émotions suscitées par le texte et par les formes intensifiées, voire absolutisées de celles-ci moyennant le recours à l'adverbe de complétude « totalement » et des adjectifs « idéalisée » et « incroyable ». Ces émotions sont suscitées par la représentation, évoquée dans le livre, que les jeunes Africains se font de l'Europe, et reprise à son compte par l'apprenant/lecteur. La première phrase, « J'ai bien aimé la façon de comparer la vie de Niodor avec celle de France et de montrer le processus d'adaptation dans la nouvelle culture », pourrait laisser croire que l'étudiant entrevoit la stratégie de comparaison réalisée par l'auteur/narrateur, puisqu'il l'apprécie. Cependant, cette opération n'est par la suite ni analysée ni interrogée, si bien qu'au fond,

¹⁴ B. Wojciechowska, J. Górecka, E. Richard, M.-C. Le Bot, « Les stratégies rédactionnelles face aux défis d'interprétation d'un débat radiodiffusé », *Studia Romanica Posnaniensia* XLI/3, 2014, p.117–132. Ces auteurs mettent en évidence les dérives de ce type de posture de compréhension en présentant un cas où, face aux argumentations sur la réforme du système de santé en France, les étudiants adoptaient des grilles d'analyse du problème fondées sur leurs connaissances du système de santé polonais, sans se rendre compte du caractère non pertinent de cette démarche.

la comparaison en question apparait comme une confrontation des deux mondes réels plutôt que comme une mise en scène de ces mondes par l'écrivaine. Notre interprétation semble corroborée par le constat de l'étudiant portant sur la valeur informative du récit. La présence des mots et des expressions faisant partie du champ lexical du savoir (information, apprendre, accumuler de la connaissance) confirme la confusion entre l'univers romanesque et le monde réel, comme en témoigne aussi le recours répétitif au verbe « être » : « les jeunes Africains sont », « l'Europe est idéalisée », « la force du rêve est ». Par ailleurs, soulignons la dernière phrase de cet extrait 2 qui signale le caractère scolaire de la lecture, le pronom « on » renvoyant probablement à la communauté d'apprenants en formation à l'enseignement du FLE. On peut se demander si la valeur attribuée dans cette dernière phrase par l'étudiant à « la cumulation » de connaissances pourrait être une trace de la conscience de l'insuffisance de ses lectures personnelles et de la nécessité d'en faire plusieurs pour pouvoir s'en servir une fois devenu enseignant.

(3) L'auteur décrit de nombreux problèmes associés à la vie au Sénégal: l'immigration illégale en France, l'analphabétisme, la violence domestique, la pauvreté ou la situation des femmes. Ces problèmes présentés dans le roman sont vraiment étrangers pour nous. Personne d'entre nous n'expérimente l'analphabétisme ou l'émigration. Au cours de la lecture, on a la possibilité de connaître des personnes qui rencontrent de telles difficultés chaque jour. Pour elles, une telle vie est normale. Ce livre nous permet de nous rapprocher du monde sénégalais et de mieux le comprendre.

L'impact de la lecture expérientielle sur la perception de la culture est aussi visible dans l'extrait 3. L'apprenant/lecteur prend conscience des différences culturelles entre le Sénégal tel qu'il est représenté dans le livre, et la Pologne, son pays d'origine. Mais la manière de comparer son pays à l'image du Sénégal présentée dans le livre, forcément sélective et filtrée par le dessein de l'écrivaine, traduit une confusion, relevée déjà dans les extraits précédents, entre le monde fictionnel et le monde réel, entre l'expérience individuelle et l'expérience collective : « Personne d'entre nous n'expérimente l'analphabétisme ou l'émigration. Au cours de la lecture, on a la possibilité de connaître des personnes qui rencontrent de telles difficultés chaque jour ». Vue ainsi, la vie au Sénégal et en Pologne perdent toute leur complexité. Les problèmes traités dans le livre, « l'immigration illégale en France, l'analphabétisme, la violence domestique, la pauvreté ou la situation des femmes », sont appréhendés dans une perspective polonaise généralisée, ethnocentrique.

(4) Je me sens émue par la situation des femmes présentée dans le livre. J'ai un souci de la compréhension de ce phénomène... Pour moi, c'est impossible d'imaginer une vie pleine de restrictions. Bien que chacun ait des droits et des obligations, la situation des femmes en Pologne, où nous vivons, est stable. Notre gouvernement propose une aide en cas de problèmes économiques, problèmes d'alcool ou de problèmes de violence domestique. Les femmes et les enfants sont protégés tandis que la situation en Afrique est inversée. J'ai déjà décrit les fragments sélectionnés qui ont particulièrement attiré mon attention. Pour ne pas répéter les mêmes parties du livre, je vais présenter les fragments qui peuvent être inimaginables pour les femmes polonaises indépendantes. « Nourrir des filles, c'est engraisser des vaches dont on n'aura jamais le lait. » (p. 145) – Cette phrase est

vraiment controversée. La plupart des femmes travaillent et gagnent leur vie. Cela nous permet de devenir autonomes et autosuffisantes. Nous n'avons besoin ni aide, ni pitié. En plus, de nombreuses femmes remportent des succès scientifiques, sportifs ou professionnels. Les femmes sont tout aussi talentueuses et précieuses que les hommes. « Sur ce coin de la Terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme. » (p. 131) – On voit l'absence de droits des femmes. Leurs avis n'ont pas d'importance. Elles ne devraient rien dire, elles doivent répondre aux attentes des hommes. C'est incroyable pour les femmes européennes au XXIe siècle. Je ne peux pas imaginer une telle situation quand mon père interdisant à ma mère d'exprimer son opinion.

On retrouve dans l'extrait 4 la tendance, déjà illustrée, de la lecture expérientielle à activer les schémas stéréotypés et les émotions qui sont issues d'une opposition radicale entre les deux représentations : celle dépeinte dans le livre et celle qui fait partie de l'imaginaire de l'étudiante. L'empathie déclarée de l'apprenante, en favorisant une adhésion rapide à l'univers fictionnel, peut bloquer le traitement littéraire et discursif du livre et, par conséquent, conduire à une vision simplifiée, voire erronée du monde réel. En l'occurrence, l'étudiante se sert des citations textuelles non pour déconstruire les schémas idéologiques et axiologiques activés par l'écrivaine, et encore moins pour formuler des hypothèses interprétatives quant à leur visée, mais pour exprimer et pour justifier ses propres émotions suscitées par la lecture. Ce qui attire l'attention dans ce fragment, c'est aussi la comparaison signalée à l'occasion de l'extrait 3 entre l'expérience des protagonistes et celle de la lectrice, qui va jusqu'à s'imaginer dans l'environnement créé par l'écrivaine.

Par ailleurs, en cherchant à comprendre la récurrence de la comparaison entre l'autre et soi, on peut se demander dans quelle mesure elle constitue une tendance naturelle permettant d'affirmer son identité propre, et dans quelle mesure elle est renforcée par les consignes des manuels de français, qui invitent régulièrement les apprenants à confronter différentes situations culturellement marquées, du type : « comment on mange en France et comment on mange en Pologne », « comment on passe les fêtes de Noël en France et comment on le fait en Pologne ». Loin de nous l'idée de critiquer la découverte des différences de comportements et de traditions, dont la connaissance a une valeur pratique indéniable pour l'apprenant. Il n'en reste pas moins que les considérations développées jusque-là dénoncent l'insuffisance d'un tel enseignement/apprentissage, surtout parce qu'il n'accorde pas de place à une sensibilisation aux tenants et aux aboutissants des phénomènes culturels, et encore moins aux fondements implicites qui donnent sens aux comportements observés.

Pour terminer, examinons un extrait d'opinion qui s'inscrit dans l'approche littéraire de la lecture et s'ouvre à l'approche discursive.

(5) L'auteur aussi fait référence à l'Océan Atlantique qui est d'un côté pour les habitants des îles ou côtes africaines un danger naturel – les inondations et les vents forts qui coupent le seul contact (le match de foot) avec l'Europe à petit Madické alias Maldini. De l'autre il est comme un magnet très dangereux mais aussi vraiment tentant car on suffit de le traverser pour commencer comme un tabula rasa. Sauf de ces deux très évidentes significations, il y a encore une autre – l'Océan comme une solution pour tous les inquiétudes et problèmes. Fatou Diome le présente avec une histoire

de Sankèle et son bébé qui a été jeté par son grand-père dans le vortex des vagues océanique. [...] Comme j'admets juste au début de mon opinion à propos de ce livre. Je n'étais pas plongé dans l'action parce qu'elle est un peu déprimante et en même temps très calme. J'ai une impression que Fatou Diome quand elle écrit ce livre a eu un objectif – de créer un univers de l'Océan qui est agressif et imprévisible.

La première remarque qui s'impose d'emblée à la lecture de l'opinion de cet étudiant est qu'il analyse le roman de F. Diome non comme un documentaire mais comme une œuvre littéraire. Cette perspective oriente l'attention de l'apprenant vers les valeurs symboliques de l'univers représenté et génère son questionnement sur l'intention de l'auteure. L'interprétation de cette intention par l'apprenant semble toutefois confinée dans le discours littéraire et n'atteint pas le cadre socio-culturel au sens plus large ni les raisons plus profondes de sa transformation romanesque par l'écrivaine. Même si le questionnement entamé par l'apprenant aurait dû aller plus loin, il convient d'apprécier dans ce passage l'effort d'analyse et d'exploration de l'univers littéraire. Le développement des compétences interculturelles au contact de la littérature francophone demanderait cependant de franchir le pas suivant : de dépasser le cadre littéraire et d'interroger le monde extérieur dont le livre émane et auquel il est destiné. Envisager le projet littéraire comme une voix parmi d'autres dans le débat social permettrait à l'apprenant de se faire une idée plus nuancée et plus complète des problèmes et des valeurs des sociétés concernées (sénégalaise et française). L'observation critique de l'accueil médiatique du livre, des interviews et des critiques pourrait constituer un supplément intéressant à cette lecture élargie.

CONCLUSION

L'opposition entre les trois approches au sein desquelles les textes littéraires peuvent être abordés en classe de FLE, quoique arbitraire, s'est avérée utile pour saisir les mécanismes et les ressources que la lecture de ces textes mobilise chez les étudiants en FLE dans la perspective du développement des compétences (inter)culturelles. L'analyse des opinions d'étudiants sur le livre de Diome a montré que la posture de lecture la plus représentée relevait de la modalité expérientielle. Concernant les éléments culturels, elle s'est traduite surtout chez eux par une tendance récurrente à rapporter l'expérience narrée dans le livre à leur expérience personnelle, souvent objectivée. Cette tendance se caractérise par une idéalisation de leur propre culture et la dramatisation des phénomènes culturels étrangers découverts dans le livre. Qui plus est, l'expérience personnelle des apprenants est comparée avec une représentation fictionnelle de la culture des protagonistes, sans réflexion approfondie sur le caractère littéraire, construit et orienté de l'univers représenté. Les résultats de notre analyse rendent visible le danger d'(auto) stéréotypisation induite par la lecture expérientielle et, plus généralement, mettent

en garde contre l'opposition systématique de deux situations culturellement différentes, sorties de leur contexte culturel et discursif.

Notre recherche semble donner raison à une vision contextualisée des phénomènes culturels, tirant leur signification des relations internes qui existent entre eux et des conditions historiques, géographiques, économiques, religieuses qui les ont façonnés. Sur le plan théorique, l'approche discursive de la littérature offrirait les conditions propices à une telle compréhension de la culture, de soi et de l'autre au contact des textes francophones de migration et d'exil. Force est toutefois de constater que cette modalité de lecture n'a pas été suffisamment attestée dans notre corpus pour que nous puissions conclure à son efficacité. Des recherches supplémentaires dans ce sens seraient donc nécessaires.

FRANCOPHONE LITERATURE OF MIGRATION AND EXILE – WHAT READING APPROACH TO USE TO DEVELOP INTERCULTURAL SKILLS IN FRENCH AS FOREIGN LANGUAGE?

Abstract

This article discusses the reading of francophone literature aimed at developing (inter)cultural competence in the language classroom. The distinction of the three approaches: experiential, literary and discursive, has made it possible to grasp the mechanisms and resources that the corresponding modes of reading literary texts are likely to mobilize and transform in the learner. This theoretical framework was applied to the analysis of learners' opinions written after the reading of Fatou Diome's *Le ventre de l'Atlantique*. From the perspective of the development of (inter)cultural competences, the analysis made it possible to see, among other things, how the learners understand the culture represented in the book.

Key words: francophone literature, reading in a foreign language, intercultural competences, discursive approach in French as foreign language.

Mots-clés : littérature francophone, lecture en langues étrangères, compétences interculturelles, approche discursive en FLE.

Varia

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.17

LOUIS BOUSQUET ORCID: 0000-0003-1069-9997 University of Hawai'i at Mānoa lb2010@hawaii.edu

D'UN MICHEL L'AUTRE : IMMORALISME, TOURISME SEXUEL ET IRRESPONSABILITÉ

Deux romans étrangement similaires inaugurent le vingtième et le vingt et unième siècles à exactement quatre-vingt-dix-neuf ans¹ d'écart. *L'Immoraliste* d'André Gide raconte la quête hédoniste d'un bourgeois lettré et malade, Michel, qui part vers le sud de la Méditerranée et y découvre le plaisir au contact de jeunes garçons. *Plateforme* de Michel Houellebecq décrit la quête hédoniste d'un bourgeois déprimé, Michel, qui part en Thaïlande pour trouver une jouissance qui lui échappe en Occident. À la maladie et à la perte de sens qui les taraudent, les deux personnages répondent par la découverte des sens. Le héros de Gide est une sorte de « proto-touriste » qui s'adonne à une occupation encore réservée à une élite, alors que le personnage houellebecquien se perd dans la masse des voyageurs du monde *civilisé*². Afin de mieux comprendre l'illustration romanesque de ce phénomène moderne, j'utiliserai le petit texte de Philippe Muray, « L'Occident meurt en bermuda »³, comme point d'appui philosophique. Dans cet article Muray utilise *Plateforme* pour dénoncer la mascarade du tourisme vertueux qui s'opposerait au

¹ L'Immoraliste paraît au mois de juin 1902 et Plateforme au mois de juin 2001.

² Selon le terme employé par l'auteur : « Après quelques minutes de marche dans les rues de Patong Beach, je me rendis compte que tout ce que le monde civilisé avait pu produire en fait de touristes se trouvait réuni là ». M. Houellebecq, *Plateforme*, Flammarion, Mesnil-sur-L'Estrée 2001, p. 111.

³ Une chronique publiée par le journal *Marianne* en 2001 à la sortie du roman de Houellebecq *Plateforme*.

« monstre, cet ogre hideux et providentiel qu'on appelle le *touriste sexuel* »⁴. Muray répond à cette « *fausse conscience* »⁵, par une affirmation brutale : « toute forme de tourisme est sexuelle et tous les corps exotiques sont des marchandises parce que le tourisme est par définition occidental et que l'Occident contemporain agonise dans un épuisement libidinal absolu⁶. » (LMEB, 74) Cette assertion nous permettra d'expliquer les ratés de ce processus de « libération individuelle », et la raison pour laquelle il mène invariablement à la frustration et à la mort. Je soulignerai finalement, le moralisme de ces romans, qui sera compris ici comme une mise en garde contre les complaisances, les excès, et in fine l'irresponsabilité de ces personnages.

« QU'A FAIT DE MOI LA MALADIE ? » 7

Je m'intéresserai en préambule à la « maladie » des deux personnages, et ensuite, aux conditions de leurs « guérisons » respectives. Dans L'Immoraliste, Michel se déplace pour son voyage de noces de France vers la Tunisie. Après quelques étapes, nous apprenons qu'il se trouve gravement malade en arrivant à Biskra. De constitution fragile, il a tous les symptômes de ce qui s'apparente à une crise de tuberculose. Or, si le personnage est souffrant, il ne mesure pas immédiatement la gravité de son état⁸. Son obsession pour les études et la fréquentation régulière des savants⁹ accaparent entièrement ses pensées et son existence, au mépris de son corps et de sa santé. Avec le voyage et la maladie, il se trouve involontairement poussé vers une dimension inconnue de son être. Alors qu'il s'affaiblit et se rapproche de la mort, le personnage va prendre conscience brutalement de sa situation. C'est une réalisation en premier lieu esthétique : il compare l'apparence du caillot de sang qu'il crache dans son mouchoir, et le sang de Bachir, un enfant arabe pauvre qui vient lui rendre visite : « C'était un vilain sang presque noir, quelque chose de gluant, d'épouvantable... Je songeai au beau sang rutilant de Bachir... »¹⁰ La couleur du sang est ici la métonymie de la mort et de la vie, elle réveille en lui le désir farouche de rester vivant, de combattre cette déchéance, par sa propre volonté. Le sang¹¹, c'est aussi le corps

⁴ Ph. Muray, « L'Occident meurt en bermuda », [dans :] *Exorcismes Sprituels III*, Les Belles Lettres, Paris 2002, p. 72.

⁵ *Ibidem*, p. 74.

⁶ Ibidem.

⁷ A. Gide, *L'Immoraliste*, Le Mercure de France, Kindle Edition, p. 275.

⁸ « Je m'étais soigné d'abord fort sottement, ignorant les besoins de mon corps ». *Ibidem*, p. 563.

⁹ « Les savants les plus érudits me traitaient comme leur collègue ». *Ibidem*, p. 119.

¹⁰ *Ibidem*, p. 297.

L'obsession du sang chez le personnage de Gide trouve en écho la remarque troublante de Muray au sujet des touristes « Ils ne cherchent qu'à se transfuser du sang frais ». Ph. Muray, *op. cit.*, p. 74.

des enfants tunisiens qui excitent son envie de vivre¹² par une sorte de mimétisme teinté d'érotisme. Le narrateur nous offre ici une première clé de lecture ; les corps exotiques ne sont que des prétextes, ils révèlent la déchéance de Michel et sa passion naissante : « C'était là ce dont je m'éprenais en lui : la santé. La santé de ce petit corps était belle »¹³. Ce moment va déclencher un changement de paradigme total chez le héros, l'obsession de la recherche intellectuelle est remplacée par la quête passionnée de jouissances sensuelles¹⁴. Le narrateur s'excusant presque, prévient son auditoire que tout a désormais changé : « Je vais parler longuement de mon corps. Je vais en parler tant, qu'il vous semblera tout d'abord que j'oublie la part de l'esprit »¹⁵. Il est important de préciser que la réalisation de Michel et son engouement pour ce nouveau type d'expérience, n'est pas dépendant de l'exotisme tunisien. Il ressent dans des endroits familiers, comme la Normandie sur ses terres familiales, la même agitation. Ce qui excite son intérêt concerne une certaine liberté de comportement vis-à-vis des conventions sociales 16. Le déplacement physique du touriste s'accompagne d'un déplacement symbolique¹⁷ de l'esprit vers le corps dans le roman. André Gide présente ce changement de perspective comme fondamental, car s'attachant à une partie vitale¹⁸ de l'être humain. Le décor est planté, la maladie et la guérison vont bouleverser la perspective de Michel et mettre en cause les valeurs qui conditionnaient jusque-là son existence :

Rien de plus tragique, pour qui crut mourir, qu'une lente convalescence. Après que l'aile de la mort a touché, ce qui paraissait important ne l'est plus ; d'autres choses le sont, qui ne paraissaient pas importantes, ou qu'on ne savait même pas exister¹⁹.

^{12 «} Vivre » devient une injonction dans la bouche de Michel, l'expression d'une volonté farouche : « Et soudain me prit un désir, une envie, quelque chose de plus furieux, de plus impérieux que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors : vivre ! je veux vivre. Je veux vivre ». A. Gide, *op. cit.*, p. 297.

¹³ A. Gide, op. cit., p. 275.

Michel passe de l'étude des peuples barbares antiques aux populations locales contemporaines : « Et j'interrogeais Bute, comme j'avais fait les informes chroniques des Goths ». *Ibidem*, p.1420.

¹⁵ *Ibidem*, p. 344.

¹⁶ Il se passionne pour les déviances qu'il trouve dans une famille marginale normande, les Heurtevent : « Et j'appris peu à peu bien d'autres choses, qui faisaient de la maison Heurtevent un lieu brûlant, à l'odeur forte, autour duquel, quoi que j'en eusse, mon imagination, comme une mouche à viande, tournoyait ». *Ibidem*, p. 1420.

Nous pourrions aussi dire ontologique en nous référant au dualisme corps-esprit établi par Descartes.

¹⁸ « [...] au point de vue qui nous occupe, au point de vue littéraire, il m'a paru, à la faveur de la maladie, que la littérature s'occupait de questions qui n'ont qu'une très petite importance, et qu'elle négligeait des problèmes d'importance vitale ». *André Gide Volume 1, Les jeunes années (1891 à 1909)*, entretiens avec Jean Amrouche, Radio France, Ina, 25/04/1996, https://www.youtube.com/watch?v=2QrBA78e05c [consulté le 11/18/2021].

¹⁹ A. Gide, op. cit., p. 563.

L'auteur bouleverse non seulement une certaine bienséance romanesque avec le sujet de son roman, mais il prétend annoncer, avec les métamorphoses de son héros, l'avènement de « l'être authentique »²⁰, c'est-à-dire un être vivant²¹ libéré et joyeux²², un nouvel homme qui prendrait sa revanche sur l'être pensant désormais embarrassé par une culture qui le limite et le déprime. Michel n'aspire plus qu'à exalter le « filon primitif de son moi »²³, qu'il considère avant sa révélation comme une barbarie digne d'étude, mais jamais d'émulation. Nous trouvons des accents rousseauistes dans la quête du personnage, cependant, l'état de nature gidien reste paradoxalement attaché à un « texte » original : « Et je me comparais aux palimpsestes; je goûtais la joie du savant, qui, sous les écritures plus récentes, découvre, sur un même papier, un texte très ancien infiniment plus précieux »²⁴. L'image littéraire qu'utilise Michel inscrit son destin à la croisée des réflexions intellectuelles de son époque²⁵; elle préfigure avec les pérégrinations de son héros, le tourisme de masse à venir, et avec ses excès, la tension entre pulsions individuelles et normes sociales²⁶. Michel accompagne sa nouvelle sensualité, ce « secret de ressuscité »²⁷, d'une doctrine²⁸ qui fait la part belle à l'individualisme, au narcissisme, et in fine à un égoïsme dévastateur. Sans le savoir, il annonce le consommateur à venir, le touriste houellebecquien frustré pour lequel tout doit-être sacrifié sur l'autel des plaisirs individuels. Le héros gidien prépare dans L'Immoraliste les conditions du vide existentiel dans lequel va évoluer son

^{20 «} Ce fut dès lors celui que je prétendis découvrir : l'être authentique, le « vieil homme », celui dont ne voulait plus l'Évangile ; celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents, et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer ». *Ibidem*, p. 574.

²¹ C'est l'opposition que propose Claude Lévy-Strauss dans ses entretiens menés par Jean-José Marchand entre homme pensant et homme vivant, dans : Avoir Raison avec Claude Lévy-Strauss, par Elise Gruau : https://www.franceculture.fr/emissions/avoir-raison-avec-claude-levi-strauss/anthropologie-et-crise-de-la-modernite [consulté 10/22/22].

La « joie » est un concept central dans l'Immoraliste, à la fois érotique, et liée à la force : « Je pense aussi qu'il est de fortes joies pour les forts, et de faibles joies pour les faibles que les fortes joies blesseraient ». A. Gide, *op. cit.*, p. 1708.

²³ D. Steel, « Gide et Freud, » *Revue d'Histoire Littéraire de La France* 77 (1), Presses Universitaires de France, 1977, p. 52, http://www.jstor.org/stable/40525762.

²⁴ A. Gide, *op. cit.*, p. 574.

²⁵ Le concept de « l'homme authentique » enfoui sous un fatras de connaissances inutiles n'est pas inventé par Gide, il se trouve chez Nietzsche avec « l'hommo natura », dans un ouvrage écrit seize ans avant la sortie de *L'Immoraliste*: « des nombreuses interprétations vaniteuses, aberrantes et sentimentales qu'on a griffonnées sur cet éternel texte primitif de l'homme naturel ». F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Folio, Paris 1993, p. 150.

²⁶ Avec Freud et plus tard Herbert Marcuse, qui inspirera certains mouvements sociaux des années soixante.

²⁷ André Gide Volume 1, op. cit.

²⁸ « "Je vois bien, me dit-elle un jour, je comprends bien votre doctrine — car c'est une doctrine à présent. Elle est belle, peut-être, — puis elle ajouta plus bas, tristement : mais elle supprime les faibles. — C'est ce qu'il faut" répondis-je aussitôt malgré moi ». A. Gide, *op. cit.*, p. 1675.

héritier : il rejette la culture²⁹, qu'il considère avec son maître à penser Ménalque, comme artificielle³⁰, et donc inutile. Il se moque de la famille qui n'est qu'un triste repoussoir, et le moyen d'affirmer sa nouvelle morale impitoyable à travers le personnage sacrifié de Marcelline et de son enfant mort-né. Il abandonne finalement la religion ; lorsque le héros perd la foi dans le pouvoir magique du sacré³¹, il considère à l'image de sa guérison physique que le salut spirituel ne peut s'atteindre que par la volonté individuelle, par l'effort personnel sur le monde : « Je repassais ma volonté comme une leçon ; j'apprenais mon hostilité, la dirigeais sur toutes choses ; je devais lutter contre tout : mon salut dépendait de moi seul »³². Cependant, et malgré sa détermination, la lutte de Michel pour ce qu'il nomme ici son *salut* a un prix³³, un coût symbolique qu'il refuse de payer à la fin du récit mettant en cause cette nouvelle philosophie. J'analyserai en conclusion le sens de cet échec.

Dans le roman *Plateforme*, la volonté ne suffit plus. Si le personnage principal, Michel Renaud, semble entièrement libéré des considérations morales qui contraignaient le héros gidien, il est aux prises avec un phénomène encore plus débilitant : « un système dans lequel il est devenu simplement impossible de vivre »³⁴. Contrairement à Michel de *L'Immoraliste*, le dessein du héros houellebecquien est de vivre/jouir, mais il ne le peut plus. Cette impossibilité le rend malade psychologiquement, il se qualifie à l'instar de ses contemporains³⁵ de *névrosé*³⁶. Pour répondre à la déprime généralisée, Michel, conçoit le tourisme comme l'unique échappatoire possible :

Dès qu'ils ont quelques jours de liberté les habitants d'Europe Occidentale se précipitent à l'autre bout du monde, ils traversent la moitié du monde en avion, ils se comportent littéralement comme des évadés de prison. Je ne les en blâme pas ; je me prépare à agir de la même manière³⁷.

²⁹ « [...] je m'occupais, avec une hardiesse que l'on me reprocha suffisamment dans la suite, d'exalter l'inculture et d'en dresser l'apologie, je m'ingéniais laborieusement à dominer sinon à supprimer tout ce qui la pouvait rappeler autour de moi comme en moi-même ». *Ibidem*, p. 912.

³⁰ « Savez-vous ce qui fait de la poésie aujourd'hui et de la philosophie surtout, lettres mortes ? C'est qu'elles se sont séparées de la vie ». *Ibidem*, p. 1239.

³¹ « J'appris au retour qu'elle avait prié pour moi. [...] "Il ne faut pas prier pour moi, Marceline. [...] — Tu repousses l'aide de Dieu ? — Après, il aurait droit à ma reconnaissance. Cela crée des obligations ; je n'en veux pas". Nous avions l'air de plaisanter, mais ne nous méprenions nullement sur l'importance de nos paroles ». *Ibidem*, p. 330.

³² *Ibidem*, p. 325.

³³ La question du prix à payer est posée par André Gide : « Il en coûte trop cher [...] Ce qu'on paie cette joie, ne vaut-il pas plus que la joie obtenue ? » *André Gide Volume 1, op. cit.*

³⁴ M. Houellebeeg, op. cit., p. 369.

³⁵ Houellebecq qualifie les touristes qui échouent à Pattaya de « résidus variés de la névrose occidentale ». *Ibidem*, p. 361.

³⁶ Michel décrit ainsi son compagnon de vol dans l'avion : « Un brave garçon, j'en avais la certitude, certainement beaucoup moins égocentrique et névrosé que moi-même ». *Ibidem*, p. 39.

³⁷ *Ibidem*, p. 34.

Le héros est comptable au ministère de la Culture ; après l'assassinat de son père, il décide de partir en Thaïlande pour faire du tourisme. Ses motivations pour un tel voyage sont simples. S'il vit « Au Milieu du Monde » 38, il ne semble jamais, avant son départ en faire partie. Il se sent prisonnier d'un piège existentiel³⁹, qui commence par une solitude insupportable et inhumaine : « Comme un animal, i'avais vécu et je mourrai seul »⁴⁰. Les raisons de son isolement sont multiples, elles trouvent leur expression la plus brutale dans les rapports que Michel entretient avec la sexualité. Le sexe est un échange purement mercantile au début du roman ; il ne véhicule aucune connaissance, aucun émerveillement, aucune connexion profonde avec qui que ce soit. Il exprime le moyen assez faible d'alléger momentanément un sentiment lancinant de souffrance, une frustration accentuée par le principe de frustration qui sous-tend la société de marché occidentale⁴¹. La jouissance de Michel est ainsi limitée précisément à ses moyens financiers. Son plaisir est de fait médiocre, prévisible et décompté : « En général en sortant du bureau, j'allais faire un tour dans un peep-show. Ca me coûtait cinquante francs, parfois soixante-dix quand l'éiaculation tardait »⁴². Comme avec le héros de L'Immoraliste avant sa première expérience, Michel décrit sa vie routinière de façon passive et détachée, comme s'il observait et analysait de l'extérieur ses propres actions sans jamais en faire véritablement l'expérience lui-même. Un tel détachement révèle le peu d'ambition de l'homoncule houellebecquien, cet être minuscule, dépourvu de courage moral, et incapable de don de soi⁴³.

³⁸ M. Houellebecq déclare dans un entretien : « "Au milieu du monde", c'est une sorte de série, que j'ai commencée avec Lanzarote (Flammarion, 2000). J'ai d'ailleurs écrit ce texte sur Lanzarote en Thaïlande en 1999. Je pensais faire un livre par pays. Mais la Thaïlande demandait de plus amples développements ». J. Savigneau, « "Plateforme" : Houellebecq et l'Occident », *Le Monde*, 31 Août 2001. https://www.lemonde.fr/livres/article/2010/09/09/houellebecq-et-l-occident 1409167 3260.html> [consulté le 20/11/2021].

³⁹ Bellanger parle de *Plateforme* comme d'un « roman existentialiste ». A. Bellanger, *Houellebecq Ecrivain Romantique*, Léo Scheer, Clamecy 2010, p. 115.

⁴⁰ M. Houellebecq, op. cit., p. 137.

⁴¹ C'est ici le principe d'insatisfaction illustré par Zygmunt Bauman : « La société de consommation promettait de satisfaire les désirs humains d'une façon qu'aucune autre société ne fut jamais capable de concevoir (pas même en imagination). Cette promesse de satisfaction ne demeure toutefois séduisante que tant que le désir reste insatisfait ; et surtout, tant que subsiste le soupçon que le désir n'a pas été vraiment, entièrement, satisfait ». Z. Bauman, *La vie liquide*, Ed. Christophe Rosson, Rodez, 2006, p. 105.

⁴² M. Houellebecq, *op. cit.*, p. 25. Le personnage dans sa description de sa sexualité tarifée apporte une nouvelle dimension à l'adage capitaliste de Benjamin Franklin; chez Houellebecq, le temps c'est de l'argent et l'argent c'est un plaisir momentané que l'on doit sans cesse renouveler.

⁴³ Voir L. Bousquet, « L'économie des plaisirs dans l'économie mondialisée ou l'impossibilité du don », [dans :] *L'Unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, Classiques Garnier, Paris 2014, pp. 199–208.

L'homoncule⁴⁴ est un être brimé par la société matérialiste, tiraillé à l'absurde entre son immense désir et son impuissance à le satisfaire. Le héros gidien semble s'être transformé en un archétype chez Houellebecq, « l'être authentique » n'est plus qu'un consommateur frustré dont l'évasion par les voyages est l'ultime recours : « Homonculus touristicus est un individu en fuite, il s'évade, il s'échappe. Rien ne peut le faire dévier de son besoin de foutre le camp »⁴⁵. Le tourisme n'est d'ailleurs pas, au début du roman, une réponse entièrement satisfaisante aux affres de l'homoncule. Car le touriste est avant tout un consommateur, comme le souligne Muray, et les règles de la société de marché s'appliquent aussi aux voyages. Partout où il va, un univers désolant et insatisfaisant, rempli de symboles vides et stérilisés le suivent. L'attitude du personnage à cet égard est ambivalente, si d'un côté il rejette farouchement la doxa vertueuse et l'hypocrisie des « connards humanitaires protestants 46 » dénoncées par Muray, de l'autre il répond avec enthousiasme aux voyages organisés à la carte pour touriste moyen : « et mon rêve à moi c'est d'enchaîner à l'infini les « Circuits passion »⁴⁷. La passion de Michel pour les *circuits* confirme son statut de complice d'un système qu'il feint d'abhorrer. Le mot renvoie aussi au concept aristocratique de tour c'est-à-dire un cycle attendu et répétitif dont le but avéré est non pas la connaissance, mais la reconnaissance⁴⁸. Le voyage en se démocratisant et en se systématisant, est devenu une version aseptisée de cette non-aventure originellement promise aux voyageurs privilégiés. Le touriste moderne, à l'instar de Michel, se limite avec un certain enthousiasme aux simulacres qu'évoquent le circuit. Sa pusillanimité le condamne à l'ennui, ici comme là-bas : « on ne part pas à l'aventure, il faut que son sort soit garanti par l'État, que nul imprévu n'altère la délectation [...]. En somme c'est un tour de manège, le risque doit être rigoureusement évacué de l'affaire »⁴⁹. Dans de telles circonstances, le sexe est encore chez Houellebecq comme chez Gide, le moyen ultime de réaliser une expérience concrète et imprévisible dans le roman. Lorsque Michel part en Thaïlande, ses perspectives sexuelles changent entièrement. Son plaisir n'est plus limité par ses moyens financiers, puisqu'il devient immédiatement riche en se déplaçant⁵⁰. Il peut faire alors l'expérience de plai-

⁴⁴ La figure de « l'homoncule » est une des clés de l'œuvre de Michel Houellebecq. L'homoncule, c'est l'individu moyen victime des effets de la mondialisation. Il est le perdant, le loser, celui que la modernité frustre et humilie à l'envi.

⁴⁵ O. Bardolle, *De la prolifération des homoncules*, l'Esprit des Péninsules, Dijon-Quetigny 2008, p. 96.

⁴⁶ M. Houellebecq, op. cit., p. 58.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 34.

⁴⁸ Ils appartiennent à la catégorie des touristes « vérificateurs » selon Jean-Didier Urbain. J.D. Urbain, *Le voyage était presque parfait*, Payot, Paris 2008.

⁴⁹ O. Bardolle, *op. cit.*, p. 98.

⁵⁰ Il compare le salaire d'une occidentale avec celui d'un Thaïlandais : « À peu près vingt-cinq fois celui d'un ouvrier des industries métallurgiques de Surat Thani. L'économie est un mystère ». M. Houellebecq, *op. cit.*, p. 90.

sirs insoupçonnés. Il découvre avec les prostituées thaïes, un abandon qui génère chez lui une jouissance sans pareil. Dans un monde complètement désacralisé, le plaisir que Michel trouve avec les professionnelles thaïlandaises, à travers le don (l'orgasme), ouvre des perspectives transcendantes jusqu'ici inimaginables. Dans le feu d'un coït semble-t-il partagé et particulièrement réussi, le personnage relate sa découverte, une expérience dont la joie rappelle celle du héros gidien : « Je me sentais comme un Dieu dont dépendait la sérénité et les orages. Ce fut la première joie - indiscutable parfaite »⁵¹. Le tourisme dans les deux romans passe par une euphorie passagère gérée par la consommation de corps exotiques et jeunes, mais cette expérience n'apporte aucune connaissance véritable, sinon une impression de pouvoir illusoire qui annonce ensuite un échec cinglant. Nous proposerons en conclusion quelques hypothèses pour tenter de comprendre cette faillite.

« JUSQU'AU BOUT JE RESTERAI UN ENFANT DE L'EUROPE, DU SOUCI ET DE LA HONTE » 52

À la suite de son séjour en Thaïlande, Michel fait l'expérience du plaisir et de l'amour grâce à Valérie, une jeune Française rencontrée lors de son voyage organisé, et avec laquelle il va vivre une aventure passionnée. Il se sert de la jeune fille, une professionnelle des voyages (et un véritable fantasme masculin⁵³), pour mettre en place son grand projet hédoniste de consommateur moderne. Il veut connecter « plusieurs milliards d'individus [...] qui crèvent la faim⁵⁴ » aux « plusieurs millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle »⁵⁵. Ce projet est l'aboutissement à échelle globale, de l'expérience de Michel dans *L'Immoraliste*; il vise à vendre le corps des plus pauvres aux plus riches de façon systématique, en organisant des bordels déguisés en club de vacances. Aux faux touristes vertueux répondent dans *Plateforme* de vrais lupanars globaux, suivant la logique perverse de marchandisation dénoncée par Muray. Ce « rêve » est subitement détruit par l'intervention d'un groupe terroriste islamiste⁵⁶ qui tue Valérie. L'usage par l'écrivain du sub-

⁵¹ *Ibidem*, p. 169.

⁵² *Ibidem*, p. 363.

⁵³ Nous noterons que le personnage féminin semble mal dessiné, il s'apparente à un fantasme masculin qui répond à tous les désirs du personnage, y compris le plus aberrant. « [...] la vraisemblance du personnage de Valérie est peu travaillée [...]. Valérie personnage de femme exceptionnel dans la galerie féminine de Houellebecq, n'est qu'esquissée. [...] Comme une fantasme ». P. Varrod, « Michel Houellebecq : Plateforme Pour l'échange Des Misères Mondiales », *Esprit* 279 (11), Editions Esprit, 2001, pp. 96–117, http://www.jstor.org/stable/24469751.

⁵⁴ M. Houellebecq, op. cit., p. 252.

⁵⁵ Ibidem

⁵⁶ Michel Houellebecq fait une distinction très claire entre l'islam et les Arabes, ces derniers selon lui, ne rêvent que « de consommation et de sexe ». M. Houellebecq, *op. cit.*, p. 358. Ils sont

terfuge terroriste, Deus ex machina providentiel, souligne ici le retour macabre d'une loi morale jusqu'ici absente, qui interrompt brutalement le dessein cynique du consommateur névrosé. Or, la question de la morale s'était posée en termes voisins au personnage de Gide après la mort de Marcelline à Toggourt. Michel de L'Immoraliste oppose au sentiment de culpabilité qui s'empare de lui, une nouvelle prérogative : celle d'un individu qui déterminerait lui-même les limites de son désir par l'expression de sa propre volonté. Or, si la société ne peut plus répondre à nos attentes, si elle a perdu le pouvoir de décider de la valeur des actes et des choses, où doit s'arrêter le désir individuel? : « Mais je dois me prouver à moi-même que je n'ai pas outrepassé mon droit »57. Michel de *Plateforme* ne se pose déjà plus la question; le désir du touriste a tout emporté, son entreprise de dévastation égoïste a triomphé, et ceci malgré l'attaque djihadiste qui ne fait que confirmer cet état. Le « droit » du consommateur moderne à la jouissance est aujourd'hui un principe reconnu par tous. Gide et Houellebecq se présentent à travers leurs personnages, comme deux moralistes qui illustrent dans ses excès, la voie sans issue de l'individualisme comme projet social, à travers son symptôme le plus dévastateur, le touriste. Les conséquences de tels comportements sont sans appel dans les deux récits ; aux caprices du nanti en villégiature, répondent la perte irrémédiable de sens, le désert et la mort. Au tourisme de masse immoral et destructeur, répondent le terrorisme, l'exil et la mort. Au purgatoire algérien du héros gidien⁵⁸, répond le purgatoire thaïlandais⁵⁹ du héros houellebecquien. Les auteurs n'ont pas de solutions à ce phénomène qu'ils illustrent dans leurs romans respectifs comme le montrent leurs héros marginalisés et défaits à la fin de leurs tristes expériences. Michel, paralysé aux portes du désert algérien, témoigne de cette situation fatale : « Je me couche au milieu du jour pour tromper la longueur morne des journées et leur insupportable loisir »60. L'aporie des deux conclusions mise en parallèle, nous permet de proposer une lecture éclairante au projet de Michel Houellebecq. Si l'auteur condamne son personnage à un exil pathétique, c'est pour le punir de son aveuglement complaisant, car c'est bien l'aveuglement et l'irresponsabilité de Michel qui tuent Valérie, comme c'est l'aveuglement et l'irresponsabilité de l'autre Michel qui tuèrent Marcelline cent ans auparavant.

perçus comme des touristes comme les autres, car leur religion ne peut rien contre la logique économique globale : « le capitalisme serait le plus fort » (*ibidem*). André Gide ne s'intéresse pas à la question politique de l'islam. Contrairement à Houellebecq, il essentialise les Arabes à travers leur rapport à l'art, soulignant une nouvelle fois le dualisme, cher à la pensée de son époque, entre « primitif » et « civilisé » : « Le peuple arabe a ceci d'admirable que, son art, il le vit, il le chante et le dissipe au jour le jour ; il ne le fixe point et ne l'embaume en aucune œuvre ». A. Gide, *op. cit.*, p. 297.

⁵⁷ A. Gide, op. cit., p. 1889.

⁵⁸ Le personnage semble exagérer se met en scène devant l'aréopage de ses amis venus.

⁵⁹ Le fourmillement humain de Pattaya est un écho paradoxal au désert de Touggourt : les deux destinations représentent symboliquement les limites morales et géographiques de leur entreprise hédoniste d'épuisement du monde.

⁶⁰ Ibidem, p. 1894.

Muray avait lu juste, il ne peut y avoir de « tourisme responsable »⁶¹, c'est un oxymore dangereux puisque le touriste est le symptôme d'une corruption morale de principe, une inconséquence hédoniste et mortifère qui ne souffre aucune distinction. C'est finalement Michel Houellebecq qui confirme cette interprétation croisée, dans un roman postérieur à *Plateforme*: Jed, artiste et héros de *La carte et le territoire*⁶², après avoir rencontré l'écrivain Michel Houellebecq pour une séance de photos, déclare sans illusions: « Et toutes les théories de la liberté, de Gide à Sartre, ne sont que des immoralismes conçus par des célibataires irresponsables »⁶³.

FROM ONE MICHEL TO ANOTHER: IMMORALITY, SEXUAL TOURISM, AND IRRESPONSIBILITY

Abstract

Two novels written exactly 99 years apart start the 20th and 21st centuries. The *Immoralist* by André Gide and *Plateform* by Michel Houellebecq, tell hedonistic tales of the modern tourist. This work will analyze the circumstances and the limits of this individualistic and corrupted pursuit in the novels. We will question, alongside Phillipe Muray, the nature and pitfalls of such a global project and its eventual moral cost.

Key words: tourism, hedonism, commodification, André Gide, Michel Houellebecq. **Mots-clés:** tourisme, hédonisme, marchandisation, André Gide, Michel Houellebecq.

⁶¹ P. Muray, op. cit., p. 74.

⁶² Roman paru le trois septembre deux mille dix et donc postérieur de plus de neuf années à Plateforme.

⁶³ M. Houellebecq, La Carte et le Territoire, Flammarion, Mayenne 2010, p. 179.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.18

MAGDALENA DAŃKO ORCID: 0000-0002-7202-1682 Université d'Opole mdanko@uni.opole.pl

FABRICE MARSAC
ORCID: 0000-0002-4120-5526
Université de Strasbourg
f.marsac@unistra.fr

WITOLD UCHEREK
ORCID: 0000-0002-7954-7206
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
witold.ucherek@uwr.edu.pl

GRAMMAIRE ET MÉTHODES DE FLE : ENQUÊTE SUR LES CONSTRUCTIONS INFINITIVES DE PERCEPTION¹

1. INTRODUCTION

Suivant la terminologie de Marsac², l'infinitive de compte rendu de perception (ICP) prototypique se compose d'un verbe de perception (V1), d'un syn-

l' Étude réalisée dans le cadre du Programme bilatéral Polonium n° PPN/BIL/2018/1/00181 (2019–2021) – « On the translation of French perception structures into Polish », mis en œuvre et financé par l'Agence nationale pour l'échange académique (Narodowa Agencja Wymiany Akademickiej – NAWA) en Pologne et par les Ministères de l'Europe et des affaires étrangères (MEAE) et de l'Enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation (MESRI) en France.

² F. Marsac, *Les constructions infinitives régies par un verbe de perception*, [thèse de doctorat, version originale], Université de Lille 3 : Atelier national de reproduction des thèses – ANRT, Lille [2006] 2010.

tagme nominal (SN2) et d'un verbe à l'infinitif (V2), avec cette particularité que le SN2 constitue à la fois le complément (syntaxique) du verbe principal et le sujet (sémantique) de l'infinitif (V2 = INF). En règle générale, l'ICP est régie par un verbe de perception comme *voir*, *entendre*, *sentir*, ou d'autres verbes, comme *regarder*, *écouter*, *apercevoir*, *observer*, *contempler*.

ICP PROTOTYPIQUE: SN1 V1 [SN2 V2]_{ICP}

Je n'ai rien compris à tes histoires, Nicolas. Tu t'arrangeras avec ton père quand il sera là. En attendant, monte faire tes devoirs. Je suis monté tout de suite, parce que j'aime obéir à ma Maman [...]. Et puis, j'ai entendu Papa entrer dans la maison, et je suis descendu en courant [...]. (PNE, p. 101)

Nous pouvons également distinguer des ICP non-prototypiques où, notamment, l'ordre est inversé, le SN2 n'est pas exprimé, ou encore, plus rarement, le V1 est un infinitif.

ICP NON-PROTOTYPIQUE: SN1 V1 [V2 SN2]_{ICP}

Rufus s'était mis un vieux sac sur la tête et il criait : « Hou ! Je suis le fantôme ». Et puis, **on a vu** arriver la maîtresse. Elle n'avait pas l'air contente [...]. (PN, p. 8)

ICP NON-PROTOTYPIQUE: SN1 V1 [V2]_{ICP}

Alors, ça a été terrible! Papa s'est mis à crier, Maman s'est mise à crier, et puis elle est partie dans la cuisine en claquant la porte. — Bon, m'a dit Papa, prends le crayon et écris. [...]. Cher monsieur, virgule, à la ligne... C'est avec joie... Non, efface... Attends... C'est avec plaisir... [...]. Et puis tu mets Respectueusement... Ou plutôt, Mes salutations respectueuse... Attends... Et Papa est allé dans la cuisine, j'ai entendu crier et puis il est revenu tout rouge. (PNE, p. 19)

ICP NON-PROTOTYPIQUE : SN1 INF [SN2 V2]_{ICP}

[...] et puis la maman de Maixent est entrée dans le salon. Elle n'avait pas l'air contente du tout. - Tous chez vous ! Tout de suite ! elle nous a dit la maman de Maixent. Alors, nous sommes partis, et moi j'étais assez déçu, même si on a passé un chouette après-midi, parce que j'aurais bien aimé voir Maixent faire ses tour de magie. (PNC, p. 62)

C'est ainsi que, comme notre corpus en témoigne³, il n'existe pas moins de huit traductions différentes effectives de l'ICP française en polonais, langue dans laquelle cette structure ne se pratique pas. Les plus fréquentes sont :

SN1 V1, JAK P

« Ce n'est pas moi qui ai dit le bouillon! » a crié Agnan. « Tu as dit le Bouillon, je t'ai entendu dire le Bouillon, parfaitement, le Bouillon! » (PN, p. 28)

- To nie ja powiedziałem "Rosół" krzyknał Ananiasz.
- Ty powiedziałeś "Rosół", sam słyszałem, jak powiedziałeś "Rosół", właśnie "Rosół"! (M, p. 30)

³ Voir F. Marsac, W. Ucherek, M. Dańko, « De l'infinitive de perception dans la pratique traductologique », *Studia Romanica Posnaniensia* 46/1, 2019, pp. 130–131.

SN1 V1. ŻE P

« Je n'ai pas de jouets, ici, sauf le ballon de football, dans le garage. » Louisette m'a dit que ça, c'était une bonne idée. On est allés chercher le ballon et moi j'étais très embêté, j'avais peur que les copains me voient jouer avec une fille. (PN, p. 86)

Nie mam tu zabawek – powiedziałem. – Mam tylko futbolówkę, jest w garażu. Ludeczka powiedziała, że to dobra myśl. Poszliśmy po futbolówkę, a mnie było głupio, bałem się, co to będzie, jak koledzy zobaczą, że gram z dziewczyną. (M, p. 87)

Les autres structures possibles en traduction polonaise sont moins fréquentes. Il s'agit de : SN1 V1 SN2 PPt (ou SN1 V1 PPt SN2) ; SN1 V1 NC; SN1 V1, *żeby* P ; SN1 V1 SN2 ADJ ; SN1 V1, *gdy* P.

À part les moyens linguistiques cités *supra* (notamment, les propositions subordonnées introduites par *jak*, *że*, *żeby*, les noms verbaux et déverbaux, et les participes présents), il existe de nombreux cas de « gommage » d'un composant verbal de la phrase française à ICP dans les traductions polonaises (soit le verbe de perception, soit l'infinitif est omis). En voici des exemples :

Alceste a mordu le bout du cigare et il l'a craché. Il m'a dit qu'il avait vu faire ça dans un film de bandits. (PN, p. 100)

Alcest odgryzł koniec cygara i wypluł go. Powiedział, że widział to na filmie z bandytami. (M, p. 103)

[...] la porte de la classe s'est ouverte et on a vu entrer le Bouillon tout content. (PN, p. 26)

[...] drzwi klasy otworzyły się i wszedł Rosół z bardzo zadowoloną miną. (M, p. 24)

Le recours à ces solutions par les traducteurs semble être dû non seulement aux modes de représentation de la réalité propres à chacune des deux langues (l'existence de l'ICP en français et son absence en polonais), mais aussi à un facteur stylistique relevant du discours⁴. Bref, cette structure si commune en français et n'existant pas en polonais risque donc de poser problème lors du passage d'une langue à l'autre.

Or, les études sur la traduction des ICP en polonais sont rares⁵ et, de surcroît, à travers nos observations des pratiques de classe, en tant que didacticiens et linguistes, nous constatons que les ICP ne sont incluses qu'extrêmement rarement dans des programmes d'enseignement du FLE. En l'occurrence, sauf inattention de notre part, il s'agit d'une lacune notable sur le plan de la didactique qu'il serait temps de combler.

⁴ Cf. W. Ucherek, F. Marsac, M. Dańko, « Du gommage de l'infinitif dans la traduction polonaise de l'infinitive de compte rendu de perception (ICP). Entre grammaire, style et représentation de la réalité », Romanica Wratislaviensia 68, 2021, pp. 241–258.

⁵ Voir J. Cook, « Voir, entendre et sentir un événement – quelques observations sur la traduction polonaise des constructions avec verbes de perception », Neophilologica 26, 2014, pp. 63–77; K. Huras, Les infinitives de comptes rendus de Perception dans le cadre de la traduction du français vers le polonais, mémoire de maîtrise sous la dir. de F. Marsac, Université d'Opole, Opole 2018 (mémoire non publié); W. Ucherek, « Les propositions infinitives régies par un verbe de perception dans les dictionnaires français-polonais », Academic Journal of Modern Philology 9, 2020, pp. 197–206.

2. LES CONSTRUCTIONS INFINITIVES RÉGIES PAR UN VERBE DE PERCEPTION DANS L'ENSEIGNEMENT DU FLE

Avant de proposer une remédiation adaptée, nous souhaiterions faire le point sur l'état de la question en analysant quatre méthodes de FLE récentes (de niveaux débutant, intermédiaire et avancé), d'usage en Pologne et d'auteurs différents, à savoir les collections : *Alter Ego+ méthode de français* (niveaux A1-B2), Hachette ; *Cosmopolite, méthode de français* (niveaux A1-C2), Hachette ; *Saison, méthode de français* (niveaux A1-B2), Les Éditions Didier ; *Édito, méthode de français* (niveaux A1-C1), Les Éditions Didier (les noms de ces méthodes seront abrégés, respectivement, en : AE, C, S, E).

2.1. CRITÈRES D'ANALYSE RETENUS

Par l'analyse des méthodes de français langue étrangère citées *supra*, nous chercherons à répondre aux questions suivantes :

- a. Le thème de la perception de la réalité par les sens figure-t-il parmi les objectifs sociolangagiers ? À quel niveau d'apprentissage ce contenu est-il abordé ? S'il apparaît au niveau débutant, réapparaît-il à des étapes plus avancées ?
- b. La perception est-elle associée à la présence de certains verbes (voir, entendre, sentir, goûter) ?
- c. Est-elle associée aux noms correspondants (vue, ouïe, odorat, toucher, goût) ?
- d. Le thème de la perception est-il élargi sur le plan lexical ? Si oui, de quelle manière le lexique thématique est-il développé ?
- e. Sur le plan pragmatique, la problématique est-elle élucidée de façon contextualisée ? Si oui, quelles sont les situations de communication mises en jeu ?
- f. Sur le plan sémantique, les verbes de perception sont-ils présentés dans leurs sens dits « majoritaires » (usuels) ?
 - g. Leurs sens dits « auxiliaires » sont-ils également évoqués ?
- h. Les structures dans lesquelles entrent les verbes de perception sont-elles étudiées ? Si oui, lesquelles ?
- i. Les constructions infinitives régies par un verbe de perception figurent-elles parmi les objectifs linguistiques ?
- j. Sinon, apparaissent-elles, néanmoins, dans le contenu des supports didactiques ?

2.2. RÉSULTATS

Le tableau récapitulatif ci-dessous présente des résultats généraux, en fonction des critères d'analyse retenus. Il est suivi de commentaires plus détaillés sur les méthodes analysées.

	a.	b.	c.	d.	e.	f.	g.	h.	i.	j.
Alter Ego+ A1	~	~	~	~	~	~		~		~
Alter Ego+ B2	~	~	~	~	~	~		~		
Cosmopolite A1	~	~	~	~	~	~				~
Cosmopolite B2	~	~	~	~	~	~		~		
Saison B1	~	~	~	~	~	~		~		~
Saison B2		~	~	~	~	~		~		
Édito A1	~	~	~	~	~					
Édito B2	~	~	~	~	~	~		~		
Édito C1	~	~	~	~	~	~				~

2.2.1. MÉTHODE ALTER EGO+

Dans Alter Ego+ (A1), « comprendre quand quelqu'un parle de ses sensations/perceptions, comprendre quand quelqu'un exprime des émotions », ainsi que « savoir exprimer des sensations et émotions » font partie des objectifs sociolangagiers (pragmatiques) du dossier « Voyage, voyages » (AEA1GP⁶, p. 115). En accord avec une démarche inductive, sens, sensations et perceptions sont inclus dans les objectifs linguistiques (lexicaux) de la leçon consacrée à la découverte des saisons de l'année à partir de tableaux des peintres J.E.H. MacDonald et Tom Thompson, et de paysages du Canada (AEA1, pp. 116-119). Après avoir associé les tableaux aux saisons, les apprenants auront à écouter l'interview d'une artiste peintre canadienne dans laquelle elle parle de sa saison préférée et des sensations qu'elle y associe. Ce travail sur l'expression des perceptions doit leur permettre de parler, à leur tour, des sensations éprouvées en lien avec leur saison préférée. Parmi les activités proposées, il s'agit notamment d'associer des bruits correspondant à diverses expériences perceptuelles (les pas sur la neige en hiver, les bruissements de feuilles mortes à l'automne, les crépitements du feu de cheminée, le chant des oiseaux au printemps, etc.) afin d'évoquer certaines caractéristiques des saisons selon le vécu de chacun. Sur le plan lexical, les apprenants sont également invités à associer les parties du corps à un des cinq sens : les yeux – la vue, le nez – l'odorat, les oreilles – l'ouïe, la langue – le goût. Ils doivent identifier le lexique employé pour décrire les phénomènes météorologiques ainsi que celui qui porte sur les sensations et perceptions. Ils sont familiarisés avec des expressions telles que : « J'adore sentir cette odeur [...]. La joie de voir la première neige chaque année ! [...] J'entends des cris et des applaudissements, des bouchons de champagne explosent. L'année commence dans le froid et la bonne humeur » (AEA1CA, pp. 71–72).

⁶ Les abréviations GP et CA se développent en « guide pédagogique » et « cahier d'activités ».

Sur le plan grammatical, les apprenants sont amenés à classer le lexique permettant d'exprimer les sensations et les perceptions en deux catégories, les noms et les verbes.

Les cinq sens	Noms	Verbes
la vue	une image	regarder - voir
l'ouïe	un son – un bruit – une voix/une musique	entendre - écouter
l'odorat	une odeur – un parfum	sentir
le toucher	une texture	toucher - sentir
le goût	un goût	goûter

« Point Langue » (AEA1, p. 117)

Les structures voir qqn ou qqch., entendre qqn ou qqch., sentir qqch. sont privilégiées, vu le niveau débutant (A1–A2). Or, comme l'objectif est d'apprendre à évoquer les sensations et perceptions du moment (odeurs, bruits, lumières), dans ce contexte spécifique, même si les ICP ne sont pas étudiées (absence de commentaires grammatico-sémantiques), nous retrouvons tout de même leurs traces dans les textes et enregistrements qui accompagnent les activités : « Une émotion ? La joie de voir les enfants jouer dans l'eau [...] Au loin, je vois arriver un premier coureur suivi du maillot jaune [...] ». (AEA1CA, pp. 71–72).

Les cinq sens reviennent dans le contenu socioculturel au niveau B2 et figurent parmi les objectifs sociolangagiers du dossier intitulé « Sensations » (AEB2, pp. 101–118). Sur le plan pragmatique, cette thématique est reprise pour échanger sur différentes formes artistiques et se focaliser sur l'expression sensorielle (AEB2GP, p. 112). « L'atelier de Giacometti », une photo de Robert Doisneau, en constitue le point de départ. « L'atelier évoque l'œuvre d'art et les arts s'adressent avant tout aux sens », soulignent les auteurs (AEB2GP, p. 114). Un fragment du livre « Sucré-salé » de Pierre Gagnaire avec une photo de Jean-Luis Bloch-Lainé « Potiron, jus de carotte, parmesan » et la « Nature morte à la théière et aux fruits » de Paul Gauguin évoquent la vue et le goût. Une affiche d'exposition qui propose aux visiteurs de cheminer dans l'obscurité le long d'un parcours sensoriel, au Musée de Préhistoire des gorges du Verdon, évoque un imaginaire qui fait appel à l'odorat, à l'ouïe et au toucher. Un extrait d'une interview de Jean Paul Guerlain sur la création de son célèbre parfum « Chant d'arômes » fait revenir à l'esprit les notes de chèvrefeuille, les odeurs de la campagne (« Un parfum de voyage », France Inter). L'interview de Maurice Jarre, le compositeur du thème de « Lawrence d'Arabie » de David Lean, fait appel à la vue et à l'ouïe. Enfin, un extrait d'un documentaire consacré au « marketing alimentaire » évoque tous les cinq sens, car « avant de manger l'aliment, on le regarde, on le sent [...], on l'écoute » (AEB2, pp. 102–103). Les situations de communication suivantes sont mises en jeu : parler des arts (présenter une œuvre d'art, rédiger un commentaire critique, débattre sur l'art et l'engagement), lire et exprimer des opinions sur la

qualité d'un restaurant (comparer des plats et des saveurs), donner son avis sur le marketing alimentaire. Les objectifs lexicaux sont approfondis (le lexique des saveurs, des émotions, les expressions pour apprécier ou déprécier, des éléments du vocabulaire artistique). Mais les constructions dans lesquelles entrent les verbes de perception ne sont plus étudiées, et les ICP ne figurent pas parmi les objectifs linguistiques de la méthode au niveau plus avancé.

2.2.2. MÉTHODE COSMOPOLITE

Exprimer ses émotions et sensations pour comprendre et rédiger un extrait de carnet de voyage est l'un des objectifs pragmatiques (« savoir-faire » et « savoir agir ») de la méthode de français *Cosmopolite* au niveau débutant (A1). Le vocabulaire et des expressions des émotions et des sensations figurent parmi les objectifs linguistiques (« lexique » et « grammaire ») du dossier intitulé « Nous rêvons d'aller dans un pays francophone » (C1, pp. 120–121). Un « carnet de voyage sonore » plonge les apprenants dans un univers authentique où la langue est utilisée en contexte. Dans une perspective actionnelle, la focalisation portant sur le « français langue internationale », les auteurs proposent un tour du monde des pays où la langue française est présente, et l'un des voyages se passe en Pologne et en Ukraine.

Arrivée à Lviv, en Ukraine. Je descends du train. **J'entends parler ukrainien et russe** [...]. Je me promène dans les rues, je regarde autour de moi, je suis étonné, **je sens la bonne odeur du pain chaud, je vois des gens sourire**. Je suis heureux. Je vais rester un peu. (C1GP, pp. 172, 173)

Dans le cadre d'un exercice de compréhension de l'oral, les apprenants devront associer les énoncés entendus (voir *infra*) à trois sens, la vue, l'odorat, l'ouïe. Ensuite, un document écrit est introduit, il s'agit d'un témoignage extrait du livre « Carnet d'un Toubab en Afrique » de Daniel Frère. L'une des activité consiste à relever les éléments qui caractérisent : une image, une odeur, un son, une musique, un bruit, un goût, un objet.

[...] Afrique apprend à voir, à regarder les choses et les gens autrement. [...] Les touristes occidentaux, eux, viennent souvent en voyage organisé. Ils repartent indifférents, déçus. Ils sont surpris de la pollution des villes, étonnés de ne pas voir des éléphants traverser les routes. Tristes de ne pas réaliser l'album photo de leurs rêves. (C1, p. 120)

Une démarche inductive dans l'approche des compétences langagières étant privilégiée, vers la fin de la séquence, les apprenants seront invités à compléter un tableau où les verbes et les sensations seront associés à chacun des cinq sens ; la différence de signification entre voir et regarder, entendre et écouter est alors élucidée.

Les cinq sens	Les verbes	Les sensations			
la vue	voir, regarder	des couleurs, la lumière des levers et des couchers de soleil magiques des arbres immenses			
l'odorat	sentir	les odeurs d'épices et de poisson			
l'ouïe entendre, écouter		le son des djembés, la musique traditionnelle, le bruit de la rue			
le toucher	toucher	les tissus colorés des marchés			
le goût	goûter	une cuisine savoureuse et généreuse			

« Focus Langue » (C1GP, p. 175)

Finalement, pour éveiller l'imagination et privilégier l'autonomie, les apprenants auront pour tâche de choisir un lieu, un moment, et de décrire leurs sensations et émotions.

Exemple d'exercice : Mon carnet d'Amérique. Regarder les informations sur BBC News, <u>sentir</u> l'odeur du café chaud, <u>goûter</u> un bagel, <u>écouter</u> le bruit des voitures, <u>voir</u> les taxis jaunes, <u>entendre</u> **Franck Sinatra chanter New York New York**, <u>toucher</u> la neige toute fraiche et <u>sentir</u> le froid. (C1CA, p. 85)

Exemple de production : Mon carnet de Strasbourg. Regarder les décorations de Noël, sentir l'odeur des épices et goûter un vin chaud, **entendre parler français et allemand**, voir des touristes, écouter les chansons de Noël. (*ibidem*)

Sur le plan grammatical, les structures voir/regarder qqn ou qqch., entendre/ écouter qqn ou qqch., sentir qqch., goûter qqch. sont introduites et mises en pratique. Les ICP apparaissent dans le contenu du dossier (enregistrements, textes, exercices), mais ne figurent pas parmi les objectifs et ne sont donc pas étudiées.

Le lexique des sensations est repris au niveau B2 dans le cadre d'une leçon consacrée aux souvenirs d'enfance. Raconter un rêve lié à un souvenir, évoquer des lieux du passé et des souvenirs d'enfance sont des objectifs sociolangagiers du dossier intitulé « Nous parlons d'histoire et de mémoire » (C4, pp. 36–37). Dans un extrait de roman, les apprenants auront à repérer et noter les passages qui évoquent les cinq sens :

Exemple : La nuit, me revient le parfum de mes rues d'enfance, le rythme calme des après-midi, le bruit rassurant de la pluie qui tambourine le toit de tôle (**l'odorat, l'ouïe**). (C4GP, p. 47)

Les cinq sens	Noms et adjectifs	Verbes	
L'ouïe (sensations auditives)	1	entendre	
	l'appel du muezzin	tambouriner	
	le bruit rassurant de la pluie	écouter	
	un son	résonner []	

« Focus Langue » (C4GP, p. 49)

Les conceptualisations « grammaticale » et « lexicale » consistent à grouper les termes qui servent à exprimer des sensations visuelles, auditives, olfactives, tactiles et gustatives, et à faire repérer les noms des cinq sens, les adjectifs qui leur correspondent, ainsi que les verbes qui y sont associés (voir *supra*); mais les ICP ne sont pas non plus mentionnées au niveau plus avancé.

2.2.3. MÉTHODE SAISON

S'évader, bousculer ses habitudes, marcher pour ressentir, s'approprier le lexique relatif au voyage et à la marche, participer à une séance chez un psychologue sont quelques-uns des objectifs sociolangagiers de l'unité intitulée « Nourrir son quotidien », de la méthode Saison au niveau B1. Dans ces contextes de communication, sur le plan grammatical, il sera également question de découvrir différents emplois du mode infinitif. Sans être mentionnées parmi les objectifs grammaticaux, les ICP apparaissent dans le contenu du dossier. Un extrait de l'émission « L'humeur vagabonde » de France Inter consacrée « à celles et ceux que la passion et le talent habitent » (S3GP, p. 262), présente l'itinéraire de Laurent Hasse qui a traversé la France de la frontière espagnole à la Mer du Nord en longeant la Méridienne verte. Les phrases entendues dans le reportage servent de point de départ pour une conceptualisation grammaticale : « se confronter à l'inconnu », « nourrir sa curiosité », « redécouvrir la lenteur », « s'aérer l'esprit », « lever le regard sur la beauté du monde et le visage de l'autre », « contraindre son corps aère l'esprit », « marcher, Nicolas Bouvier et Sylvain Tessin l'ont expérimenté ». Au fur et à mesure, les apprenants auront à découvrir que les verbes à l'infinitif sont utilisés comme complément ou comme sujet (S3GP, p. 263). Le « point grammaire » leur apprend que « l'infinitif peut être employé après une préposition, comme sujet, comme complément, et que la proposition infinitive a un sujet propre et qu'elle est complément d'un verbe de perception (voir *infra*) : J'entends mon chien aboyer » (S3, p. 181). Ensuite, un exercice a pour consigne de remplacer les éléments soulignés par un verbe à l'infinitif (présent ou passé) : « Remplacez les éléments soulignés par un verbe à l'infinitif (présent ou passé) : On entend les oiseaux <u>qui chantent.</u> [...] Elle a senti <u>que la catastrophe arri-</u> vait. (S3, p. 181). Le « Point Recap' » revient sur le fait que : « Un verbe à l'infinitif peut-être employé après une préposition ou seul. On peut aussi le trouver dans une proposition infinitive; il est alors son sujet propre. Un infinitif ou une proposition infinitive peuvent alléger une phrase. Exemple : Après avoir bien réfléchi, il est parti ? Où aller ? Tout est fermé. **J'entends les voisins parler** » (S3, p. 189).

Dans le cahier d'activités, nous retrouvons une mise en pratique du « point grammaire » proposé dans le livre. Les apprenants seront invités à lire un article, repérer les infinitifs et les classer dans un tableau : propositions infinitives, préposition (\dot{a} ou de) + infinitif, infinitif utilisé comme sujet (voir infra).

Marcher régulièrement entretient notre forme physique et mentale. L'effort étant régulier et peu intense, la randonnée ne brutalise pas notre organisme. [...] En effet, quoi de meilleur pour le moral que d'observer la nature s'épanouir ? (S3CA, p. 108)

Ensuite, à partir d'un enregistrement audio, les apprenants auront à transformer ce que les personnes enregistrées disent à propos de ce qui les aide à se sentir bien, en utilisant une proposition infinitive.

Corrigé : a. J'adore regarder les bateaux naviguer au loin. b. J'aime entendre mes enfants rire ensemble. c. Je ne vois plus les heures passer. d. Je sens l'air caresser mon visage. (S3CA, p. 126)

Un autre exercice propose de compléter librement la phrase « J'aime me retrouver seul dans la nature et... ». « Exemple : **J'aime me retrouver seul dans la nature et voir les nuages défiler dans le ciel** » (S3CA, p. 108).

Proposition de corrigé : J'aime me retrouver seul dans la nature et **regarder les feuilles des arbres bouger.** J'aime me retrouver seul dans la nature et **entendre les oiseaux chanter.** J'aime me retrouver seul dans la nature et **sentir le vent souffler.** (S3CA, p. 142)

Cet exercice est particulièrement judicieux qui, en établissant l'apprenant seul au milieu de la nature, l'inscrit de fait dans une posture de réception, active (écouter, regarder...) ou passive (entendre, voir...), et le contraint, notamment par la structure grammaticale à double détente infinitive coordonnée *j'aime me retrouver seul dans la nature et...*, à convoquer un verbe de perception à l'infinitif, soit l'amorce d'une ICP, pour décrire ses perceptions.

Les cinq sens sont ensuite évoqués au niveau B2 dans le cadre de l'unité trois, « À première vue » (S4, pp. 50–59). Dans l'introduction, les apprenants seront invités à s'interroger sur le sens de l'expression utilisée dans le titre et à faire le lien avec les « perceptions » et « explorations », les fils conducteurs du dossier. Ils comprendront que l'expression à première vue « qualifie l'impression que l'on a de quelqu'un ou quelque chose lors du premier regard, sans avoir le temps d'y réfléchir » (S4GP, p. 63). Dans le cadre d'une conceptualisation lexicale, le vocabulaire thématique des sensations est groupé en fonction des cinq sens (voir infra). Ni les verbes de perception, ni les ICP ne feront plus partie des objectifs grammaticaux du dossier au niveau avancé.

ouïe	toucher	odorat	vue	goût
assourdisant assourdi entendre/percevoir le ronronnement de	ressentir une bouffée de chaleur chaleureux	sentir une odeur/un parfum parfumé aromatique inodore	ondoyant sublime chatoyant éclatant apercevoir quelque chose fouiller du regard n'en avoir jamais vu être ébloui, aveuglé []	insipide acide amer épicé fade

Corrigé (S4GP, p. 82)

Sur le plan pragmatique, les thèmes de l'image et de la francophonie sont abordés. S'agissant de l'image, plusieurs aspects sont mentionnés : « Qu'est-ce que la représentation de soi, quelles problématiques cela pose-t-il dans la société actuelle ? [...] » (S4GP, p. 62). « La tyrannie du paraître », « l'étalage de soi », l'importance de l'apparence et l'obligation de se montrer sont pointés. Les apprenants auront notamment à commenter le pouvoir de l'image et les représentations utilisées dans la publicité. Ils auront pour tâche d'écrire un récit de voyage et d'imaginer une publicité. « Images et publicité », « langues et francophonie » figurent parmi les objectifs lexicaux. Les ICP ne font plus l'objet de commentaires quelconques sur les plans grammatical et/ou sémantique dans la méthode au niveau avancé

2.2.4. MÉTHODE ÉDITO

« Exprimer des sensations, exprimer une émotion positive, exprimer la préférence » font partie des objectifs pragmatiques (« communication ») et lexicaux (« vocabulaire ») de l'unité huit, intitulée « Bonnes vacances », de la méthode Édito au niveau débutant (A1). Une entrée en matière se base sur des cartes postales et une définition du mot « sensations », après quoi les apprenants apprendront à nommer les cinq sens et devront y associer des sensations de vacanciers : les sons et l'ambiance (l'ouïe), le touché (le toucher), les images et les couleurs (la vue), les odeurs (l'odorat), les goûts (le goût). Les verbes de perception ne figurent pas parmi les objectifs linguistiques (grammaticaux), le travail est focalisé sur la communication et la mise en pratique du vocabulaire des sensations et des émotions (voir infra).

Les sons et l'ambiance	Le touché	Les images et les couleurs	Les odeurs	Les goûts
C'est calme. Marrakech est une ville très animée et joyeuse. On a vu un spectacle de musique orientale. C'est silencieux.	Ça gratte. C'est doux. J'ai eu froid. Ça pique! Ça brûle.	On a vu des paysages magnifiques! Les artistes sont habillés avec des vêtements colorés.	Ça sent bon les épices.	Délicieux ! C'est bon.

Corrigé (EA1GP, p. 185)

Le thème des cinq sens est de nouveau abordé au niveau B2 (unité onze, « C'est pas net ! ») : il s'agit alors d'un enrichissement sur le plan lexical et d'une mise au point centrée sur les organes et les actions associées aux sens (voir *infra*).

	La vue	L'odorat	L'ouïe	Le goût	Le toucher
Les organes	l'œil, les yeux	le nez, les fosses nasales, les narines	les oreilles, les tympans, les conduits auditifs	la bouche, la langue, les lèvres, les papilles gustatives	tes mains, la peau
Les actions	voir, regarder, scruter, observer, examiner, etc.	sentir, renifler, flairer	entendre, écouter	goûter, déguster, savourer, etc.	toucher, sentir, caresser, palper, etc.

Corrigé (EB2GP, p. 259)

Ensuite, « s'imprégner du monde des sens » devient l'objectif communicatif principal (« savoir-faire ») du thème dix, « Les sens dans tous les sens », de la méthode au niveau C1 (EC1, pp. 75–80). Chacun des cinq sens est abordé à partir d'un document qui l'illustre et l'approfondit, pour inviter à la discussion (EC1GP, p. 107). Notamment, des poèmes de Paul Valéry (« Mélange ») et de Charles Baudelaire (« Les fleurs du mal ») incitent à échanger (EC1, p. 78–79).

Un extrait de l'émission radiophonique (RFI) avec Robert Muchembled, l'auteur du livre « La Civilisation des odeurs », Sophie Joubert et Alain Corbin, révèle plusieurs curiosités et phénomènes liés à l'odorat (EC1, p. 78). Dans l'ensemble, les apprenants auront à hiérarchiser les sens, associer un sens à un autre, déterminer leurs préférences olfactives, reconstituer l'histoire d'un parfum, raconter une scène sans paroles, se positionner sur notre animalité, partager leur point de vue sur l'odorat ou caractériser les aliments, rédiger un récit imaginaire d'écriture créative sur un monde dépourvu de l'un des cinq sens. Le vocabulaire thématique est largement exploité, abordé dans différents contextes de communication par l'intermédiaire de documents « authentiques », et les activités sont très variées ; un lexique approfondi des sensations comprenant des expressions idiomatiques est réuni à la fin du dossier (EC1, pp. 77–80).

Pour ce qui est des objectifs grammaticaux, le « point linguistique » est consacré aux figures de style, les ICP ne sont pas abordées, mais nous en retrouvons tout de même quelques traces dans les textes des activités et les corrigés proposés :

C'était l'été et **j'ai immédiatement senti la chaleur de l'air m'effleurer la main.** (EC1GP, p. 118) Mon ventre gargouillait, mes yeux se fermaient et tout à coup **j'ai entendu des talons frapper le sol**. C'était elle! Alors, j'ai essayé d'écarquiller mes yeux, j'ai collé mon nez contre la vitre et **je** l'ai enfin vu apparaître. (*ibidem*)

3. SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES

La perception de la réalité par les sens figure parmi les objectifs sociolangagiers des méthodes analysées. En général, le thème est abordé au niveau débutant (A1-A2) et repris au niveau avancé (B1-C1) (sauf dans la méthode Saison où la problématique apparaît uniquement aux niveaux B1-B2). La perception est toujours associée aux noms des cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût; les verbes voir (regarder), entendre (écouter), sentir et goûter sont évoqués. Dans le cadre d'un enrichissement lexical thématique, d'autres verbes en lien avec les sensations sont souvent mentionnés au niveau avancé (B1-C1), notamment scruter, examiner, flairer, renifler, savourer, palper... Et le vocabulaire est toujours exploité de façon contextualisée, différentes situations de communication sur le plan pragmatique sont alors mises en jeu. Au niveau sémantique, les sens dits « usuels » et « auxiliaires » des verbes de perception ne sont pas vraiment confrontés (à moins que cela ne nous ait échappé, aucune mise au point n'y est consacrée). Les structures voir ggn ou ggch., entendre ggn ou qqch., sentir qqch., goûter qqch. sont privilégiées dans les « conceptualisations lexicales et grammaticales ». Les ICP apparaissent dans les méthodes – nous en retrouvons en effet des traces dans des textes, enregistrements, exercices -, mais ne figurent pas parmi les objectifs linguistiques (et il ne s'agit donc probablement que d'« apparitions aléatoires »). La méthode Saison fait exception dans la mesure où le cas des verbes de perception est mentionné dans le « point grammaire » consacré à l'infinitif. Mais les spécificités de l'ICP ne sont jamais élucidées dans une perspective sémantico-logique et cognitive.

Ainsi, dans une approche de « conscientisation »⁷, pour mieux cerner les qualités sémantico-cognitives de l'ICP française, nous proposerions de la confronter systématiquement à la construction *relative de compte rendu de perception* (RCP) et à la *complétive que P*, en répondant respectivement à ces deux questions : d'une part, comment le percevant a-t-il acquis, enregistré sa perception (mode de perception) ? Et, d'autre part, qu'a-t-il précisément perçu (objet de perception) ?⁸

⁷ Cf. H. Boyer, M. Butzbach, M. Pendanx, Nouvelle introduction à la didactique du français langue étrangère, CLE international, Paris 1990; M. Lederer, La traduction aujourd'hui: le modèle interprétatif, Hachette, Paris 1994; J.-G. Plathner, « La conscientisation en acquisition du français et en formation de traducteurs », Cahiers Sens public 13–14, pp. 181–191.

⁸ Voir à ce sujet F. Marsac, *op. cit.*; Ph. Miller, B. Lowrey, « La complémentation des verbes de perception en français et en anglais », [dans :] Ph. Miller, A. Zribi-Hertz (dir.), *Essais sur la grammaire comparée du français et de l'anglais*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis 2003, pp. 131–188; M. Riegel, J.-C. Pellat, R. Rioul, *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris 2021; K. Kwapisz-Osadnik, « Des zones actives dans la perception et le discours à partir des constructions infinitives », [dans :] Ch. Lacassin-Lagoin *et al.* (dir.), *Sens (inter)dits 2. Verbes et architectures syntaxico-discursives*, L'Harmattan, Paris 2021, pp. 107–118.

MODE DE PERCEPTION

S'agit-il d'une perception directe, sensorielle,
non médiée par une activité cognitive ?

Ou, à l'inverse, d'une perception médiée par un raisonnement inférentiel ou déductif, donc analysée et consciente?

Ainsi pour ce qui est du mode de perception, d'après la littérature, en convoquant une ICP ou une RCP, un locuteur/scripteur rend compte d'événements qu'il a directement perçus par les sens, sans que cette perception ait été filtrée, interrogée par la raison. Avant tout sensoriel, ce mode de perception relève ainsi du compte rendu de perception directe (CRPD), une phrase dont le verbe principal est un verbe de perception et qui rapporte la perception directe, non médiée par une activité cognitive.

Or, avec *que P*, la perception serait de nature épistémique médiée par un raisonnement inférentiel ou déductif, elle serait analysée et consciente, et donc indirecte. Autrement dit, le locuteur/scripteur ne rendrait compte que d'événements dont il n'a perçu que des indices, des traces dans la réalité, et qu'il entendrait reconstituer.

OBJET DE PERCEPTION

En ce qui concerne l'objet de perception, l'ICP et la RCP mettent toutes deux en scène un événement, un procès, un objet de perception dynamique, évolutif, avec cette différence cognitive fondamentale que

la RCP, d'un côté, focalise d'abord la perception sur les seuls protagonistes (qui en constituent ainsi le foyer) avant que de l'ouvrir, l'élargir, la diffuser au procès dans son ensemble (ce que nous pouvons comparer à un gros plan de cinéma, qui cadre de près le visage et permet de dévoiler les sentiments du personnage au spectateur);

alors que l'ICP, de l'autre côté, prend en quelque sorte les protagonistes sur le fait, les saisit dans le vif de l'action; c'est une focalisation sur l'événement dans son ensemble (que nous pouvons comparer à un plan d'ensemble au cinéma).

Autant d'informations à prendre en compte, à l'état actuel de nos recherches, pour construire des séquences didactiques pertinentes qui devraient permettre une restructuration des modèles langagiers sur le plan sémantico-logique et cognitif lors du passage d'un système linguistique à un autre qui, comme c'est le cas du polonais, ne pratique pas l'ICP. Cela permettrait de remédier aux difficultés résultant des modalités d'accès au sens et de présentation des réalités, souvent différentes dans les deux langues concernées (étrangère vs maternelle).

SOURCES D'EXEMPLES

Sempé-Goscinny, *Le petit Nicolas*, Éditions Denoël, Paris [1960] 1993 (PN).
Sempé-Goscinny, *Le petit Nicolas a des ennuis*, Éditions Denoël, Paris [1964] 1994 (PNE).
Sempé-Goscinny, *Le petit Nicolas et les copains*, Éditions Denoël, Paris [1963] 1994 (PNC).
Sempé i Goscinny, *Mikolajek* (trad. T. Markuszewicz et E. Staniszkis), Nasza Księgarnia, Warszawa [1964] 1996 (M).

GRAMMAR AND FFL METHODS: AN INVESTIGATION OF INFINITIVE CONSTRUCTIONS OF PERCEPTION

Abstract

Through our observations of classroom practices, as didacticians and linguists, we note that infinitive constructions governed by a verb of perception (*ICP*) are only extremely rarely included in French as a Foreign Language teaching programmes. Yet, the perception of reality through the senses is one of the sociolinguistic objectives. In this case, unless we are inattentive, this is a notable gap in didactics that should be filled. We would propose to elucidate the specificities of the French ICP from a semantic-logical and cognitive perspectives.

Key words: Infinitive constructions governed by a verb of perception, French as a Foreign Language, Teaching/learning of grammar.

Mots-clés : Constructions infinitives de perception, Français Langue Étrangère, enseignement/apprentissage de la grammaire.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.19

MONIKA GRABOWSKA
ORCID: 0000-0001-7828-0821
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
monika.grabowska@uwr.edu.pl

L'ENSEIGNEMENT/APPRENTISSAGE DES LANGUES ÉTRANGÈRES SOUS L'ÉCLAIRAGE DE LA THÉORIE DES SYSTÈMES COMPLEXES ET DYNAMIQUES. EXEMPLE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE À L'UNIVERSITÉ DE WROCŁAW

1. CADRE THÉORIQUE ET OBJET DE RECHERCHE

La théorie des systèmes complexes et dynamiques (désormais : SCD), appelée aussi théorie de complexité, trouve ses origines dans les mathématiques et la physique newtonienne. Depuis les années 1990, elle a aussi été implantée dans le champ des sciences humaines : en psychologie¹ et en linguistique², où elle est tributaire des épistémologies situationnistes, connexionistes, interactionnistes et socio-constructivistes. Elle peut s'appliquer à tout processus qui a pour propriété intrinsèque d'être à la fois stable et variable, à l'instar du corps humain composé de cellules qui se régénèrent en continu sans atteindre à l'unité et à l'homéostasie de l'organisme. Comme domaines d'application de la théorie de complexité, on peut mentionner : le système de transport, le système écologique, la bourse, le

¹ E. Thelen, L. Smith, *A Dynamic Systems Approach to the Development of Cognition and Action*, The MIT Press, Cambridge (MA) 1994.

² D. Larsen-Freeman, L. Cameron, Complex Systems and Applied Linguistics, Oxford University Press, 2008.

climat, la ville, la langue, la communauté linguistique, l'acquisition et l'apprentissage des langues.

Dans le présent article, dans un premier temps, nous présenterons les traits distinctifs des SCD, en les illustrant d'exemples et en insistant sur leur affinités avec le processus d'enseignement/apprentissage des langues étrangères (LE). Dans un deuxième temps, nous nous focaliserons sur un aspect développemental particulier des SCD qui est leur sensibilité aux conditions initiales, à l'exemple du processus d'apprentissage du FLE (un SCD) à la philologie française de l'Université de Wrocław, en démontrant à quel point ces conditions constituent un défi pour le SCD annexe — celui de l'enseignement. Finalement, nous essayerons de répondre à la question : « Sommes-nous prêts, à l'université, à une didactique des LE conforme à la théorie de la complexité? ».

2. APPLICATION DE LA THÉORIE DES SYSTÈMES COMPLEXES ET DYNAMIQUES (SCD) AU PROCESSUS D'APPRENTISSAGE DES LE

Les SCD se caractérisent par le faisceau de traits distinctifs suivants : complexité, interconnectivité, dynamicité, non-linéarité, auto-organisation, ouverture, adaptation, émergence ; ils sont parfois chaotiques.

2.1. COMPLEXITÉ

Dans les systèmes simples, un petit ensemble de composants similaires sont connectés de manière prévisible et immuable. Les jours de la semaine ou les feux de circulation sont des exemples de systèmes simples. La complexité d'un système résulte de l'hétérogénéité de ses composants, englobant des agents, des éléments et des processus dont certains sont eux aussi des systèmes complexes, selon la logique fractale (un composant est aussi complexe que l'ensemble dont il fait partie). Telle est, par exemple, la forêt qui inclut la faune et la flore, les phénomènes météorologiques, les formes de relief, le type de sol, les cours d'eau, l'activité humaine, etc., ces éléments étant interdépendants³.

Le processus d'enseignement/apprentissage d'une langue étrangère à l'université est un tel écosystème qui englobe :

- des agents : l'étudiant (avec ses trois aspects : physique, psychologique et social) et ses homologues, les enseignants, le personnel administratif (bibliothèques, secrétariats), les autorités universitaires, les décideurs politiques au niveau national, des influenceurs européens, etc.;
- des éléments : des cours, des examens, des diplômes, des ressources disponibles dans le contexte universitaire (le contenu des bibliothèques, les savoirs

³ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 28.

et les savoir-faire des enseignants) et extra-universitaire (des voyages, des rencontres, des manifestations culturelles, des ressources numériques), ces ressources étant souvent saisies en termes d'affordances à l'apprentissage (terme de Gibson⁴, *cf.* aussi Van Lier⁵);

des processus : l'apprentissage formel, non-formel et informel⁶ en relation avec la théorie personnelle de l'apprentissage ; l'enseignement en relation avec la méthodologie sous-jacente et les théories personnelles de l'enseignement ; l'apprentissage/enseignement des composantes de la compétence de communication – actuel et antérieur, formant un parcours personnel unique saisi par le biais de la métaphore de la trajectoire d'apprentissage.

Il est difficile de dresser une liste exhaustive des composants, puisque le contexte fait aussi partie du SCD.

2.2. INTERCONNECTIVITÉ

Les composants sont interdépendants et interagissent entre eux de différentes manières. La théorie des SCD examine ces interactions et le changement de système qu'elles induisent sans toutefois chercher à distinguer la variable-clé. Dans le contexte des SCD humains, c'est une méthodologie tirant à conséquence vu la complexité des composantes de différente nature : physiques, cognitifs, affectifs et sociaux, qui sont tous interconnectés. Cela rend le fonctionnement des SCD humains à la fois unique et imprévisible⁷. L'apprentissage d'une LE est un SCD où chaque apprenant va présenter une trajectoire développementale qui lui est spécifique, sujette à une grande variabilité, tributaire de relations à chaque fois uniques entre les composants du système et de son contexte.

L'examen oral de LE à l'université peut servir d'exemple montrant à quel point son résultat est imprévisible compte tenu de l'interconnexion des différentes variables, même si l'étudiant a bien validé le module de cours. Le processus de passation peut être fort influencé par un malaise physique du candidat, par sa

 $^{^4\,}$ J. J. Gibson, The Ecological Approach to Visual Perception, Houghton Mifflin, Boston 1979.

⁵ L. van Lier, « From input to affordance. Social-interactive learning from an ecological perspective », [dans :] J. P. Lantolf (éd.), *Sociocultural theory and second language learning*, Oxford University Press, 2000, pp. 245–259.

⁶ Pour les précisions conceptuelles, *cf.* D. Schugurensky, « "Vingt mille lieues sous les mers": les quatre défis de l'apprentissage informel », *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation* 160, pp. 13–27, http://rfp.revues.org/583> [consulté le 02.07.2021]; G. Sockett, « La prise en compte des apprentissages informels en didactique des langues étrangères », *Mélanges CRAPEL* 36, 2015, pp. 127–136; G. Sockett, *The online informal learning of English*, Palgrave Macmillan, Houndmills, Basingstoke 2014; D. Toffoli, *Informal Learning and Institution-Wide Language Provision: University Language Learners in the 21st Century*, Palgrave Macmillan, London 2021.

⁷ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 34.

mauvaise gestion du stress⁸ ou par une posture du jury ressentie comme n'étant pas neutre (trop d'hilarité pouvant être pris pour de la moquerie, peu d'aménité pouvant être pris pour de l'hostilité...). Il est donc impossible d'admettre qu'une des composantes du SCD ait un impact décisif sur le résultat de l'examen, le procédé de compensation pouvant jouer un rôle important. Ainsi, un manque de compétence langagière peut être compensé par une compétence interpersonnelle (comme la politesse et l'ouverture) et intrapersonnelle (par exemple, au travers de la mise en valeur de ses atouts tels que l'érudition générale, l'ingéniosité, l'enthousiasme, voire des éléments de langage non-verbal). D'autre part, des membres du jury, suite à un jeu de facteurs de différents ordres, peuvent se trouver dans un état de générosité particulière ou, au contraire, manifester une sévérité excessive. C'est ainsi que des situations où l'on a vu un candidat faible réussir à un examen ou, au contraire, un candidat bien préparé y échouer ne sont pas exceptionnelles.

Bien sûr, dans l'évolution d'un SCD, certaines trajectoires sont privilégiées : d'habitude, un candidat préparé à l'examen réussit et un candidat non préparé échoue. Un modèle de SCD valide doit toutefois pouvoir expliquer autant les trajectoires régulières que les inhabituelles et les exceptionnelles.

2.3. DYNAMICITÉ

L'idée de dynamicité est intrinsèque à un SCD au point que même ce qu'on appelle « état » n'en est pas non plus dépourvu.

Le développement d'un système s'explique en termes d'attracteurs. Un attracteur peut être comparé à un espace vers lequel le système a tendance à se déplacer ou bien à un état ou, mieux, à un comportement que le système « préfère »¹⁰. Un excellent exemple en est le début d'un nouveau travail, qui implique beaucoup de changements. Mais au bout d'un certain temps, les choses se calment et une routine s'installe. On va alors dire que le SCD de la personne au travail est dans un état attracteur. Cependant, même lorsqu'un SCD a atteint un état d'attraction temporaire, il est toujours en évolution. Dans l'exemple du nouveau travail, des fluctuations peuvent être produites par des facteurs externes, tels un changement d'équipe de gestion, de tâches, de bureau, de salaire, ou internes, tels l'ennui, la fatigue, une nouvelle compétence acquise, ou même le jour de la semaine. Un système complexe manifestera donc de la variabilité même autour de la stabilité.

Les attracteurs peuvent être stables, cycliques ou chaotiques.

⁸ *Cf.* les travaux de J.-C. Martin sur l'interaction en situation de stress (par ex. Y. Gaffary, J. Martin, M. Ammi, « Haptic Expression and Perception of Spontaneous Stress », *IEEE Transactions on Affective Computing* 11/1, 2020, pp. 138–150).

⁹ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 50.

¹⁰ E. Thelen, L. Smith, op. cit., p. 56.

L'attracteur stable est le plus simple, il représente un système tendant vers un état stable et préféré, comme un pendule qui oscille jusqu'à s'immobiliser finalement. En apprentissage de LE, l'attracteur stable est par exemple l'interlangue de l'apprenant, comprise comme un système langagier intériorisé dont l'apprenant se sert sans effort excessif.

Un attracteur cyclique implique que le système se déplace périodiquement entre différents états attracteurs. Cela explique par exemple la dynamique des systèmes écologiques où c'est tantôt la population des prédateurs, tantôt la population des proies qui domine en nombre. En apprentissage de LE, le rôle de cet attracteur incombe par exemple à la motivation. L'exemple donné par Van Geert¹¹ concerne la relation entre l'effort fourni par l'apprenant et la qualité de la performance : plus d'effort se traduit par une meilleure performance qui, à son tour, accroît la motivation et encourage l'investissement d'effort :

effort
$$\rightarrow$$
 performance \rightarrow motivation \rightarrow effort \rightarrow performance \rightarrow motivation $\rightarrow \dots$ (+) (+) (++) (++)

Cependant, la dynamique développementale ne s'arrête pas là. L'effort augmente la qualité de la performance, mais aussi le niveau de fatigue ; un haut degré de fatigue entraîne une baisse du niveau de performance :

effort
$$\rightarrow$$
 performance \rightarrow fatigue \rightarrow performance \rightarrow effort $\rightarrow ...$
(+) (+) (+) (-) (++)

Ce type de relation réciproque mais asymétrique entre l'effort et la fatigue est susceptible de produire des motifs oscillants dans l'apprentissage, en l'occurrence des ondulations entre les pics de performance et ceux de fatigue. C'est le cas de la trajectoire d'apprentissage des étudiants des universités pendant la session d'examens.

Un attracteur chaotique implique un comportement sauvage et instable lorsque la moindre perturbation le fait passer d'un état à l'autre : un battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut déclencher une tornade au Texas¹². Le terme « chaotique » ne doit pas toutefois être interprété par le biais du langage usuel, où il a une connotation péjorative ; en mathématiques, le chaos signifie un comportement qui n'est pas prévisible, mais qui n'est pas complètement aléatoire non plus.

Les systèmes qui se déplacent vers des attracteurs chaotiques sont l'objet de la théorie du chaos. Même si elle concerne plutôt des SCD non-humains, comme le climat ou la météo, les systèmes humains peuvent aussi se trouver parfois « au bord du chaos » – une métaphore attrayante et suggestive¹³ pour un système qui

¹¹ P. van Geert, « The dynamic systems approach in the study of L1 and L2 acquisition : an introduction », *Modern Language Journal* 92, 2008, p. 190.

Formule tirée de la fameuse conférence d'Edward Lorenz (1972) : « Predictability : Does the Flap of a Butterfly's Wings in Brazil Set off a Tornado in Texas ? ».

¹³ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 58.

évolue avec un équilibre optimal entre la stabilité et la flexibilité. Un bon exemple peut être fourni par l'innovation dans le langage des jeunes. Jouant avec la grammaire et le vocabulaire (autant sur la forme que sur le sens), il garde un équilibre fragile entre la norme et le hors-norme et signale le bord du chaos. Tel peut être aussi l'usage d'une LE par un apprenant plurilingue qui mélange les codes.

2.4. NON-LINÉARITÉ

Dans un SCD, les effets ne sont pas proportionnels à l'action : un changement dans une variable ne provoquera pas forcément le même changement proportionnel dans les autres variables. Ce trait explique par exemple le seuil critique où, en dessous d'un certain paramètre, aucune action ne se produit ; une fois le paramètre acquis, le phénomène se déclenche : par exemple l'eau bout à 100 degrés.

L'apprentissage d'une LE n'est pas non plus un algorithme programmant le passage d'un état de non-connaissance à l'état de connaissance. Mais la non-linéarité signifie aussi qu'il n'y a pas de relation directe entre une cause et une conséquence. La divergence entre l'*input* (cause) et l'*intake* (conséquence) a été argumentée dans les recherches de Laufer¹⁴ et Meara¹⁵ sur l'apprentissage du vocabulaire : le début est lent, mais, une fois un certain nombre d'unités acquis, le répertoire s'étend rapidement jusqu'à un niveau qui semble recouvrir de façon satisfaisante les besoins de l'apprenant, après quoi le rythme ralentit de nouveau – peu importe la qualité et la richesse de l'*input* linguistique.

2.5. AUTO-ORGANISATION

Le passage d'un SCD à un nouvel état attracteur peut être doux et harmonieux (comme passer d'un niveau de compétence inférieur en LE à un niveau supérieur pendant des études formelles étalées sur des années), ou, au contraire, brusque et radical (comme lors d'une immersion). À chaque fois, le système s'auto-organise dans un nouveau mode de comportement : « le changement est auto-organisé (plutôt qu'« hétéro-organisé ») parce que ce sont les propriétés dynamiques du système qui induisent le changement, et non une force organisatrice externe »¹⁶. Le comportement du SCD après le changement est significativement différent du

¹⁴ B. Laufer, « The development of L2 lexis in the expression of the advanced learner », *The Modern Language Journal* 75, 1991, pp. 440–448.

¹⁵ P. Meara, « Towards a new approach to modelling vocabulary acquisition », [dans :] N. Schmitt, M. McCarthy (éds.), *Vocabulary: Description, Acquisition and Pedagogy*, Cambridge University Press, 1997, pp. 109–121.

¹⁶ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 58, nous traduisons.

comportement antérieur, comme l'évoque cet exemple suggestif¹⁷: le SCD formé par un cavalier et un cheval se comporte différemment après le passage du trot au galop. Parallèlement, un apprenant interagit différemment en LE dès le déphasage de son système linguistique du niveau B1 au niveau B2, par exemple.

D'autre part, les performances instables en LE ne signifient pas forcément des lacunes de compétence conceptualisables didactiquement en termes de défaillances du système, mais témoignent d'une auto-organisation des éléments du système évoluant vers un nouvel état attracteur, compte tenu des affordances, des pressions communicatives du moment, mais aussi de l'histoire de l'utilisation de la LE par l'apprenant.

2.6. OUVERTURE ET CONTEXTE

L'ouverture signifie qu'un SCD n'a pas de frontières discrètes. La question qui aurait été posée par Gregory Bateson sur la frontière entre le monde et la canne d'un aveugle¹⁸ convient parfaitement pour présenter métaphoriquement ce trait.

Par conséquent, le contexte, défini par Esther Thelen et Linda B. Smith¹⁹ comme un *hic et nunc* dans lequel le système est actif, ne doit pas être traité comme séparé d'un SCD mais faisant partie de sa complexité. Diane Larsen-Freeman et Lynne Cameron²⁰ illustrent cette idée par l'image d'un marcheur qui, en traversant un champ, doit adapter à tout moment son corps à la nature du terrain. Le champ fait partie du processus de marcher. De même, l'usage de la langue au quotidien est un continuel processus d'ajustement au contexte (*ibid.*).

Deuxièmement, chaque SCD admet un enrichissement extérieur, énergétique ou matériel. Grâce à la facilité d'adaptation, le déséquilibre provoqué initialement par un nouvel apport ou une nouvelle contribution au système est nivelé, et la stabilité peut être maintenue. Comme exemple, on peut citer le plurilinguisme, tel qu'il est représenté dans le CECR²¹. En effet, dans le système cognitif plurilingue d'un individu, chaque nouvelle LE déséquilibre momentanément l'état des connaissances, en apportant des éléments, des catégories et des règles qu'il convient d'intégrer, ou – mieux, dans la terminologie des SCD – auxquelles il convient d'adapter l'état précédent. La compétence plurilingue n'est pas une simple addition d'une nouvelle langue au répertoire déjà maîtrisé, mais entraîne un changement foncier du système de LE intériorisé. L'apprentissage d'une nou-

¹⁷ Ibidem.

D. Larsen-Freeman, « On Language Learner Agency: A Complex Dynamic Systems Theory Perspective », Modern Language Journal 103, 2019, pp. 61–79.

¹⁹ E. Thelen, L. B. Smith, *op. cit.*, p. 217.

²⁰ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 34.

²¹ Conseil de l'Europe, Cadre européen commun de référence pour les langues. Apprendre, enseigner, évaluer, Conseil de l'Europe/Didier, Paris 2001, p. 11.

velle LE par des individus monolingues, bilingues et plurilingues est donc différent en fonction des conditions initiales auxquelles les SCD sont très sensibles.

De même, pendant le processus d'apprentissage d'une LE, chaque nouvelle règle grammaticale déséquilibre le système existant et peut être vécue soit comme un enrichissement soit comme une menace pour le système existant, dont le coût de stabilisation a souvent été élevé. Prenons, pour le FLE, l'exemple de l'accord du participe passé avec le COD, règle qui apparaît d'habitude au moment où l'apprenant est arrivé à intérioriser celle de l'accord du participe passé avec le sujet des verbes se conjuguant avec l'auxiliaire « être ». Pour que l'apprentissage ait lieu, le SCD de l'interlangue doit s'adapter à ce nouvel apport : la règle ne peut pas être « refusée » par le système.

Pour conclure, le trait d'ouverture du SCD entraîne une conséquence épistémique de taille pour le statut du contexte. Il n'est plus un cadre qui entoure le comportement, mais un des paramètres du système qui joue un rôle dans ses reconfigurations.

2.7. L'ADAPTATION ET LA CO-ADAPTATION

L'adaptation et la co-adaptation sont des processus cruciaux au sein des SCD adaptatifs, qui sont un sous-ensemble des SCD. Dans le cas de systèmes adaptatifs, un changement dans une aire, couche ou domaine du système, conduit au changement du système dans sa totalité. Tel est, dans l'exemplification de Larsen-Freeman et Cameron²², le cas d'un nageur qui adapte en continu ses mouvements dans le but de ne pas se noyer, en causant en contrepartie une réadaptation de la flottabilité de la piscine.

La co-adaptation est par ailleurs capable d'expliquer l'acquisition de la LM : lorsqu'un enfant d'un côté, et un parent de l'autre, interagissent, leurs ressources langagières sont dynamiquement adaptées. Même si le bébé ne répond pas verbalement, la mère interprète toujours son comportement comme une réponse et continue leur « conversation »²³. La co-adaptation a aussi lieu lors d'une communication exolingue : un locuteur natif ajuste sa prononciation, son débit, ses structures lexicales et grammaticales au locuteur non-natif et vice-versa, le locuteur non-natif peut s'aligner sur l'accent ou le registre du locuteur natif.

Un autre exemple est celui de la co-adaptation constante entre le système d'enseignement des LE et le système d'évaluation. Cameron et Larsen-Freeman²⁴ en mentionnent notamment une conséquence, fâcheuse quoique bien connue, portant en anglais le nom de *washback*. Elle consiste à orienter l'enseignement de LE

²² D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 33.

²³ *Ibidem*, p. 127.

²⁴ Ibidem.

sur l'évaluation au point que celle-ci devient le vecteur principal de la progression au détriment de la compétence de communication.

2.8. ÉMERGENCE, ÉMERGENTISME

On attribue le terme « émergence » à John Stuart Mill qui a observé que les résultats des réactions chimiques ne sont pas la somme des éléments impliqués : en examinant les atomes d'hydrogène et les atomes d'oxygène, on n'aura pas pour autant l'idée de l'eau²⁵. « Émergence », utilisé tout d'abord dans les sciences naturelles, ensuite dans les sciences sociales, a donné lieu à « émergentisme », vu par certains comme une métathéorie opposée d'un côté à l'holisme, et de l'autre, au réductionnisme²⁶.

Dans la théorie des SCD, l'émergence est définie comme : « l'apparition dans un système complexe d'un nouvel état à un niveau d'organisation supérieur au précédent » qui a « une certaine "intégrité" reconnaissable »²⁷. La métaphore du tas de sable est souvent donnée pour visualiser ce phénomène : en ajoutant des grains à un tas de sable, on finira par provoquer une avalanche, sans qu'il soit possible de prévoir ni son moment exact, ni sa direction, ni son ampleur²⁸.

À travers l'auto-organisation et l'émergence, des systèmes aux agents et règles d'interaction simples peuvent produire des comportements, des processus ou des phénomènes extrêmement complexes. D'un autre point de vue, on doit toutefois admettre qu'en même temps, l'émergence produit la simplicité de la complexité : une peinture est en un certain sens plus simple que les multiples interactions de couleurs et de formes dont elle émerge²⁹.

Voici quelques autres exemples de phénomènes émergents :

- l'évolution biologique qui se déroule à travers des séries d'espèces émergentes ;
- quand un enfant apprend à marcher ou à lire, à un certain moment, son comportement émergent mérite d'être appelé « marche » ou « lecture » ;
- une langue émerge des interactions de ses utilisateurs ; une fois qu'elle est reconnue par un acte socio-politique, son usage est influencé par son statut ;
- finalement, l'apprentissage d'une LE n'est même pas un procès d'émergence unique, mais une série, ou un cycle, d'émergences de nouveaux systèmes plus complexes.

²⁵ Cf. L. van Lier, The Ecology and Semiotics of Language Learning: A Sociocultural Perspective, Kluwer Academic Publishers, Boston 2004, p. 82.

²⁶ G. Miras (réd.), *Notions en questions – émergentisme*, *Recherches en didactique des langues et des cultures* 14–1, 2017, https://journals.openedition.org/rdlc/1082> [consulté le 29.08.2021].

²⁷ D. Larsen-Freeman, L. Cameron, op. cit., p. 59, nous traduisons.

²⁸ *Ibidem*, p. 231.

²⁹ *Ibidem*, p. 60.

Pour conclure, l'apprentissage d'une LE dans la perspective des SCD est défini comme un processus individuel dans lequel de nombreux sous-systèmes interagissent en permanence entre eux et avec l'environnement dans la mise en forme du développement linguistique : « L'apprenant/e évolue, progresse, sans trop s'en rendre compte, puis, à un moment donné, constate qu'il/elle a des compétences qu'il/elle n'avait pas avant »³⁰.

3. LE RÔLE DES CONDITIONS INITIALES DANS L'APPRENTISSAGE DU FLE PAR LES ÉTUDIANTS DE PHILOLOGIE FRANÇAISE DE L'UNIVERSITÉ DE WROCŁAW

Le processus d'apprentissage du FLE à la faculté de philologie française de l'Université de Wrocław est incontestablement un SCD. Il se développe (→dynamicité) selon des trajectoires d'apprentissage personnelles (→non-linéarité, →auto-organisation) pendant 3 ou 5 ans (licence/master) sous l'influence de différents agents, éléments et autres processus (→complexité, →interconnectivité), en acceptant des enrichissements du contexte local ou étranger (→ouverture) dans un mouvement d'ajustement continu aux contraintes du parcours universitaire, qui à leur tour s'adaptent aux besoins des futurs professionnels de la langue (→co-adaptation), en menant à l'émergence de compétences de communication croissantes en FLE. Le processus est, comme tous les SCD, tributaire de ses conditions initiales. Or, ces conditions sont d'une extrême diversité à la philologie française, ce qui a un impact capital sur le processus d'enseignement. En effet, l'hétérogénéïté des niveaux de compétence des nouveaux étudiants implique des adaptations pédagogiques annuelles à chaque configuration de compétences originale.

Dans la suite, nous présenterons les résultats d'un questionnaire soumis annuel-lement aux nouveaux étudiants de licence en philologie française de l'Université de Wrocław en vue du partage en groupes débutants (filière A) et non-débutants (filière B). L'enquête contient un ensemble de questions concernant la biographie langagière des étudiants. Ceux qui ont été recrutés avec une connaissance préalable du français sont notamment invités à préciser le cadre d'apprentissage (formel, non-formel, informel), les certificats de compétences obtenus, les méthodes de FLE utilisées. Ces données corrélées au test de placement permettent à l'équipe enseignante de répartir les étudiants en groupes de FLE selon leurs niveaux de compétence (débutants, faux débutants, plus ou moins avancés...), ainsi que de mettre en œuvre des principes de pédagogie différenciée tout en tenant compte de deux défis didactiques importants : 1) la fusion des filières au terme de trois semestres d'apprentissage et 2) l'objectif de niveau C1 du CECR à la fin du premier cycle d'études.

³⁰ D. Toffoli, *L'apprenant.e de langue 2020 : profil, dynamiques, dispositifs. Note de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches*, sous la direction d'A. Rivens Mompean, Université de Lille, 2018, p. 26.

Dans la présente étude, le questionnaire permettra de mettre en évidence les différences de conditions initiales d'apprentissage du FLE pour les étudiants des deux filières (partagés en trois ou quatre groupes d'apprentissage). Ces conditions, auxquelles les SCD sont très sensibles, déterminent le développement linguistique tant des groupes d'apprenants de LE que des individus qui en font partie³¹.

Ainsi, à la rentrée 2020/2021, 47 des 65 étudiants (72%) déclarent avoir déjà fait du FLE. Cependant, une des premières questions portant sur la filière dans laquelle l'étudiant souhaiterait être placé témoigne d'un décalage entre les 18 étudiants s'étant déclarés *tabula rasa* en FLE et les 32 qui demandent à intégrer la filière prévue pour les candidats sans connaissance préalable du FLE, ce qui augure de la présence de faux-débutants dans la filière A. Toujours est-il que la filière A ne pose pas de grands problèmes du point de vue didactique : les faux-débutants seront censés s'adapter aux vrais débutants. C'est l'adaptation du programme de FLE aux groupes B qui constitue souvent un vrai défi.

Une question suivante concernait les contextes dans lesquels les non-débutants ont appris le FLE :

- formels: école primaire 6 personnes, collège 23, lycée 39,
- non-formels : école de langue privée 9, cours particuliers 15,
- ou informels : dans un pays francophone -6, ou en autonomie -15.

Il est intéressant d'observer à quel point les étudiants combinent les différentes affordances (les réponses multiples à ce propos ayant été possibles). Le cadre scolaire (exclusivement) a été indiqué par 22 personnes, le cadre extrascolaire (exclusivement) par 8, et la combinaison des deux (dans des configurations allant de 2 à 6 options) par 20 personnes.

La sélection de plusieurs options ne s'effectue pas toutefois forcément synchroniquement et correspond parfois simplement au développement linguistique vertical dans le contexte formel, de l'école primaire au lycée, voire à l'université, ce qui est illustré dans le schéma suivant :

école primaire	école primaire	école primaire				
	collège	collège	collège	collège	collège	
		lycée		lycée	lycée	lycée
					études supérieures	
0	0	6	2	13	2	18

Schéma 1. Types de trajectoires d'apprentissage verticales dans le cadre formel (avec les nombres d'étudiants correspondants).

³¹ Évidemment, les différents niveaux de compétence n'épuisent pas le sujet des conditions initiales, les systèmes humains étant extrêmement complexes. Le questionnaire en vise d'ailleurs certains autres.

Les apprenants évaluent leur temps d'apprentissage de FLE à une durée allant de moins d'un an jusqu'à 12 ans. Vingt-sept étudiants détiennent le diplôme de baccalauréat de français, dont 6 en version « standard », correspondant au niveau A2, et 21 en version « élargie » (ou « renforcée »), pouvant témoigner d'une compétence de niveau B1 ou B2, selon le résultat obtenu. En outre, 17 étudiants possèdent d'autres certificats de FLE, dont notamment les diplômes du DELF A2 (ou TELC A2), B1 et B2; trois personnes détiennent le certificat de classe bilingue, et une personne est finaliste du concours national de français. Dans ces deux derniers cas, la compétence peut s'élever jusqu'aux niveaux C1/C2, au moins en réception.

Une dernière question portait sur le statut de la philologie française comme première (43 réponses) ou deuxième (23) faculté, rendant compte de différences dans le savoir-être et le savoir-apprendre des étudiants dues à la maturation psycho-cognitive et à l'adaptation au cadre d'apprentissage universitaire.

Ce petit questionnaire n'est pas assez développé pour préciser différents contextes d'apprentissage informel (dont l'apprentissage à l'étranger et en autonomie); toujours est-il qu'il n'y a pas deux candidats dans les groupes B qui partagent les mêmes conditions initiales compte tenu de leur apprentissage préalable du français. Cependant leurs trajectoires divergent aussi en fonction de nombreux facteurs internes et externes.

Face à de telles disparités, l'effort d'adaptation des contenus du programme de FLE doit être fourni en continu. À défaut de dispositifs adéquats prévus par le système éducatif, cet effort incombe aux enseignants, qui n'y sont pas tous forcément préparés.

4. CONCLUSION : SOMMES-NOUS PRÊTS, À L'UNIVERSITÉ, À UNE DIDACTIQUE DES LANGUES ÉTRANGÈRES CONFORME À LA THÉORIE DE LA COMPLEXITÉ ?

Comme on peut s'y attendre, la réponse est complexe.

Du point de vue épistémologique, et dans un cadre didactique plus large, le postulat émergentiste de la théorie des SCD refuse le démontage de l'objet de recherche en vue de la reconnaissance d'une (ou plusieurs) variables-clés capables d'expliquer les changements du système comme ses causes directes, contrairement à la tradition positiviste érigeant la prévisibilité en objectif de recherche. Nous pouvons en tirer une conclusion qui n'est pas contre-intuitive : le succès d'un processus d'enseignement/apprentissage n'est pas garanti à force de réitérer exactement la même expérience (le même programme, le même cursus) puisque les conditions initiales sont à chaque fois différentes. La modélisation d'un processus d'enseignement/apprentissage se rapprocherait par conséquent de la modé-

lisation de la météo, qui peut être facilement « rétrovue », mais moins facilement prévue. De même, il est plus facile de constater ce qui a été bénéfique pour un apprentissage que de prévoir ce qui le sera. Cela met aussi en doute les recherches sur le bon élève de LE qui attribuent le succès individuel à un, voire plusieurs facteurs précis.

Pareillement, du point de vue du processus d'enseignement, les principes d'émergence et de non-linéarité seraient susceptibles d'entraîner de sérieuses conséquences éthiques et politiques. Les programmes et les évaluations doivent permettre de prédire les performances, tandis que les trajectoires d'apprentissage divergentes ne se laissent pas facilement objectiver, standardiser et modéliser pour les besoins de la docimologie. Cette théorie devrait donc non seulement étayer les pratiques didactiques, mais aussi tout un modèle éducatif.

Cependant, la compréhension des concepts soutenant la théorie des systèmes complexes et dynamiques permet de mieux comprendre comment l'apprenant des langues apprend dans un contexte particulier (ici : en Pologne, plus précisément à Wrocław), au sein de structures particulières (ici : à la faculté de philologie française) et selon sa trajectoire personnelle.

En effet, jusqu'aux années 1980–1990, les groupes d'étudiants étaient (relativement) homogènes : les apprenants commençant une formation langagière se trouvaient au même point de leur curriculum langagier, se servaient des mêmes ressources (gérées par l'enseignant) et progressaient au même rythme. Le choix des activités extrascolaires était limité aux ressources traditionnelles (livres, disques, correspondants épistolaires) — jusqu'à l'arrivée d'internet, qui a personnalisé l'apprentissage à une échelle inédite dans l'histoire. Ainsi, si la didactique d'aujourd'hui doit se concentrer sur quoi que ce soit, c'est plus sur l'apprentissage que sur l'enseignement (en sachant que cet apprentissage est non seulement formel, mais aussi informel et non-formel).

À l'université, nous devons donc être prêts à une didactique tenant compte de la théorie de complexité, parce que nous n'avons pas vraiment d'alternative. Les trajectoires d'apprentissage seront de plus en plus diversifiées, contribuant à une hétérogénéité croissante des compétences des groupes et des individus. Le défi principal réside dans la construction des passerelles entre l'enseignement formel et l'apprentissage informel – disponible dans une infinité d'expériences (mot utilisé en toute connaissance de cause, gommant la frontière entre la communication et l'apprentissage) à partir d'un simple smartphone, la plus commune affordance d'apprentissage.

TEACHING/LEARNING FOREIGN LANGUAGE IN LIGHT OF THE THEORY OF COMPLEX AND DYNAMIC SYSTEMS: EXAMPLE OF THE FRENCH DEPARTMENT AT THE UNIVERSITY OF WROCŁAW

Abstract

The paper presents the distinctive features of dynamic and complex systems, stressing their affinities with the foreign language teaching and learning process. Afterwards, we describe the initial conditions of the first-year-students learning French at the French department of the University of Wrocław, showing to what extent those conditions constitute a challenge for a connected complex system, namely the process of teaching French. Finally, we try to answer the question: "Are we ready, at the university, to teach Foreign Languages in accordance with the theory of complexity?".

Key words: foreign language learning/teaching, French department, complexity theory, complex and dynamic system, initial conditions.

Mots-clés: apprentissage/enseignement de langues étrangères, philologie française, théorie de complexité, système complexe et dynamique, conditions initiales.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.20

EDYTA KOCIUBIŃSKA ORCID: 0000-0002-4848-7693 Université Catholique de Lublin Jean-Paul II ekociub@kul.pl

VISION APOCALYPTIQUE DANS LE MICROBE DU PROFESSEUR BAKERMANN DE CHARLES ÉPHEYRE ET UNE INVASION DE MACROBES D'ANDRÉ COUVREUR

Appelée par certains critiques « fin de siècle microbique »¹, la seconde moitié du XIX^e siècle est fortement marquée par les découvertes de Louis Pasteur² et le développement de la théorie microbienne des maladies contagieuses. Rappelons, à titre d'exemple, les recherches de Gustave Philippon et son texte, *Les travaux de M. Pasteur : microbes bienfaisants et microbes malfaisants*³, qui vont inspirer de nombreux auteurs, introduisant les micro-organismes en tant que nouveaux personnages dans l'univers littéraire. Nous tenterons d'analyser brièvement – vu le caractère restreint de cette étude – la vision de la fin du monde provoquée par l'invasion des microbes et des macrobes dans les récits d'anticipation scientifique. Nous nous pencherons sur les « infiniment petits » dans la nouvelle de

¹ F. Hopkins, « Au cœur du théâtre merveilleux-scientifique : l'exemple du spectacle *Les Invisibles* ». Article publié sur *ActuSF* dans le cadre de l'Université de l'Imaginaire, 12 avril 2018 (https://www.actusf.com/detail-d-un-article/universite-de-l-imaginaire-fleur [consulté le 12/01/2022]).

² Cf. à ce sujet P. Darmon, L'Homme et les microbes, XVII^e–XX^e siècle, Paris, Fayard 1999.

³ G. Philippon, *Les travaux de M. Pasteur : microbes bienfaisants & microbes malfaisants*. Bibliothèque scientifique des écoles et des familles, n° 3, Henri Gautier éditeur, Paris (n.d.) (https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k210220x [consulté le 12/01/2022]).

Charles Épheyre⁴ Le Microbe du professeur Bakermann (1890)⁵, relatant les expériences d'un scientifique qui réussit à créer une arme mortelle, le Morti-fulgurans, et les « infiniment grands » dans le roman d'André Couvreur⁶ Une Invasion de Macrobes (1909)⁷, dont le protagoniste, le professeur Tornada, transforme le Micrococcus aspirator en géant, le multiplie et décide d'attaquer Paris avec une armée de « soldats » gigantesques⁸.

Injustement méconnus, Charles Épheyre et André Couvreur méritent d'être redécouverts, car à la fois médecins et écrivains, ils sont des pionniers de la littérature d'imagination scientifique⁹ en France.

DES « INFINIMENT PETITS » AUX « INFINIMENT GRANDS »

La littérature accueille le nouveau personnage qu'est le microbe¹⁰ à bras ouverts et en fait un des thèmes les plus populaires du genre merveilleux-scienti-

⁴ Nom de plume du docteur Charles Richet, physiologiste français, lauréat du prix Nobel de physiologie ou médecine de 1913 pour la description de l'anaphylaxie. *Cf.* « Postface » par Ch. Soulignac, [dans :] *Microbes d'antan*, Ch. Soulignac (éd.), Ginko, Paris 2003, pp. 88–90.

⁵ La nouvelle a paru initialement dans *La Revue politique et littéraire*, 27^e année, t. XLV, no 4, 25 janvier 1890, pp. 101–109.

⁶ Fils de médecin (ancien interne des hôpitaux de Paris) et médecin lui-même, il obtient son doctorat en 1892. *Cf.* C. Demécoq, « André Couvreur et les fantaisies du professeur Tornada. Préface », [dans :] A. Couvreur, *Une Invasion de Macrobes* [1909], Éditions Ombres, Toulouse 1998, pp. 7–16.

⁷ Le roman est publié du 6 du 27 novembre 1909 dans la revue *L'Illustration* (avec des dessins d'André Devambez) et en 1910 en volume aux Éditions Lafitte.

⁸ Notons qu'André Couvreur est le créateur de deux savants fous : Caresco, un chirurgien monstrueux qui apparaîtra dans *Le Mal nécessaire* (1899) et poursuivra ses terribles expériences dans *Caresco, surhomme ou le voyage en Eucrasie* (1905) ; et Tornada, un savant redoutable qui fait sa première apparition dans *Une Invasion de Macrobes* et... y perd la vie. Ressuscité par le romancier, l'excentrique scientifique continuera ses expériences dans six autres romans : *L'Androgyne* (1922), *Le Valseur phosphorescent* (1923), *Les Mémoires d'un immortel* (1924), *Le Biocole* (1927), *En au-delà* (1936) et *Le Cas de la baronne Sasoitsu* (1939).

⁹ C'est à Maurice Renard que nous devons la première tentative de définition du genre dans l'article « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », publié le 6 octobre 1909 dans *Le Spectateur*, t. I, no 6, pp. 245–261. Son texte a été réédité et annoté par Émilie Pézard et Hugues Chabot dans la revue *ReS Futurae* 11, 2018, http://journals.openedition.org/resf/1201 [consulté le 12/01/2022]. *Cf.* également les travaux récents : É. Pézard, « Le genre de Jules Verne ou de Wells? », *CONTEXTES* 21, 2018, http://journals.openedition.org/contextes/6558 [consulté le 12/01/2022]; É. Pézard, « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909–1928) », *ReS Futurae* 11, 2018 http://journals.openedition.org/resf/1383 [consulté le 12/01/2022].

¹⁰ Le terme « microbe » a été introduit par le chirurgien français Charles Sédillot en 1878. *Cf.* Ch. Sédillot, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences* 86, janvierjuin 1878, Gauthier-Villars, Paris, p. 634, https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3043m/f670.item [consulté le 12/01/2022].

fique. Parmi les textes phares, il faut évoquer *Le Microbe* (1873) de Gaston Vassy; *Mémoires d'un microbe* (1882) d'André Wiart; *Les Microbes pacificateurs* (1887) de Pierre Sales; *Le Microbe du professeur Bakermann* (1891) de Charles Épheyre; *Toujours plus petits, roman scientifique* (1893) d'André Bleunard; *Le docteur Microbius* (1903) de Fred Isly; *Un homme chez les microbes* (1928) de Maurice Renard; *Voyage à la capitale des microbes* (1932) d'Henri Bussillet dit Bussy-Taillefer; *Tréponème* (1931) de Marc La Marche; *César Langin, dictateur : roman* (1935) de Jean-Pierre Cartigny¹¹.

Après la Première Guerre mondiale, on voit paraître des récits qui présentent les dangers causés par les microbes créés dans des laboratoires pour provoquer des guerres bactériologiques ¹². Évoquons, à titre d'exemple, *L'Offensive des Microbes, roman d'une guerre future* (1922), signé Professeur Motus. L'auteur imagine un docteur von Brück créateur d'une arme bactériologique, le « virus 246 », qui sert à produire des bombes lancées par des aviateurs allemands sur la France, la Belgique et l'Angleterre. Le but de cette stratégie consiste à forcer les gouvernements ennemis à capituler en échange d'un sérum antidote et d'un vaccin. Mais le virus devient impossible à arrêter et entraîne la disparition du genre humain ¹³.

Les « infiniment petits » sont déjà bien installés dans l'univers littéraire quand André Couvreur décide d'y introduire, en pionnier, les « infiniment grands », sous la forme des « macrobes » élevés par le professeur Tornada. Nous tenterons donc de comparer les expériences du professeur Bakermann dans le récit de Charles Épheyre¹⁴ avec celles du professeur Tornada¹⁵ afin de montrer le danger des ambitions démesurées lorsqu'elles sont servies par une intelligence hors du commun. Les deux protagonistes, aujourd'hui tombés dans l'oubli, comptent parmi les personnages « faustiens »¹⁶ les plus pittoresques de la fin-de-siècle. Animés de désirs excentriques, ils réalisent leurs plans machiavéliques dignes des figures légendaires du panthéon des savants fous, tels l'Héraclius Gloss de Guy de Maupassant, le Cornélius Kramm de Gustave le Rouge, ou le Frédéric Lerne de Maurice Renard. Seront-ils finalement capables de détruire la race humaine, trahissant par là-même l'*ethos* de l'homme de science ?

¹¹ Cf. P. Versins, Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction, 2e éd., L'Âge d'Homme, Lausanne 1984; S. Lehman (éd.), Chasseurs de chimères: l'âge d'or de la science-fiction française, Omnibus, Paris 2006; G. Costes, J. Altairac (éds), Rétrofictions: encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone, de Rabelais à Barjavel, 1532–1951, Encrage, Amiens/Les Belles Lettres, Paris 2018.

¹² N. Vas-Deyres, Ces Français qui ont écrit demain : utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle, Champion, Paris 2013.

¹³ Cf. G. Costes, J. Altairac, op. cit., p. 1482.

¹⁴ Ch. Épheyre, *Le Microbe du professeur Bakermann* [1890], [dans :] *Microbes d'antan*, Ch. Soulignac (éd.), Paris, Ginko 2003 (MPB).

¹⁵ A. Couvreur, *Une Invasion de Macrobes* [1909], Éditions Ombres, Toulouse 1998 (IM).

¹⁶ Cf. H. Machinal (dir.), Le savant fou. Nouvelle édition, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2013, http://books.openedition.org/pur/52884 [consulté le 12/01/2022].

RÊVE DE GLOIRE VERSUS RÊVE DE VENGEANCE

Commençons par comparer les défis que les deux protagonistes lancent à la science. On verra qu'ils sont poussés par des objectifs totalement opposés, mais moralement ambivalents, voire condamnables dans les deux cas. L'action du *Microbe du professeur Bakermann* (1890), sous-titré *Récit des temps futurs*, se déroule en 1935 en Allemagne, au moment où la science microbienne effectue de spectaculaires progrès dans la lignée des travaux de Pasteur :

[...] les problèmes les plus difficiles avaient été éclaircis ; les questions les plus obscures, résolues ; plus de maladie qui n'eût son microbe, étiqueté, classé, emmagasiné. On connaissait la figure, les mœurs, les habitudes, les goûts de tous les microbes terrestres, marins, aériens, et la science des microbes était devenue, dans toutes les universités, la base de la médecine (MPB, 32).

Le héros du récit, Herman Bakermann, se passionne dès son plus jeune âge pour la science des microbes. Devenu professeur à l'université de Brunnwald, il installe le laboratoire de ses rêves et se consacre à ses recherches « au milieu de ses flacons et ses bouillons de culture, entouré des virus les plus puissants et les plus délétères » (MPB, 33). Soulignons que pour ne pas être infecté par ses virus, il se livre à une série de vaccinations, ce qui le rend à peu près invulnérable. Afin de pouvoir s'adonner aux expériences des plus dangereuses, il aménage à l'extrémité de son laboratoire une pièce qu'il appelle la *chambre infernale*, dont l'accès est interdit à ses collaborateurs. Le biologiste n'a qu'un seul désir : trouver le moyen de rendre malfaisants les microbes inoffensifs et créer un virus assez fort pour tuer en une heure, de manière à ce que nul être vivant ne puisse en réchapper¹⁷. Il travaille en secret dans son laboratoire, tel un alchimiste, essayant de créer une recette qui lui permettra de cultiver un pathogène invincible. Sa passion le rend aveugle aux conséquences possibles de sa découverte, il ne songe qu'à obtenir la gloire et la reconnaissance en tant que génie de la médecine.

Quant au professeur Tornada, le héros d'*Une Invasion de Macrobes* (1909), ses ambitions sont tout à fait différentes. En proie à un rêve de vengeance, il n'a qu'un seul désir : prouver qu'on a injustement méconnu ses mérites dans le développement de la science des microbes. Lors d'une soirée organisée par le biologiste Vernet, Jean Gérard, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur et narrateur du roman, dessine le portrait suivant du mystérieux scientifique¹⁸ :

[...] un savant aussi original que riche ; un travailleur à l'écart, dont les recherches, vers quelque branche de la science qu'il les ait dirigées, ont toujours été marquées au coin du génie. On s'en défie, et on l'admire. Il s'est occupé successivement de télépathie, de problèmes sur les forces ignorées, de biologie, d'astronomie, de tout ce qui touche à l'occulte (IM, 18).

¹⁷ Sur le travail menant à la découverte des microbes tueurs, voir B. Latour, *Les Microbes*. *Guerre et paix* suivi de *Irréductions*, Pandore, Paris 1984, pp. 51–54.

¹⁸ Voir à ce sujet J.-L. Boutel, « Le Professeur Tornada » Un Excentrique Savant Dans L'œuvre de André Couvreur!, *Le Chasseur des Chimères. Le Blog des Amateurs d'Imaginaire Ancien*, [consulté le 12/01/2022].

Ainsi, le protagoniste incarne, selon une très belle formule de Jules Verne, « un microcosme, un composé de toute la science et de toute l'intelligence humaine! »19. Jean explique que Tornada a découvert un certain microbe vivant dans les milieux alcalins, le Micrococcus aspirator, et s'est fait connaître grâce à un mémoire consacré aux Développements anormaux des êtres favorisés par les milieux de culture, présenté à l'Académie des sciences et accueilli comme « l'œuvre d'un maniaque, qui se fût livré à une fantaisie darwiniste ». D'après cet ouvrage, on pourrait « transformer, accroître extraordinairement certains êtres organisés, tels que des microbes, par exemple, rien qu'en les plaçant dans des conditions de vie, de nutrition, appropriées à leur développement » (IM, 19). Et c'est justement à cause de la peur que provoquent ses travaux extravagants et inédits, menés dans l'isolement, que sa candidature au fauteuil de l'Académie des sciences a été rejetée. Profondément blessé dans son orgueil, le scientifique décide de disparaître en jurant de se venger. Or, comme on peut s'en douter, personne ne prend ses propos au sérieux, on les traite comme des déclarations de savant fou, qui a perdu la raison au point de s'imaginer capable de défier le Créateur.

EURÊKA!

Après de longues tentatives et recherches, les deux savants réussissent à réaliser leurs rêves en exploitant impunément les acquis de la science pour devenir des malfaiteurs de l'humanité. Ce qui frappe dans le portrait du professeur Bakermann, c'est qu'il cache parfaitement son double visage. Personne ne soupçonne que ce jovial scientifique travaille à la création d'une arme mortelle. Or, ce Janus bifrons cherche bel et bien à exploiter ses expériences à des fins néfastes sous le couvert de la science. Pendant ses cours, il dévoile aux étudiants certains détails de ses recherches, en expliquant que les besoins, les lois qui gouvernent le monde des infiniment petits ressemblent aux lois qui régissent le monde des hommes :

Nous nous portons d'autant mieux que notre alimentation est plus savante et plus compliquée. Eh bien! Les microbes ont les mêmes besoins que nous. Donnons-leur une nourriture très mélangée et très riche, et nous les rendrons de plus en plus vigoureux, c'est-à-dire énergiquement malfaisants; car la vigueur d'un microbe se mesure à sa force destructive (MPB, 35).

Aussi tous les soins du professeur se concentrent-ils sur la préparation de bouillons de culture riches en ingrédients les plus variés, son dernier succès consistant à faire entrer dans le bouillon quatre-vingt-sept substances alimentaires différentes. C'est grâce à cette potion presque magique et à certaines manipulations électriques dont il a le secret que le biologiste réussit à transformer profondément un microbe vulgaire, le microbe du beurre rance. « En le soumettant à toute une succession de cultures compliquées, il en avait fait un microbe épouvantablement méchant » (MPB, 36) qu'il a nommé *Morti-fulgurans*, *Bacillus morti-fulgurans*.

¹⁹ J. Verne, L'Île mystérieuse, I, IX, Hachette, Paris 1955, p. 102.

Le microbe s'avère être très résistant, insensible aux variations climatiques comme aux vaccins, capable de provoquer une guerre bactériologique²⁰.

En ce qui concerne la découverte de Tornada, c'est vers la fin du roman que nous découvrons comment il a réussi à transformer le microbe qu'il a découvert, le *Micrococcus aspirator*, en macrobe géant. Remarquons la joie qui l'accompagne quand il parle de sa culture :

J'ai cultivé dans des milieux spéciaux, tout à fait appropriés à leur croissance, des animalcules microscopiques découverts par moi dans le bicarbonate de soude. J'avais l'idée qu'ils s'y développeraient anormalement ; et que je pourrais rapidement leur faire subir, en les soumettant à des régimes appropriés d'air, de lumière, de nourriture, et d'exigences sociales – oui, d'exigences sociales aussi, car un chimiste doit se doubler d'un sociologue – j'avais l'idée, dis-je, que je pourrais leur faire subir en un an les transformations que le darwinisme attribue à des siècles d'évolution. [...] Si vous saviez, quelle volupté !... Chaque jour, je les voyais grossir, grandir ; et ma joie grandissait aussi !... (IM, 213)

La culture du *Micrococcus aspirator* présentée dans le mémoire de Tornada est minutieusement examinée à l'Institut Pasteur. Jean décrit ainsi les animalcules d'une forme qui lui est inconnue, grossis mille fois sous le microscope : « ils présentaient une partie centrale enflée, avec des extrémités semblant, l'une la queue, l'autre la tête, cette dernière assez prolongée, et douée de quelques mouvements vibratiles » (IM, 30–31). Bien que les chercheurs suivent rigoureusement le protocole de Tornada, ils ne réussissent pas à faire grossir le microbe et décident d'en abandonner la culture.

Les dernières pages du roman nous dévoilent la pièce du puzzle qui manquait aux scientifiques de l'Institut Pasteur. Afin de convoquer les macrobes, Tornada se sert d'un signal d'alerte spécial qui les fait accourir, à savoir un signe lumineux qui leur rappelle la lumière originelle. Ainsi, Jean découvre le secret du sinistre savant : « Tornada s'était servi d'une lumière rouge-orange pour cultiver ses micro-organismes ; et c'était la raison, sans doute, pour laquelle les expériences entreprises à l'Institut Pasteur, faute de ce détail, avaient manqué » (IM, 215). Pourquoi Tornada a-t-il caché ce détail dans son travail présenté à l'Académie ? Avait-il lui même peur de la créature qu'il avait engendrée ? Était-il conscient de sa puissance et voulait-il garder ce secret pour l'exploiter afin de se venger, dans le cas où l'Académie le rejetterait ? Ce ne sont que des hypothèses, mais comme on le verra par la suite, il sera fasciné par la férocité et la voracité de ses macrobes, ainsi que par leur invulnérabilité.

ATTAQUE FORTUITE, ATTAQUE PRÉMÉDITÉE

Dans le cas de l'invasion des microbes, nous avons affaire à une attaque qui advient par hasard. Au moment où nous rencontrons le professeur Bakermann, il

²⁰ Cf. N. Gualde, Les microbes ont aussi une histoire. Des épidémies de peste aux menaces de guerre bactériologique, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.

vient tout juste de faire sa découverte et décide de la fêter en l'annonçant à ses amis. Rien ne laisse présager que son microbe provoquera une épidémie qui entraînera la destruction de l'humanité²¹. Suite à une maladresse de Madame Bakermann qui, cherchant des preuves de l'infidélité de son mari, s'est immiscée à son insu dans le laboratoire et a cassé accidentellement une fiole, le microbe s'évade et commence à semer la mort. Selon le docteur Rothbein, appelé pour examiner l'épouse du professeur, il s'agit d'une maladie extrêmement rare qu'on ne rencontre presque jamais en Europe, le Koussmi-koussmi du Dahomey, dont « les symptômes sont éclatants : la soudaineté du début, la pâleur de la face, la dilatation des pupilles, les spasmes, le refroidissement, la torpeur » (MPB, 46).

Le professeur Bakermann assiste en silence à l'horrible agonie de sa femme, tout en sachant que le diagnostic du docteur Rothbein est faux et que ses souf-frances sont provoquées par le *Morti-fulgurans*. Ce spectacle morbide n'éveille en lui aucun remords, aucun regret. Victime de son obsession de créateur, il a du mal à cacher la fierté que lui inspire son génie, il ne peut s'empêcher d'admirer

avec tout l'orgueil d'un artiste, la marche conquérante de son microbe. Dès qu'il a pénétré, il triomphe. En trois heures, tout est fini. D'abord le système nerveux, puis la respiration, puis la température, puis le cœur. C'est méthodique, ponctuel, inexorable. Ni la quinine, ni la morphine n'y peuvent rien. Ah! oui, certes! le *Morti-fulgurans* est vivace et irrésistible, et toutes les drogues des médecins ne le démoliront pas (MPB, 48).

L'artiste qui sommeille en Bakermann commence à réfléchir sur son rôle. Il est conscient de ne pas pouvoir arrêter la propagation du microbe, qu'il n'existe aucun vaccin qui puisse enrayer l'épidémie. C'est une monstruosité qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir : le microbe est invincible et sa propagation dans le monde le rendra de plus en plus fort et vigoureux. L'espèce humaine, reculant devant lui, sera forcée de disparaître. Mais ce qui attriste le plus le biologiste allemand, c'est qu'il est trop tard pour... en revendiquer la gloire, ce qui le condamne à l'anonymat dans les générations futures. Comme le note avec une ironie perçante le narrateur, la seule chose qui le console, c'est qu'il n'y aura probablement pas de générations futures...

Les visions apocalyptiques qui naissent dans la tête du professeur Bakermann sont semblables à celles de l'esprit malade de Tornada, à la différence que, pour savourer pleinement sa vengeance, celui-ci annoncera son plan avant de lâcher sur le monde son armée de macrobes. Son apparition soudaine détruit l'ambiance paisible de la soirée organisée par Vernet : il y débarque inopinément, tel Méphistophélès en personne²². Il bouleverse les invités qui s'attendent, non sans raison,

²¹ Au sujet des épidémies, voir notamment N. Gualde, *Les Épidémies racontées par la littérature*, L'Harmattan, coll. « Acteurs de la science », Paris 2016 ; V. Adam, L. Revol-Marzouk (dir.), *La Contamination : lieux symboliques et espaces imaginaires*, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », Paris 2013.

²² « C'était un petit bout d'homme simiesque, dont on ne remarquait d'abord que la barbe noire, si fournie qu'elle s'allongeait en deux tortillons très soignés jusqu'au niveau des jambes. Par

à une catastrophe, car ils remarquent les nombreux tics qui secouent à tout propos la tête, les bras et les jambes de « cet extérieur hoffmannesque » (IM, 25)²³. À minuit, au premier coup de la pendule, le scientifique fait un bond sur le canapé et déclare : « Dans une heure, j'ouvre la porte, et l'on part, l'on part !... En route, mes gentils macrobes !... En route !... Régalez-vous ! Il y a de la chair ! il y a du sang !... de la chair, et du sang !... » (IM, 25). Le lendemain, Jean reprend ses activités ordinaires au laboratoire de l'Institut Pasteur, mais sa sérénité se dissipe le soir, lorsque le crieur annonce une édition spéciale du *Parisien* apportant une nouvelle inquiétante : « *Un phénomène scientifique !... un danger public !... l'apparition d'animaux géants, mangeurs d'hommes, près de Mantes !* » (IM, 33).

Poussé par sa curiosité de scientifique, il décide de vérifier si le fait rapporté par le journal n'est pas un simple canular. Sa première rencontre nocturne avec les macrobes le laisse stupéfait, les impressions qu'il en retient restent encore assez vagues, mais il soupçonne déjà que l'invasion annoncée par le savant démoniaque n'était pas une invention de son esprit malade. Les observations effectuées le jour suivant depuis un dirigeable permettent de confirmer l'hypothèse que les monstres forment toute une armée de microbes géants, reproduisant dans des proportions colossales (trente mètres de haut, sur dix de large et cinquante de long), le Micrococcus aspirator des milieux alcalins décrit et conçu par Tornada. Jean constate que leur carapace est « constituée par des écailles imbriquées les unes dans les autres, et d'une forme si harmonieuse » qu'il est persuadé que ces « écailles, durcies par leur culture spéciale, représentent les cellules d'un tégument » (IM, 99), impossibles à observer sous un microscope de l'époque. Ce qui étonne le protagoniste, c'est le raffinement de la construction du corps. La surprise provoquée par cette merveille de la nature, l'envie de l'analyser de plus près s'avère plus forte que la peur. Le fragment cité trahit aussi une réelle fascination du scientifique qui ne cache pas son admiration face à l'œuvre de son collègue, même si cette invention s'avère destructrice et sème partout la mort.

VISIONS APOCALYPTIQUES DES INVASIONS MICROBIENNE ET MACROBIENNE

Les deux récits décrivent l'hécatombe prévue, entraînant le chaos, la terreur et la peur de la fin du monde. Il est donc intéressant de se pencher un instant sur ces

contre, la tête était presque totalement chauve ; et le crâne poli permettait de remarquer la conformation anormale de la tête, qu'on eût dite pétrie à la diable, ondulée de bosses excessives qui devaient loger une intelligence particulière » (IM, 23).

Le site des passionnés du merveilleux scientifique « Sur l'autre face du monde » présente l'intégrale des cinq illustrations réalisées par André Devambez pour « Une Invasion des Macrobes » (http://www.merveilleuxscientifique.fr/album-photos/couvreur-andré-une-invasion-de-macrobes [consulté le 12/01/2022]).

visions cauchemardesques. Cependant, il serait vain de chercher dans ces deux scénarios de l'effondrement les germes d'un autre monde possible, comme c'est le cas dans les fictions analysées par Jean-Paul Engélibert²⁴. Dans la ville de Brunnwald, l'épidémie éclate partout, le journal de la localité annonce l'apparition d'une catastrophe foudroyante : « Le mal débute soudainement, et il tue en quelques heures, déjouant toutes les ressources de la thérapeutique » (MPB, 51). On répand sur la ville des torrents d'acide phénique, pulvérisés dans les rues par des pompes à vapeur, mais aucun remède n'entrave la marche du fléau qui commence à se propager en Europe. Le télégraphe transmet des nouvelles effrayantes : « 45 329 décès à Berlin, 7 542 à Vienne, 4 673 à Munich ; à Paris, déjà 54 376 décès et 58 359, à Londres ! Bref, en Europe il y avait déjà, en tout, 684 539 décès » (MPB, 62)²⁵.

On croit que la fin du monde vivant est en train de se produire, on observe des comportements désespérés : « un grand nombre d'individus, préférant une mort rapide aux angoisses d'une douloureuse et invincible maladie, s'étaient tués [...] » (MPB, 65). L'activité des pays est bouleversée, voire suspendue, tout comme les voyages, mais personne n'est capable d'enrayer l'épidémie. C'est alors que les pires instincts commencent à se réveiller : « La sauvagerie humaine, latente en nous tous, avait repris le dessus. Le monde civilisé, si fier de sa civilisation, était redevenu barbare comme aux premiers temps de l'humanité. On reculait à l'époque de la pierre polie, même au-delà » (MPB, 65).

Dans le cas de l'invasion des macrobes, les journaux sèment une « infodémie », ce qui a pour effet de terrifier les habitants de la capitale :

[...] les monstres possèdent une sorte de cloaque disposé sous leur abdomen, qui s'entr'ouvre pour absorber leur pâture. Celle-ci, une fois introduite en eux, est broyée, triturée, vidée de tous ses éléments nutritifs; tandis que les substances non alimentaires – la cuirasse, par exemple, il est vrai que c'est assez indigeste – ces substances [...] sont expulsées par le même cloaque qui bâille à nouveau pour les rejeter (IM, 84).

En dépit des descriptions contradictoires sur leur origine, leur forme, leur taille, leur couleur, les relations s'accordent à reconnaître la voracité des macrobes et leur goût pour la chair humaine. Les monstres semblent être invulnérables, miraculeusement immunisés par la nature et leur créateur. L'armée et ses nouvelles technologies, telle la mélinite, sont peu efficaces, les projectiles ricochent sur la carapace des monstres. Tout semble perdu, la vision de la capitale saccagée par les

²⁴ J.-P. Engélibert, Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse, Éditions La Découverte, Paris 2019.

²⁵ La lecture de la nouvelle dirige nos pensées vers la pandémie de COVID-19, qui a d'ailleurs inspiré de nombreux chercheurs à approfondir cette question du fléau dans la littérature. Citons, à titre d'exemple la publication la plus récente : Ch. Becker, C. Hougue (dir.), *La Pandémie en science-fiction*, Books on Demand, Paris 2021, et le projet virtuel « Corona Fictions », rassemblant les fictions pandémiques écrites en langues romanes (https://www.tugraz.at/projekte/cofi/home [consulté le 12/01/2022]).

gigantesques créatures est terrifiante. Les descriptions de Couvreur exposent des peurs difficiles à maîtriser :

[...] les macrobes accouraient de toutes parts ; leurs masses grisâtres surgissaient ; leurs bonds prodigieux emplissaient chaque coin de l'horizon, puis s'abattaient sur le tas nourricier ; tandis que leur trompe avide, tournoyante, mugissante, entamait la foule. Ah! fuir, fuir encore!... Hélas! nous n'en avions plus la possibilité, la cohue nous paralysait, nous glaçait de son épouvante, de la suspension même de ses gestes fratricides (IM, 148).

On sent le souffle zolien dans les descriptions apocalyptiques de la capitale envahie par les microbes géants. Leur attaque paralyse la ville, les hordes maléfiques détruisent et engloutissent tout sur leur passage. De plus, les deux textes analysés montrent aussi l'évolution des sentiments qui animent Bakermann et Tornada, déchirés entre leur fierté de créateur et le réveil d'une culpabilité provoquée par le nombre de victimes dont ils sont responsables.

SACRIFICE(S) DES SAVANTS?

En analysant les péripéties des personnages, on ne peut s'empêcher de remarquer une certaine sympathie des auteurs pour leurs deux savants fous. Médecins eux-mêmes, ils cherchent à expliquer leurs comportements illogiques en leur attribuant des qualités de génies qui osent rivaliser avec le Créateur, en en faisant des victimes solitaires qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie au nom de la science. Cette quête, toutefois, les aveugle à tel point qu'ils ne sont plus capables d'arrêter la catastrophe qu'ils ont provoquée. Il est d'ailleurs trop tard pour réparer leurs torts.

Rappelons tout d'abord le combat intérieur qui se livre dans l'âme de Bakermann. « Jamais peut-être un mortel n'avait senti peser sur lui une responsabilité si lourde, si écrasante. Encore si un aveu solennel devait empêcher le mal !... » (MPB, 53). La voix de la conscience s'avère plus forte, Bakermann sait parfaitement qu'il est l'unique cause de l'épidémie. Il décide de « boire le calice jusqu'à la lie » (MPB, 57) et d'avouer son crime à un ennemi mortel, le professeur Hugo Krankwein. Il se rend compte que par cette démarche, il pourra arrêter la propagation de son microbe : cultivé sur de l'électricité négative, l'électricité positive devrait le tuer immédiatement. Il est intéressant de noter, comme l'a d'ailleurs fait Alexandre Marcinkowski, que ce n'est pas la vaccination qui sauvera les vies, mais l'électricité²⁶.

Le professeur Bakermann colle une immense affiche annonçant qu'il guérit le Koussmi-koussmi; il emploie cette appellation « par une lâche condescendance à l'opinion commune », mais non sans amertume, car il regrette le terme de *Morti-fulgurans*, « qu'il avait choisi lui-même avec amour » (MPB, 59). Il obtient

²⁶ A. Marcinkowski, « La bande à bacilles. La belle époque des agents pathogènes dans la littérature scientifique », [dans :] Ch. Becker, C. Hougue (dir.), *op. cit.*, p. 10.

ainsi la gloire tant désirée, on le couvre d'honneurs pour le remercier. Cependant, quand le nom de Koussmi-koussmi est prononcé en sa présence, il est contrarié, car ce nom cache l'existence de son microbe. Dans la scène finale, nous apprenons qu'il « se console un peu, en cherchant à faire un meilleur *Morti-fulgurans*, plus vigoureux, plus invincible que le premier, et dont ni l'électricité, ni aucune médication, connue ou inconnue, ne pourront combattre les irrésistibles effets » (MPB, 69). Sa créature est pour lui plus importante que le sort de milliers d'êtres humains, le biologiste bascule donc dans une sorte de folie mégalomaniaque.

Contrairement au professeur Bakermann, le héros de Couvreur ne survivra pas à sa création. Lorsque les macrobes se couchent dans le lit de la Seine, le fleuve déborde et inonde l'abri où se cachent Jean et sa fiancée, affamés et exténués. Ils manquent d'abord de se noyer, quand tout à coup, ils reconnaissent le savant à bord d'un canot léger : « le dieu des macrobes, leur créateur, leur inspirateur, si néfaste à l'Humanité!... » En effet, il s'agit de Tornada, « au comble de sa folie, excursionnant en Seine, pour goûter sans doute, dans le spectacle de son œuvre dévastatrice, l'intense volupté qu'éprouvent les déments à la réalisation de leur crime » (IM, 206). Le scientifique les hisse sur son canot et, tourmenté par le désastre, commence à éprouver des remords. Comme son désir de vengeance ne visait que sur les savants méprisants qui l'avaient moqué, il envisage de mettre un terme à la catastrophe et de tuer ses macrobes en leur injectant une solution acide :

Il pleurait. Détruire ainsi son œuvre, pour un sourire reconnaissant d'enfant, n'était-ce pas un sacrifice dont il fallait apprécier dans une certaine mesure la grandeur ? Suzanne ne lui enlevait-elle pas le témoignage de son génie ? N'était-ce pas son cerveau qu'elle lui arrachait, en même temps qu'elle le forçait à éteindre sa création ? (IM, 218)

Après avoir tué ses monstres, le savant demande pardon à Suzanne, mais celle-ci est prise d'un sursaut de répulsion au souvenir des horreurs qu'elle a vues. Tornada se donne la mort dans un acte de désespoir, ayant compris qu'il avait commis des crimes irréparables. Malgré tout le mal que ses créatures ont provoqué, peut-on le juger uniquement comme un scélérat, digne de damnation ? La réponse n'est pas univoque, revenons au monologue du biologiste Vernet qui défend âprement son collègue :

Comment! un homme a eu des conceptions assez vastes pour dépasser l'œuvre du temps, et vous me blâmez d'en contrôler les effets avec ce que j'ai sous la main? [...] Je suis libre d'admirer!... Je suis maître de mes cultes!... Le Mal a sa grandeur, sa beauté aussi!... et je me révolte, à la fin, de constater que vous n'appréciez pas comme moi la puissance créatrice d'un cerveau qui jette ce défi à la nature!... Car il a créé, on peut le dire! Tandis que nous, les savants, nous nous contentons de traduire et de déduire, il a créé, lui, Tornada, tout d'un bloc, une vie formidable!... (IM, 110)

Ainsi, Couvreur nous propose une interprétation qui empêche de trancher entre les deux aspects du personnage ; en tout cas, il refuse de le condamner, puisqu'il justifie ses recherches. Son savant maîtrise parfaitement la science, mais ce qui l'a perdu, c'est de s'être laissé envahir par le désir de vengeance – dilemme qui hantera de nombreux héros de la littérature ou du film de science-fiction,

comme Rotwang, le héros de *Metropolis*²⁷. En effet, l'écrivain n'a pas pu s'empêcher d'exprimer son admiration pour le génie du scientifique qui a défié la nature et a gagné son pari²⁸.

CONCLUSION: LA SCIENCE EN PROCÈS?

On voit par ce qui précède que le récit de Charles Épheyre et le roman d'André Couvreur dressent des tableaux de visions apocalyptiques exceptionnelles. Malgré leurs dénouements opposés, on retrouve certains points communs : la même impuissance des autorités devant la soudaineté de l'invasion, « l'infodémie » pratiquée par les journaux, l'insouciance puis la panique des foules, l'amertume de la découverte de la vulnérabilité de l'homme face au pouvoir meurtrier de la nature. Les écrivains savent habilement alterner le suspense et la crainte en ébranlant ou en renforçant la foi dans le pouvoir de la science :

Non, il n'était pas possible que le siècle qui, pour transporter le monde, utilisait avec tant d'aisance l'électricité; qui défiait la distance en maniant la vapeur, perfectionnait la destruction en inventant des armes effroyables, et avait raison de l'air et de l'eau avec le simple usage d'une hélice au service du pétrole, il n'était pas possible que ce siècle ne fût pas en mesure de répondre à un envahissement d'animaux sortis d'une éprouvette de laboratoire (IM, 71–72).

Et pourtant, ce « siècle du progrès »²⁹ s'avère démuni, vaincu et soumis à la grâce et aux caprices des scientifiques qui se laissent envahir par un désir de gloire ou de vengeance au lieu de travailler au bonheur de l'humanité. Comme le note Jean-Marie Seillan, « Richet [Épheyre] ne pratique plus l'écriture littéraire pour agrémenter des valeurs morales reconnues ; homme de science, il y recourt pour douter de la science ; esprit rationaliste, il s'interroge sur l'irrationalité de nos vies et sur la part d'inconnu, voire d'inconnaissable qu'elles renferment »³⁰. L'histoire du professeur Bakermann illustre sur un ton humoristique – et dramatique en même temps –, le danger que représente l'ambiguïté morale de la recherche scientifique. Quant aux expériences du professeur Tornada, Couvreur les condamne d'une part, mais d'autre part son roman est sous certains aspects un magnifique éloge du savant, une sorte d'hommage à la puissance du génie. Pourtant, comme le remarque Jacques Noiray, « toute œuvre scientifique commence par Prométhée et finit par

²⁷ Metropolis (1927), un film de science-fiction allemand réalisé par Fritz Lang.

²⁸ On pourrait évoquer ici le pari d'Edison d'*Ève future* de Villiers de l'Isle Adam. Son androïde a péri dans un naufrage, mais il a gagné – il a donné au monde une Ève parfaite.

²⁹ Voir à ce sujet : C. Barel-Moisan, A. Déruelle, J.-L. Diaz (dir.), *Le XIX^e siècle au futur. Penser, représenter, rêver l'avenir au XIX^e siècle*, Actes du VII^e Congrès de la SERD, 2018, https://serd.hypotheses.org/le-xixe-siecle-au-futur> [consulté le 12/01/2022].

³⁰ J.-M. Seillan, « Charles Richet : la science tentée par l'écriture littéraire », [dans :] J. Van Wijland (éd.), *Charles Richet (1850–1935) : L'exercice de la curiosité*, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2015, pp. 113–129, http://books.openedition.org/pur/88567> [consulté le 12/01/2022].

Satan, par une dégradation nécessaire. [...] Le savant est, de toutes les formes du génie, la plus encline à la folie, parce que c'est la plus menacée par les fantasmes de la puissance »³¹.

La question lancinante que soulève la lecture de ces deux textes reste donc plus que jamais d'actualité : jusqu'où faut-il laisser le pouvoir aux hommes de science ? Comme le montrent les destins analysés, le rêve de gloire ou de vengeance peut s'avérer plus fort que la raison, plus important que le sort du genre humain. Qu'il s'agisse d'un accident de laboratoire ou d'une attaque préméditée, les deux protagonistes n'hésitent pas à exploiter leur génie et le progrès de la science pour poursuivre leurs ambitions égoïstes, même si cela conduit à l'anéantissement de l'humanité. Message prémonitoire ? À méditer.

THE APOCALYPTIC VISION IN CHARLES ÉPHEYRE'S LE MICROBE DU PROFESSEUR BAKERMANN AND ANDRÉ COUVREUR'S UNE INVASION DE MACROBES

Abstract

The end of the 19th century is strongly marked by the discoveries of Pasteur and the development of the germ theory of contagious diseases. Our paper briefly presents the introduction of microbe into scientific-marvelous novels, and then analyzes its attack in Charles Épheyre's short story, Le Microbe du professeur Bakermann (1890), as well as the unexpected appearance of macrobes in André Couvreur's novel, Une Invasion de Macrobes (1909). Professors Bakermann and Tornada are reminiscent of demiurges caught up in the frenzy of glory and power. Will they finally be able to destroy the human race, thereby ruining the ethos of a scientist? We will attempt to parallel their destinies in order to show the danger posed by excessive ambitions combined with uncommon intelligence. Fallen unjustly into oblivion, both texts deserve to be rediscovered due to the exceptional apocalyptic vision which they depict.

Key words: microbe, macrobe, Charles Épheyre, André Couvreur, scientific-marvelous novel, mad scientist.

Mots-clés: microbe, macrobe, Charles Épheyre, André Couvreur, roman merveilleux-scientifique, savant fou.

³¹ J. Noiray, « Figures du savant », *Romantisme* 28, 1998, pp. 156 et 157. DOI: 10.3406/roman.1998.3296 [consulté le 12/01/2022]. Voir aussi G. Ponnau, *La Folie dans la littérature fantastique*, PUF, Paris 1997; *Les savants fous: romans et nouvelles*, Presses de la cité, Paris 1994.

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022 https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.21

KATARZYNA KOTOWSKA ORCID : 0000-0003-1186-9169 Université de Gdańsk katarzyna.kotowska@ug.edu.pl

RITUELS MORTUAIRES VERSION 2.0 – LES VISIONS DE MARIE DARRIEUSSECQ, CHRISTIAN BOLTANSKI ET SOPHIE CALLE

Mettant à l'analyse la question du sens, la réflexion sur le sens ultime, le sens de la vie, s'avère bien naturelle. La philosophie, dès son berceau, s'empare de ce problème, et c'est fréquemment dans la mort qu'elle propose de trouver l'essence de l'être. Combien considèrent que la vie vaut la peine d'être vécue s'ils n'ont pas à mourir ? demande de façon rhétorique Elias Canetti¹. Dans son texte La Mort et l'immortalité : la multiplicité des stratégies de vie, Zygmunt Bauman constate que, paradoxalement, c'est la non-existence qui confère toute existence. Dans cette optique, le rôle majeur de la culture est d'impliquer l'expansion des frontières spatiales et temporelles de l'être dans le but de les abolir complètement². Dans son article « La religion et la mort », Éric Volant le résume bien à propos en constatant que c'est « la sépulture [qui] crée la culture »³, autrement dit, c'est la mort qui a appris aux humains à s'exprimer. Ainsi Marie Darrieussecq, Christian Boltanski et Sophie Calle, des artistes exploitant les possibilités imaginaires des lettres mais aussi des installations, nous livrent quelques visions de rituels mortuaires adaptés conformément à la contemporanéité changeante, que nous appellerons volontairement postmoderne.

¹ Cité d'après Z. Bauman, Śmierć i nieśmiertelność. O wielości strategii życia, PWN, Warszawa 1998, p. 11.

² Ibidem.

³ É. Volant, « La religion et la mort », [dans :] J.-M. Larouche, G. Ménard (dir.), *L'étude de la religion au Québec. Bilan et prospective*, Les Presses de l'Université Laval, Québec 2001, p. 323.

LES RITES ET LA POSTMODERNITÉ

Dans les Rites et rituels contemporains, Martine Segalen souligne la complexité des notions qui apparaissent dans le titre de son ouvrage, qui soudent des activités exercées par une communauté donnée, étant à la fois formalisées, expressives et dotées d'une dimension symbolique. Le rituel ordonne le désordre, donne un sens à ce qui est accidentel et incompréhensible, fournit aux acteurs sociaux les moyens de maîtriser le mal, le temps et les relations sociales. L'essence du rituel est de relier les temps, celui de l'individu et celui du collectif⁴. La place des rituels dans le processus du deuil considéré comme rite de passage s'avère particulièrement importante. En principe centrés sur la personne du défunt, ils se focalisent toutefois – ce que souligne bien à propos le grand spécialiste du domaine qu'est Louis-Vincent Thomas – sur ceux qui restent : « au plan du discours latent, même si le cadavre reste toujours le point d'appui des pratiques, le rituel ne prend en compte qu'un seul destinataire : l'homme vivant, individu ou communauté. Sa fonction fondamentale, inavouée peut-être, est de guérir et de prévenir, fonction qui revêt d'ailleurs de multiples visages : déculpabiliser, rassurer, réconforter, revitaliser »⁵. Le rite pourrait donc se laisser comprendre comme une sorte de thérapie devant la menace et la peur de la mort. Nous pourrions aller encore plus loin et voir dans les rituels funèbres une tentative culturelle de dépasser un fait naturel et de transformer symboliquement la mort en immortalité⁶. Ils sont d'autre part flexibles en fonction des besoins changeants de l'homme suivant les époques. Comme le remarque Fiorenza Gamba, les transformations des rites sont déterminées par des conditions d'immoralité. Ainsi, « [p]our les prémodernes, l'immortalité c'était plutôt la question, comme l'a dit Philippe Ariès, 'd'apprivoiser la mort' [...]. Pour les modernes, l'immortalité devient le produit terminal du processus de métamorphose de l'horreur de la mort. La mort, inacceptable, est maîtrisée à l'aide d'une fragmentation en obstacles moindres, en maladies contrôlées par la science et les normes hygiéniques, et au moyen d'un système d'espoirs et de garanties institutionnalisées qui règlent l'accès à l'immortalité »7. Pour les postmodernes, dont les besoins sont révélés par la crise des rituels, le désir du sacré reviendrait aux premières loges. Référons-nous de nouveau au travail de Gamba, qui nous tracera des pistes pour la confrontation des œuvres des artistes que nous tenons à comparer : « L'insuffisance des rituels traditionnels provoque une nécessité de réinterprétation [...] puisqu'elle passe d'abord par une dé-sacralisation de la mort, [...] ensuite par une dis-sacralisation, c'est-à-dire par les provocations les

⁴ M. Segalen, *Obrzędy i rytuały współczesne*, trad. Jacek Jan Pawlik, Verbinum, Warszawa 2009, p. 26.

⁵ L.-V. Thomas, *La mort*, PUF, Paris 2003, p. 92.

⁶ F. Gamba, « Rituels postmodernes d'immortalité : les cimetières virtuels comme technologie de la mémoire vivante », *Sociétés* 97, 2007, p. 113.

⁷ *Ibidem*, pp. 113–114.

plus choquantes et macabres qui ont pour but d'exorciser un fait dont on a horreur, et enfin par une *re-sacralisation* de la mort, un processus qui met en œuvre des rituels plus personnels, plus intimes, mais que l'on peut aisément partager avec n'importe qui dans le partage égalitaire de privé et de public, qui révèle une osmose entre les deux secteurs »⁸.

LA MAISON DES MORTS (DÉ-SACRALISATION)

Entre l'autofiction et la politique fiction, le roman de Marie Darrieussecq Le Pays, paru en 2005 chez P.O.L., a pour thème central le retour au pays natal. La protagoniste Marie Rivière, romancière à succès habitant Paris, quitte la capitale pour s'installer au Pays Yuoangui, équivalent romanesque du Pays basque, qui vient d'accéder à l'indépendance. Courtisée par les nouvelles autorités locales qui espèrent, entre autres, son adhésion à la cause de la littérature nationale, Rivière déménage avec sa petite famille. Bien qu'elle parle à peine la « vieille langue » du Yuoangui, la décision du retour accomplit la reconnaissance identitaire du « chez soi » de la protagoniste. Femme, mère d'un garçon de trois ans, enceinte d'une fille, Rivière réexamine son histoire familiale : le père ruiné, la mère sculptrice d'avant-garde, la mort de son frère et la folie du frère adopté, mais aussi, passe en revue les lieux familiers de son enfance et l'histoire du Pays. Relevons le fait que, comme le souligne un passage du résumé du livre par son éditeur, « [a]u fur et à mesure que la grossesse avance, comme en abyme, [...] [la protagoniste] se met à flotter dans son histoire, le pays devenant la matrice de son retour sur ellemême »⁹. Le texte fait alterner deux discours : la voix intérieure de la femme et la voix narrative du récit. Les transitions entre elles, soulignées graphiquement par les différences de typographie du texte, mettent à l'examen la dialectique entre la signification de ce qui est personnel et de ce qui est attribué à la communauté. La structure de l'œuvre fait écho à ces recherches. Comme le remarque Riccardo Barontini, le roman « se compose de cinq chapitres, dont quatre font référence, par leurs titres, à des éléments qui peuvent être mis en relation à la fois avec l'individu et avec le groupe (« Le sol », « La langue », « Les morts », « Naissances »), le cinquième étant « L'état civil », [...] renvoie à la jonction même entre ces deux pôles – individuel et collectif »¹⁰.

⁸ *Ibidem*, pp. 116–117.

⁹ Le Pays. Marie Darrieussecq, P.O.L, https://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-84682-085-6 [consulté le 09/09/2021].

¹⁰ R. Brontini, « Enraciner le cosmopolitisme ? Lieux, sujet et communauté dans *Le pays* de Marie Darrieussecq », [dans :] *Revue critique de fixxion française contemporaine* 19, 2019, p. 67, http://www.revue-critique-de-fixxion-française-contemporaine.org/reffc/article/view/fx%2019.07 [consulté le 03/09/ 2021].

Un sujet pesant du roman est l'absence, avec tout un éventail de dimensions, comprise pourtant généralement comme une menace de perte identitaire. Nous lisons dans *Le Pays*: « Si un atome est un noyau autour duquel tournent des électrons, alors notre chair comportait plus de vide, constitutivement, que celle des autres humains. Nous étions du pays si l'on voulait; mais ce pays était le royaume du vide » (LP, 90)¹¹. Les rituels funéraires instaurés dans le Pays tentent de combler cette absence en revendiquant le statut d'une civilisation particulière et assumée. « Ses morts » rendent l'existence du Pays légitime:

Les archéologues cherchent d'abord les traces de sépulture, avant les silex taillés, avant même les crânes, les vertèbres et les fémurs. La trace d'une question, la trace d'une pensée, l'indubitable civilisation. Ce que les humains font que les animaux ne font pas, la ligne entre les morts et les vivants : le signe (LP, 196).

Le texte se réfère également aux rituels funéraires des autres sociétés. Pour le cas des Indiens Sioux, l'auteure cite l'exemple de l'histoire du chef Crazy Horse qui, après avoir perdu sa fille de huit ans, morte d'une « maladie des Blancs », l'a portée sur une plateforme funéraire au sommet d'une colline et l'a veillée seul, en personne, « sans boire ni manger, sans bouger » pendant vingt-quatre heures (LP, 196). L'écrivaine évoque également les pratiques mortuaires hindouistes et leurs ghâts, c'est-à-dire « les plateformes crématoires de Bénarès, bâties en pleine ville, sur les rives du Gange » (LP, 211). Les Anglais, consternés par ces pratiques, voulaient convaincre les Indiens d'« enterrer leurs morts [...] comme des gens civilisés » (LP, 211). Les notables indiens leur ont objecté que « les ghâts ne sont pas bâtis en pleine ville, [...]. C'est Bénarès, qui s'est bâtie autour des ghâts » (LP, 211). Ce sont en effet les endroits des cultes funéraires qui unissent les sociétés, qui en sont le noyau dur. Darrieussecq se demande :

Pour qui enterre-t-on les morts ? Pas pour les morts, ils sont morts. Pour éviter au pays la contagion, la pestilence ? Pour dire qu'ici est notre sol, comme les villes qui se bâtissent autour des ossements des saints ? Ou pour que les vivants, en procession, se reconnaissent entre eux ? (LP, 223–224)

L'enterrement en tant qu'élément nécessaire dans le processus d'accomplissement du deuil est mis en exergue dans le cas de la disparition, réelle et factuelle, des deux frères de la protagoniste. Le premier d'entre eux, Paul, dont la mort avant la naissance de l'héroïne est passée sous silence au sein de la famille, ne cesse de hanter Marie : « Tout ce qu'elle savait, c'était son prénom, Paul, et qu'on n'en parlait pas. Elle était trop petite pour se souvenir de rien. *Mort subite*, comme une épitaphe en deux mots, c'était tout ce qui restait » (LP, 88). Le manque de données, le fichier vide concernant Paul dans la Maison des Morts, institution novatrice du culte funéraire du Pays, à laquelle nous allons revenir dans le paragraphe suivant, empêche le travail du deuil ou le rend même impossible : « un bébé, trois fois rien. Se dissolvant dans le soleil... ses molécules se dispersent comme des

¹¹ M. Darrieussecq, *Le Pays*, P.O.L., Paris 2005, éd. de réf. Folio (LP).

graines d'arbre ... il s'éparpille, on voit à travers lui ... s'il était resté une ombre ... mais rien » (LP, 90). Le « tombeau virtuel » de Paul est complètement négligé par la famille : « Le nom de Paul Rivière et les bornes de sa courte vie avaient été inscrits sur le registre de la Maison des Morts automatiquement, par l'état civil de B. Nord. [...] mes parents ne s'étaient pas souciés de verrouiller l'accès à Paul Rivière, aucun code ne le protégeait » (LP, 178). La protagoniste manque même céder à la tentation de remplir les données du « tombeau virtuel » à l'aide des logiciels proposés par la Maison des Morts : « [p]our les sujets jeunes il existait un programme de vieillissement. Le mort accompagnait la vie des endeuillés, devenait ce qu'il ne pouvait plus être » (LP, 178). Pourtant, tout en essayant de rendre vivante l'image de son frère mort, Marie se rend compte que cette imagelà, de ce petit garçon disparu jadis, se mêle à l'image de son autre frère, Pablo, mais aussi à celle de son propre fils, Tiot. Les superstitions lui font abandonner la tâche: « Mais je savais que j'allais vers Tiot, pour moi un petit garçon c'est Tiot. Un petit garçon ç'avait été Pablo, aussi. Je tapai *Echap* avant que l'hologramme ne s'anime, et cherchai du bois à toucher » (LP, 182). À la suite du silence familial autour de Paul où, selon la protagoniste, c'est la bouche de sa mère qui « était un tombeau » (LP, 135), la figure du frère subit un processus de « spectralisation ». Suivant les réflexions de Claude Nachin dans Les fantômes de l'âme, les spectres peuvent être conçus comme un objet transgénérationnel qui « serait en particulier imposé inconsciemment par les ascendants à des enfants qui les recevraient passivement »¹². Le deuil inaccompli des parents peut donc être, suivant cette dialectique, hérité par la progéniture et surgir à celle-ci en apparaissant en spectres des défunts. Marie, en effet, croit voir le fantôme de son frère disparu, sous la forme d'un adulte qu'il aurait pu devenir : « J'avais un souvenir de lui. Je l'avais vu dans l'Eurostar : Paul Rivière, ce frère. [...] Quelqu'un était assis à deux rangs de moi. [...] Je savais que c'était mon frère. Est-ce que la mémoire se transmet de mère en fille, les imaginations de la mémoire ? Les rêves ? » (LP, 196, 203).

Pablo, le deuxième frère de Marie, adopté du Pérou, est venu dans la famille bien des années après la mort de Paul. Il a pourtant succombé à un délire de type schizophrénique suite auquel, malgré les efforts pour le faire soigner chez lui, il a dû être interné:

Il [Pablo] a décompensé lors d'un incident à l'adolescence. Il avait disparu depuis plusieurs jours, et ce sont les flics qui l'ont trouvé, un matin de juin, alors que mes parents retournaient tout le pays. Il se promenait dans la forêt. À la question des flics sur son identité, mon frère Pablo Rivière fit cette réponse : « Je suis le fils du général de Gaulle. » Puis il se mit à hurler et à projeter autour de lui tout ce qu'il avait sous la main, cailloux, branches, et jusqu'à ses chaussures (LP, 25).

Le fait que Pablo sombre dans la folie est assumé par sa sœur comme une mort symbolique. Il manque à la protagoniste « comme s'il était mort, d'une mort

¹² C. Nachin, Les fantômes de l'âme. À propos des héritages psychiques, L'Harmattan, Paris 1993, p. 13.

sans enterrement » (LP, 136). Cela relie les deux frères : disparus sans tombes, chassés du discours, abandonnés sans rites de passage.

Dans son roman, Darrieussecq accorde un intérêt particulier à l'espace dit funéraire. Il demeure une composante élémentaire de l'identité tant individuelle que collective. Comme le fait remarquer Tomasz Burdzik, un espace quelconque en tant que zone donnée influence le caractère distinctif de l'individu et de la collectivité par des édifices significatifs ou lieux particuliers, comme des monuments commémorant des héros locaux (nationaux), des bâtiments caractéristiques ou des paysages. Tous ces éléments créent un paysage ethno-spatial spécifique à un lieu, véhiculé par des histoires, des rêves, des images, qui constituent la base du Moi de l'individu¹³. Dans cette optique, l'institution de la Maison des Morts, où « les rites ont trouvé de nouvelles formes, mieux adaptées à l'esprit du temps » (LP, 72), est l'un des lieux les plus chargés symboliquement du Pays de Darrieussecq. C'est aussi l'un des éléments de l'univers présenté par l'écrivaine qui s'écarte le plus du réalisme de la représentation. Nous avons affaire à un cimetière dit virtuel, très avancé technologiquement et qui n'existe qu'au Pays Yuoangui. Il permet, entre autres, de simuler un dialogue avec les morts grâce aux intelligences artificielles nourries par les fichiers vidéo et audio chargés par les familles. La protagoniste qui rend visite à sa grand-mère Amona, déjà disparue et « sauvegardée » dans la Maison des Morts, peut entamer une sorte de dialogue avec son hologramme : « Il aurait fallu passer des heures, comme faisaient certaines familles, à personnaliser son discours [...] à retrouver ses inflexions, ses tics, toutes ses intonations, à entrer suffisamment de données sur sa vie et la nôtre, suffisamment de questions et de réponses, pour que l'ordinateur puisse gérer une conversation vraisemblable » (LP, 168–169). Bien qu'ils puissent paraître excentriques aux étrangers, beaucoup se laissent enchanter par ces nouveaux rites :

Les riches Américains qui venaient y enterrer leurs morts payaient la concession une fortune, et devaient subir des tests psychologiques et des entretiens poussés. Peu d'élus, pour l'agrément. L'administration surveillait de près le respect des traditions locales, et les candidats étaient astreints à des cours de langue et de civilisation. Tout un tourisme funéraire s'était développé, qui rapportait d'importantes devises à l'État. Mais aux Youanguis de souche on ne demandait rien. L'accès aux morts était illimité (LP, 207).

Les Yuoanguis sont très dévoués à leurs ancêtres défunts. « On est d'une terre. La terre est le sol où on enterre ses morts » (LP, 128). La Maison des Morts a été instituée par le Gouvernement Autonome dans les années quatre-vingt. Elle a été l'une des premières décisions du Gouvernement du nouvel État, comme si elle rendait l'autonomie du Pays légitime. Aucune société, comme le souligne Patrick Baudry, « ne se débarrasse de ses morts comme s'ils étaient des gens inutiles » 14. À côté

¹³ T. Burdzik, « Przestrzeń jako składnik tożsamości w świecie globalizacji », Kultura– Historia–Globalizacja 11, 2012, p. 13.

¹⁴ P. Baudry, « Le cimetière, une symbolique du lieu », *Essais, Revue interdisciplinaire d'Humanités* 17, 2021, p. 22, http://journals.openedition.org/essais/8403[consulté le 13/11/2021].

des caveaux familiaux, dans la Maison des Morts, il y a aussi les hologrammes en accès libre de « beaucoup de héros de la cause nationale » (LP, 210) qui forgent l'identité collective du Pays : « Le Pays Yuoangui est un petit pays. Il a besoin des morts. Les morts parlent la vieille langue, les morts savent l'histoire du pays, et les morts font foule. Les Yuoanguis morts tiennent compagnie aux Yuoanguis vivants. [...] les deux millions de Yuoanguis actuellement en vie se sentent moins seuls sur la Terre depuis que la Maison des Morts existe » (LP, 170).

Placée entre les sphères publique et privée, la Maison des Morts n'est sans doute pas une institution religieuse. Interactive, elle approche la mort en dialoguant avec elle. Tout comme les cimetières virtuels, elle transforme la mémoire du défunt à la fois en souvenir, conservation et immortalité¹⁵. La fréquentation de la Maison insère la mort dans l'espace du quotidien rassurant, elle la *dé-sacralise*.

LA MORT IMMOBILISÉE PAR LE CADRE (DIS-SACRALISATION)

En 2012, aux Éditions Xavier Barral, paraît le livre Elle s'est appelée successivement Rachel, Monique, Szyndler, Calle, Pagliero, Gonthier, Sindler. Ma mère aimait qu'on parle d'elle, qui sert également de catalogue de l'exposition de Sophie Calle présentée pour la première fois en 2010 au Palais de Tokyo à Paris. Le projet est consacré à la mère de l'artiste disparue à la suite d'un cancer en 2009. L'ouvrage s'articule autour d'un axe chronologique avant, pendant et après l'agonie. La partie intermédiaire s'y avère particulièrement pesante. Nous y retrouvons trois photographies, des cadres de la vidéo de 11 minutes Pas pu saisir la mort où Sophie Calle a enregistré les derniers moments de la vie de sa mère. Sur la première image, on retrouve Monique allongée dans son lit, seule et les yeux fermés. Son entourage est familial, intime, loin d'un artifice artistique ou médical. La femme est vêtue d'une robe de nuit à fleurs et repose dans des draps fleuris avec une vache en peluche posée dessus. Au chevet du lit, on aperçoit un bouquet de fleurs. L'immobilité de cette scène est brisée sur la deuxième photographie par une main posée sur le cou de Monique dans le geste de recherche du pouls. Sur le troisième cadre, la main se trouve devant la bouche de Monique pour détecter un souffle. Ces images dérangent, perturbent, nous font douter : avons-nous affaire à une mourante ou à une morte? On peut voir dans ce projet la vaine promesse de saisir le moment du passage. Telle était d'ailleurs l'idée d'origine de Calle : ne pas rater le dernier souffle de sa génitrice. L'artiste se confie à Marie Desplechin : « Je voulais être auprès d'elle tout le temps, d'autant qu'on m'avait dit que quelqu'un qui meurt profite d'un moment où vous vous absentez pour expirer »16. Le pas-

¹⁵ F. Gamba, op. cit., p. 118.

¹⁶ S. Calle, « Rachel Monique de l'amour, des célébrations et des cimetières », entretien avec M. Desplechin, [dans :] *Sophie Calle Ainsi de suite*, Éditions Xavier Barral, Paris 2016, p. 398.

sage s'est pourtant montré peu saisissable. D'après le témoignage de l'artiste, il lui a fallu onze minutes de « no man's land entre la vie et la mort »¹⁷ pour comprendre que sa mère était morte.

On aurait désiré se fier à la justesse du fameux concept du ca-a-été barthesien qui serait capable de capter le moment du passage dans des cadres photographiques. Roland Barthes persiste à soutenir en effet que l'image photographique est une représentation du réel si particulière qu'elle atteste sa vérité. Dans La chambre claire, il déclare que : « Toute photographie est un certificat de présence »¹⁸. Hélas, la mort reste insaisissable. André Rouillé n'en doute pas : « En photographie comme en vidéo, on va mourir, on est mort, mais jamais on ne meurt »¹⁹. L'exposition a été présentée à plusieurs occasions et le parcours comprenait des photos, des textes, des vidéos, des objets et des sculptures qui construisaient une vision multiple de la mort de la mère. Le film Pas pu saisir la mort passait en boucle au centre de la salle, à l'intérieur d'une petite cabane en bois²⁰. Cet espace isolé, une petite cabine, comme celle de la Maison des Morts de Darrieussecq privilégie le contact individuel avec le mystère du « no man's land ». Voir enfin pour comprendre et admettre, telle est la dialectique de ceux qui restent. Lionel Ruffel comprend dans cette spectralisation de notre imagination le point de touche de la contemporanéité: « Vivre avec les spectres d'images, dans un monde où la logique iconique est dominante, dans un monde où présence et absence se conjuguent dans ce qu'il est convenu d'appeler le virtuel serait alors, [...] un enjeu de la vie contemporaine »²¹.

Dans son fameux essai *Pouvoir de l'horreur*, Julia Kristeva désigne le cadavre comme summum de l'abjection et de la violence faite à l'identité du sujet. Selon l'auteure, le corps mort « bouleverse plus violemment encore l'identité de celui qui s'y confronte »²². Ce « déchet » rebutant et repoussant indique le mieux, [...] ce que j'écarte en permanence pour vivre »²³ étant une charnière ultime entre ce que je suis et ce que je ne suis pas. Le corps immobilisé par le cadre de Sophie

¹⁷ *Ibidem*, p. 399.

¹⁸ R. Barthes, *La Chambre Claire. Note sur la photographie*, Gallimard, Le Seuil, Paris 1980, p. 135.

¹⁹ A. Rouillé, « Insaisissable, la mort », [dans :] *Parisart*, [consulté le 16/09/2021].

²⁰ C. Huyghebaert, « Une autre femme disparaît dans Rachel, Monique de Sophie Calle », [dans :] *Revue Postures* 29, L'Université du Québec à Montréal, Montréal 2019, https://revuepostures.com/sites/postures.aegir.nt2.uqam.ca/files/huyghebaert 29.pdf> [consulté le 08/09/2021].

²¹ L. Ruffel, « Le Temps des spectres », [dans :] *Le roman français. Transformation, perceptions, mythologies*, Prétexte, Paris 2004, p. 115.

²² J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*; essai sur l'abjection, Seuil, Paris 1980, p. 11.

²³ Ibidem.

Calle fait que la frontière entre vie et mort, entre sujet et objet, s'effrite. Le rite passe par une étape de *dis-sacralisation*.

LE TEMPLE DES CŒURS (RE-SACRALISATION)

Né le 6 septembre 1944 à Paris, disparu le 14 juillet 2021, Christian Boltanski se considérait comme un peintre. Pour un peintre, il utilisait toutefois très peu ses pinceaux et a plutôt choisi de combiner d'autres modes de production dans son travail, notamment la vidéo, le film, la photographie, la création d'objets et l'installation²⁴. Au cœur de ses interrogations se trouvent la recherche et la perte d'identité, le passage du temps, la vie et surtout la mort. Déjà en 1969, il déclare :

On ne remarquera jamais assez que la mort est une chose honteuse. Finalement nous n'essayons jamais de lutter de front, les médecins, les scientifiques ne font que pactiser avec elle [...]. Ce qu'il faut, c'est s'attaquer au fond du problème par un grand effort collectif où chacun travaillera à sa survie propre et à celle des autres. Voilà pourquoi, [...] j'ai décidé de m'atteler au projet qui me tient à cœur depuis longtemps : se conserver tout entier, garder une trace de tous les instants de notre vie, de tous les objets qui nous ont côtoyés, de tout ce que nous avons dit et de ce qui a été dit autour de nous, voilà mon but.²⁵

Par ses inventaires, ses archives, ses cumulations, ses amas de vêtements, ses bric-à-brac hétéroclites, Boltanski met paradoxalement en scène la disparition : la sienne et celle de tous les autres. Dans sa préface au dernier grand entretien de l'artiste, paru déjà après sa mort, Laure Adler ausculte ce comportement avec beaucoup de justesse : « Tout conserver, tout archiver, tout étiqueter, tout classer pour être sûr qu'on peut *partir*, puisqu'on a fait de sa vie la sédimentation de toutes les tâches qu'implique le fait même de vivre »²⁶. Dans tout l'art de Christian Boltanski, ce que souligne Marek Śnieciński, il y a une présence constante de la mort juxtaposée à la question de l'identité individuelle mais aussi collective. Les actions de l'artiste peuvent être considérées comme une tentative d'opposition à la disparition des rituels liés à la mort et comme une recherche d'un moyen d'en établir de nouveaux²⁷. À la question d'Adler qui lui demande s'il est « une sorte de créateur de rites », Boltanski répond : « J'essaie de créer des récits. J'ai toujours essayé de connaître le début et le pourquoi du monde. [...] Le mythe est

M. Bouisset, « BOLTANSKI CHRISTIAN – (1944–2021) », Encyclopædia Universalis, https://www.universalis.fr/encyclopedie/christian-boltanski/ [consulté le 08/09/2021].

²⁵ Ch. Boltanski, Recherche et présentation de tout ce qui reste de mon enfance, 1944–1950, livre d'artiste, Éditeur inconnu, 1969, pages non numérotées.

²⁶ L. Adler, « Préface », [dans :] *Christian Boltanski. Conversation avec Laure Adler, Récits*, Flammarion, Paris 2021, p. 9.

²⁷ M. Śnieciński, « Artystyczne gry ze śmiercią we współczesnej sztuce », *Dyskurs. Pismo Naukowo-Artystyczne ASP we Wrocławiu* 24, 2018, pp. 24–25, https://www.pl/dyskurs/article/view/10590/9882.

une chose qui m'intéresse mais, dans mon cas, il faut toujours que les mythes soient fondés sur une action réelle »²⁸.

En 2005, Boltanski a entrepris les Archives du cœur, des enregistrements de battements de milliers de cœurs à travers le monde, conservés aujourd'hui dans l'île japonaise de Teshima, dans la mer intérieure de Seto. Comme bien des œuvres de Christian Boltanski, telles que Réserve des Suisses morts (une série de photographies de visages puisés dans les annonces mortuaires du journal valaisan Le Nouvelliste), Les bébés polonais/Chance (des images de nourrissons provenant du journal polonais Gazeta Wyborcza), Les Annuaires (une collection d'annuaires téléphoniques du monde entier) ou même Monumenta (des vêtements usagés aux couleurs bariolées accrochés au mur ou répartis sur le sol), ces archives sont le fait d'une multitude d'individus tirés de l'anonymat par la force de l'évocation symbolique et artistique²⁹. Dans un entretien accordé à Catherine Grenier en 2007, Boltanski envisage son projet: « cette archive va augmenter chaque année. On pourra aller dans cette île, et dire 'je veux écouter le cœur de ma grand-mère'. Il v aura à la fois des cabines d'enregistrement et un endroit plus vaste et plus cérémonial pour écouter les cœurs »³⁰. Nous ne sommes pas loin de la Maison des Morts imaginée par Darrieussecq. Dans un dossier accompagnant l'exposition Monumenta au Grand Palais parisien en 2010, où une cabine d'enregistrement des battements de cœur a été mise au service des visiteurs, nous lisons :

Le cœur, symbole de la vie, devient l'universelle médiation qui réunit tous les hommes et qui « photographie », pour ainsi dire, chaque individu. À travers Teshima, Christian Boltanski souhaite créer un mythe moderne. Face à l'écoulement inéluctable du temps, Christian Boltanski échappe au mode de transmission occidental traditionnel, qui s'attache d'avantage à l'objet devenu relique, pour créer selon l'inspiration des traditions orientales, privilégiant le savoir véhiculé par les légendes et les mythes.³¹

Boltanski aurait pu, évidemment, réaliser ce projet en ligne à l'aide des multitudes de logiciels accessibles. La facilité d'accès à ces archives en enlèverait pourtant tout l'intérêt. Son sens essentiel est qu'une personne qui souhaite entendre le battement de cœur d'un proche doive faire un long voyage³², un effort, un pèlerinage comme l'appelle Boltanski. Il constate en 2021 : « Cet endroit est très visité, pas parce que je suis un artiste, mais parce qu'il est devenu un lieu de pèlerinage où l'on vient écouter le cœur d'un être aimé »³³. Boltanski cherche à créer des

²⁸ Christian Boltanski. Conversation avec Laure Adler, Flammarion, Paris 2021, pp. 46–47.

²⁹ M. Śnieciński, op. cit., p. 25.

³⁰ Ch. Boltanski, C. Grenier, *La vie possible de Christian Boltanski*, Seuil, Paris 2007, pp. 300–301.

³¹ MONUMENTA 2010 Christian Boltanski Personnes, [dans :] Le Centre national des arts plastiques, p. 12, https://www.cnap.fr/sites/default/files/import_destination/document/123734_documentations pedagogiques.pdf> [consulté le 29/10/2021].

³² M. Śnieciński, *op. cit.*, p. 25.

³³ Christian Boltanski. Conversation..., op. cit., p. 45.

légendes qui dépassent la matérialité de l'œuvre par *re-sacralisation* de la mort, dont les rites subissent un partage égalitaire de privé et de public.

La présence universelle, supra-historique et transculturelle des rituels funéraires et des commémorations ritualisées des morts a été la première et la plus impressionnante découverte de l'ethnographie. Il n'existe aucune forme de vie humaine, pas même la plus primitive, où l'on n'ait pas suivi un modèle qui prônait la nécessité de prendre soin des corps des morts et de maintenir leur présence posthume dans la mémoire. Parce que, comme le résume Patrick Baudry, « si absents qu'ils soient, et au-delà de l'absence même, de la possibilité d'absence, les morts doivent pouvoir se situer en un endroit »³⁴. Les rituels visionnés par Darrieussecq, Boltanski et Calle, nourris de technologies nouvelles, rompent pourtant avec cette idée d'écarter les morts d'un monde où ils ne doivent plus avoir leur place. Effectivement, un cimetière est considéré plutôt comme « dépourvu de toute activité qui vaudrait d'être notée »35. D'après les paroles de Fiorenza Gamba suivant les rituels traditionnels « la mort n'existe pas dans le paysage quotidien, sinon en ces lieux séparés, éloignés et bien cachés : on se protège des morts et de leur contagion en les enfermant dans les cimetières »³⁶. Les cabines proposées par les artistes en question fournissent l'espace intermédiaire où on peut rapprocher les morts de nos existences, sauver leurs hologrammes, préserver le rythme de leurs cœurs, attraper le moment du passage. Les rites postmodernes d'immortalité passent par les étapes de dé-sacralisation, de dis-sacralisation, et de re-sacralisation pour satisfaire à « ce besoin postmoderne d'une union sympathique avec ses propres morts, et pathétique avec les autres vivants à l'égard des morts »³⁷. Darrieussecq, Boltanski et Calle peignent ainsi de nouveaux lieux de mémoire qui pourraient redessiner des liens intergénérationnels où ceux qui restent et ceux qui sont partis gardent le contact.

MORTUARY RITUALS VERSION 2.0 – THE VISIONS OF MARIE DARRIEUSSECQ, CHRISTIAN BOLTANSKI AND SOPHIE CALLE

Abstract

A major role of culture is to imply the expansion of the spatial and temporal borders of the being with the aim to abolish them completely. The meaning of death and disappearance occupies a special place in many works. Marie Darrieussecq, Christian Boltanski and Sophie Calle, artists exploiting the imaginary possibilities of letters but also of installations, give us some visions of mortuary rituals adapted in accordance with the changing contemporaneity. The rituals imagined by Darrieussecq, Boltanski and Calle in *The House of the Dead, The Records of the Hearts* and the film

³⁴ P. Baudry, op. cit., p. 22.

³⁵ Ibidem.

³⁶ F. Gamba, *op. cit.*, p. 113.

³⁷ Ihidem

Could Not Grasp the Death, nourished by new technologies, nevertheless break with the idea of removing the dead from a mode where they should no longer have their place. The "cabins" proposed by the artists provide the intermediate space where we can bring the dead closer to our existences; save their holograms, preserve the rhythm of their hearts, catch the moment of passage. Darrieussecq, Boltanski and Calle thus paint new places of memory that could redraw intergenerational links where those who remain and those who have left maintain contact.

Key words: death, ritual, disappearance, ghost, Marie Darrieussecq, Christian Boltanski, Sophie Calle.

Mots-clés: mort, rituel, disparition, spectre, Marie Darrieussecq, Christian Boltanski, Sophie Calle.

COMPTES-RENDUS

ROMANICA WRATISLAVIENSIA LXIX Wrocław 2022

POUR UNE APPROCHE DIFFÉRENTIELLE DE LA REPRÉSENTATION DU DISCOURS AUTRE

La Représentation du Discours Autre. Principes pour une description, par Jacqueline Authier-Revuz, Walter de Gruyter GmbH, Berlin/Boston 2020, 715 pp., ISBN 978-3-11-063727-4; e-ISBN [PDF] 978-3-11-064122-6; e-ISBN [EPUB] 978-3-11-063738-0; ISSN 2365-2071

https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.22

L'ouvrage monumental de Jacqueline Authier-Revuz porte sur l'un des aspects fondamentaux du langage naturel : sur le fait métalinguistique reposant sur la propriété de parler de paroles, de prendre l'énonciation comme objet de dire.

Le livre se compose de cinq parties précédées d'un avant-propos ainsi que d'une liste des abréviations et conventions utilisées dans la publication. Trois index (des noms cités, des auteurs et des genres ainsi que des notions) précédés d'une ample bibliographie closent l'ouvrage.

Étant une grande synthèse de travaux étendus sur plusieurs années, l'étude représente un certain parti pris dans la description du champ traditionnellement appelé Discours Rapporté. La prise de position théorique s'exprime surtout dans le choix de l'appellation générique pour nommer les faits métalangagiers. Aussi l'autrice opte-t-elle pour la dénomination Représentation du Discours Autre (RDA) au lieu de parler de Discours Rapporté. Ce choix de dénomination marque en même temps un fort déplacement conceptuel par rapport aux travaux précédents en mettant l'accent sur la perspective différentielle dans la description de la RDA. Son analyse a pour but d'expliquer (et non de décrire simplement) les phénomènes observés et d'en prévoir ainsi d'autres. Authier-Revuz essaye de « tenir le monde empirique à distance », de « se décoïncider » de l'observation directe, de « faire un pas de côté » par rapport aux observables pour « comprendre les lois qui les gouvernent » (p. 17). Ainsi, au fil de la lecture, on peut observer une distance très marquée par rapport aux approches dites « textuelles » mettant en avant un continuum des formes du DR plutôt que la distinction des formes en langue¹.

¹ Il s'agit notamment de travaux comme : L. Rosier, « Entre binarité et continuum, une nouvelle approche théorique du discours rapporté ? », *Modèles linguistiques* XVIII, fasc. 1, 1997,

La première partie de l'ouvrage (« Du Dire sur un dire : une affaire métalangagière », pp. 3–68) décrit donc le concept de Représentation du Discours Autre, le définissant comme lieu d'une activité métalangagière (ou métadiscursive) spécifique du langage naturel. L'autrice distingue nettement dans ce domaine la Représentation du Discours Autre de l'Auto-Représentation du Discours (ARD), laquelle, à l'opposé de la première forme, n'équivaut pas au Discours d'Autrui. Si l'ARD et la RDA relèvent toutes les deux de l'activité métalangagière et représentent une énonciation, la RDA y ajoute encore l'altérité : l'énonciation est représentée comme extérieure au dire en cours, l'énoncé métadiscursif et le discours représenté ne sont pas référentiellement superposés. La définition de la RDA comme « lieu » (ou bien « secteur ») d'une activité spécifique du sujet parlant peut tout de même inspirer quelques questions. À quel type de matérialité linguistique correspond-elle au niveau des pratiques langagières ? À une séquence de texte ? À un énoncé ? À un type de récit (comme chez Gérard Genette, serait-elle « un récit de paroles »)² ? Ou bien à une phrase ? Le modèle proposé prétend expliquer et prévoir toutes les formes de la RDA.

Dans la deuxième partie du travail (« Un dire dans le Dire : plans, enjeux, solutions pour une pluri-articulation », pp. 69–198), Authier-Revuz indique deux statuts distincts du dire représenté : pour elle, il peut fonctionner soit comme *objet*, soit comme *source* (p. 70). Ces deux critères sont de nature logico-sémantique. La parole représentée fonctionnant comme objet du dire (« ce dont on parle ») se prête à la prédication (les cas du DD, du DI et du DIL-bivocal), alors que la parole représentée fonctionnant comme source ne s'y prête aucunement. Cela veut dire que les formes de la RDA comme le DD et le DI ne correspondent point aux formes en « selon A », ce qui avait été amplement discuté par Danielle Coltier ainsi que par Patrick Dendale³. Les traditionnels Discours Direct (DD), Discours Indirect (DI) et Discours Indirect Libre (DIL) servent donc à la prédication d'un fait de discours autre (par exemple : Marie dit que Lucie viendra). Dans le DI, le DD et le DIL dit bivocal, le discours autre, objet du dire, est ce dont on parle (Jean a dit : « C'est nul ». / Jean a dit que c'était nul. / Jean s'interrogeait : tout cela était nul) ; dans le cas de la Modalisation par Discours Autre (MDA), le dis-

pp. 7–16, ou L. Rosier, *Le discours rapporté. Histoire, théorie, pratiques*, Duculot, Paris/Bruxelles 1999, ou encore l'étude de U. Tuomarla *La citation mode d'emploi. Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct*, Academia Scientarium Fennica, Ser. Humaniora 308, Saarijärvi 2000.

² G. Genette, *Figures III*, Seuil, Paris 1972.

³ D. Coltier, « Selon et les verbes de dire : quelques éléments de comparaison », *Linx* 46, 2002, mis en ligne le 25 janvier 2011, consulté le 04 décembre 2018, http://journals.openedition.org/linx/99>, DOI : 10.4000/linx.99 ; D. Coltier, P. Dendale, « La modalisation du discours de soi : éléments de description sémantique des expressions *pour moi, selon moi* et à *mon avis* », *Langue française* 142, 2004, pp. 41–57 ; D. Coltier, P. Dendale, « Discours rapporté et évidentialité. Comparaison du conditionnel épistémique et des constructions en *selon N* », [dans :] J.-M. Lopez-Muñoz, S. Marnette, L. Rosier (éds.), *Le discours rapporté dans tous ses états : question de frontières* ?, L'Harmattan, Paris 2004, pp. 587–597.

cours autre est *source* du dire, ce d'après quoi on parle (D'après Jean, tout ça est nul / Tout ça est « nul », comme dirait Jean). La MDA peut porter sur le contenu du discours autre (exemple : « D'après Marie, Lucie viendra », c'est donc le cas où le locuteur mentionne la source de son affirmation) ou sur la forme du discours autre (l'exemple « Lucie viendra très certainement, pour parler comme Marie » illustre le cas où le locuteur représente l'origine des mots qu'il utilise). Le premier cas de figure s'appelle la Modalisation en Assertion Seconde (MAS), le second représente la Modalisation Autonymique d'Emprunt (MAE).

Sur le plan énonciatif, une énonciation E (en train de se faire) possédant son propre ancrage référentiel et modal peut en intégrer une seconde (e) correspondant aux paramètres d'une autre instance énonciative. Ainsi, on trouve trois modes d'ancrage énonciatif du discours représenté (e) dans le discours qui l'accueille (E), qui est donc un discours en train de se faire :

- des modes à ancrage énonciatif unifié : le discours représenté (e) est pleinement intégré dans les paramètres énonciatifs du discours en train de se faire (E) : cette caractéristique concerne le DI et la MDA;
- un mode à deux ancrages énonciatifs différents, hiérarchisés et hétérogènes, se caractérisant par la co-présence des paramètres propres à l'énoncé E (énoncé en cours) et des paramètres propres à l'énoncé e (énoncé représenté). Cette caractéristique concerne le DD;
- un mode à ancrage énonciatif partagé, manifesté par la co-présence des ancrages énonciatifs du discours en cours et du discours représenté. Cette caractéristique concerne le Discours Indirect Libre appelé « bivocal ». Authier-Revuz le pose comme une forme originale de la RDA, à côté du DD et du DI, et non comme une forme « mixte » ou « hybride » quelconque (p. 131). Le DIL-bivocal est ainsi le seul mode où la couche primaire de l'ancrage énonciatif (de l'énoncé représenté) peut être « fracturée », avec par exemple des déictiques comme des pronoms personnels renvoyant au locuteur du discours en cours et/ou une modalité énonciative qui est celle du discours représenté.

La troisième partie du livre, intitulée « Trois opérations métalangagières en jeu dans la RDA : catégorisation, paraphrase, autonymisation » (pp. 199–326), examine respectivement, pour dégager leur spécificité en RDA, la catégorisation métalangagière, la (re)formulation paraphrastique et l'autonymisation. Les opérations de catégorisation et de paraphrase concernent tous les modes de RDA. Par contre, l'autonymisation ne concerne que le DD, la Modalisation Autonymique d'Emprunt et le DIL-bivocal. L'autrice souligne et explique la différence entre « l'autonymie stricte » caractéristique du DD et la modalisation autonymique comme « mode dédoublé opacifiant de dire », lequel se réfère aux modes complexes du dire cumulant deux opérations sémiotiques à la fois : dénotative, qui renvoie au monde, et métalinguistique, qui renvoie au signe. Pour celui qui parle, le mot se présente comme « n'allant plus de soi », il n'est plus un simple médiateur entre la réalité des signes et la réalité des objets (des choses), il s'impose comme objet du dire.

Le statut autonyme du discours représenté a été fréquemment discuté et débattu. Dans son livre, Authier-Revuz distingue nettement entre l'autonymie et la « textualité-fidélité » en se positionnant très nettement contre les approches qui font de la « textualité » ou de la « fidélité » des propriétés définitoires du DD. Pour elle, on ne peut pas assimiler l'autonymie et la textualité : la première se place *en langue*, au niveau du modèle abstrait de la RDA, et a une fonction différentielle, alors que la seconde s'actualise en discours et relève des pratiques langagières.

La quatrième partie de l'ouvrage, qui porte le titre « Bilan d'étape : Représenter le Discours Autre ? La réponse – en cinq modes – de la langue » (pp. 327–374), présente une structuration différentielle des fondements de la RDA. Chaque mode se trouve caractérisé à partir de la combinaison de trois traits distinctifs, à savoir : le statut sémantique du discours autre représenté, le statut sémiotique du discours autre représenté, et le type d'articulation des ancrages énonciatifs dans le discours en exercice :

- le mode DD se caractérise par la combinaison des trois traits, c'est-à dire que le discours autre y est représenté sémantiquement comme *objet du dire* (vs *source*), que sémiotiquement, il est le mode *avec autonymie* (vs *sans autonymie*), et que selon le type d'articulation de l'ancrage énonciatif, il est un mode de RDA *avec dualité énonciative* (vs *ancrage unifié ou partagé*);
- le mode DI combine le trait sémantique *objet du dire* avec le trait sémiotique *sans autonymie* (il adopte un fonctionnement sémiotique ordinaire) et un ancrage énonciatif *unifié*;
- le mode MAS représente le discours autre comme source de l'assertion énoncée, sans autonymie, donc avec un fonctionnement sémiotique ordinaire et un ancrage énonciatif unifié;
- le mode MAE se définit par le discours autre représenté comme *source* d'un segment de la chaîne énoncée, *avec autonymisation* et un ancrage énonciatif *unifié*;
- le mode DIL-bivocal se définit comme un mode de RDA combinant le trait sémantique *objet du dire*, le trait sémiotique *avec autonymisation* et un ancrage énonciatif *partagé*.

La cinquième partie du livre (pp. 375–633), « La fonction configurative de la RDA », envisage la RDA dans son rapport au *déjà dit* ou à l'interdiscours dans lequel tout discours se produit. Les préoccupations linguistiques y sont dépassées pour aborder des champs voisins, comme la philosophie et la psychanalyse. Il s'agit de considérer le rôle de la RDA du point de vue de la construction du sujet énonciateur, et d'en caractériser les fonctions. Cette partie du livre est particulièrement riche en contenus et conduit, entre autres, à décrire la RDA au sein des genres de discours. L'autrice distingue par exemple entre des genres de RDA littéraires (comme la parodie, où le discours fonctionne intégralement en référence à un autre discours), des genres de « tenant lieu » d'un autre discours (tel le procès-verbal, par exemple), et des genres exclus de la RDA, comme les dis-

cours de type monologique sans référence à un autre discours (certains manuels scolaires, articles de loi...). Il s'agit bien sûr de modèles idéalisés des genres : un espace variationnel permettant de situer tout discours selon l'étendue de la RDA reste évidemment à envisager.

L'ouvrage est certainement une source abondante et précieuse d'informations sur la RDA dont un compte rendu comme celui-ci ne peut être qu'une modeste esquisse, forcément sélective et réductrice. Les analyses contenues dans le livre sont très inspirantes, illustrées par de nombreux exemples extraits de discours hétérogènes : échanges conversationnels, textes littéraires, articles de presse, etc. La lecture me semble obligatoire pour les linguistes s'intéressant au dialogisme, à la méta-énonciation et aux faits du métalangage naturel.

Elżbieta Biardzka Université de Wrocław Faculté de Philologie elzbieta.biardzka@uwr.edu.pl ORCID: 0000-0002-5221-0830

L'APPRENTISSAGE INFORMEL DES LANGUES ÉTRANGÈRES : VERS LA DÉLIMITATION D'UN NOUVEAU CHAMP DE RECHERCHES DIDACTIQUES

The Handbook of Informal Language Learning par Mark Dressman et Randall William Sadler, Wiley-Blackwell, collection *Blackwell Handbooks* in Linguistics, Hoboken (NJ) 2020, 507 pp., ISBN 978-1-119-47244-5

https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.23

L'apprentissage informel peut être défini comme toute activité impliquant une recherche de connaissances ou de compétences qui se produit sans imposition de contraintes formelles. Il peut avoir lieu dans n'importe quel contexte et est souvent intégré aux routines quotidiennes ; ses objectifs, contenus, moyens et processus d'acquisition sont déterminés par les personnes qui choisissent de s'y engager ; il peut néanmoins être aussi complètement aléatoire et inconscient. C'est un processus dynamique et complexe extrêmement individualisé.

The Handbook of Informal Language Learning, ouvrage monumental consacré à l'apprentissage informel des langues étrangères (désormais : LE) plus précisément, est le quarantième de la collection Blackwell Handbooks in Linguistics. Coordonné par Marc Dressman, professeur d'anglais de l'Université de Khalifa

à Abu Dhabi et professeur émérite de l'Université d'Illinois à Urbana-Champaign, et Randall William Sandler, professeur de linguistique à l'Université d'Illinois, le volume rassemble 31 chapitres précédés d'une introduction et des biogrammes des auteurs, et suivis d'un index des noms propres et des thèmes abordés.

Vu l'ampleur de l'entreprise, l'introduction y joue un rôle crucial, en présentant les partis pris et les orientations de recherche. Elle s'ouvre notamment sur une image exaltante de l'humanité qui, grâce aux outils de communication numérique et au développement des transports, a pu passer, sur l'espace de ces 25 dernières années – celui d'une génération –, d'une dépendance quasi totale de l'enseignant de LE à un niveau d'autonomie inimaginable à aucune autre période de l'histoire. Cet état des choses ébranle-t-il les fondements des systèmes d'enseignement des langues ? L'enthousiasme enflammé de Dressman ne laisse pas planer de doute quant à la direction que doit prendre l'éducation formelle dans le domaine des LE: elle doit s'adapter aux apprenants et à leurs activités extrascolaires en LE. Le projet de l'ouvrage est par conséquent d'établir et d'explorer un nouveau champ de recherches en didactique des LE, en se concentrant sur les situations d'apprentissage informel une quinzaine d'années après la naissance de YouTube, Facebook, Google Translate et de la première communauté d'apprentissage en ligne Livemocha, pour n'énumérer que quelques-uns des grands participants de la globalisation de la communication. Dans le domaine de l'appropriation des LE, trois caractéristiques distinguent nettement l'époque actuelle des précédentes :

- l'ubiquité des possibilités d'apprendre ;
- la non-pertinence de l'opposition entre l'apprentissage et l'acquisition d'une part, et l'apprentissage incident (informel) et intentionnel mais extrascolaire (non-formel) de l'autre, puisque cette opposition n'est pas perçue par les apprenants¹;
- finalement, le brouillage des frontières entre les pratiques didactiques que l'on peut assimiler au travail systématique sur la maîtrise de la langue étrangère –, et autodidactiques intervenant lors des loisirs ou des interactions en langue étrangère, désordonnés et idiosyncratiques, et lors desquelles la satisfaction communicative n'est pas forcément tributaire de la correction.

Ces observations d'une évolution accélérée des pratiques d'apprentissage, susceptibles de sonner le glas de l'enseignement des LE tel qu'il se déroule aujourd'hui², ont incité à la réflexion 45 chercheurs de quatre continents (Amérique du Nord, Asie, Australie, Europe). Leurs contributions sont divisées en six parties.

¹ « [E]t si cela n'a pas d'importance pour les apprenants, devrait-ce en avoir pour les chercheurs et, plus encore, pour les éducateurs ? »; M. Dressman, « Introduction », [dans :] *The Handbook of Informal Language Learning*, Wiley-Blackwell, Hoboken (NJ) 2020, p. 3 (nous traduisons).

² « Et si cela commençait à ressembler à ce que certains apprenants et enseignants progressistes ont soupçonné depuis le début mais n'ont jamais osé suggérer ouvertement : que dans de nombreux cas, l'enseignement formel des langues peut en fait *entraver* l'acquisition de la langue,

Dans la première partie, *Théoriser l'apprentissage informel des langues*³ (5 contributions), Alice Chik, Kiel Christianson et Sarah-Elizabeth Deshaies, Marc Dressman, Silvina Montrul ainsi que Paul Kei Matsuda et Melika Nouri confrontent le concept de l'apprentissage informel des LE à la motivation, considèrent ses fondements cognitifs en relation avec les processus acquisitionnels, l'éclairent par la théorie de la multimodalité, le placent dans le contexte de l'apprentissage des langues secondes et patrimoniales, et attirent l'attention sur les genres écrits informels susceptibles d'être enseignés pour favoriser le développement de la fluidité d'expression en LE en général.

La deuxième partie, Apprendre dans des contextes numériques⁴, est composée de 6 contributions : de Randall William Sadler ; de Stephanie W.P. Knight, Lindsay Marean et Julie M. Sykes ; de Panagiotis Arvanitis ; de Shannon Sauro ; de Tatiana Codreanu et Christelle Combe ; d'Agnes Kukulska-Hulme et Helen Lee. En se situant dans une perspective interactionniste et socio-constructiviste, les auteurs étudient les spécificités de l'apprentissage informel des LE dans les mondes virtuels des jeux multijoueurs en ligne, en soulignant notamment le support affectif qu'ils assurent, ainsi que la focalisation sur la construction du sens ; ils passent en revue les outils d'apprentissage des LE assisté par les technologies mobiles (Mobile assisted language learning – MALL), en insistant sur leur aspect collaboratif et en cernant leurs contraintes, ce qui ouvre la voie à une redéfinition des tâches de l'enseignant. Dans cette section, les auteurs se penchent aussi sur le rôle joué par la fanfiction et les vlogs dans le développement de la multilittératie numérique en LE.

Dans la troisième partie, Apprendre par les médias et le contact en direct⁵ (6 contributions), Robert Vanderplank; Karen M. Ludke; Kristen H. Perry et Annie M. Moses; Hania Janta et Stefan D. Keller; Jana Roos et Howard Nicholas; et Montserrat Iglesias se focalisent sur les affordances fournies par les médias audiovisuels en LE, qui permettent aux apprenants d'atteindre parfois des niveaux de compétence surpassant les effets d'apprentissage en contextes formels. Les auteurs examinent le rôle des sous-titrages et des chansons; ils s'intéressent aussi à quelques contextes particulièrement inspirants dans le domaine de l'apprentissage informel: celui des immigrés, de l'apprentissage sur le lieu de travail, ainsi qu'aux apports des éléments du paysage linguistique (à travers les graffiti ou les publicités par exemple, sans toutefois oublier que l'internet en est aussi un) et finalement, en reliant l'apprentissage informel au tourisme.

de sorte que la pire façon d'apprendre et de devenir fonctionnel dans une nouvelle langue, c'est peut-être dans l'environnement d'une salle de classe ? »; *ibidem*, p. 11 (nous traduisons, en italiques dans l'original).

³ Theorizing Informal Language Learning.

⁴ Learning in Digital Contexts.

⁵ Learning Through Media and Live Contact.

Les études de cas internationaux d'apprenants de langues informels⁶ (5 contributions) forment la quatrième partie du volume, consacrée essentiellement à l'apprentissage informel de l'anglais dans le contexte numérique (*Informal Digital Learning of English* – IDLE). Chun Lai et Boning Lyu; Ju Seong Lee; Mark Dressman; et Meryl Kusyk y décrivent quelques contextes nationaux d'apprentissage de cette langue, notamment à Hong-Kong, en Corée, au Maroc et en France. Seul l'article de Pia Sundqvist présente un panorama plus large des LE qui sont apprises formellement et informellement en Suède.

L'articulation entre l'apprentissage informel et les contextes formels⁷ constitue le sujet de la cinquième partie (6 contributions), dont les auteurs, Sarah J. McCarthey, Idalia Nuñez et Chaehyun Lee; Katerina Zourou; Binbin Zheng et Chin-Hsi Lin; Doreen E. Ewert; Philip Hubbard; et Dennis Murphy Odo discutent des relations entre les deux situations d'apprentissage (formel et informel) du point de vue des institutions éducatives. Ils soulèvent des questions telles que le rôle du translangaging (translanguaging) comme pratique inclusive en classe de langue, le rôle des réseaux sociaux dans les activités de transition entre la classe et le monde extrascolaire, le potentiel de lecture extensive informelle, les modalités d'intégration des activités informelles en classe compte tenu des concepts sous-tendant l'autonomie (agentivité, métacognition, littératie numérique, etc.), le tout dans le souci de supporter l'apprenant dans sa trajectoire d'apprentissage personnelle.

Le volume se ferme sur une partie au titre à la fois sans surprise et inspirant : Présent et futur de l'apprentissage informel des langues⁸. La première contribution – de Helen Slatyer et Sarah Forget – se focalise sur la traduction automatique dont elle examine trois applications courantes. Robert Godwin-Jones ouvre des perspectives plus larges, en se référant au concept de l'apprentissage sauvage⁹, à travers des situations de la vie quotidienne, et à la situation linguistique mondiale. Le mot de la fin est laissé à des autorités incontestées dans le domaine – des pionniers des études sur l'apprentissage informel de l'anglais (Online Informal Learning of English – OILE), Geoffrey Sockett et Denyze Toffoli, qui font un inventaire de la terminologie, offrent des fondements théoriques pour la recherche et discutent des modalités d'articulation de l'apprentissage informel et formel.

Les contributions du volume remettent en question les principes d'une didactique des LE focalisée sur l'enseignement, en faisant basculer le centre de gravité vers l'apprentissage basé sur l'agentivité, propriété inaliénable de l'apprenant en contexte informel. Lors de l'éducation formelle des adolescents et adultes, il ne s'agirait donc plus de former l'agentivité, mais d'en tirer parti, et éventuellement, d'en rendre l'apprenant conscient. Une telle vision de l'apprentissage des LE est

⁶ International Case Studies of Informal Language Learners.

⁷ Informal Learning and Formal Contexts.

⁸ The Present and Future of Informal Language Learning.

⁹ E. Hutchins, *Cognition in the Wild*, MIT Press, Cambridge (MA) 1995.

des plus optimistes – notamment pour l'anglais langue étrangère qui est de loin le seul territoire méthodiquement exploré. Il est donc absolument indispensable d'ouvrir les perspectives sur les situations d'apprentissage informel d'autres langues, en contexte endo et exolingue. Le volume coordonné par Dressman et Sandler mérite toutefois pleinement le nom de manuel, car il contient l'essentiel des problèmes épistémologiques susceptibles de modifier le paradigme de la didactique des LE compte tenu des affordances de l'environnement numérique. Les langues rendent possible l'apprentissage en dehors de l'école, mais aussi le déterminent. La co-adaptation du système d'enseignement et de l'apprentissage informel ne sera pas possible sans une reconnaissance poussée de toutes les dimensions du problème, à la fois de façon globale, dans le cadre de la didactique des LE, et locale, pour la didactique de chaque langue et dans chaque contexte pertinent. Le volume de Dressman et Sandler nous y invite avec un enthousiasme communicatif.

Monika Grabowska Université de Wrocław Faculté de Philologie monika.grabowska@uwr.edu.pl ORCID: 0000-0001-7828-0821

EXPRESSION DU SENS RÉSULTATIF EN FRANÇAIS ET EN POLONAIS

Rezultatywność w języku francuskim i polskim, par Małgorzata Nowakowska, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Pedagogicznego, Kraków 2020, 336 pp., ISBN 978-83-8084-458-2.

https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.24

L'ouvrage porte sur les moyens par lesquels les langues française et polonaise expriment le sens résultatif, montrant qu'une telle étude nécessite une prise en compte non seulement des aspects sémantico-morphologiques des verbes mais aussi du contexte discursif et d'aspects pragmatiques. Considérant que cela rend impossible l'inscription dans une théorie particulière, l'auteure adopte une approche éclectique. Il est néanmoins précisé que le sens systémique, aspectuo-temporel, constitue une donnée fondamentale, tandis que la valeur précise du message résulte de l'adaptation de ce sens à la situation communicative. L'approche adop-

tée ne va donc pas jusqu'à rejoindre le constructivisme sémantique (qui postule l'absence d'un « contenu sémantique stable *a priori* », la stabilisation du sens ne s'opérant qu'« à travers les interactions du mot avec son environnement »¹). Cependant, l'auteure semble s'en approcher dans la conclusion où elle précise que ses analyses ne mettent pas simplement en évidence une influence du contexte sur le sens du verbe mais « la création d'une sorte de corrélation » entre le verbe et le contexte, voire d'une « construction » (p. 290).

L'ouvrage comporte cinq chapitres. Le premier, intitulé « Catégorie de l'aspect », présente la définition, la description et l'illustration à l'aide d'exemples français et polonais de la catégorie de l'aspect, distinguant les aspects perfectif, imperfectif, itératif et l'aspect de phase. La description de la phase post-terminale est l'occasion d'introduire le sens résultatif, qui est considéré comme étant grammaticalisé par les temps composés en français. L'auteure observe une possible association d'un temps composé avec l'expression <depuis + mesure du temps>, mesurant la durée de l'état résultant jusqu'au point repère (ex. dans Les enfants se sont endormis depuis un bon quart d'heure, la durée du sommeil des enfants jusqu'au moment de l'énonciation), ce qui n'est pas possible pour le temps passé polonais (*Dzieci zasnęły co najmniej od kwadransa), qui est dépourvu de sens résultatif.

Le chapitre « Aspect lexical et grammatical en polonais et en français » comporte une discussion de la classification des verbes polonais prenant en compte la question des paires aspectuelles, ainsi qu'une présentation critique de la classification aspectuelle des verbes de Z. Vendler et son application au français et au polonais, en proposant des ajustements terminologiques. L'auteure présente également la théorie de S. Karolak, qui se distingue par le fait de relier l'aspect lexical et l'aspect grammatical, ainsi que la critique de certains points de celle-ci, parmi lesquels l'insuffisante prise en compte du rôle du contexte.

Dans le chapitre « Expression de la résultativité dans la langue française et polonaise », l'auteure définit la résultativité comme « situation R qui résulte d'une situation antérieure Sit exprimée par le verbe ou l'expression verbale » (p. 139), en précisant que deux situations se trouvent ainsi indiquées et que l'intention communicative est orientée sur la situation résultante. Elle signale la distinction entre la définition proposée de la résultativité et les définitions existantes de la perfectivité, en formulant une analyse critique de ces dernières qui semblent mal résister aux différences entre les langues. Le chapitre aborde ensuite la valeur résultative des temps composés français. L'auteure souligne l'importance de l'expression <depuis + mesure du temps> pour prouver le lien entre le sens résultatif et les temps composés, car « si les temps composés n'indiquaient pas l'état résultant de l'activité exprimé par le verbe, on ne pourrait pas les associer à [cette] expression » (p. 160). On peut se demander cependant s'il est réellement fondé

¹ J.-J. Franckel, « Référence, référenciation et valeurs référentielles », Sémiotiques 15, 1998, p. 80.

de considérer ces temps comme porteurs du sens résultatif. En effet, comme le remarque l'auteure elle-même, des contraintes existent concernant le type sémantique du verbe pour que ce sens apparaisse : un verbe « non transitionnel », comme rencontrer, qui n'indique pas de situation résultant d'une autre, « ne s'associe pas avec l'expression < depuis + mesure du temps> (?? Marc a rencontré Marie depuis une heure) » (p. 91). De plus, le sens de durée de l'état résultant n'est pas attribuable à cette expression dans tous les emplois, voire dans la majorité d'eux, même au passé composé (ex. Je ne l'ai pas vu depuis un an). Enfin, les temps composés français peuvent également avoir un sens « non résultatif », comme précisé dans la conclusion du chapitre. Il apparaît donc que plutôt qu'exprimer la résultativité, un temps composé français peut contribuer à la construction d'un tel sens grâce à l'articulation avec des éléments particuliers. Ainsi, il n'est peut-être pas nécessaire de postuler sur ce point la différence avec le polonais, qui ne peut exprimer la résultativité que « de manière contextuelle, ce qui signifie qu'une forme verbale doit être corrélée avec des indices contextuels linguistiques ainsi qu'extralinguistiques » (p. 232).

Le troisième chapitre montre également comment la langue polonaise peut rendre le sens résultatif en utilisant l'opposition perfectivité/imperfectivité. Deux sous-types de la résultativité sont distingués : « sémantique », impliquée par le sens du verbe, et « inférée », où c'est la situation de la communication qui permet de comprendre de quel état résultant il s'agit. L'auteure se penche également sur la façon dont la langue française exprime la résultativité sémantique et inférée et arrive à la conclusion que « les verbes transitionnels français au passé composé expriment la résultativité inférée uniquement en combinaison avec un contexte particulier » (p. 186). Cette observation, compatible avec la vision constructiviste du sens, pourrait s'appliquer également à la résultativité sémantique.

Dans le chapitre « Sens non-résultatif et résultatif en français », l'analyse des temps passé composé, plus-que-parfait et futur antérieur est poursuivie, en intégrant leur sens « non-résultatif/processif ». Celui-ci est défini ainsi : « la situation Sit, exprimée par le verbe, est montrée depuis le point repère R qui la suit », avec la précision que R « n'est plus défini comme état résultant mais seulement comme point de repère » (p. 240). La distinction « histoire/discours » de Benveniste est évoquée pour étayer le postulat selon lequel le passé composé, en tant que temps de « discours », garde un lien avec le moment de l'énonciation, même dans son sens non-résultatif: « puisqu'il fonctionne en opposition avec le passé simple, il indique une situation en relation avec le point de repère qu'est le moment de l'énonciation » (p. 255). Cependant, comme montré dans les commentaires faits au sujet de deux fragments de textes littéraires, le passé composé met dans un tel contexte le contenu de l'expression verbale en relation avec le narrateur et sa subjectivité plutôt qu'avec le moment de l'énonciation. Ainsi, il serait justifié de préférer une analyse (à dominante) pragmatique des temps verbaux à une analyse (à dominante) sémantique « aspectuo-temporelle », y compris relativement au sens résultatif, pour lequel on pourrait mettre en avant l'intention du locuteur (mentionnée par l'auteure à plusieurs reprises), consistant dans le fait d'attirer l'attention de l'interlocuteur à un résultat d'un fait antérieur, plutôt que l'indication par un temps verbal du sens résultatif.

Le dernier chapitre vise à répondre à la question : « La construction polonaise <mieć [avoir] + participe passé + complément> exprime-t-elle la résultativité ? », l'idée étant que cette forme, qui ressemble aux temps parfaits anglais et aux temps composés français, pourrait être considérée comme évoluant vers le statut de perfectum. Le chapitre contient une présentation détaillée des propriétés syntaxiques, morphologiques et sémantiques de la construction et de ses éléments constitutifs, en comparaison avec des constructions semblables. L'analyse permet de conclure que la grammaticalisation de cette construction n'évolue pas vers le perfectum car elle peut avoir un sens résultatif ou non-résultatif, selon le verbe employé (perfectif ou imperfectif, transitionnel ou non). Sa particularité ne se situe donc pas relativement à un sens aspectuo-temporel mais consiste dans la « thématisation de l'expérienceur » et dans le fait que la situation est ici montrée « du point de vue du sujet expérienceur » (p. 287). L'expérienceur peut être ou non agent, sans que cela soit explicité dans l'énoncé, et l'auteure observe l'utilité d'une telle indétermination pour l'intention communicative et la cohérence textuelle. Ainsi, la pertinence d'une vision constructiviste du sens se confirme de nouveau à travers cette analyse, tout comme le fait que des considérations d'ordre pragmatique et discursif peuvent être plus éclairantes pour saisir la fonction communicative d'une forme verbale que des particularités sémantiques aspectuo-temporelles.

L'ouvrage s'appuie sur une riche bibliographie dans plusieurs langues, notamment le français et le polonais, et comporte des analyses approfondies, développant celles présentées dans d'autres travaux de M. Nowakowska, y compris en collaboration avec D. Apothéloz². Hormis les apports ponctuels concernant les formes françaises et polonaises abordées, son intérêt consiste dans la nature comparative de l'étude, les autres rares analyses comparatives portant sur l'aspect et le sens résultatif (ex. Górnikiewicz, 2012)³ étant moins complètes.

Lidia Lebas-Fraczak Université Clermont Auvergne lidia.fraczak@uca.fr ORCID: 0000-0001-8057-989X

² Ex. : D. Apothéloz, M. Nowakowska, « La résultativité et la valeur de parfait en français et en polonais », *Cahiers Chronos* 21, 2010, pp. 1–23.

³ J. Górnikiewicz, « *Le chien est sorti. Pies wyszedł / wychodził / był...* Mais finalement où est-il? Quelques remarques sur l'expression de la résultativité en français et en polonais », *Romanica Cracoviensia* 12, fasc. 1, 2012, pp. 90–103.

AL CONFINE TRA TRADUTTOLOGIA E COMPARATISTICA

Włosko-polskie pogranicze literackie za panowania Stanisława Augusta, par Justyna Łukaszewicz, Universitas, Kraków 2021, 338 pp., ca € 8,35 (paperback), ISBN 978-83-242-3788-3.

https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.25

La parola pogranicze, contenuta nel titolo dell'ultimo studio di Justyna Łukaszewicz, lungi dall'essere un mero termine-contenitore, divenuto di moda nel mondo accademico polacco verso la fine del secolo scorso, risulta essere la chiave di lettura più adeguata a comprendere e apprezzare la metodologia applicata dall'Autrice nel suo saggio. Di non facile traduzione in italiano, nella sua prima accezione la parola esprime il territorio geografico adiacente a una frontiera da entrambi i lati. Mentre dunque la frontiera (granica) è concepita, in italiano come in polacco, come una linea geometricamente priva di spessore, pogranicze indica, paradossalmente, un territorio spesso difficilmente delimitabile proprio perché esso si sviluppa a partire da un confine, è attraversato da un confine, ha il suo fulcro nel confine, lo contiene in sé, ma lo supera intessendo una rete di rapporti, scambi, negoziati dall'una e dall'altra parte. La traduzione italiana che più vi si avvicina è "terra / territorio / zona di frontiera". In senso traslato, dunque, il termine esprime uno spazio di transizione caratterizzato dall'osmosi tra diverse culture. In questa accezione pogranicze può sussistere anche in assenza di una frontiera geografica comune. Le culture, infatti, da sempre comunicano tra di loro, facendo perno su complessi sistemi di mediazione, anche in assenza di territori di immediato contatto. È questo, dunque, il primo significato del sintagma contenuto nel titolo, pogranicze literackie – frontiera letteraria, con il quale l'Autrice riprende un uso inaugurato da Mieczysław Klimowicz.

Tuttavia, con ciò non è esaurita la valenza programmatica della parola. A guardar bene, infatti, non è questo l'unico territorio di frontiera attraversato in questo saggio. Già a pagina 6 il lettore viene informato che il contenuto dell'opera si situa "al confine (na pograniczu) tra traduttologia e comparatistica". Oggetto di studio, infatti, non sono solamente le strategie traduttive di quanti, nella Polonia di re Stanislao, traducevano testi (letterari e non) provenienti dalla penisola italica, ma anche tutto il processo di mediazione culturale messo in atto da queste traduzioni. La traduzione e l'adattamento vengono così ad essere uno strumento per lo studio dell'imago gentium (imagologia), quella branca della comparatistica che studia l'immagine che i popoli nei secoli hanno costruito di sé e degli altri. "Le traduzioni, assieme ai paratesti che le accompagnano e le presentano ai des-

tinatari nella cultura d'arrivo, possono essere considerate come immagini delle opere, degli scrittori, dei generi e anche di intere letterature, create dai traduttori-trascrittori" (p. 8). Ed è proprio da questo ambito che la monografia prende le mosse, analizzando nel primo capitolo l'immagine dell'Italia e degli italiani che si evince da pubblicazioni di carattere enciclopedico, dalla stampa, dalle relazioni di viaggio e infine dall'opera di due autori illustri del tempo quale il re stesso di Polonia, Stanislao Augusto Poniatowski, e il principe dei poeti polacchi del Settecento, Ignacy Krasicki. Questo capitolo, evidentemente, non può avere la pretesa di esaurire l'argomento, ma serve solo a dipingere a campiture sommarie uno sfondo sul quale collocare le puntuali analisi contenute nei capitoli successivi.

Ci sono infine almeno altri due contesti che si lasciano efficacemente descrivere come pogranicze, come scrive l'Autrice nell'introduzione. Il primo di questi è il confine graduale e sfumato tra una traduzione e un adattamento, un problema che tutti gli studiosi che si siano occupati di traduzione nella prima età moderna ben conoscono. Una parte cospicua del libro è dedicata al teatro, nella fattispecie agli adattamenti delle commedie di Goldoni (secondo capitolo) e di quattro opere italiane (terzo capitolo), queste ultime uscite dalla penna del padre del teatro nazionale polacco, Wojciech Bogusławski. Il lettore meno sprovveduto non sarà sorpreso di apprendere che le strategie di traduzione di Bogusławski sono sostanzialmente ancora quelle della poetica rinascimentale e barocca: la polonizzazione (più o meno spinta) dei realia, l'imitazione, l'emulazione e persino, almeno in due casi (nume tradotto con Boże e tempio tradotto come kościół, cfr. p. 163), la cristianizzazione. Trattandosi di testi che dovevano funzionare sulla scena, ovvero divertire, è evidente che le strategie di assimilazione (peraltro sempre sapientemente dosate, come mostra l'Autrice, e mai applicate indiscriminatamente) sono giustificate dalla necessità di mantenere vivo il contatto con lo spettatore. È altresì vero che nell'Europa del Settecento la traduzione assimilativa o "colonizzatrice" che dir si voglia, ovvero quella volta a portare l'autore al lettore, per dirla con Schleiermacher, era la norma e la Polonia non costituiva un'eccezione. Solo nei paesi di lingua tedesca già negli ultimi decenni del Settecento si andavano ponendo le premesse per un'etica della traduzione che avrebbe anticipato la riflessione traduttologica del Novecento. E a questo proposito è significativo che sia una donna il traduttore che sembra di più presentire il concetto di ospitalità linguistica¹, ovvero quello più aperto se non proprio all'estetica della traduzione straniante, almeno a una traduzione che non cerchi di assimilare a tutti i costi lo straniero (quasi del tutto assenti le polonizzazioni). Si tratta di Marianna Maliszewska, traduttrice, tra le altre cose, del Congresso di Citera di Francesco Algarotti, una figura per molti aspetti ancora enigmatica.

¹ Cfr. P. Ricoeur, *Sur la traduction*, Les Belles Lettres, Paris, 2016 ; Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris 1998 ; Idem, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, Paris 1999.

L'ultimo pogranicze, infine, che non sfugge all'attenzione dell'Autrice è quello tra testo e paratesto (e peritesti), particolarmente significativo soprattutto nelle opere prese in considerazione negli ultimi tre capitoli del saggio, dedicati alla prosa narrativa (quarto capitolo) e giuridico-filosofica (quinto capitolo). Nei testi analizzati le premesse e le note che accompagnano le traduzioni (risalenti o meno agli autori italiani) non solo si fanno carico del compito di mediare tra i due contesti culturali, ma possono non di rado influire pesantemente sulla percezione dell'opera, deviandone radicalmente il senso. Un esempio spettacolare è costituito dal Compendio della vita e delle gesta di Giuseppe Balsamo denominato il conte Cagliostro di Giovanni Barberi, di cui nel sesto e ultimo capitolo vengono messe a confronto la traduzione francese e quella polacca, diametralmente opposte nelle loro premesse ideologiche: quella francese, anonima, ispirata ai principi dell'Illuminismo e molto critica nei confronti dell'originale italiano, tacciato di "intolleranza ultramontana" (p. 266), quella polacca invece, opera di un sacerdote, Grzegorz Kniażewicz, più papalina del papa, decisamente improntata ai valori del Contro-Illuminismo, che arriva ad inasprire il giudizio già molto pesante del Barberi su un personaggio tanto controverso come Cagliostro. La cosa più interessante però è che il traduttore polacco, quando traduceva, aveva a disposizione sia la versione originale italiana che quella francese, corredata quest'ultima da un vasto apparato di note e da un avertissement. Il traduttore polacco ha intrecciato una polemica con quello francese (polemica nascosta al lettore che non conosca l'edizione francese), arrivando a stravolgere completamente il contenuto di alcune di queste note esplicative presenti nell'edizione francese (e non nell'originale italiano).

Ciò ci offre il destro di osservare che per molti dei testi trattati nel volume vale un contesto franco-italo-polacco che amplia ulteriormente questo "territorio di confine" facendone una frontiera triplice. Quella di tradurre testi letterari o filosofici appartenenti a culture terze non dalle lingue originali, bensì dalla loro traduzione francese (con o senza confronto con l'originale italiano) era una pratica universalmente diffusa nell'Europa del Settecento e non riguardava certamente solo le traduzioni di testi italiani. In Polonia ci sono svariati esempi illustri, forse il più celebre è il Winkelman Polski di Stanisław Kostka Potocki, adattamento e ampliamento in polacco della Geschichte der Kunst des Altertums di Winckelmann a partire dalla sua traduzione francese. Questo uso, oggi comunemente riprovato, anche se spesso ancora praticato per le traduzioni da lingue poco studiate come lo yiddish (ancora talvolta condotte sulle traduzioni inglesi), non era allora percepito come improprio. È questo un grande tema che attende ancora uno studio comparativo sistematico a livello europeo, ma saggi come il presente di Łukaszewicz ne costituiscono la necessaria premessa. Gli esempi qui analizzati sono tanto più interessanti che nella stragrande maggioranza dei casi i traduttori, pur scegliendo di tradurre dal francese, mostrano di aver attinto anche al testo originale italiano col risultato che la traduzione polacca viene ad essere in varia misura una versione autonoma, frutto di scelte consapevoli prese sulla base del confronto tra due originali distinti.

Il Settecento italiano viene tradizionalmente considerato dalla storiografia un'epoca di decadenza rispetto agli splendori dei secoli precedenti. L'Italia è ormai per l'Europa del nord quasi solo il paese del Grand Tour in cui si viene per ammirare le rovine dell'antichità e i capolavori dell'arte rinascimentale e del classicismo di primo Seicento o per presenziare all'opera. Il presente studio mostra però tutta la rigidità e i limiti di questa narrazione, pur senza mettere in discussione ovviamente il trasferimento del centro della cultura europea a Parigi. La traduzione polacca del capolavoro di Cesare Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, a soli otto anni dalla sua pubblicazione in Italia, quella del trattato *Delle virtù e de' premi* di Giacinto Dragonetti (un pensatore per lungo tempo ingiustamente dimenticato e di recente riscoperto anche in Italia²), pubblicata sette anni dopo l'originale, quella infine del monumentale trattato di Gaetano Filangieri, *La scienza della legislazione*, uscita anch'essa a stretto giro di posta rispetto all'originale italiano, mostrano quanto vigile fosse l'attenzione degli intellettuali polacchi al tutt'altro che trascurabile contributo degli illuministi italiani all'Illuminismo europeo.

In questo senso lo studio di Justyna Łukaszewicz viene a continuare idealmente il lavoro condotto da Jadwiga Miszalska e altre studiose per le epoche precedenti³, proseguendo la mappatura sistematica e ragionata di tutta l'attività di traduzione e adattamento dall'italiano al polacco nella prima età moderna e mostrando la vastità e la portata delle relazioni culturali tra i due paesi nei secoli.

Emiliano Ranocchi Università di Udine emiliano.ranocchi@uniud.it ORCID: 0000-0002-4483-4504

² Cfr. G. Dragonetti, *Delle virtù e de' premi*, a cura di Luca Clerici, con una prefazione di Luigino Bruni, Vita e Pensiero, Milano 2018.

³ Cfr. J. Miszalska, "Kolloander wierny" i "Piękna Dianea". Polskie przekłady włoskich romansów barokowych, Universitas, Kraków 2003; eadem, Z ziemi włoskiej do Polski... Przekłady z literatury włoskiej w Polsce do końca XVIII wieku, Collegium Columbinum, Kraków 2015; eadem, Strategie polskich tłumaczy włoskich librett w XVIII wieku, "Między Oryginałem a Przekładem" 19 (4), 2013, pp. 11–25; eadem, "Tragicznych igrzysk pieśń uczy nas cnoty". Przekłady z języka włoskiego jako źródło polskiej dramaturgii poważnej do końca XVIII wieku, Collegium Columbinum, Kraków 2013; J. Miszalska, M. Gurgul, M. Surma-Gawłowska, M. Woźniak, Od Dantego do Fo. Włoska poezja i dramat w Polsce (od XVI do XXI wieku), Collegium Columbinum, Kraków 2007; eaedem, Od Boccaccia do Eco. Włoska proza narracyjna w Polsce (od XVI do XXI wieku), Collegium Columbinum, Kraków 2011.

TROIS PORTRAITS DE TRADUCTRICES POLONAISES

Trzy tłumaczki [Trois traductrices], par Krzysztof Umiński, Wydawnictwo Marginesy, Warszawa 2022, 333 pp., *ca* € 8 (paperback), ISBN 978-83-67022-61-3.

https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.26

L'ouvrage *Trzy thumaczki* de Krzysztof Umiński, publié aux éditions Marginesy, esquisse trois portraits de traductrices éminentes qui ont rendu en polonais une partie considérable des œuvres canoniques de la littérature française et anglo-américaine. Les trois femmes auxquelles le titre sobre et succinct renvoie sont Joanna Guze, traductrice de la littérature française, connue surtout pour ses traductions des romans et essais d'Albert Camus, Anna Przedpełska-Trzeciakowska, traductrice des romans de Jane Austen, de William Faulkner et de Charles Dickens, et Maria Skibniewska, auteure de la version polonaise de la trilogie de J.R.R. Tolkien *The Lord of the Rings*.

Une remarque préliminaire s'impose : l'ouvrage n'est pas une publication scientifique et Umiński n'est pas un chercheur affilié à une Université. L'auteur s'adresse en effet à un public non-spécialiste potentiellement intéressé par les parcours de femmes de lettres méconnues dont les réalisations sont remarquables par leur envergure et par leur qualité. Aux dires de l'auteur, le livre est une réponse à une défaillance du marché éditorial à laquelle il est lui-même confronté : les traducteurs sont généralement ignorés, même lorsque leur apport à la littérature est considérable. Étant lui-même traducteur, il a voulu connaître les vies de ceux et celles dont les traductions l'ont accompagné dans son enfance, dans sa jeunesse et dans sa vie d'adulte. De cette curiosité est née l'idée d'un livre.

Original dans sa forme et appuyé sur un travail de recherche digne des universitaires, l'ouvrage peut susciter l'intérêt non seulement des amateurs mais aussi des spécialistes des sciences humaines s'intéressant aux lettres, à la circulation des textes entre langues-cultures et surtout à la branche de la traductologie appelée *Translator Studies*². Le travail entrepris par Umiński répond en effet aux incitations des traductologues qui appellent à la recherche sur les vies des traducteurs, ces lecteurs passionnés, artisans du texte qui contribuent aux échanges littéraires et culturels³.

¹ Interview avec Krzysztof Umiński, Najlepsza Księgarnia, le 28 février 2022, https://www.facebook.com/najlepszaksiegarnia/videos/370703791283926, [consulté le 28.02.2022].

² A. Chesterman, « The Name and Nature of Translator Studies », *Hermes. Journal of Language and Communication Studies* 42, 2009, p. 13–22.

³ Voir notamment : A. Pym, *Method in Translation History*, St. Jerom Publishing, Manchester [1998] 2014 ; J. Delisle, *Portraits de traducteurs*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa 1999 ; A. Chesterman, *op. cit.*

La technique choisie par l'auteur pour rendre compte des parcours des trois traductrices est celle du portrait. Jean Delisle l'a décrite en ces mots :

C'est que le portrait est à la biographie ce que la nouvelle est au roman. [...] l'auteur d'un portrait n'a pas le loisir de s'attarder sur les aspects secondaires de la vie ou de l'œuvre d'un traducteur, ni de s'appesantir sur des détails purement anecdotiques, si intéressants soient-ils. Ennemi des digressions et de l'accessoire, il ne retient que ce qui a une valeur explicative, que ce qui permet de créer des enchaînements de causalité et d'intelligibilité entre le traducteur, ses traductions, ses œuvres de création (le cas échéant) et le contexte de leur production. Un portrait n'est pas un instantané, un tableautin, mais un condensé cohérent, dépouillé, substantiel⁴.

Le portrait est donc un outil qui permet de découvrir l'essentiel de la vie des traducteurs, mais qui ne suit pas la rigueur d'une biographie. Son avantage est aussi de n'imposer d'avance aucune interprétation, aucun fil dominant⁵. Tel est le travail du portraitiste Umiński, qui présente les sources collectées : lettres, interviews, courriels, témoignages, mais qui s'abstient souvent de commentaires interprétatifs.

La structure de l'ouvrage est équilibrée : chaque portrait couvre deux chapitres accompagnés des bibliographies des traductions. Les techniques de portraitiste sont cependant variées, adaptées aux ressources disponibles. Joanna Guze, traductrice de Camus, Baudelaire, Malraux, et de bien d'autres, est présentée à travers sa correspondance avec ses amis, ses connaissances, ses éditeurs et certains de « ses auteurs ». Les lettres privées de Guze, citées abondamment dans le premier chapitre du livre, permettent de la montrer non comme une entité abstraite, mais comme femme en chair et os⁶ qui a ses passions, ses factures à payer, ses voyages à faire... La valeur explicative des sources présentées est inestimable. Leur lecture permet par exemple d'établir le lien de causalité entre les centres d'intérêt de Guze, son activité d'auteure d'ouvrages d'histoire de l'art et ses choix de traductrice. Son statut matériel de mère célibataire explique à son tour les compromis esthétiques qu'elle a dû accepter pour faire vivre la famille. Le contexte historique, celui de la Pologne communiste, justifie enfin sa soif de voyage, surtout vers la France, sa destination préférée mais pas toujours accessible.

Dans le réseau de relations de Guze que l'on suit progressivement en avançant dans la lecture, c'est le lien avec Albert Camus qu'Umiński choisit de montrer plus en détail. En effet, le chapitre II se présente comme une mise en exergue des échanges entre le prix Nobel et sa traductrice polonaise. Les liens commencent à se tisser avec le dégel du milieu des années 1950, quand le marché éditorial polonais s'ouvre à la littérature contemporaine occidentale. C'est à cette époque que la maison d'édition PIW (Institut national de l'Édition) commande à Guze la traduction de *La Peste*. Camus, soucieux de la qualité et de l'intégrité de la version polonaise de son roman, en confie la lecture à Józef Czapski, intellectuel polonais en exil, qui se charge de l'évaluer. Son verdict est positif et même enthousiaste.

⁴ J. Delisle, op. cit., p. 2.

⁵ A. Whitfield, « Méthode et pratique du portrait : sur les traces des traducteurs », *Romanica Wratislaviensia* LIX, p. 176.

⁶ A. Pym, op. cit., p. 161.

Peu après, la traductrice prend contact elle-même avec l'écrivain français. Dans ses lettres, elle annonce entre autres les traductions à venir et présente son opposition à l'idée des décideurs polonais qui souhaitent tronquer l'un des textes... Finalement, l'attitude de Guze amène Camus à la consacrer comme traductrice attitrée de son œuvre en polonais.

La correspondance citée permet au lecteur d'observer la multiplicité des rôles assumés par Guze, l'une des premières lectrices polonaises des œuvres de l'écrivain français, connaisseuse de la littérature capable de reconnaître des œuvres de valeur, correspondante discrète mais gentille, joueuse intelligente et courageuse avec la censure, et enfin et surtout, agent littéraire. Tous ces rôles ressortent surtout de l'histoire de la version polonaise de *L'Homme révolté*. La traductrice y fournit la preuve de sa fidélité à « son auteur ». Malgré le risque de sanctions lourdes, elle publie la traduction de l'essai interdit en Pologne dans la revue *Kultura*, magazine combattu par la censure.

La deuxième femme présentée en portrait, la seule qu'Umiński a pu rencontrer en personne, est Anna Przedpełska-Trzeciakowska. Pour faire son portrait, l'auteur utilise la technique de l'interview, qu'il complète par des sources variées: textes littéraires, études historiques, témoignages. Son interlocutrice, nonagénaire, lui a signalé en effet que sa mémoire n'était pas fiable. Les sources complémentaires qui étoffent le récit en disent long sur la méticulosité et la probité de l'auteur. La technique choisie par Umiński s'avère efficace, le portrait est réaliste et convaincant.

Le lecteur polonais moyen associera probablement le nom de Przedpełska-Trzeciakowska à l'Insurrection de Varsovie. Infirmière insurgée, de nos jours, elle participe en tant que vétérane aux commémorations des événements de 1944. Ceux qui s'intéressent à Przedpełska-Trzeciakowska en tant que traductrice auront, grâce à la lecture, la possibilité de connaître des éléments de sa biographie qui expliquent ses choix professionnels ultérieurs. Dans le chapitre III, on apprend ainsi qu'au sortir de la guerre, la jeune femme décide d'étudier les lettres anglaises en réaction au nouvel ordre politique en Pologne. Elle pressent en effet ses conséquences, notamment les entraves à la liberté d'expression, intuition qui la pousse vers le métier de traductrice plutôt que celui de femme-écrivain. Deux expériences formatrices s'ensuivent : ses études universitaires, au cours desquelles elle a pu rencontrer des professeurs éminents, dont Witold Doroszewski, Wacław Borowy, Władysław Tatarkiewicz et Edgar Charles McGahan, et son emploi à la maison d'édition Czytelnik où elle s'initie aux métiers de rédactrice et de traductrice.

Comme dans le cas de Guze, l'activité professionnelle de Przedpełska-Trzeciakowska s'entremêle avec le fil de l'histoire du pays. L'occasion de s'occuper de traduction d'écrivains occidentaux contemporains lui est offerte avec le dégel. Elle la saisit et achète les droits de traduction d'une des pièces de T.S. Eliot lors de sa rencontre avec l'écrivain. La liste des traductions qu'elle entreprend s'allonge progressivement. Curieusement, en dépit de son sens de la langue moderne, qu'elle semble nier, elle se tourne vers la littérature du XIX^e siècle et devient

spécialiste de la prose de Jane Austen. Il est à noter que son parcours de traductrice, métier en apparence solitaire, est ponctué d'expériences de rencontres avec d'autres personnes et communautés qui lui sont proches. Son esprit de coopération la pousse entre autres à fonder, dans les années 1970, un atelier de traduction appelé à former une nouvelle génération de traducteurs. La liste de ses participants est remarquable et contient des noms bien connus dans le monde des lettres d'aujourd'hui, preuve du succès de l'initiative.

Le quatrième chapitre apporte une étude de cas consacrée à la traduction du roman *The Sound and the Fury* de William Faulkner. L'une des trames du chapitre tourne autour du titre du roman, qui est une allusion aux paroles de Macbeth dans la pièce de Shakespeare. Comme les traductions canoniques de la fameuse tragédie ne rendent pas l'esprit du titre original, Przedpełska-Trzeciakowska met la version du titre polonais en discussion. Plusieurs écrivains s'expriment en privé, les traces de leurs propositions sont conservées sur la couverture d'un manuscrit de la version polonaise du roman. Un lecteur occasionnel pourra douter de l'importance de cette anecdote. En réalité, l'histoire résume l'essentiel du processus de traduction. Pour les traductologues, elle peut s'interpréter à travers le prisme des études génétiques, branche récente de la traductologie qui vise à étudier, sur la base des archives, la genèse des traductions⁷.

Le troisième portrait présente le personnage de Maria Skibniewska, traductrice de la littérature française et anglophone, connue surtout pour ses traductions des œuvres de Tolkien. Son portrait est exceptionnel à bien des égards. En effet, faute de matériaux, Umiński a dû inventer une technique originale pour le réaliser. Ainsi, dans le chapitre V, des bribes d'informations trouvées dans de maigres classeurs d'archives ou dans des coupures de journaux anciens s'entrelacent avec les témoignages des gens que la traductrice côtoyait. Substance du récit, les témoignages sont en outre agrémentés de citations des textes traduits par Skibniewska, qui constituent une sorte de commentaire ou de résumé des propos recueillis. Cette technique de collage apporte des résultats surprenants : malgré la modestie des sources disponibles, Umiński arrive à retracer le parcours de la traductrice, à identifier son réseau de relations et son mode de travail. En résultat, le lecteur reçoit une sorte de « portrait fantomatique » (p. 201). Il est à regretter que les témoignages ne soient signés que des initiales des noms, que l'auteur dévoile seulement à la fin du chapitre. Cette pratique rend la lecture inutilement opaque.

Dans les propos des collègues de la maison d'édition Czytelnik où Skibniewska a travaillé comme dans ceux de ses proches de la génération suivante, trois caractéristiques de la traductrice reviennent. « Dame d'avant-guerre », elle était érudite, distante, mais surtout animée d'une grande passion pour son travail. Certaines déclarations révèlent en outre son pragmatisme découlant des circonstances ambiantes. Dans le contexte des entraves à la liberté d'expression, aux dires de l'une

⁷ Voir par ex. : V. Agostini-Ouafi, A. Lavieri (dir.), « Poétiques des archives : genèse des traductions et communautés de pratique », *Transalpina* 18, 2015.

de ses collègues, Skibniewska a partagé la conviction qu'il valait mieux que le livre soit publié en polonais avec les changements apportés par la censure que pas du tout.

Le chapitre VI présente la genèse et la réception de la version polonaise de la trilogie The Lord of the Rings. Deux faits liés à la première édition de sa version polonaise (1961, 1962, 1963) peuvent surprendre. Premièrement, l'absence d'intervention de la censure, alors que le message allégorique du roman aurait pu être un motif de rejet de la publication. Deuxièmement, le petit nombre de comptes rendus de lecture dans la presse de l'époque, signe du peu d'intérêt du public polonais pour l'œuvre de Tolkien. Mais l'histoire de la version polonaise de *The Lord of the* Rings ne s'arrête pas là. Elle prend un nouveau tour dans les années 1980, lorsque le texte gagne en popularité parmi les dissidents polonais qui l'interprètent comme une allégorie de la lutte contre le régime communiste. Avec le temps, la notoriété des œuvres de Tolkien en Pologne grandit à un point tel que ses fans et connaisseurs entreprennent, de leur propre initiative, un travail de relecture de la traduction de Skibniewska. Sa version révisée voit le jour au milieu des années 1990. À la même époque, commencent à paraître les retraductions de la trilogie. Il s'agit en effet d'une période de croissance rapide du marché des traductions en Pologne. L'intérêt de cette étude de cas passionnant en soi, est qu'elle apporte aussi une illustration de l'évolution du marché du livre polonais sur fond des événements historiques.

L'ouvrage ne contient ni introduction ni conclusion, un « manquement » qui ne lui enlève pour autant rien de sa valeur. Au contraire, il donne un espace de liberté au lecteur qui se sent encouragé à compléter le texte par ses propres recherches et interprétations. Les reproductions des couvertures des traductions et des documents qui enrichissent le livre, tels les comptes rendus de censure, lettres et photos, sont une incitation supplémentaire à approfondir le sujet. Ceux qui s'adonnent au travail de recherche, et en particulier les sociologues de la traduction, apprécieront la documentation des sources, présentée dans les notes en fin de volume et dans la bibliographie sélective. L'index des noms est aussi un grand atout de l'ouvrage.

Enfin, dans une interview, Umiński a avoué que son projet initial portait le titre provisoire de « Cinq traductrices »⁸. Pourquoi « cinq » ? Cela reste un mystère. Ce qui est certain, c'est que son projet donne envie d'en savoir plus non seulement sur les vies de ses trois protagonistes, mais aussi sur celles dont le livre ne parle pas et qui attendent toujours d'être découvertes.

Regina Solová Université de Wrocław Faculté de Philologie regina.solova@uwr.edu.pl ORCID : 0000-0002-7499-7769

⁸ Interview avec Krzysztof Umiński, op. cit.

INFORMACJA DLA AUTORÓW

- 1. Wszystkie artykuły publikowane w Czasopiśmie są recenzowane.
- 2. O przyjęciu tekstu do recenzji Autorzy zostaną poinformowani w ciągu 30 dni za pośrednictwem poczty elektronicznej na wskazany przez nich adres.
- 3. O pozytywnej recenzji i przyjęciu tekstu do wydania Autorzy zostaną poinformowani w ciagu 30 dni.
- 4. Recenzje zostaną przesłane Autorom, którzy zobowiązują się do dokonania zasugerowanych w nich poprawek i korekt.
- 5. Przyjęty do druku tekst ukaże się nie później niż w ciągu 2 lat od momentu zakwalifikowania go do druku.
- 6. Teksty należy nadsyłać w formacie dokumentów programu Word lub tekstu sformatowanego RTF. Maksymalna objętość tekstu:
- a) artykuł ze streszczeniem oraz słowami kluczowymi 18 000–40 000 znaków ze spacjami,
 - b) recenzja 7000-10 000 znaków ze spacjami.
- 7. Szczegółowe informacje dotyczące formatowania tekstów oraz sporządzania przypisów znajdują się na stronie www.wuwr.com.pl w zakładce "Dla Autorów" oraz na stronie Czasopisma: www.ifr.uni.wroc.pl.
- 8. Teksty odbiegające od podanych standardów będą odsyłane do Autorów z prośba o dostosowanie ich do wymogów pisma.
- 9. Wydawnictwo zastrzega sobie prawo do dokonywania poprawek redakcyjnych tekstów.
- 10. Przesłanie przez Autora tekstu do Redakcji Czasopisma jest równoznaczne z jego oświadczeniem, że przysługują mu autorskie prawa majątkowe do tego tekstu, że tekst jest wolny od wad prawnych oraz że nie był wcześniej publikowany w całości lub części ani nie został złożony w redakcji innego czasopisma, a także z udzieleniem nieodpłatnej zgody na wydanie tekstu w czasopiśmie "Romanica Wratislaviensia" oraz jego nieograniczone co do czasu i terytorium rozpowszechnianie, w tym wprowadzenie do obrotu egzemplarzy czasopisma oraz odpłatne i nieodpłatne udostępnianie jego egzemplarzy w internecie. Wszystkie udostępnione przez Wydawnictwo artykuły, w formacie PDF, znajdują się na stronie www.cns.wuwr.pl.
- 11. Autorzy są zobowiązani do wykonania korekty autorskiej w ciągu 7 dni od daty jej otrzymania. Niewykonanie korekty w tym terminie oznacza zgodę Autora na wydanie tekstu w postaci przesłanej do korekty.
- 12. Po opublikowaniu artykułu Autor otrzymuje nieodpłatnie jeden egzemplarz drukowany czasopisma "Romanica Wratislaviensia".
 - 13. Autorzy nie otrzymują honorarium autorskiego za przekazane artykuły.
- 14. Teksty w wersji elektronicznej (drogą mailową lub tradycyjną na nośnikach cyfrowych) prosimy nadsyłać na adres:

dr hab. Natalia Paprocka
Instytut Filologii Romańskiej
pl. Nankiera 4
50-140 Wrocław
Polska
lub
natalia.paprocka@uwr.edu.pl



Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego sp. z o.o.

pl. Uniwersytecki 15 50-137 Wrocław sekretariat@wuwr.com.pl

wuwr.eu Facebook/wydawnictwouwr

Romanica Wratislaviensia 69, 2022 © for this edition by CNS